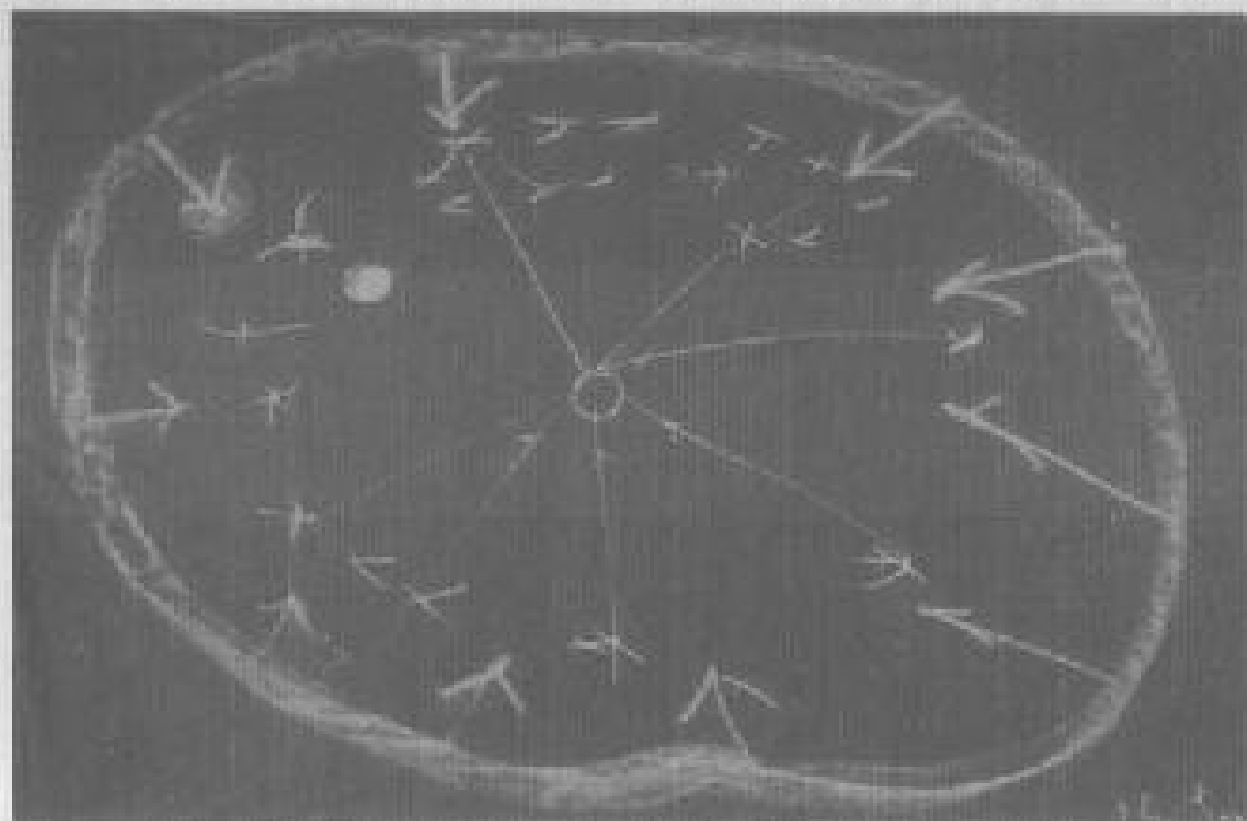


Rudolf Steiner

L'homme une énigme

**sa constitution
ses douze sens**



RUDOLF STEINER
L'HOMME
UNE ÉNIGME

sa constitution

ses 12 sens

*Quinze conférences faites
du 29 juillet au 3 septembre 1916 à Dornach*



Éditions Anthroposophiques Romandes

2015

Traduction faite d'après un sténogramme non revu par l'auteur.

L'édition originale porte le titre :

Das Rätsel des Menschen.

Die geistigen Hintergründe
der menschlichen Geschichte.

GA 170 2^e édition 1978

© 2015 Tous droits réservés by Éditions
Anthroposophiques Romandes

Traduction autorisée par la
Rudolf Steiner NachlaBverwaltung Dornach/Suisse

Imprimerie NOVOPRINT, Barcelone, Espagne
ISBN 2-978-88189-052-9

TABLE DES MATIÈRES

Avis au lecteur.

PREMIÈRE CONFÉRENCE Dornach, 29 juillet 1916.

Paroles de bienvenue à ceux qui collaborent à la construction du Goetheanum. Les nouvelles formes architecturales. Le génie décadent (Otto Weininger). Le masculin et le féminin. Caricatures de la connaissance imaginative. Projection de la prochaine incarnation sur l'incarnation actuelle.

DEUXIÈME CONFÉRENCE Dornach, 30 juillet 1916.

Les deux domaines de l'existence naturelle et de la vie de l'âme en l'homme le règne de la régularité et celui des actions irrégulières. L'année jubilaire de l'ancien peuple hébreu, force formatrice de l'âme. Répartition occulte des nombres.

TROISIÈME CONFÉRENCE Dornach, 31 juillet 1916.

L'être humain, expression d'une double nature de l'élément céleste et de l'élément terrestre. Ouranos et Gaïa. La transmission d'une incarnation à l'autre métamorphose de la nature corporelle.

QUATRIÈME CONFÉRENCE Dornach, 5 août 1916.

L'organisme humain, produit des forces formatrices prénatales. L'être humain, une nature double. Le corps, une représentation-image. La tête une représentation-signes des forces spirituelles présentes à l'arrière-plan. Le rapport de l'organisation humaine triple avec la connaissance, l'esthétique et la moralité : vérité, beauté, bonté.

CINQUIÈME CONFÉRENCE Dornach, 6 août 1916.

L'homme s'élève progressivement dans les trois royaumes spirituels de la sagesse, de la beauté et de la bonté, qui projettent leur rayonnement dans la partie spirituelle de l'homme. Physiologie psychique imaginative : l'être humain à l'intérieur de la sphère de la moralité, des impulsions esthétiques et des impulsions de vérité. L'être humain et les êtres élémentaires. Description d'une expérience de l'esprit par Jan Kasprowicz.

SIXIÈME CONFÉRENCE Dornach, 7 août 1916.

La transformation du corps physique en tête de la prochaine incarnation. La connaissance humaine dans sa signification cosmique. Le savoir des Chaldéens, des Égyptiens et des Grecs dans son rapport avec la connaissance de l'époque actuelle. La profanation du savoir. Le savoir dilapidé passe au service d'Ahriman.

SEPTIÈME CONFÉRENCE Dornach, 12 août 1916.

L'ensemble des liens entre l'entité humaine et l'univers. Les douze zones sensorielles et les sept processus de vie. Correspondances entre le macrocosme et le microcosme. Les sens pendant l'existence lunaire. Les mystères des nombres.

HUITIÈME CONFÉRENCE Dornach, 13 août 1916.

Les reflets du douze, du sept, du quatre, du trois. Des expériences psychiques pathologiques (Carl Ludwig Schleich). La représentation rétrospective, un exercice en vue de l'expérience spirituelle (Christian von Ehrenfels).

NEUVIÈME CONFÉRENCE Dornach, 15 août 1916.

Vivification des processus sensoriels, imprégnation par l'âme des processus de vie. Les organes sensoriels actuels, organes de vie sur l'ancienne Lune. Rechute pathologique dans des visions lunaires. Respiration, apport de chaleur, nutrition sécrétion, conservation, croissance, reproduction. Jouissance esthétique et création esthétique. L'homme esthétique chez Aristote et chez Schiller. L'art et la jouissance artistique. Disparition progressive de la faculté d'appréhender des faits. Logique et sens de la réalité.

DIXIÈME CONFÉRENCE Dornach, 21 août 1916.

La perte du sens de l'orientation dans la réalité, et l'impuissance du critère moderne de vérité. Ernst Mach, Richard Wahle, William James, C.S. Peirce, F.C.S. Schiller, Vaihinger, Lorentz, Einstein, Schäffle, Hermann Bahr, Boutroux, Maine de Biran, Bergson, Eucken, Nietzsche, Dühring. L'éternel retour.

ONZIÈME CONFÉRENCE Dornach, 26 août 1916.

La mémoire et l'habitude, métamorphoses d'expériences spirituelles antérieures sous des influences lucifériennes et ahrimaniennes. Le *Faust* de Goethe.

DOUZIÈME CONFÉRENCE Dornach, 27 août 1916.

Les métamorphoses de la mémoire. Les pensées se gravent dans la substantialité universelle. Le sentiment de responsabilité devant les pensées. Le penser, une recherche, une exigence pour l'avenir. Les tendances au mensonge et à la passion. Métamorphoses nécessaires de l'habitude. L'imitation et la conscience morale, vestiges de l'existence lunaire. Des impulsions spirituelles-morales vivantes au lieu d'idées abstraites de morale.

TREIZIÈME CONFÉRENCE Dornach, 28 août 1916.

Répartition de la forme humaine dans sa totalité dans l'univers. La tête et le reste du corps. Les douze trajets nerveux partant de la tête. Métamorphose des bras en sens du langage, des genoux en sens du toucher de la prochaine incarnation. Séduction luciférienne à l'époque lémurienne, séduction ahrimanienne à l'époque atlantéenne. Organisation physique de l'homme et inventions techniques. Le penser conforme à la réalité se heurte au penser hostile à la réalité. Déviations de l'occultisme.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE Dornach, 2 sept. 1916.

Les douze zones sensorielles et leurs métamorphoses sous des influences ahrimaniennes et lucifériennes.

QUINZIÈME CONFÉRENCE Dornach, 3 septembre 1916.

Métamorphose des sept processus de vie par l'intervention des puissances lucifériennes et ahrimaniennes. Inauguration de la science des idoles et du matérialisme par Francis Bacon.

Notes.

Au sujet de la publication des conférences de Rudolf Steiner

Les ouvrages écrits de la main de Rudolf Steiner (1861-1925) constituent la base de la science spirituelle d'orientation anthroposophique. En outre, Rudolf Steiner a donné entre 1900 et 1924 de nombreux cours et d'innombrables conférences tant publics que privés, ces derniers étant destinés aux membres de la Société théosophique puis de la Société anthroposophique. Il ne désirait pas au début que ces conférences, qu'il donnait librement, soient mises par écrit, car il disait qu'elles étaient « des communications orales non destinées à l'impression ». Mais, après que des notes entachées d'erreurs prises par des auditeurs se mirent à circuler, il se vit obligé de réguler la prise des notes. Il confia ce travail à Marie Steiner-von Sivers à qui il incombait d'engager les sténographes et d'en superviser les transcriptions pour l'impression. Le temps ayant manqué à Rudolf Steiner de revoir ces textes, hormis quelques exceptions, il convient de faire, concernant toutes les publications des conférences, la réserve suivante : « Il faudra accepter que dans les conférences dont je n'ai pas pu vérifier la transcription il puisse y avoir des erreurs. »

Après la mort de Marie Steiner (1867-1948), on commença, selon ses directives, à mettre en forme la bibliographie générale de l'œuvre de Rudolf Steiner. Le présent volume fait partie de cette bibliographie. Pour autant qu'il soit nécessaire, on a fait figurer des indications supplémentaires au début des notes.



PREMIÈRE CONFÉRENCE

Dornach, 29 juillet 1916

C'est avec un grand plaisir que je salue la possibilité que nous avons d'être ici ensemble pour un temps, et avec un non moins grand plaisir le fait de voir que dans le temps où nous ne pouvions pas être ici, notre édifice ^[1] a fait de si beaux progrès. À tous ceux de nos amis qui se donnent avec l'élan nécessaire aux tâches qu'impose cette construction, il faut vraiment que, dans l'esprit d'une aspiration qui veut servir notre époque, soit exprimé le plus beau remerciement. Laissez-moi aujourd'hui formuler comme un salut le fait que tout progrès dans nos travaux qui a pu s'accomplir à nouveau au cours de ces mois représente quelque chose de très important au sein de notre mouvement spirituel. Maintenant, dans ces temps difficiles où le destin des mouvements spirituels, on peut le dire, s'oriente vers un avenir incertain, il nous faut certes, avant toutes choses, maintenir en nous la conscience de l'importance éternelle de ce qui s'accomplit justement dans une œuvre comme celle qui naît ici. Quoi qu'il en advienne à l'avenir, il est important qu'on ait travaillé à une telle œuvre, que tout ce qui est spirituellement lié à cette œuvre ait passé par nombre d'âmes et de cœurs humains, que cela ait été contemplé par des yeux humains et ainsi soit devenu efficace dans le cours de l'évolution de l'aspiration humaine. Nous sommes autorisés à espérer que ce qui a ici traversé vos âmes pourra porter les fruits les plus divers au-dehors, dans le monde. Et cela portera de beaux fruits parce que, d'emblée, cela était lié à l'esprit du progrès et de l'efficacité continue, de l'aspiration permanente de notre époque.

Ce fut par exemple pour moi une profonde satisfaction que dès mon premier passage j'aie pu voir la maison maintenant construite près du portail ouest ^[2]. Il est important que cette maison aussi se dresse dans l'enceinte de notre domaine. On peut le dire : il est important qu'une telle maison ait pu être construite une fois. Car elle est comme une protestation vivante contre toute tradition ancienne en matière de style architectural et de construction, qui n'est plus maintenant appelée, en fait, à prendre place dans la marche évolutive du présent. Cette petite maison, elle est comme l'annonce de quelque chose de nouveau. Et qu'il se soit trouvé dans notre cercle de la compréhension pour la construction d'un tel

élément nouveau, c'est beaucoup plus important qu'on ne peut le penser tout d'abord. Que cette maison se dresse ici, c'est certainement d'une grande importance !

Quoi qu'on objecte toujours aujourd'hui contre cette architecture, contre ce style, c'est bien le mode de construction, c'est bien le style architectural de l'avenir. Et lorsqu'on essaie de connaître les aspirations artistiques de notre époque, on trouve partout présent un élan obscur ; mais dans le champ de cet élan obscur, on ne sait pas où on veut aller. On apprendra qu'obscurément, on cherche pourtant ce à quoi nous aspirons ici. On apprendra qu'il faut s'adapter aux formes qui se développent ici, issues du sein de la science de l'esprit. Si choquantes que soient certaines choses dans nos formes architecturales, on n'attendra pas longtemps le moment où elles ne seront plus choquantes, où elles apparaîtront comme le fruit tout naturel de la sensibilité et du sentiment du présent et du proche avenir. Et présentement où tant de choses sont pour nous cause de douleur, nous avons cette réalité édifiante de pouvoir faire place dans le présent à ce dont l'avenir de l'humanité a besoin.

J'aimerais utiliser notre temps aujourd'hui et demain à parler avec vous de ce qui peut orienter l'âme vers tout ce qui est présent, ancré dans ses profondeurs, de telle façon que beaucoup de choses incompréhensibles pour l'âme elle-même viennent des profondeurs de l'être humain, et de telle sorte que le destin intérieur de l'homme est dépendant de ce qui monte ainsi de l'âme et fait obstacle à la véritable connaissance de soi. Plus l'on s'approche de cette connaissance de soi, et plus se dissipent bien des nuages qui jettent une ombre sur la vie. Nous allons donc parler de la nature humaine, de ce qu'il y a en elle d'indéterminé, et souvent d'indéfinissable.

Je partirai tout d'abord d'un exemple : de tels exemples, il y en a beaucoup de notre temps. Vous savez certes que longtemps on a même trouvé un certain plaisir à se sentir vraiment comme un enfant de notre temps, ce temps dont on disait qu'il était celui de la « décadence » ^[3]. On sentait bel et bien qu'il est convenable, qu'il est de bon ton à notre époque d'être « un décadent ». Et pour beaucoup de gens, il y avait là une sorte d'évangile : si tu ne veux pas être un esprit banal, il faut que tu atteignes un certain degré de nervosité. Quand on n'était pas nerveux, c'est qu'on avait été bourgeois jusqu'à la moelle des os, ou un homme qui n'avait joué aucun rôle important. Tel était le sentiment de beaucoup de gens durant les toutes dernières décennies. On n'était distingué, on ne possédait la véritable noblesse spirituelle moderne que lorsqu'on était décadent.

Nous allons aujourd'hui, tout d'abord, nous occuper d'un type de décadent, afin de pouvoir établir sur cette base des connaissances plus générales concernant la conception du monde. Comme je viens de le dire, il s'agit d'un type précisément. Il ne sera étudié qu'en tant que tel ; car les cas de ce genre sont nombreux à l'époque présente, et nous pourrions tout aussi bien nous occuper d'un autre cas.

Je parlerai aujourd'hui d'un de ces cas, celui d'un homme mort relativement

jeune, et qui a écrit deux livres qui ont fait un certain bruit. Le premier est intitulé *Geschlecht und Charakter* (*Sexe et caractère*) ; le second ne fut publié par ses amis qu'après sa mort, et porte le titre : *Über die letzten Dinge* (*Des choses dernières*). Il s'agit d'[Otto Weininger](#) ^{4}, qui a été considéré par beaucoup comme un véritable génie de notre temps. *Sexe et caractère*, ce gros livre qu'il a écrit a fait énormément de bruit, et les appréciations qu'il a suscitées sont très, très diverses. Il y a des gens qui en ont fait un nouvel Évangile, né pour ainsi dire de l'esprit originel de notre époque, qui ont affirmé que les vérités les plus profondes de notre temps ont été, bien que sous une forme insuffisante et incomplètement formulée, au moins effleurées dans ce livre *Sexe et caractère*, d'Otto Weininger. Il y en a d'autres, disons par exemple les psychiatres de métier, qui assurent que ces deux livres ne sont à leur place dans aucune bibliothèque, sinon celles des maisons de fous, et mieux encore : non pas dans la bibliothèque dont les patients lisent les livres, mais dans celle qu'utilisent les médecins, afin que ceux-ci puissent étudier dans les deux livres un cas typique de folie.

Vous le voyez, on ne peut s'imaginer des jugements plus extrêmes. D'une part donc, une vénération allant jusqu'à l'idolâtrie d'une grande œuvre, d'une œuvre géniale, d'autre part la condamnation qualifiant cette même œuvre de produit d'une folie totale. Certes, bien des choses qui se trouvent dans *Sexe et caractère* sont bien curieuses. Mais cela n'est surprenant que pour celui qui s'est peu occupé de certaines pensées qui ont fait leur apparition au cours des dernières décennies.

Weininger dit tout d'abord, en d'autres termes, mais je ne peux que brièvement caractériser un livre si épais : la manière dont on a jusqu'à présent considéré l'homme, c'est une manière de voir banale, dogmatique. Et selon cette conception terre à terre, dogmatique, on a toujours cru qu'il existe dans le monde deux catégories d'humains : les hommes et les femmes. Mais une pareille idée préconçue : qu'il y ait sur terre des hommes et des femmes, seul un esprit vraiment terre à terre peut l'avoir. Celui qui comprend vraiment le monde s'élève au-dessus d'un pareil jugement ; car il n'est pas vrai, dit Weininger qu'il y a des hommes et des femmes : il n'y a que des qualités masculines et des qualités féminines. Les qualités masculines, il les désigne par M, il s'exprime très correctement et très diplomatiquement, et les qualités féminines par F. Mais selon lui, il n'existe aucun individu dans le monde qui serait entièrement M ou entièrement F., Car ce serait bien grave qu'il existe un individu dont on pourrait dire : il est tout à fait M ou tout à fait F., Car, dit Weininger, qu'est-ce qu'une vraie femme ? Une vraie femme, ce n'est même pas quelque chose, c'est la négation de quelque chose, c'est le rien. Mais il existe pourtant des individus qui en fait ne sont pas légitimement présents sur terre, qui ne sont que « maya ». Les individus qui ne représentent que F ne seraient pas là s'ils n'étaient que F. La réalité est bien plutôt celle-ci : tout individu humain est constitué de M + F. Tout humain a certaines qualités masculines et féminines. Lorsque le M prédomine un peu, l'individu fait l'impression d'un homme ; quand le F prédomine un peu, l'individu fait l'impression d'une femme. Et comme la femme a en elle encore beaucoup de

M, elle est quelque chose, et non un rien. Le caractère fondamental d'un individu humain dépend absolument de ce qu'il porte en lui de M ou de F, du mélange.

C'est ainsi que Weininger considère l'humanité, et il dit que toutes choses dépendent du fait qu'on doit enfin se décider à abandonner ce vieux préjugé selon lequel il existerait des hommes et des femmes. Beaucoup de choses dépendent du fait qu'on veuille bien admettre : tout individu est quelque chose parce qu'il a des qualités masculines, il est un F avec « quelque chose » dans la mesure où il a des qualités masculines, et un F avec « rien » dans la mesure où il a des qualités féminines. Au fond, tout humain se compose donc de quelque chose et de rien.

C'est en effet sur cette conception que repose tout ce gros livre. Et tout ce qui se passe dans le monde, de la vie humaine isolée à la vie de l'histoire, est alors considéré sous ce point de vue, considéré vraiment mathématiquement. Et tout naturellement, Weininger trouve que le caractère foncier d'un être humain dépend très fortement de la quantité, disons par exemple de F, qui est mélangée à cet être, de ce rien qui est mélangé à cet être. S'il contient beaucoup de F, un type humain apparaît autre que quand il en a moins.

Vous m'excuserez de vous exposer quelques points de la démarche de pensée de Weininger. Vous pourriez éventuellement être d'avis qu'il ne serait pas tout à fait convenable de tout exposer ainsi ; mais on ne doit pas faire comme l'autruche et cacher sa tête dans le sable ; il faut au contraire connaître les choses ; je décris un type de cas. Beaucoup de gens pensent ainsi, et beaucoup de ceux qui pensent actuellement ainsi ne le savent seulement pas. Veuillez donc m'excuser, ce que je vais dire maintenant, ce ne sont pas mes propres jugements, ce sont ceux de Weininger.

Supposons donc : beaucoup de F seraient mêlé à un être humain, une certaine quantité maximale ; on a alors affaire à un type d'humain qui nous apparaît sous la forme-maya d'une femme. S'il y a moins de F, on a alors affaire à un autre type qui a seulement l'apparence extérieure d'une femme. S'il y a beaucoup de ce F, on a à faire au type de la mère ; s'il y en a peu, on a affaire à l'hétaïre. Si bien donc que par là deux nouveaux caractères fondamentaux de l'individualité humaine nous sont donnés : la mère et l'hétaïre. La mère est le type humain le plus retardé ; elle séjourne entièrement dans les zones inférieures de l'existence et ne peut devenir l'amie que des hommes frustes, elle ne peut contribuer en rien au progrès de la culture, car c'est elle qui est la plus proche du rien, du fait qu'à son être est mélangée la plus grande quantité de F. Lorsqu'il y en a moins, on obtient le type de la femme qui peut devenir l'amie des hommes de génie : le type de la femme, l'hétaïre, comme la nomme Weininger, qui peut participer au progrès de la culture et vit déjà dans les régions supérieures de l'existence.

L'autre catégorie d'individus humains, les hommes – naturellement, on ne peut dire « les hommes » que si l'on parle le langage traditionnel – se répartissent en ceux qui ont beaucoup de M, et ceux qui en ont moins. Ceux qui en ont beaucoup ont le grand avantage de se charger d'une très grave faute et de faire beaucoup de

mal ; ceux qui ont moins de M se trouvent plus dans les zones inférieures de l'existence, ils sont moins capables de faire du mal et de commettre des fautes dans le monde. Or quelle est la plus grande faute dont peuvent se charger les individus dont la nature renferme beaucoup de M ? Quelle est en général la plus grande faute qui existe dans le cadre de notre existence physique historique, qui est limitée ? Oui, voyez-vous, je vous disais tout à l'heure, dans la théorie de Weininger, le F est en fait le néant. Mais comment le néant peut-il être dans le monde ? Pourquoi le néant, le F est-il présent dans le monde ? Qu'est-ce donc que ce F, ce rien, si l'on veut s'en occuper de près ? Ce n'est rien d'autre que la faute de l'homme. Donc le F n'a en fait aucune existence réelle, il n'est là que grâce à la faute de l'homme, si bien qu'il n'y aurait pas de femmes si les hommes ne s'étaient pas chargés de la faute en créant la femme par leurs désirs. La femme est une créature de la faute de l'homme. C'est cela, la Chute de l'humanité.

Oui, vous toutes qui selon l'apparence extérieure êtes des femmes, il faut donc vous représenter que, selon la théorie de Weininger, vous avez été au fond appelées à l'existence par la faute des hommes, de quelque manière inconnue, occulte ! Cela est exposé dans le livre, on peut dire de façon très géniale, de cette génialité humaine comme on l'a comprise souvent dans les dernières décennies. Un critique a même dit de la production littéraire de Weininger que l'existence d'esprits comme Weininger en était un, prouve qu'on peut encore éprouver quelque joie dans la vie du temps présent, ce présent terre à terre et dogmatique.

Ce livre n'est pas conçu sans sérieux, ce n'est pas seulement une production de littérature populaire. L'homme qui a écrit cela a passé à l'Université sa thèse de doctorat avec la première partie du livre, non pas avec la totalité, avec les deux, trois premiers cahiers. Les premiers cahiers en ont donc été acceptés à une Université comme thèse de doctorat. Il l'a un peu modifiée plus tard. Naturellement, il faut transposer dans le systématique ce qu'on écrit génialement quand on passe une thèse de doctorat et c'est bien sûr ce qu'il a fait. La chose a donc été prise très au sérieux, et on a édifié ensuite plus d'une théorie. Le livre a fait beaucoup de bruit, et pas seulement cela, il a eu aussi une grande influence.

Regardons l'homme d'un peu plus près. Weininger était dès le début ce qu'on appelle un enfant doué, il avait dès son plus jeune âge beaucoup de pensées intelligentes, ce qui réjouit tant de parents ! C'était un enfant sérieux, occupé de choses de l'esprit. On ne peut même pas dire que lorsqu'il entra à l'école, cela n'aurait pas convenu aux maîtres, c'est une chose presque toujours naturelle, n'est-ce pas ; mais ce que faisaient les maîtres ne pouvait pas lui convenir à lui ! Il lui fallait toujours faire autre chose que ce que les maîtres voulaient obtenir de lui, en particulier quand il fut entré au lycée. Pendant que les maîtres disaient des choses qui lui paraissaient fort ennuyeuses, il se consacrait à des lectures personnelles. D'autres le font aussi dans la pratique ; on le laisse parler, celui-là, qui ne dit vraiment rien de plus que ce qu'il y a dans le livre, et ça, on peut le lire plus rapidement à la maison ; et n'est-ce pas, sous le pupitre...

Quand il faisait des dissertations, il lui arrivait de susciter en partie l'étonnement, mais en partie aussi la répulsion des maîtres qui corrigeaient. Mais il ne voulait pas se laisser faire à l'école. Quand il entra à l'Université, il se révéla comme un être très doué, qui avait beaucoup d'idées sur ce qui était exposé. Puis il reçut des influences littéraires profondes, venant de différents côtés. Les différentes orientations spirituelles de la fin des années quatre-vingt-dix du siècle dernier exercèrent sur lui une action importante. La société dans laquelle il vivait eut naturellement sur lui une influence très importante. À la fin du 19^e siècle, il vivait à Vienne dans un cercle de gens dont on peut dire à bon droit qu'il y avait parmi eux beaucoup de génies, mais des génies décadents justement. On a dit de ce cercle, dans lequel il vécut au tournant du siècle, que les plus doués de ceux qui en faisaient partie, quand ils avaient vingt ans, tenaient Raphaël pour un crétin. Bien entendu, à vingt ans on est un parfait génie et on refait le monde tous les jours. Il en était aussi, mais comme un être doué, génial qui avait des idées. Car finalement, ce que je vous ai présenté, ce sont bien des idées. On peut bien les considérer comme aussi erronées que possible, ce sont des idées. Ce sont des idées neuves.

Sur Weininger agirent aussi particulièrement certaines théories racistes qui ont pris profondément racine de notre temps. Il était juif et se renseigna très tôt sur l'évolution de l'humanité, sur son orientation vers le mystère du Golgotha, et s'occupa beaucoup du Christ. Il élaborait alors pour lui-même une théorie très singulière. D'une part, le Christ était pour lui un Juif, mais justement parce qu'il était juif, il pouvait triompher avec le plus de force du judaïsme. Ce retournement complet, tel qu'il croyait l'observer dans le cours de l'évolution, fit sur lui une impression profonde. Et tandis qu'auparavant il avait en réalité, avec un certain pessimisme, pris la défense du judaïsme justement, la pensée d'une conversion le remplit de bonheur : devenir chrétien, imiter le Christ, changer de direction. Alors ses idées se pénétrèrent de quelque chose comme la pensée d'un Christ moderne ; seulement, le Christ a délivré l'humanité du mal, de la faute, du péché originel ; Weininger cependant pensait, il ne le dit pas, mais on voit que cela emplissait son âme, qu'il avait, ayant compris quelque chose de plus profond encore, à délivrer l'humanité moderne de tout ce qui est F ; c'est seulement ensuite que l'histoire humaine pourrait continuer, quand elle aurait été délivrée de tout le F, et pas seulement de toute faute ; car si le F disparaît, la faute du M n'existe évidemment plus, puisque le F n'est que la faute du M. Et de pouvoir, en sa qualité de juif, délivrer l'humanité du F, il considérait cela comme un accomplissement du christianisme ; il considérait cela en quelque sorte comme sa mission.

Livré à de telles pensées, à de telles impressions, il avait atteint la 20^e, la 21^e année. Il écrivit en un temps relativement court ce livre énorme : *Sexe et caractère*, dans lequel se révèle un gros travail d'érudition et de science de l'époque actuelle, et qui est imprégné d'idées comme celles que j'ai esquissées pour vous. Puis vint un temps où il commença à réfléchir au fait qu'un génie comme il en était un ne peut pas être compris de son époque. Tous les individus,

pense-t-il chez lesquels le F joue un rôle particulier quelconque, donc tous ceux qui ont dans le monde l'aspect extérieur d'une femme, et ceux-là aussi qui, sans avoir l'aspect d'une femme, ont en eux une grande part de F, d'emblée ne peuvent pas comprendre Weininger, il faut qu'il y renonce. Et ceux-là, c'est naturellement beaucoup plus que la moitié de l'humanité. « Les femmes ne me comprendront jamais » a dit Weininger à son père. Elles sont éliminées.

Quand son livre eut été publié, il fut pris d'une sorte de besoin de voyager, et partit en Italie. On peut faire alors là une étrange découverte, car à ce moment, en route vers la Sicile, il a rédigé ses idées, qui furent ensuite publiées dans l'œuvre posthume intitulée *Des choses dernières* par son ami Rappaport.

On y trouve des idées étranges, bien plus radicales que dans *Sexe et caractère*, plus étranges, mais cependant d'un caractère très, très particulier, des idées qui toutes rappellent ce que nous appelons la connaissance imaginative, des idées sur à peu près la totalité de la vie humaine, sous forme aphoristique. Certes, ce qui est dit par exemple des maladies suffit à lui seul à convaincre tout médecin que Weininger était complètement fou. Mais toutes ces idées rassemblées dans le livre *Des choses dernières* sont en fait paradoxales, mais comme la connaissance imaginative. Elles sont construites à la manière de la connaissance imaginative. Prenons-en une : chez l'homme, dit-il, le mal apparaît, et la neurasthénie. Regardons la neurasthénie, dit Weininger, oui, nous trouvons bien qu'elle pousse dehors partout, car le monde végétal dans son ensemble, c'est la neurasthénie incarnée ! Il est le symbole de la neurasthénie. Si en l'homme vit en prédominance ce qui, dans le monde végétal, vit légitimement, l'homme devient neurasthénique, car en un certain sens, l'homme est une plante, et il est neurasthénique dans la mesure où le végétal prédomine en lui. C'est paradoxal ! Une idée tout à fait insensée, exprimée par un paradoxe ! On dirait volontiers : quelque chose qui doit être maintenu dans le champ de la connaissance imaginative a été transposé de force dans celui de la connaissance intellectuelle, et de ce fait est devenu caricatural.

De même, dit-il, en l'homme vit le mal ; mais regardons autour de nous : partout où il y a des chiens vit le mal. Le chien est le symbole du mal. De même que l'homme, étant une plante, est ainsi un neurasthénique, il est aussi comme un chien, et ainsi mauvais. Il est tout à fait vrai, par exemple, que la nature tout entière est concentrée en l'homme ; tout ce qui est répandu dehors dans la nature est en l'homme, est présent en lui. Et, chemin faisant, des aperçus pleins de cœur naissent de l'âme de Weininger : il se tient sur une montagne qui crache le feu. Je ne veux pas répéter avec quoi il compare cette montagne ; mais en voyant le soleil couchant, il dit à peu près : ce soleil couchant n'est supportable qu'ici sur ce sol, où l'on a en même temps le cratère en dessous de soi ; sinon il gênerait.

Vous voyez comme cette âme ressent étrangement les choses : d'autres âmes ont devant le soleil couchant des impressions merveilleuses, grandioses ; pour lui, cela n'est supportable que si cela devient un contraste. Et ainsi beaucoup de

choses sont dans cette âme tout autres que chez d'autres humains. Il est intéressant de voir comment il décrit ce qui se passe quand, se trouvant devant un homme, on le regarde dans les yeux, et que dans un œil c'est un être, et dans l'autre un autre être qui vous regarde. Il le perçoit exactement ; il a des visions imaginatives, mais il les exprime d'une façon terriblement caricaturale.

Ensuite, il rentre chez lui, et il est, dans les derniers temps, plein d'aigreur devant l'incompréhension du monde, il se demande dans combien de temps le monde comprendra ce qu'il a à écrire. Son père, bien que le fils ait quitté la famille parce qu'il ne pouvait en partager le domicile, est convaincu qu'il a affaire à un jeune homme génial, ne remarque absolument rien d'anormal en lui, bien que naturellement il ne soit pas d'accord avec ses idées ; mais si tous les parents qui ne peuvent être d'accord avec les idées de leurs fils et de leurs filles voulaient les tenir pour fous, n'est-ce pas, le résultat serait joli.

Puis un jour, il loue une chambre dans la maison où Beethoven est mort. Après quelques jours où il y a logé, il se tue d'un coup de feu tout à fait selon un programme, après avoir annoncé à une société de jeunes amis qu'il se tuerait parce que cela correspondait à son individualité. Il avait alors environ 23 ans. Il se tua d'un coup de feu dans la maison où était mort Beethoven.

Oui, voyez-vous, nous avons devant nous une étrange personnalité, et une personnalité typique. Il y en a beaucoup de cette sorte, même si c'est là un exemple qui sort de l'ordinaire, où l'on trouve des idées élaborées de façon particulière. Il y a parmi les hommes du temps présent beaucoup de gens qui sont comme Weininger. Pour le psychiatre, il est tout naturel qu'aussi bien le livre *Sexe et caractère* que celui *Des choses dernières* sont des folies. Le psychiatre compare la biographie de Weininger avec les idées qu'il a formulées, et bien entendu il trouve partout des signes d'anomalies. Mais il n'existe guère d'homme chez lequel on ne trouve pas de ces signes. Cela dépend vraiment plus ou moins du point de vue personnel. Mais cela, le psychiatre ne le sait pas.

Cependant, comme je le disais, on peut facilement démontrer qu'il est déjà anormal que quelqu'un s'oppose à ses maîtres comme Weininger l'a fait, en lisant des livres sous son pupitre pendant que le maître parle de tout autre chose. C'est un trait inquiétant en effet, quand quelqu'un se considère comme un prophète, un trait inquiétant quand quelqu'un loue une chambre juste dans la maison où Beethoven est mort pour s'y tuer d'un coup de feu ! Il y a beaucoup de ces traits chez Weininger, et un psychiatre a écrit sur lui quelque chose de tout à fait juste. Seulement on pourrait écrire sur beaucoup de gens des textes de ce genre. Cependant, celui-là est tout à fait exact. Ce qui toutefois est le plus sérieux et le plus important, c'est qu'il faille reconnaître dans *Sexe et caractère* et dans *Des choses dernières* un certain trait fondamental, un certain caractère foncier, celui des pensées déformées, caricaturales. On peut tranquillement admettre que le tout est une production insensée, mais que cela doit intéresser par la manière dont les pensées sont formées.

Lorsqu'on cherche à comprendre ce caractère foncier en fonction d'une science rigoureuse, spiritualisée, saine, on est obligé de dire : nous voyons que tout ce qui est épandu dans le monde, le macrocosme, est comme un symbole, que l'homme est un microcosme qui porte en lui tout ce qui est au-dehors. Lorsque chez Weininger apparaît cette pensée, même ainsi déformée, caricaturée, que la plante est la neurasthénie incarnée et le chien le mal incarné, cela est conçu selon le modèle de la connaissance imaginative, comme si quelqu'un défigurait la connaissance imaginative juste pour en faire une caricature, mais c'est conçu selon le modèle de la connaissance imaginative. Et pourtant, au fond, c'est un homme complètement inutilisable dans la vie, ce Weininger, un homme qu'absolument rien ne rend apte à la vie ! Car au fond, de ces deux livres, personne ne peut rien tirer, et il est seulement caractéristique pour notre temps que les hommes de lettres prennent souvent bien plus d'intérêt à ces tours de force qu'à la connaissance imaginative quand elle se présente à eux comme elle doit l'être. Alors elle ne les intéresse pas. Mais quand elle se présente sous la forme d'idées insensées, alors elle les intéresse.

Nous avons donc réellement affaire à la connaissance imaginative, apparaissant seulement sous l'aspect de la caricature. Que se passe-t-il là en fait ? Un caractère comme Weininger étant donc inutilisable dans la vie, il faut parvenir à découvrir ce qui se passe. D'où vient que Weininger soit devenu justement cet être étrange ? Oui, voyez-vous, si l'on avait observé, j'exprime ceci maintenant à titre d'hypothèse, parce que je n'ai pas personnellement observé le cas de Weininger, mais ce que je formule comme hypothèse est très certainement juste, si l'on avait observé Weininger dormant quand il avait un sommeil sain (ce qui certes était rarement le cas), on aurait trouvé que dans le moi et dans le corps astral qui, pendant le sommeil, étaient hors du corps physique, étaient vraiment présentes de grandioses intuitions et imaginations issues du monde spirituel. Si donc nous observions ce moi et ce corps astral isolés des corps physique et éthérique, nous percevrions une âme géniale et grandiose, avec des intuitions et des imaginations merveilleuses et tout à fait exactes. Cette âme, si on l'avait bien comprise, aurait pu être effectivement un grand maître à notre époque ; mais elle n'aurait pu agir en tant que tel qu'en laissant dormir le corps physique et le corps éthérique, et les disciples ne peuvent alors percevoir que ce que le moi et le corps astral de l'intéressé ont à leur dire pendant le sommeil.

Seulement, Weininger lui-même n'était pas assez avancé pour percevoir cela. Il n'était pas assez éveillé, n'avait pas passé par ce qu'à notre époque on appelle une initiation. Il ignorait donc lui-même tout ce qui vivait dans son moi et dans son corps astral lorsqu'il avait quitté ses corps physique et éthérique. Si Weininger avait dû devenir un être qui, au point de vue spirituel, aurait signifié beaucoup pour ses contemporains, quel être serait-il devenu ? Il aurait dû devenir tel qu'il aurait pu, grâce à l'initiation, faire parvenir à la vision les grandes dispositions qui ne pouvaient apparaître que quand le moi et le corps astral étaient hors des corps physique et éthérique, il aurait pu plonger dans les corps physique et éthérique, et

grâce aux forces et aux facultés spirituelles qu'on a dans les corps physique et éthérique, contempler ce qu'il percevait hors de ceux-ci. En d'autres termes, s'il avait été éveillé ici dans le monde physique, son regard aurait porté sur de grandes idées sous la forme d'inspirations et d'imaginations. Il n'aurait pas été obligé de croire qu'il fallait les formuler comme on fait de vérités mathématiques, en puisant au corps physique.

Mais au lieu de cela, il s'est produit autre chose, il s'est produit ce qui suit : imaginez que ceci serait le corps physique, ceci le corps éthérique et ceci le corps astral de Weininger (le conférencier dessine). Si donc on observait ce corps astral avec le moi, on verrait les choses les plus belles, les plus importantes. Il les a eues lui-même. Or ce corps astral et ce moi plongent dans le corps physique, ils sont dedans. Au lieu que l'homme puisse s'en isoler et regarder cette astralité, celle-ci s'imprime fortement dans le corps physique et y devient aussi vivante que peut l'être ce que recèle le corps astral d'un homme. Ainsi donc, la grande imagination présente dans le corps astral, où elle devrait rester, s'imprime dans le corps physique, s'imprime dans le cerveau, qui au lieu d'être structuré comme il l'est normalement pour l'époque actuelle, est une masse de cire molle. Représentez-vous : le cerveau est réellement comme du beurre ou de la cire. Au lieu d'avoir la forme qui doit être celle de l'homme, le corps astral n'y plongeant que sous forme de l'air qui traverse l'organe et le laisse non modifié, ce qui doit rester dans le corps astral est enfoncé dans le cerveau, s'y exprime, et l'être humain physique dit alors ce qu'il aurait dû dire en tant qu'être spirituel.

Mais comment cela est-il arrivé ? Qu'est-ce qui fait que ce corps astral agit ainsi, en s'enfonçant dans le corps physique, ce qu'il ne devrait pas faire ? Comment cela arrive-t-il ? Oui, mes chers amis, qu'il en soit ainsi, il y a à cela de bonnes raisons ; car ce qui s'est exprimé ainsi chez Weininger, cette intuition et cette imagination, ce sont les véritables idées de l'avenir ! Ne soyez pas troublés parce que vous croiriez par exemple que tout ce qui a été exposé ici sur le masculin et le féminin, c'est l'idée de l'avenir. Ce ne sont pas des idées de l'avenir ; ce sont des idées caricaturales et qui déjà imprègnent le cerveau. Mais ce n'est vraiment pas seulement ce M + F. Quand elles sont observées là pour elles-mêmes, elles sont quelque chose de tout à fait grandiose et que l'humanité d'aujourd'hui ne comprend pas encore, qu'elle ne comprendra que dans l'avenir, quand les humains ne se distingueront pas seulement, comme aujourd'hui, par le sexe, mais quand se sera répandu sur l'humanité ce qui fera d'eux davantage des êtres humains. Il y a réellement dans ces idées un élément d'avenir quand on les observe isolément et qu'on les explique par cette pression sur le corps physique. Or il nous faut dire de toutes les idées qu'elles sont celles de l'avenir, car pendant que vous vivez ici au 20^e siècle, vous développez des idées concernant ce 20^e siècle ; mais dans les profondeurs, dans le corps astral et dans le moi se trouvent déjà les idées dont vous avez besoin pour votre prochaine incarnation, et qu'il vous faudra emporter comme un fruit. Elles sont déjà un peu en tout homme, elles ne s'expriment seulement pas. Comme le germe est dans la plante, les idées de la

prochaine incarnation sont déjà là, agissant dans le cerveau. Ce que font chez Weininger ce corps astral isolé et ce moi dans ses corps physique et éthérique, c'est fait illégitimement, car cela aurait dû se préparer entre la mort et une nouvelle naissance et travailler à la construction du prochain corps. En s'imprimant alors dans ce prochain corps, elles seraient alors à la bonne place.

Vous voyez de quoi il s'agit : l'incarnation actuelle et la prochaine ne sont pas dans un bon rapport. Elles n'ont pas entre elles un bon lien, elles se gênent réciproquement. La prochaine incarnation se projette sur l'actuelle. Ce qui, dans la prochaine, aurait été vraiment important et juste, se projette sur le corps actuel, ne fait que le gêner, et apparaît ici sous une forme caricaturale.

Je vous l'ai souvent dit : nous vivons maintenant en une époque de transition, et il viendra un temps où s'incarneront à nouveau des hommes qui vivent maintenant. Ces hommes auront avec leurs incarnations précédentes un autre rapport. Ils porteront sur ces incarnations précédentes un autre regard, alors que maintenant chacun n'a conscience que de son incarnation actuelle. Et c'est précisément chez des individus comme Weininger que cela prend la forme d'une irrégularité, jusque dans ses dernières conséquences. Car pourquoi mourons-nous en réalité ? Afin de pouvoir vivre dans la prochaine incarnation ! Parmi tout ce qui fait de la mort quelque chose de grandiose, il y a ceci : nous vivons une incarnation, je parle maintenant d'existences achevées, puis nous franchissons le seuil de la mort, nous emportons de cette vie des fruits avec lesquels nous construisons notre prochaine existence. Et mourir fait aussi bien partie de la vie que naître ou grandir.

Tout comme la plante, en réalité, est tuée par le germe qu'elle porte, le germe la fait se faner ; tout d'abord les feuilles poussent, ensuite les fleurs, puis les fruits, et elle commence alors à se faner, ainsi notre prochaine incarnation nous tue en quelque sorte. Si notre prochaine incarnation est mal venue, faussée, elle peut aussi fausser ce qu'elle a l'obligation de faire légitimement : légitimement, elle apporte la mort de l'actuelle incarnation. Si la prochaine incarnation se projette sur la précédente, comme chez Weininger, elle apporte la mort sous une forme caricaturale, celle du suicide. Cette absence d'accord entre la future incarnation qui doit reposer dans l'actuelle, et au lieu de cela y projette ses ombres, voilà ce qui engendre la caricature de la mort, le suicide. Vous pouvez, jusque dans cette conséquence, suivre l'absence d'accord entre les corps physique et éthérique d'un côté, et le moi et le corps astral de l'autre, chez cet homme.

Je voudrais dire ceci : nous voyons ici se dégager comme dans un exemple particulier ce qui vit aujourd'hui dans beaucoup de gens. Seule la science de l'esprit pourra comprendre cela. Mais il est important de le comprendre, de l'étudier, là où cela apparaît à notre époque. À un homme de lettres sans compréhension, Weininger peut apparaître comme le génie du présent, pour le psychiatre, c'est un fou, pour celui qui veut comprendre l'époque, qui veut, armé de la connaissance aimante, se plonger dans les événements, il est le type d'une

époque de transition, l'un des plus intéressants. Il est important d'appréhender la vie dans des exemples aussi intéressants. Car il en est ainsi ici, où la science de l'esprit devient pratique, parce que nous vivons à l'époque où la vie devient de plus en plus difficile, où les humains ont de plus en plus à faire avec eux-mêmes, où la connaissance de soi deviendra toujours plus difficile, et toujours plus pesante la montée de ce qui en bas ondoie et vit, et nous est à nous-mêmes souvent si incompréhensible et chargé de dépressions. C'est en puisant aux connaissances de la science de l'esprit qu'il nous faut acquérir une compréhension de ce qui est humain.

Nous continuerons d'en parler demain en élargissant ce thème.



DEUXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 30 juillet 1916

Je voudrais prendre aujourd'hui comme point de départ de nos considérations un fait simple et visible pour tous. Lorsque nous laissons notre regard parcourir les phénomènes naturels, en les observant d'un œil compréhensif et attentif, ils nous apparaissent en fait comme deux règnes très distincts : un règne de la plus parfaite régularité, de l'ordre le plus grand, et un règne de liaisons tout d'abord impénétrables, un règne de l'irrégularité, du désordre multiple, ou tout au moins ressenti comme tel. La science courante ne distingue pas clairement entre ces deux domaines de l'existence naturelle, et pourtant ils sont rigoureusement distincts. Nous avons d'un côté tout ce qui s'effectue avec la régularité avec laquelle le soleil se lève le matin, se couche le soir, avec laquelle les étoiles se lèvent et se couchent, et ainsi tout ce qui apparaît comme lié aux levers et aux couchers du soleil : les pousses des végétaux apparaissent régulièrement au printemps, se développent pendant l'été, puis se fanent et disparaissent à l'automne. Et nous voyons dans l'un des domaines de la nature beaucoup de phénomènes analogues dont il faut ressentir l'ordre et la grande régularité.

Mais il existe un autre domaine de la nature qui ne peut être ressenti de la même façon. On ne peut pas attendre un orage comme on attend le lever du soleil et son coucher ; l'orage n'arrive pas de façon aussi régulière. Nous disons avec une certaine certitude : demain matin à dix heures, nous verrons le soleil en un point déterminé de la voûte céleste. Nous ne pouvons pas dire de la même façon : nous verrons en un point une certaine formation nuageuse, ni dire surtout quel sera l'aspect de ce nuage. Nous ne pouvons pas dire non plus avec la même assurance qui nous fait prévoir tel ou tel quartier de la lune, qu'à tel ou tel moment une tempête ou une averse se déversera à l'improviste sur l'édifice de Dornach. On pourra calculer avec une certaine certitude les éclipses de soleil ou de lune qui auront lieu dans plusieurs siècles ; mais nous ne pourrions pas indiquer avec la même certitude les tremblements de terre ou les éruptions volcaniques.

Vous voyez ainsi deux domaines distincts de l'existence de la nature. L'un qui se manifeste avec une grande régularité, compréhensible pour nous, et un autre qui ne peut être ressenti de la même façon et dont les manifestations sont irrégulières.

Et ce que nous appelons d'un terme global la nature, c'est au fond une confluence, dirais-je volontiers, de la grande régularité et de l'irrégularité ; car, à tout instant, l'impression d'ensemble que nous avons de la nature est déterminée par ce qu'entraîne le cours régulier des choses, dans lequel interviennent des événements qui peuvent nous valoir des surprises, et qui en fait reviennent constamment, jusqu'à un certain point tout au moins.

Or nous avons souvent, dans les différents contextes de nos considérations, évoqué une profonde vérité, qui est celle-ci : l'homme est un microcosme devant le macrocosme, et nous retrouvons en lui, d'une certaine manière, ce que nous trouvons en grand dans l'univers. Nous pouvons donc attendre à ce que dans l'homme aussi, sous un certain rapport, nous trouvions quelque chose comme deux domaines : celui d'une grande régularité et un autre, où règne une certaine irrégularité. Certes, cela pourra s'exprimer dans la vie humaine d'une autre façon que dans la nature ; mais quelque chose en l'homme devra nous rappeler cette dualité dans la nature de la régularité et de l'irrégularité, de l'ordre et du désordre. Et maintenant, évoquez ce que nous nous sommes efforcés de décrire hier, à propos d'un exemple typique.

Cette personnalité typique était capable de bien penser logiquement quand la chose importait, de penser logiquement, de calculer, d'énoncer des jugements, de voir les phénomènes du monde dans un certain ensemble, d'avoir de la vie, jusqu'à un certain point, une vue d'ensemble ordonnée, de la penser ainsi et d'agir en conséquence, elle avait donc tout ce qui vient de la régularité de l'action de notre intelligence, de notre raison, de notre sensibilité, de nos impulsions volontaires. Mais à côté, cette personnalité avait une autre vie qui s'est manifestée dans les deux ouvrages que j'ai mentionnés ; une vie dont vous avez pu voir, d'après le peu que j'ai mentionné de ses livres, qu'elle prit un cours orageux, irrégulier vis-à-vis de ce que propose l'intelligence courante, régulière, de l'homme. Il se déroulait en bas dans cette âme des tempêtes, des tempêtes profondes qui se manifestèrent de la façon que nous avons pu décrire hier.

Et en vérité, comme interviennent dans le cours régulier du soleil et de la lune, dans la germination, le dessèchement et la mort régulière des végétaux, les orages et les tempêtes et les vents qui viennent, puis s'en vont, de même jouent dans le cours régulier de ce qui se développe dans la tête humaine et dans le cours régulier du cœur humain ces tempêtes qui doivent nous apparaître comme des rêves éveillés ou des éclairs de génie qui traversent l'âme comme des orages et se déchargent comme des éclairs. Mais vous ne douterez pas que ce qui est apparu sous une forme extrême, vraiment paradoxale, chez Otto Weininger, se rencontre dans une disposition présente en chaque âme humaine. Cela est présent au fond de toute âme humaine. Chez les âmes ordinaires qui n'ont aucune tendance à se trouver aussi géniales que celle de Weininger, cela apparaît sous la forme de rêves, toujours de rêves. Tous les humains rêvent, et les rêves sont finalement ce qui jaillit des profondeurs du corps astral et se révèle du fait que le corps astral se reflète dans le corps éthérique. Dans toute nature humaine sont présentes la

conscience de veille, qu'un homme comme Weininger appelle la conscience fruste, la conscience dogmatique, et aussi l'autre, dans laquelle se manifestent les rêves.

Voyez-vous, ces rêves, tout ce monde de rêves, on ne devrait pas dire qu'il est présent seulement quand on sait que dans la nuit on rêve ou qu'on a rêvé. L'être humain, en effet, rêve constamment. Rêver réellement, ce qu'on appelle vraiment rêver, cela ne se produit que quand on observe pendant un moment le rêve permanent. Mais en réalité on rêve constamment. Et vous tous qui êtes assis ici, à côté des pensées qui sont prononcées dans cette conférence et qui, je l'espère, vivent en vous, vous rêvez tous : vous rêvez tous tout au fond de votre âme. Et l'activité de rêve que vous avez dans la nuit se distingue de celle que vous avez maintenant uniquement par le fait que vous portez en vous les autres pensées, plus conscientes et plus vigoureuses, et qu'elles prédominent largement chez la plupart, je pense ; tandis que lorsque la conscience de veille est assourdie et qu'on ne peut pas la percevoir, mais qu'en même temps le sommeil est interrompu, alors peut affleurer pour un moment ce qui en ce moment est rêvé dans le subconscient. C'est ainsi que se produit un rêve conscient. Cependant la vie de rêve s'écoule en permanence.

Effectivement, il y a dans la nature humaine, entre la régularité de la pensée ordinaire et l'irrégularité de la vie de rêve, un semblable contraste. Et lorsqu'on n'a pas cette régularité de la pensée ordinaire, qu'on ne sait pas prendre les choses avec l'intelligence, qu'on les prend une fois comme ça et une autre fois autrement, non comme le soleil qui se lève chaque matin au moment indiqué de la même façon, on n'est pas spirituellement en bonne santé. À côté de cette conscience de veille saine, on a dans l'âme, au fond de l'âme, l'autre domaine, je dirais volontiers le domaine de l'impétuosité, le domaine de l'irrégularité.

Il y a réellement en nous une reproduction du cours astronomique des astres au ciel dans les forces qui constituent la conscience de veille. Nous n'aurions pas de conscience lucide si elle ne nous venait pas de la marche des étoiles. Mais les forces qui jouent là au-dehors, vous pouvez le lire lors d'une remarque que j'ai faite dans le cycle de conférences intitulé : *Les Guides spirituels de l'homme et de l'humanité* [15](#), dans les phénomènes météorologiques, dans le vent et les intempéries, dans les orages et les tremblements de terre, jouent aussi dans les profondeurs du psychisme, dans la vie à demi consciente et subconsciente de l'homme. Sous ce rapport aussi, nous reproduisons réellement le macrocosme dans le microcosme.

Il n'existe plus aujourd'hui de ces choses qu'une conscience réduite, car nous vivons certes à l'époque qui appelle l'humanité à se limiter toujours davantage au plan physique, à devenir matérialiste, et le phénomène spirituel qui accompagne le matérialisme, c'est la seule formation de l'intelligence et de la raison, qui n'a pas de spiritualité. Mais l'humanité, comme nous l'avons souvent exposé ici, dépassera cette époque. Et le mouvement de science de l'esprit devrait préparer l'influx spirituel qui doit intervenir.

Mais il n'en fut pas toujours ainsi, les hommes n'ont pas toujours vécu en quelque sorte dans l'absence d'esprit comme maintenant, dépourvus d'esprit dans la mesure où ils n'ont que peu conscience qu'il existe un lien entre ce que l'homme fait ici sur terre, tout ce qui se passe dans les événements et tous les faits de l'existence terrestre, et les mondes spirituels. Ceci s'exprime dans le fait qu'aujourd'hui, dans les institutions humaines, on tient peu compte de l'intervention des mondes spirituels dans les mondes physiques. Rappelez-vous seulement ce que j'ai exposé un jour sur la façon dont Numa Pompilius, le deuxième roi romain, voulait organiser les institutions du plan physique [16](#).

C'est raconté sous forme symbolique, mais derrière ce récit symbolique se cache une réalité importante. Il s'est adressé à la nymphe Égérie, qui lui a dit du monde spirituel comment les époques se dérouleraient ; il a désigné l'époque de Romulus comme étant la première, la sienne comme la deuxième, et ensuite encore cinq, ce qui fait sept, et dans le cadre de cette réalité septuple nous constatons étrangement que l'histoire des rois de Rome s'est déroulée selon la même loi qui régit les sept éléments constitutifs de notre organisme. Dans le passé, il existait une tendance à organiser le plan physique de façon à ce que sa structure corresponde aux prescriptions du monde spirituel, et à ce qu'il soit en quelque sorte une image de ce qui se passe dans le monde spirituel. Aujourd'hui les hommes ne tiennent plus compte de cela.

J'ai souvent mentionné qu'aujourd'hui les hommes n'ont même plus un sentiment de piété vis-à-vis de cette institution qui détermine dans l'année la fête de Pâques. Aujourd'hui, certains pensent déjà à faire du dimanche de Pâques un jour fixe, à ne plus en faire une fête mobile selon la marche des étoiles, comme c'est le cas aujourd'hui, mais à le placer peut-être au premier dimanche d'avril ; car ainsi la tenue des livres de comptes serait facilitée, les affaires plus faciles à régler que lorsqu'il faut tenir compte dans ces livres du changement de la fête de Pâques. Mais ce n'est là qu'un exemple grossier parmi une masse de choses qu'on pourrait énumérer aujourd'hui pour démontrer combien les hommes ont aujourd'hui très peu le sens qui permettrait de créer ici-bas dans leurs institutions sur le plan physique une image de ce qui se passe dans les mondes spirituels et qui s'exprime dans les étoiles. Mais il n'en fut pas toujours ainsi ; il y eut bien des temps, les temps les plus anciens de l'humanité, durant lesquels existait encore une clairvoyance atavique, où il existait une conscience profonde du fait que l'homme doit vivre ici sur la terre de façon à ce que sa vie, et aussi la vie collective des humains, reflète certaines choses qui s'accomplissent dans le monde spirituel et se répandent dans les étoiles.

Prenons un exemple. Les anciens Hébreux avaient comme année sacrée, donc l'année qui importait, une année lunaire de 354 jours et $\frac{3}{8}$. Ce qui est un peu plus court qu'une année solaire ; de sorte que lorsque l'on compte les années lunaires – car l'année lunaire ne suffit pas pour une année solaire, il reste un certain nombre de jours. Et après un certain temps, il en reste de plus en plus. On établit alors une compensation. Et ces compensations pour adapter l'année lunaire à l'année solaire

étaient calculées dans l'antiquité hébraïque d'une façon très particulière. Je vais simplement esquisser cette façon de calculer, car il nous importe moins aujourd'hui de connaître cela en détail que d'évoquer intérieurement tout l'esprit, tout le sens de la chose. Il existait parmi les anciens usages hébraïques ce qu'on appelle l'année jubilaire. Après 49 années solaires en effet, c'est-à-dire un peu plus de 50 années lunaires, on ajoutait une année qui était une année générale de réconciliation, une année d'entente retrouvée.

Durant cette année de réconciliation étaient pardonnées certaines choses que l'un avait à reprocher à l'autre. À celui qui avait fait des dettes, on pouvait ou on devait les remettre, celui qui avait perdu ce qu'il possédait devait le retrouver, et ainsi de suite. C'était une année de la compensation, une année de réconciliation après 7 fois 7 années solaires, après 49 années solaires ou 50 années lunaires, 50 1/2 en réalité, mais on peut dire 50, parce que l'année dure un certain temps et qu'on peut donc s'en tenir à son début. La période jubilaire durait donc 50 fois 354 jours, la période durant laquelle pouvaient s'amasser toutes sortes de choses qu'on régularisait ensuite. Si l'on considère qu'une compensation devait être créée entre l'année lunaire et l'année solaire, et qu'ainsi $7 \times 7 = 49$ années solaires recouvrent 50 années lunaires, on peut dire que cette année jubilaire est fixée en fonction du chiffre 7. À l'origine de cette institution de l'année jubilaire, il y avait donc une certaine conception de la signification du septénaire.

Mais, pour évoquer en notre âme tout l'esprit de la chose, nous allons aujourd'hui considérer particulièrement ce qui suit : nous allons considérer que, dans l'antiquité hébraïque donc, on vivait en se disant : on vit des jours, une journée après l'autre, on vit 354 jours, puis une nouvelle année commence. Et l'on vit ces années 49, ou alors 50 fois de suite, alors commence pour l'humanité une année solennelle. Alors, pensez que tout ce que l'être humain vivait se déroulait de façon telle que constamment il avait parallèlement ce sentiment : on savait que 7, 8, 9 ans auparavant, une année jubilaire avait eu lieu, et qu'il faudrait attendre tant et tant de temps avant qu'une autre revienne. Mais cela n'était pas établi arbitrairement, cela reposait sur une répartition occulte des nombres.

Vous n'éprouverez aucun doute sur ce point : ceux qui vivaient 24 ans après une année jubilaire, qui comptaient 24 ans depuis la précédente année jubilaire, en comptaient 26 jusqu'à la suivante, et se sentaient ainsi placés dans le temps qui séparait l'année jubilaire précédente de la suivante. C'est une certaine façon de se situer dans le temps, c'est-à-dire qu'ici sur la terre quelque chose occupe les âmes qui les place dans un certain ordre numérique, et elles ressentaient toujours cet ordre numérique qui passe comme un courant permanent à travers les âmes. Durant des millénaires, les âmes furent habituées à ressentir, à vivre en quelque sorte avec ce que je viens de caractériser. Ce qu'on vit constamment ainsi, et qui va se répétant, impose sa marque dans la vie, en fait alors partie, donne forme et figure aux âmes, si bien que lorsqu'on a recherché ce qu'était l'ancienne âme hébraïque, on a trouvé ceci : il y avait en elle la conscience d'une telle forme, d'une telle configuration, de ce temps vécu d'une année jubilaire à l'autre. Ainsi, chaque

journée prend place d'une certaine manière dans l'ordre déterminé par le temps. L'âme s'habitue à s'insérer dans un ordre qui est déterminé d'une part par 354 et d'autre part par 49 (7×7), ou plutôt 50, et elle porte cela en elle.

On peut comparer cela à l'apprentissage du calcul pendant la jeunesse, du calcul qu'on peut utiliser plus tard et dont on dispose. Ce qui engendre une certaine configuration de l'âme. Voilà ce que nous allons noter ; et maintenant nous allons envisager autre chose.

La planète Mercure, si l'on s'en tient à l'astronomie actuelle, a un temps de révolution autour du soleil bien plus court que celui de la terre ; si nous prenons celui de Mercure, nous obtenons l'image suivante : la terre tourne lentement autour du soleil, Mercure rapidement. Prenez une révolution de Mercure, prenons-la 354 fois ; nous pourrions même dire $354 \frac{3}{8}$ fois ; et d'autre part, prenons-la 49 fois, ou alors 50 fois. Notez simplement ces nombres. Vous pensez une révolution de Mercure comme une sorte de journée céleste, 354 de ces révolutions seraient sur la planète Mercure comme une sorte d'année céleste lunaire, et vous la prenez 49 fois, ou alors 50 fois. Ce serait alors une année jubilaire céleste. Naturellement, une année jubilaire céleste est beaucoup plus longue qu'une année jubilaire terrestre ; du fait justement qu'elle est calculée en fonction de Mercure.

Nous calculons donc par rapport à Mercure exactement comme les anciens Hébreux ont calculé leur année jubilaire par rapport aux journées lunaires, ou plutôt terrestres. Ils ont vécu un jour terrestre après l'autre 354 fois. C'était une année. Ceci, pris 7×7 fois (49 fois, ou alors 50 fois), donne une année jubilaire pour les anciens Hébreux. À ceci correspond une révolution de Mercure $354 \frac{3}{8}$ fois, et ceci 49 ou alors 50 fois. C'est naturellement un tout autre espace de temps, mais basé cependant sur les mêmes nombres, à ceci près que l'unité de temps est tout autre que l'année terrestre.

Nous trouvons maintenant un autre nombre encore, en prenant Jupiter. Jupiter chemine beaucoup plus lentement, très lentement. Il a besoin de 12 ans pour sa révolution autour du soleil. Prenons donc Jupiter et considérons un de ses jours. En réalité, c'est une année jupitérienne, mais parce que cela se passe dans le ciel et que toutes les mesures peuvent y être grandes, nous le considérons comme un jour. Nous considérons une telle longue période, où Jupiter tourne autour du soleil, comme notre journée terrestre, comme un jour. Si nous prenions cette période $354 \frac{3}{8}$ fois, nous aurions une grande année jupitérienne, comme on forme une année lunaire. Nous la prenons maintenant, non pas 7×7 fois, mais seulement une fois, parce que Jupiter est si lent. Ce serait donc une grande année jupitérienne. Pour Mercure nous avons obtenu une année jubilaire ; pour Jupiter, avec la même méthode, nous n'obtenons qu'une année.

Considérons ensuite une tout autre planète, que les anciens Hébreux ne connaissaient pas encore ; mais en revanche ils en connaissaient la sphère, et ils ont pensé que c'est là la sphère de cristal, la voûte céleste elle-même. La planète a

été découverte beaucoup plus tard, on peut cependant parler d'Uranus. Or les anciens Hébreux pensaient une sphère à la place où l'on a plus tard déterminé Uranus. Et nous prenons 49, ou alors 50 révolutions d'Uranus, lequel chemine très lentement. Et maintenant, comparons tout cela avec les années terrestres.

On peut dire, n'est-ce pas, que cela donnerait un certain nombre d'années terrestres. Si Mercure tourne $354 \frac{3}{8}$ ou 50 fois autour du soleil, cela donne un certain nombre d'années terrestres. $354 \frac{3}{8}$ fois la révolution de Jupiter donnerait à nouveau un certain nombre d'années terrestres : une grande année jupitérienne. Et 49 (50) révolutions d'Uranus donneront à nouveau un certain nombre d'années terrestres.

Le fait singulier, c'est que cela donne toujours les mêmes années terrestres. On obtient un certain nombre d'années terrestres en prenant 50 ou plutôt 49 révolutions d'Uranus. On obtient le même nombre d'années terrestres en prenant $354 \frac{3}{8}$ révolutions de Jupiter, et en prenant 50 fois $354 \frac{3}{8}$ révolutions de Mercure : toujours un nombre déterminé d'années terrestres. Pour Uranus 50 fois, pour Jupiter $354 \frac{3}{8}$ fois ; pour Mercure 50 fois $354 \frac{3}{8}$ fois, une sorte d'année jubilaire de Mercure dans le cosmos extérieur, disais-je déjà. Tous les trois donnent le même nombre [17](#).

Et que ressentait l'ancien Hébreu devant ce nombre ? Ce nombre, naturellement, il y a toujours là certaines irrégularités qui ont bien leur sens, mais que nous pouvons négliger aujourd'hui, c'était 4182. Les trois nombres donnaient 4182. On peut dire « à peu près », mais on peut estimer la chose très exactement, parce que les irrégularités se trouvent expliquées par d'autres mouvements compensateurs : 4182 années terrestres ! Que pouvait dire alors l'ancien Hébreu ? Il pouvait dire ceci : ici, sur la terre, tu vis dans ton âme le jour terrestre 354 fois 50 fois ; alors on a une année jubilaire, une grande année de réconciliation. Mais au-dehors, dans la formation des pensées cosmiques, il se passe quelque chose. Lorsqu'un être cosmique quelconque compte la révolution de Mercure pour une journée et ressent cela ensuite dans le macrocosme comme ce que tu ressens dans ton âme vis-à-vis de l'année jubilaire, cet être au-dehors éprouverait dans le macrocosme un sentiment tel qu'il dirait : une révolution de Mercure comme une journée, ceci $354 \frac{3}{8}$ fois et 49 ou bien 50 fois égale une année jubilaire, calculée simplement selon Mercure ; simultanément une année calculée selon Jupiter, et 50 fois la révolution de la voûte céleste, donc le même nombre qui est à la base des deux autres.

Or l'antiquité hébraïque calculait avec raison le commencement de la terre, même si nous plaçons aujourd'hui un autre événement là où l'antiquité hébraïque plaçait le commencement de la terre, ainsi : quand on comptait depuis le commencement de la terre 4182 années, alors venait la grande année de conciliation cosmique, où le Christ apparaissait incarné. Ce qui signifie que l'antiquité hébraïque calculait le temps en comptant, de ce qu'on supposait être le commencement de la terre jusqu'à l'apparition du Christ incarné, une grande

année jubilaire de Mercure, une année de Jupiter, et 50 révolutions de la sphère périphérique, que nous appelons aujourd'hui l'orbite d'Uranus.

Vous avez là ce merveilleux exemple : l'âme devait se préparer dans ses institutions sociales, à la grande année jubilaire cosmique, adaptée ici sur la terre, après $354 \frac{3}{8}$ et 7 fois 7, ou plutôt 50 années, à vivre intérieurement l'ordre du cosmos, c'est-à-dire à en évoquer intérieurement les formes. Il y avait là quelque chose de considérable, un lien d'une extrême profondeur.

Et si l'on peut suivre dans leurs pensées ceux qui ont été élevés dans le judaïsme, on peut dire : ces hommes ont supposé que le Christ descendra des hauteurs solaires sur la terre conformément à la pensée que forment dans le cosmos des êtres infiniment sublimes, et qui est indiquée, interprétée par les mouvements réguliers des astres. Là-bas à l'extérieur, on pense conformément à $354 \frac{3}{8}$, à 7 fois 7. Il est ainsi prévu que celui qui, par exemple, se conforme à l'horloge de Mercure doit compter une révolution de Mercure pour un jour, et a ensuite à compter une année jubilaire depuis le commencement du monde jusqu'au mystère du Golgotha. Et tout comme l'être humain pense maintenant selon ses jours terrestres, les êtres cosmiques pensent conformément aux mesures cosmiques à partir du moment où le judaïsme place la naissance du monde jusqu'à la venue du mystère du Golgotha. Et ici, par l'ordre social, l'âme était préparée à penser cette grande pensée ainsi émanée, dans son devenir. Ceux qui, à l'époque de la naissance du christianisme, avaient à comprendre le mystère du Golgotha dans la perspective de sa place dans le temps, avaient passé par cette préparation, avaient donné cette forme à leur âme. C'est pourquoi ils savaient que le mystère du Golgotha allait survenir. Ceux-là purent rédiger les Évangiles, car la compréhension de ce sur quoi repose la descente de l'esprit solaire cosmique sur la terre, cette compréhension suppose qu'on y a préparé son âme.

Vous voyez ici par un merveilleux exemple comment l'âme humaine, grâce à une communauté sociale que règlent spirituellement les initiés, est préparée à comprendre et à concevoir dans son ensemble un certain événement. Qu'est-ce qui s'exprime par là ? Eh bien, une conscience profonde du fait que ce que nous devons élaborer dans notre conscience de veille concernant la vie humaine commune, doit avoir un certain lien avec le monde des étoiles. On ne peut pas comprendre le mystère du Golgotha, on ne peut pas le faire pénétrer dans la compréhension par la raison si l'on ne discerne pas le lien de la raison elle-même avec la marche des pensées qui s'expriment par les rapports numériques dans le cours des étoiles. Tout ce qui est lié ainsi avec notre conscience de veille est lié consciemment ou inconsciemment, consciemment comme dans ce cas, réglé par les initiés, au cours régulier des étoiles. Et du sein de notre âme monte ce qui s'annonce dans les rêves, de la façon que j'ai décrite, ou bien dans des éclairs de génie comme ceux qu'on rencontre chez Weininger, qui parfois ne correspondent pas à ce cours des étoiles, mais, comme je l'ai exposé hier, se développera dans les prochaines incarnations.

À quoi est donc lié ceci, cette autre réalité ? Tandis qu'inconsciemment, ou consciemment même, notre tête pense, notre cœur ressent, bref que tout ce qui relève de la conscience de veille correspond au cours des étoiles, ce qui réside dans notre conscience plus rêveuse ou imaginative, ou aussi souvent géniale, correspond davantage aux mondes élémentaires des événements terrestres, dont dépendent aussi les orages, les tempêtes, la grêle, les tremblements de terre, et ainsi de suite. Et notre regard plonge profondément dans l'existence naturelle, qui peut par là devenir ce que des hommes initiés en quelque mesure ont toujours dit : « Qu'est-ce donc que la nature, celle qui n'est pas réglée par le cours régulier du soleil, de la lune et ainsi de suite, celle dont le déroulement n'est pas soumis à un ordre réglé et régulier ? Qu'est-ce que la nature, dans la mesure où elle produit la grêle, la pluie, la tempête, les orages, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques ? »

Ces initiés ont toujours dit : « Cette nature avec ses phénomènes est une somnambule ! » Et maintenant, regardons le cours des astres qui nous apparaît dans les rapports numériques réguliers, dans la perspective occulte aussi : nous avons là la réalité macrocosmique de notre conscience de veille. Regardons ensuite notre conscience de rêve et ce qui s'exprime plus ou moins à travers celle-ci, et nous avons comme une image dans le miroir de ce qui se passe dans les phénomènes irréguliers de notre terre. Nous élevons notre regard vers le ciel et son infini étoilé, et nous avons là la réalité macrocosmique correspondant à notre conscience de veille. Nous abaissons notre regard vers la terre avec ses phénomènes et nous avons une image, celle de la nature qui refléterait en somnambule, en rêveuse somnambule, ce qui se passe dans les profondeurs de notre âme. Notre esprit éveillé pense conformément à l'astronomie. Notre vie de l'âme rêveuse, pleine d'imagination, souvent somnambule, vit et vibre conformément à la grande conscience somnambule de la nature terrestre. C'est là une profonde vérité.

Réfléchissez jusqu'à demain à la mesure dans laquelle règne l'astronomie dans votre conscience de veille, et la météorologie dans votre subconscient. Nous avons eu hier, en la personne d'Otto Weininger, un exemple de la collaboration de l'astronomie en l'homme avec la météorologie, qui l'atténuait en quelque sorte. C'est de cela que nous parlerons demain.



TROISIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 31 juillet 1916

Quand nous nous reportons à ce que nous avons vu au cours des deux dernières journées, nous constatons qu'au fond, l'être humain est l'expression d'une double nature. Nous avons vu que tout ce qui anime l'âme humaine dans la conscience de veille est dû à des influences, à des impressions qui, si l'on prend le terme au sens cosmique, lui viennent du ciel, de l'universel. À la source de certaines zones plus profondes de la nature humaine, de ce qui affleure en ondoyant à la conscience dans la vie normale durant le rêve, se trouvent des influences, des impressions d'origine terrestre, terrestre au sens étroit du terme. Lorsque nous considérons le monde dans la perspective de la science de l'esprit, tout ce qui se présente aux sens doit être pour nous l'expression réelle du spirituel.

Or dans sa forme apparente aussi, dans ce qui est révélé aux sens, l'être humain est véritablement une expression de cette double nature. On s'en rendra compte au mieux, parce qu'alors la chose devient très nette, en considérant le squelette, constitué très nettement de deux parties : la tête, le crâne, et le reste du corps, ces deux parties n'étant au fond reliées que par un mince cordon osseux. La tête est en fait simplement posée sur le reste, on peut l'enlever. Ainsi apparaît extérieurement, visiblement, cette double nature ; car c'est grâce à la tête, au crâne, que l'être humain est conscient pendant la veille ; à tout le reste de sa nature, dont le squelette se rattache à la tête, est lié tout ce qui se déroule plus ou moins dans le subconscient, affleure en ondes dans les rêves et vient aussi animer de son ardeur, de son feu, de sa lumière la conscience de veille ordinaire dans l'imagination créatrice du poète, de l'artiste.

Ainsi l'élément le plus noble de sa nature terrestre, mais tout de même terrestre, vient agir à travers ce qui est la conscience de veille ordinaire. Nous avons vu hier comment, en s'appuyant sur l'état de conscience des hommes d'une certaine époque, de la civilisation hébraïque, on peut montrer que les humains ont possédé des connaissances étendues, approfondies, des liens entre la conscience de veille et les faits, les événements supra-terrestres. Nous avons vu comment ce qu'on peut appeler le monde des pensées cosmiques, qui s'exprime dans les mouvements des astres, se crée un reflet dans ce qui est la conscience de veille, celle dont la tête est l'organe. Cette insertion merveilleuse de l'homme dans

l'ensemble de l'univers, dans les phénomènes terrestres et célestes à la fois, c'est cela que nous avons étudié.

Lorsqu'on veut se faire une idée juste de ces faits qui sont d'une très grande portée, il faut se dégager des idées préconçues. Et une de ces idées préconçues, de nature ahrimaniennne, se rencontre surtout chez ceux qui, en un certain sens, veulent être des mystiques. Idée préconçue qui s'exprime par un certain sentiment et de la façon suivante « Ce qui est terrestre est sans valeur, c'est la matière brute et vile qu'il faut surmonter, dont un homme qui tend vers le monde spirituel ne parle absolument pas ; ce à quoi il faut aspirer, c'est l'esprit ! » Bien souvent, quoiqu'on ait de cet esprit les représentations les plus confuses, on s'en fait des images strictement sensorielles, mais pourtant on a ce sentiment. C'est pourquoi je dis que ce qui est à considérer ici, c'est plutôt une certaine manière de sentir. Mais on ne comprendra jamais pleinement la nature ni de l'homme ni du monde, si l'on veut s'en tenir à ce sentiment nourri de préjugés.

Car on ne peut l'éprouver que si l'on envisage exclusivement la terre, en être vivant dans un corps physique, si l'on ressent, dans cette attitude qui ne voit que la terre, l'aspiration certes justifiée à ce qui est supra-terrestre et qu'il faut vivre entre la mort et une nouvelle naissance. Mais on n'aura jamais tout à fait un sentiment compréhensif pour cette vie entre la mort et une nouvelle naissance si l'on parle de ce qui est terrestre comme je viens de l'esquisser. Car si invraisemblable que cela sonne, c'est vrai, et vous pourrez le rencontrer distinctement dans certains cycles, exposé en détail : ce qu'évoque l'homme entre la naissance et la mort, l'homme qui vit dans un corps physique, lorsqu'il parle du ciel, c'est ce qui apparaît au défunt, à celui qui vit entre la mort et une nouvelle naissance, lorsqu'il parle de la terre. Pour les humains qui vivent au ciel, l'au-delà, c'est la terre, ce qui a du prix pour eux, c'est la terre. Ils parlent de la terre comme nous parlons du ciel. C'est la terre de leur nostalgie, à laquelle ils aspirent pour s'y réincarner. Et l'on a de la vie des défunts un sentiment faux lorsqu'on ne voit pas cela.

J'ai souvent attiré l'attention sur ce point : il ne faut pas être systématique et croire que le principe : « Dans le spirituel, tout est inversé », peut être appliqué simplement sous cette forme. On a du spirituel une idée juste lorsqu'on se le représente inversé par rapport au monde physique. Une application abstraite de ce principe ne donnera rien de bien fameux. Il faut que les faits soient considérés un par un ; mais il est exact que ce principe de l'inversion tel que je viens de l'esquisser est valable pour beaucoup de choses. Par exemple, celui qui fait des recherches dans le monde spirituel peut connaître un pays étrange, un pays dans lequel certains humains se trouvent au milieu d'autres. Ces autres sont des hommes normaux, comme les croyants, je dis bien croyants. Ce sont ceux qui ont un certain sentiment du céleste et un certain sentiment du terrestre. Mais dans ce monde dont je parle, et parmi ces hommes, il en est certains qui nient complètement la terre, qui nient toute substance matérielle, qui disent que seul l'esprit existe, et que c'est être superstitieux que parler de matière. Le monde dont

je vous parle n'est pas ici sur terre, c'est une région de l'esprit qu'on découvre en dirigeant son regard vers certaines parties du monde spirituel, environ l'époque qui va du milieu du 18^e siècle au milieu du 20^e.

À ce moment, vous viviez encore tous dans le monde spirituel, peut-on dire, au moins durant la première partie, nous vivions tous encore en majorité dans le monde spirituel, et nos âmes avaient le sentiment du monde céleste dans lequel nous résidions, et du monde terrestre auquel nous aspirions, et qui est là-bas un « au-delà ». Mais il y en avait quelques-uns qui considéraient que parler de la Terre, c'était de la superstition, qui affirmaient que seul le spirituel existe, et que la terre, la matière, ce n'est qu'un rêve. Naturellement, ces hommes vinrent ensuite au monde. Ils s'appelaient *Ludwig Büchner*, *Ernst Haeckel*, *Carl Vogt* [\[8\]](#), etc. Vous savez suffisamment comment ils se sont manifestés dans le monde physique, mais ce sont précisément eux qui, dans la dernière phase qui précéda leur entrée dans le monde physique, ont décrété que la matière n'était qu'un objet de superstition, qui ne reconnaissaient comme réel que l'esprit, parce que cela était présent autour d'eux et qu'ils ne voulaient pas porter le regard sur ce qui n'était pas présent autour d'eux et qui se trouvait dans l'« au-delà ». Vous demanderez alors : mais comment se fait-il qu'ensuite ces âmes furent de celles qui voyaient dans la matière la seule réalité ? Vous vous poserez la question, mais vous pourriez certainement le comprendre, car, avant de naître, ils n'avaient aucune compréhension de ce qu'est la matière, et ils en sont restés là. Car celui qui considère la matière comme la réalité absolue, et non pas comme l'expression de l'esprit, il ne comprend rien à la matière ; on n'est pas matérialiste parce qu'on comprend la matière, mais bien, comme ces personnalités, parce qu'on *ne la comprend pas*. Et ces hommes en étaient restés à la non-compréhension de la matière.

Vous avez là un domaine dans lequel s'effectue une inversion complète, un véritable retournement dans le monde spirituel par rapport à ce qu'on croit ici dans le monde physique en fonction des phénomènes. Mais, nous l'avons dit, ce principe ne doit pas être appliqué abstraitement à tout. Je dis tout cela, et notamment je parle du caractère d'au-delà que prend la terre pendant la vie entre la mort et une nouvelle naissance, afin qu'on comprenne bien l'opposition entre les deux termes « Ouranos » et « Gaïa » dans l'antique mythologie grecque ; et qu'on n'attribue pas à l'un une valeur absolue, et à l'autre une totale absence de valeur ; il faut les comprendre comme les deux pôles opposés d'une réalité unique ! Ouranos est en quelque sorte la périphérie, et le pôle opposé à la périphérie, c'est le centre, c'est Gaïa. Les Grecs ne se limitaient pas à la sexualité sous sa forme terrestre lorsqu'ils parlaient d'Ouranos et de Gaïa ; ils avaient en vue cette polarité que nous venons de caractériser : le céleste, le terrestre.

Il m'a fallu vous exposer ceci, parce que sinon nous ne pourrions pas du tout comprendre ce qui va suivre. Il est de toute façon très difficile aujourd'hui de rendre accessibles certaines vérités profondes de l'humanité. Mais on peut tout de même en donner une idée, et c'est ce qui sera fait dans la mesure du possible.

Je vous prie donc de bien fixer en pensée dans quel sens l'homme est une nature double, et comment cette double nature s'exprime extérieurement, dans la forme de son corps, par la différence entre la tête et le reste du corps. En fait, la tête humaine reçoit dans l'essentiel sa forme, sa configuration, entre la mort et une nouvelle naissance. Bien entendu, la tête physique est un produit terrestre ; mais ce n'est pas ce qui importe ici. L'important, c'est sa forme, la manière dont elle se modèle, et c'est en relation avec des forces qui remontent très loin dans le temps. La tête humaine est effectivement formée à partir du ciel, car toutes les forces qui agissent entre la mort et une nouvelle naissance sont réellement là pour former la tête de l'homme. Bien qu'elle suive la voie tracée par la naissance et par l'hérédité, elle est en l'homme formée par le ciel. Le reste du corps seul lui vient de la terre. Si bien que, quant à la conformation de son corps, l'homme est un produit d'Ouranos et de Gaïa : par la tête un résultat de l'action des forces célestes, par le corps un résultat de l'action des forces terrestres, Ouranos et Gaïa.

Lorsque l'homme vient au monde, il porte de cela une empreinte très puissante, si bien qu'on peut dire : ce qui accède au monde physique, c'est, en ce qui concerne la tête, l'empreinte réelle des forces célestes, et en ce qui concerne le corps, l'empreinte des forces actives sur la terre. Ceci est très marqué au moment où l'homme vient de naître. Une connaissance approfondie des choses permet de le discerner et de constater un contraste profond entre la tête et le reste du corps. Chez le tout-petit, cette opposition est très marquée. Il faut apprendre à observer ces choses d'un regard disponible, on voit alors quelle puissante opposition se marque entre la tête, le domaine d'Ouranos en l'homme, et le reste du corps, le domaine de Gaïa en l'homme.

Observons l'existence humaine jusqu'à la première césure importante, jusqu'aux environs de la septième année, jusqu'au changement de dentition. Nous savons que c'est la première phase importante de la vie. Et il faut bien comprendre la situation paradoxale à discerner ici. Car l'être humain, pendant cette période, est généralement très mal compris de ceux qui l'observent d'un point de vue physique.

J'en ai déjà parlé souvent selon d'autres points de vue. Pour le dire en peu de mots : l'être humain, au cours de ces sept premières années, est considéré comme s'il était déjà masculin ou féminin. D'un point de vue supérieur, c'est complètement faux. Mais le matérialisme actuel voit les choses ainsi, et c'est pourquoi il interprète aussi des comportements de l'enfant pendant cette période comme des manifestations de la sexualité, ce qu'ils ne sont pas du tout. Une manière de voir beaucoup plus saine sera un jour celle qui considérera que, pendant ses sept premières années, l'enfant est encore un être asexué. Pour m'exprimer en termes courants, je dirai que c'est en apparence seulement que l'enfant de cet âge est masculin ou féminin. Et les choses paraissent ainsi parce que, dans le domaine qui seul existe pour le matérialiste, à savoir le physique, il n'y a pas de différence notable entre ce qu'on qualifie par erreur de masculin *avant* sept ans, et ce qui est appelé ainsi *après*, et de même pour ce qu'on qualifie

de féminin. Ce qui apparaît après semble être le prolongement de ce qui existait avant, mais ne l'est absolument pas. Et je vous prierai maintenant de vous ouvrir entièrement à ce que j'ai dit, afin de bien le comprendre, et non pas d'en juger sur le mode usité dans d'autres domaines aujourd'hui, où l'on n'estime les choses qu'en fonction de leur « valeur », par des jugements de valeur, où l'on introduit aussi des jugements de valeur là où seule compte l'objectivité.

Ce qui paraît « masculin » au cours des sept premières années, et je vous prie de tenir compte de ce que j'ai dit d'Ouranos et de Gaïa, ce n'est pas masculin, ce ne l'est que par la forme extérieure, afin que ce qui agit sur la tête, l'élément céleste, continue d'agir et donne au corps humain, à la forme humaine, l'empreinte du céleste, de ce qui est extérieur à la terre. C'est pourquoi cela a l'aspect du masculin.

Mais c'est formé par Ouranos, par l'élément extraterrestre. Je disais tout à l'heure : la tête est avant tout céleste, le reste du corps terrestre. Mais l'élément terrestre reçoit un rayonnement de l'élément céleste, et inversement le céleste un rayonnement du terrestre. Ce ne sont qu'échanges d'influences, tantôt un élément prédomine et tantôt un autre. J'aimerais dire : chez une sorte d'humains, l'élément céleste adombre le corps, y compris tout ce qui n'est pas la tête, et lui donne une forme que nous disons masculine. Mais cela n'a rien à voir avec la sexualité, il s'agit seulement d'une organisation plus « ouranienne », et chez d'autres individus elle sera plus terrestre, plus « gaïque ». L'être humain n'est pas sexué pendant les sept premières années, le croire, c'est s'adonner à la maya. Les humains ne se distinguent les uns des autres que parce que, dans un corps, c'est le ciel et, dans un autre, c'est la terre qui est davantage active. Et j'ai déjà exposé que, pour une conception universelle du monde, le terrestre est aussi précieux que le céleste, qu'il ne faut pas émettre ici de jugement de valeur, et à la manière de Weininger rabaisser le féminin parce que, d'un point de vue mystique élevé, il est terrestre ou « gaïque ». Chacun est le pôle de l'autre, et cela n'a rien à voir avec la sexualité.

*jusqu'au changement
de dentition*



Mais que se passe-t-il en l'être humain, en son organisation, pendant les sept premières années ? Tout ce que je vous dis à ce sujet, il faut le comprendre comme étant la chose essentielle, et que l'autre pôle est toujours présent aussi ; seulement, ce que je caractérise ici est l'élément essentiel. Voyez-vous, pendant les sept premières années, constamment des courants, des forces actives montent de l'organisme vers la tête. Certes, de la tête également des courants descendent vers l'organisme. Mais à ce moment ils sont faibles en regard des courants très forts qui vont du corps vers la tête. Lorsque la tête grandit pendant les sept premières années, lorsqu'elle continue à se développer, cela vient de ce que le corps lui envoie ses forces ; le corps appose son empreinte à la tête pendant les sept premières années, et la tête s'adapte à l'organisation du corps. C'est là le fait essentiel de l'évolution de l'homme à ce moment : la tête s'adapte à l'organisation du corps. C'est ce qui cause ce phénomène singulier qu'on peut observer quand on a un sens affiné pour les modifications des sept premières années de la vie : cette montée des forces venant du reste de l'organisme. Observez bien comment le visage de l'enfant est devenu tout autre après le changement de dentition, où le corps tout entier s'est en quelque sorte déversé dans la physionomie.



Puis vient le second septénaire, environ de sept à quatorze ans, la deuxième phase de la vie jusqu'à la puberté. Alors se produit le phénomène exactement inverse : un afflux constant des forces de la tête dans l'organisme, dans le corps ; et maintenant c'est le corps qui s'adapte à la tête. Il est très intéressant de percevoir comment s'accomplit une révolution complète dans l'organisme : pendant les sept premières années, un courant, un afflux de forces vient du corps vers la tête, qui s'achève au moment du changement de dentition ; puis il se produit un renversement, et les forces affluent du haut vers le bas. Et c'est par cet afflux de haut en bas que l'être humain devient un être sexué, et le devient maintenant seulement. Et ce qui transforme les organes précédemment « célestes » ou « terrestres » en organes sexuels, cela vient de la tête : c'est l'esprit. Les organes physiques, on peut le formuler exactement ainsi, ne sont pas du tout destinés à la sexualité ; ils y sont adaptés à un certain moment seulement. Dire qu'ils sont à l'origine destinés aux fonctions sexuelles, c'est en juger selon l'opinion extérieure. Ils sont tels que les uns sont adaptés à l'élément céleste, les autres à l'élément terrestre. Ce sont des images-reflets. Le caractère d'organes sexuels leur est imprimé seulement par le courant qui vient de la tête entre la septième et la quatorzième année. C'est à ce moment seulement que l'homme devient un être sexué.

Il est extrêmement important de voir ces choses avec précision ; car constamment aujourd'hui, dans la vie pratique, les gens viennent vous trouver avec de tout petits enfants et se plaignent de leurs « mauvaises manières ». Mais cela est impossible avant la septième année, parce que ce qui existe alors n'a absolument pas cette signification liée à la sexualité. Et il ne peut y avoir de « guérison » par des procédés médicaux, mais seulement par le fait qu'on cessera de qualifier la chose de façon erronée et de l'habiller de concepts faux. Qu'on retrouve donc cette innocence, je dirais sacrée, que les Anciens avaient dans ce

domaine, lesquels n'auraient jamais eu l'idée, en raison de leur connaissance atavique du monde spirituel, de parler de sexualité chez les tout jeunes enfants ! J'ai déjà attiré l'attention sur ce point dans des contextes différents. {9}

En considérant ces vérités importantes sur l'homme, puisées au monde spirituel, et ses liens avec le monde terrestre et le monde céleste, vous verrez mieux qu'une personnalité comme *Weininger* donne une expression caricaturale d'idées justes. Car s'il pouvait voir les choses comme elles sont exposées ici, il pourrait dire avec une certaine justification : l'être humain vient du monde spirituel, et il prend place dans le monde physique de façon telle que, en raison de ce que sa tête acquiert ici dans le monde physique pendant les sept premières années, il fait du céleste un élément masculin, et du terrestre un élément féminin. Il nous incombera plus tard de revenir sur certains courants, sur certaines influences qui, dans les années ultérieures de l'existence, sont également importantes pour l'évolution de l'homme. Présentement, il est bon que nous dirigions notre attention sur cette évolution pendant les quatorze premières années. Ce sont ces choses qui vous permettront de voir combien il est vrai que la vie extérieure est une vie de maya, une vie de grande illusion, et rien d'autre qu'une illusion, que de croire que les humains viennent au monde masculins et féminins. C'est seulement l'élément terrestre qu'ils acquièrent avec leur tête pendant les sept premières années qui fait d'eux sur terre des êtres sexués.

Pour celui qui s'ouvre à ces choses non pas uniquement avec la tête, mais avec toutes les forces de compréhension du cœur, une question surgit ici qu'on ne peut pas aisément ignorer : « Comment se fait-il donc que l'homme vive dans la Maya, dans l'illusion ? Est-ce que cela a un sens ? Que l'homme vive dans l'illusion, n'est-ce pas quelque chose qui peut nous affliger ? N'aurait-il pas été plus juste, dirait-on volontiers, que la divinité et les dieux n'aient pas abandonné l'homme à l'illusion, qu'ils lui aient fait porter sur le monde un regard tel qu'il n'aurait pas eu besoin de chercher la vérité derrière les phénomènes, et de vivre dans l'illusion ? Pourquoi faut-il donc qu'en réalité, l'être humain vive tout d'abord dans l'illusion ? » Cette question pourrait être la source d'une façon très pessimiste de voir le monde. Or il y a de bonnes raisons pour que l'homme doive vivre dans l'illusion ; car s'il voyait la vérité d'emblée, si elle lui était innée, il n'aurait pas besoin de la rechercher, et il ne pourrait jamais devenir une personnalité, il ne pourrait jamais devenir libre. Il ne peut conquérir la liberté qu'au sein de la sphère terrestre. Il ne peut devenir une personnalité que par ses efforts sur la terre.

Que se présente à lui tout d'abord ce qui n'est qu'une apparence, et qu'il doive creuser pour trouver ce qu'il y a au cœur de cette apparence, c'est cela qui développe en lui les forces qui, progressivement et à travers de nombreuses incarnations, feront de lui une personnalité libre. Une comparaison vous rendra facilement la chose plus claire. Prenons une œuvre littéraire de valeur, *La Divine Comédie* de Dante par exemple. Théoriquement, et pas seulement en théorie, on pourrait très bien imaginer que l'homme puisse en connaître le contenu par d'autres moyens que ceux dont il dispose aujourd'hui. Car comment peut-il

connaître *La Divine Comédie* ? Ou bien parce qu'on la lui récite, qu'il l'entend, qu'il entend donc des sons qui n'ont rien à voir avec le contenu du texte, ou bien parce qu'il la lit. Lorsqu'il lit, il n'a en réalité rien d'autre sous les yeux que des signes qui n'ont pas le moins du monde affaire avec le contenu de l'œuvre. Ce pourraient tout aussi bien être d'autres signes, en théorie.

C'est ainsi qu'aujourd'hui l'homme connaît le contenu d'une œuvre de valeur. Il le connaît de l'extérieur par la récitation, mais la parole n'a rien à voir avec ce contenu tel qu'il est né dans l'âme de Dante, ce n'est qu'un instrument de transmission. Et théoriquement, mais pas seulement en théorie, je le dis expressément, il serait également possible d'accéder par un autre moyen au contenu de *La Divine Comédie* : de l'intérieur, simplement parce que, à un certain âge, ce contenu viendrait emplir notre âme. Cela pourrait très bien arriver si le monde n'était pas fait de telle sorte que nous soyons tout d'abord obligés de passer par la Maya. S'il ne le fallait pas, les choses se présenteraient ainsi : tout ce qui a déjà été produit, disons par Homère, par Dante, par Platon, etc., nous le verrions un beau jour surgir en nous comme un rêve. Nous n'aurions pas besoin d'en prendre connaissance par un instrument extérieur de transmission. Raphaël n'aurait pas eu besoin de peindre ses tableaux, il aurait suffi qu'ils soient saisis sous une forme vivante en esprit, et ceux qui auraient vécu après lui pourraient les faire surgir en eux, sans avoir besoin d'autre chose que d'une sorte d'orientation les guidant vers Raphaël.

Ce dont je vous parle là n'est pas même une hypothèse ; sur l'ancienne Lune, les choses se passaient ainsi pour nous, et tout était transmis de cette façon. Sur la Lune, on n'apprenait pas à lire, tout venait de l'intérieur de l'être. Il fallait que les choses aient été présentes une fois, mais ensuite elles se présentaient à nous de l'intérieur. Seulement, on ne pouvait pas être libre. Dans ces temps lointains, on était absolument comme un automate, on ne pouvait pas devenir une personnalité libre. Nous acquérons des connaissances non pas pour donner des choses une reproduction superflue, mais pour devenir des personnalités libres. C'est seulement parce que nous nous fortifions au contact de ce qui, tout d'abord, n'a rien à voir avec ce à quoi nous parvenons ensuite, que nous devenons des personnalités libres. Le progrès réalisé entre l'ancienne lune et la terre, c'est qu'autrefois nous n'étions pas des êtres libres, mais que tout montait en nous sous forme d'imaginations. Et maintenant, il faut que nous parvenions à l'extérieur. Nous devenons des personnalités libres parce que nous passons intérieurement par le processus spirituel qui commence par la lecture ou l'audition. Il n'est pas tout à fait juste de dire que l'homme acquiert des connaissances pour elles-mêmes. Il les acquiert afin de devenir un être individualisé et libre. Voilà ce que nous devons retenir.

Une autre chose que nous voulons envisager peut être abordée à l'aide d'une autre question. La question peut en effet se poser : « Pourquoi donc reproduire le monde extérieur par nos concepts et nos représentations ? À quoi cela sert-il en fait ? Pourquoi faut-il que l'être humain reproduise dans ses pensées et ses

représentations le monde extérieur, cela n'intéresse pas du tout le monde que nous le reproduisons ! » Vous voyez la pensée de la façon la plus précise quand vous dirigez votre activité pensante sur ce qui suit. Voilà un être humain. S'il avait été assassiné dans sa jeunesse, il ne serait pas là. Mais du fait qu'il est présent, outre le monde au-dehors vit en lui le monde de ses expériences, une reproduction, une image du monde en quelque sorte. S'il avait été assassiné dans sa jeunesse, cela ferait défaut. Le monde extérieur, certes, n'en serait pas modifié. Lorsque l'être humain intervient dans ce monde, il en advient autrement ; mais pour le monde extérieur, ce qui vit dans notre connaissance pure n'est qu'une pure reproduction.

Si nous étions des automates qu'on mette en mouvement de l'extérieur pour que nous accomplissions tout ce que nous avons à faire entre la naissance et la mort, notre faculté de connaissance serait parfaitement superflue. Nous ferions ce qui doit se faire par notre intermédiaire, et la connaissance serait en nous un épiphénomène tout à fait superflu. Vous pouvez ainsi vous former une représentation : l'être humain porte dans sa connaissance quelque chose qui, en fait, vient s'ajouter à la nature, à l'univers, et la nature et l'univers peuvent rester passablement indifférents à ce qui vient ainsi s'y ajouter. La nature pourrait aussi bien faire des automates qui n'accompagneraient pas de leurs pensées, de leurs concepts ce qui se passe. Car finalement rien n'est modifié à l'extérieur du fait que nous suivons ou non les événements, que nous en créons des images à l'aide de nos pensées et de nos concepts. Lorsqu'on prend une photographie d'un paysage, il existe une image à côté de celui-ci, mais à ce paysage il est entièrement indifférent que l'image soit là ou non.

Les choses se présentent de façon tout à fait analogue pour nos représentations. Elles sont ajoutées. Pourquoi la nature n'est-elle pas organisée ainsi ? Voilà ce qu'on pourrait demander. Quant à nous, qui sommes déjà habitués à penser, à qui l'activité pensante est devenue si chère, nous ne posons plus cette question, parce que penser nous est aussi familier que boire et manger. Mais vous le savez, bien des humains dans le monde seraient tout contents de ne pas avoir besoin de penser, de pouvoir travailler comme des machines ; pour eux, le penser est une chose si difficile qu'en fait ils esquivent toute pensée. Eh bien, ceci est à nouveau l'expression de la question : oui, pourquoi la nature n'a-t-elle pas fait les hommes tels qu'ils ne disposent pas de la pensée ? Nous avons déjà répondu en partie à cette question : grâce à leur penser, les humains deviennent des personnalités libres. Mais on peut toujours donner à une telle question des réponses diverses. Et celle-ci n'est pas la seule qui puisse nous aider à comprendre la chose.

Supposons que nous soyons constitués de façon telle qu'à la naissance le ciel nous donne notre tête, la terre notre corps, que par les entités des Hiérarchies, des Anges, des Archanges, etc., nous soyons placés dans le monde, que nous fassions ce que nous avons à faire, mais que la vie intérieure que nous développons en notre âme, avec les souffrances et les tourments qu'elle engendre souvent, ne nous épuise pas. Supposons que nous soyons ainsi faits ; ceci entraînerait une

conséquence importante. Nous ne pourrions être constitués ainsi que si nous ne naissions qu'une fois, et ne mourions qu'une fois, et que les vies terrestres répétées n'existent pas. Une plante qui grandit sans que dans sa fleur se forme un fruit, ne vit qu'une fois. C'est dans le germe qu'elle peut poursuivre son évolution. C'est en développant une vie de l'âme que nous développons le germe de la prochaine vie terrestre. C'est là que réside le germe. Si nous n'avions pas de vie intérieure nourrie par nos connaissances, notre existence prendrait fin définitivement avec la mort sur terre. Nous ne portons donc pas en nous uniquement une reproduction de ce qui existe au-dehors, c'est notre avenir que nous portons en nous dès lors que nous donnons à notre vie intérieure une certaine forme par la connaissance. Et c'est cela qui est important. Tout ce que nous avons en nous et avec nous en dehors du domaine de la connaissance, c'est en quelque sorte le résultat du passé. Tout ce que nous développons en nous par la connaissance, c'est le germe véritable de l'avenir. Dans l'activité cognitive se développe, en nous, le germe réel de l'avenir.

Pour terminer, j'esquisserai une idée qui sera le fil conducteur de nos prochaines conférences, qui nous conduiront vers des régions importantes de l'existence humaine dans le monde.

Nous portons donc en nous notre connaissance, que ce soit sous la forme la plus naïve, ou sous une forme abstraite, les deux ne sont pas tellement différentes l'une de l'autre, on ne le mesure pas assez bien, nous portons en nous ce contenu dans les profondeurs, mais sous une forme suprasensible, car naturellement le contenu de la connaissance est une réalité suprasensible. C'est en réalité une somme de forces qui reposent en nous. Puis nous franchissons le seuil de la mort ; que se passe-t-il alors ? J'ai souvent décrit ce qui se passe, j'aimerais le faire encore une fois maintenant, du point de vue de ces forces.

Les humains sont constitués d'un corps et d'une tête. Et notre tête, si chère qu'elle vous soit, cela est pourtant vrai : elle est « finie ». Je parle toujours des forces, non des formes extérieures. Vous pouvez laisser pourrir le corps humain ou le brûler, la forme dynamique subsiste, elle ne disparaît pas, elle reste présente, et l'esprit qui est à l'origine du corps subsiste aussi. Mais après la mort, quel que soit le prix qu'on attache à la tête, elle disparaît, il n'en advient rien de particulier, il n'y a rien à faire. Ceci s'applique non pas au contenu de l'âme, mais à la forme extérieure de la tête. Car ce qui est en fait important pour le ciel lors du périple entre la mort et une nouvelle naissance, c'est ce que vous avez reçu de la terre pendant votre dernière existence : le reste du corps. Car avec ses forces, il va être transformé en une nouvelle tête entre la mort et une nouvelle naissance. Vous avez ici la tête, et ici le reste du corps. Cette tête a été un corps dans votre existence précédente, votre corps actuel sera une tête dans votre prochaine existence. Et les forces que vous développez maintenant par votre tête, elles transformeront les forces de votre corps pour en faire une tête dans votre prochaine incarnation. Le corps vous est donné par la terre. Et la tête que vous portez maintenant, c'est votre précédent corps transformé ; car la métamorphose est la loi partout dans la vie.

Non seulement la feuille verte se métamorphose en un pétale, non seulement la forme la plus primitive se métamorphose, mais tout se métamorphose. Votre corps est une tête non encore formée, votre tête est un corps métamorphosé.

Voilà l'idée que je voulais esquisser. Vous portez maintenant votre tête. Les phrénologues en étudient les formes, mais cette phrénologie n'a pas grande valeur lorsqu'elle ne s'appuie pas sur l'initiation, car chacun a sa tête personnelle. Les choses n'en vont pas autrement : la tête est un legs du corps de la précédente incarnation. Chaque tête est différente des autres, et les dispositions typiques qu'on a discernées ne sont au fond que des constatations très primitives. Songez à cette merveilleuse relation : l'homme est une double nature, mais en outre, il porte en lui, dans sa conformation extérieure, le passé et l'avenir. La réincarnation, nous pouvons la saisir de nos mains en saisissant notre tête, dont la forme est le fruit de notre incarnation précédente. La tête que nous porterons dans notre prochaine vie sera notre corps métamorphosé. La métamorphose est d'une manière générale à la base de l'existence lorsqu'on en pénètre les profondeurs. Et lorsqu'on a une vue d'ensemble des choses comme celle que nous avons eue aujourd'hui, on porte le regard très avant dans le devenir, dans l'existence des êtres, de l'être humain. Je voulais esquisser cette pensée qui, comme je le disais, sera notre fil conducteur dans les deux prochaines conférences : quel est le fruit d'une incarnation dans la suivante ; quel est le lien entre l'incarnation précédente et celle-ci ? C'est une métamorphose entre la nature corporelle de l'homme et ce qui constitue sa tête, si je puis parler ainsi.



QUATRIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 5 août 1916

Lorsque nous comparons la manière de parler du psychique et du corporel de l'homme d'aujourd'hui à celle, disons de l'ancien Grec, et nous n'avons pas besoin de remonter plus loin, nous constatons qu'en Grèce il était tenu compte, bien plus qu'à notre époque, du rapport entre le psychique et le corporel. C'est un fait à propos duquel il est extrêmement important de voir clairement que dans le cadre de la conception grecque du monde, il ne pouvait être question d'une interprétation matérialiste du lien entre le psychisme et le corps. Lorsque quelqu'un parle aujourd'hui de telle ou telle circonvolution cérébrale comme du centre du langage, il interprète la situation dans un sens très matérialiste. La plupart du temps, il pense surtout que le phonème est plus ou moins produit à l'endroit concerné du cerveau de façon purement mécanique. Ou tout au moins, même s'il n'est pas exactement matérialiste, il pense le lien de façon telle que celui qui connaît le rapport exact doit le concevoir de manière plus ou moins matérialiste. Le Grec a parlé bien plus en profondeur du rapport étroit entre le psychique et le corporel, sans ressentir à ce propos des impressions matérialistes, parce qu'il avait encore un sentiment vivant du fait qu'en parlant des choses du monde extérieur, nous le faisons en voyant en elles des révélations, des manifestations du spirituel.

L'homme actuel qui parle du centre du langage dans le cerveau ne pense pas que ce centre du langage a d'abord été construit par quelque élément spirituel, que ce qui est présent là matériellement n'est qu'un signe, comme un symbole d'une réalité spirituelle présente à l'arrière-plan, compte non tenu de celle qui habite l'âme humaine. Le Grec a toujours pensé que l'être humain dans sa totalité, tel qu'il est présent dans le monde physique, est comme un signe, un symbole du suprasensible présent à l'arrière-plan. Il faut absolument admettre que se représenter cela n'est pas très facile aujourd'hui pour la plupart des gens, parce que l'âme, même quand elle ne le veut pas, est aujourd'hui très nourrie de représentations matérialistes. Prenez seulement ce qui a été dit, ou tout au moins esquissé, dans la dernière conférence : la tête de l'homme est formée en réalité dans le monde spirituel, préparée dans le monde spirituel ; la tête a été formée

pour l'essentiel entre la dernière mort et cette naissance. N'est-ce pas, on aimerait connaître l'homme d'aujourd'hui qui ne dirait pas : « On sait pourtant très bien que la tête se forme dans le corps maternel pendant la grossesse, et c'est insensé de dire qu'elle est formée durant le long temps qui sépare la dernière mort de la naissance, de la conception. » Celui qui aujourd'hui pense tout à fait en matérialiste et, pourrait-on dire, tout naturellement, doit considérer plus ou moins l'affirmation mentionnée comme quelque chose qui n'a pas de sens.

Mais, voyez-vous, si vous vous représentez la chose de la façon suivante, vous en venez déjà à la possibilité d'acquérir une pensée correspondante.

Naturellement, avant la naissance, tout ce dont il s'agit dans la tête humaine est invisible ; aucun météore ne vient naturellement descendre des hauteurs célestes pour pénétrer dans le corps maternel. Mais les forces qui sont concernées, et notamment les forces formatrices de la tête humaine, elles sont actives entre la mort et une nouvelle conception. Représentez-vous en quelque sorte une forme invisible de la tête déjà formée, qui n'est visible que dessinée, donc les lignes que j'esquisse ici, naturellement sont alors invisibles. Tout cela, ce ne sont que des forces. (Voir dessin).



De ces forces, il ne faut pas non plus se représenter qu'elles ont la forme physique de la tête. Mais il existe des forces qui produisent, qui déterminent la forme physique de la tête. Et pendant le temps où la tête se prépare dans le corps maternel, la matière se dépose en suivant ces forces ; elle se place dans le sens de ces forces. Ce n'est pas la forme de la tête qui est modelée, mais bien la tête qui l'est d'après la forme qui vient des lointains cosmiques se placer dans le corps maternel. Voilà ce qui est vrai. La matière physique se dépose en suivant des formes, et devient alors visible. La matière se cristallise en quelque sorte autour de certaines forces formatrices invisibles.

Certes, les forces liées à l'hérédité interviennent encore ; mais les forces formatrices essentielles de la tête ont une origine cosmique, ce sont certaines forces de cristallisation, dirais-je volontiers, selon lesquelles la matière se dépose

dans le corps maternel.

Il faut donc retenir ceci : ce qu'on voit est en quelque sorte projeté, c'est de la matière projetée. Les lignes de force ont leur origine dans le cosmos. Voyez-vous, ce qui est matériel dans la tête, vous pouvez réellement vous le représenter à peu près comme si vous aviez un aimant autour duquel se place de la limaille de fer en suivant des lignes de force déterminées, oui, la limaille de fer se place en suivant les lignes de force invisibles de l'aimant. Il vous faut vous représenter la forme de la tête émanant et agissant du cosmos, aussi invisible que les rayons qu'envoie l'aimant. Et comme les parcelles de limaille s'ordonnent selon la ligne magnétique, ce que la mère apporte s'ordonne selon les formes cosmiques insérées dans la tête.

En vous aidant de cette représentation, vous pourrez déjà vous former une pensée correspondant au travail qui s'accomplit autour de la tête pendant le temps qui sépare la mort d'une nouvelle naissance, et au fait que les forces formatrices destinées au reste de l'organisme, mais à nouveau plus ou moins, pas complètement, sont mises en œuvre à partir de l'apport des conditions héréditaires à travers les générations. Dans ce sens, l'homme a une origine terrestre et cosmique, cosmique en ce qui concerne pour l'essentiel la partie de la tête, terrestre en ce qui concerne le reste du corps. Les Mystères les plus profonds sont agissants dans ce domaine, et l'on ne peut toujours en commenter que certains faits isolés ; des secrets d'une portée considérable interviennent ici, qui apportent des éclaircissements non seulement sur l'origine de l'homme, mais en fait sur tout le cosmos et toute la compréhension du cosmos.

Nous pouvons ainsi concevoir de ce point de vue déjà l'homme comme une sorte d'être double. Et parce qu'il est un tel être double, il faut, quand on l'étudie, distinguer strictement entre tout ce qui fait partie de la tête, tout ce qui est lié à la tête, et ce qui fait partie du reste de l'organisme et lui est lié.

Nous en venons ainsi à une chose qui, en particulier à notre époque, crée d'extrêmes difficultés de compréhension. Car aujourd'hui on veut, en fait, expliquer tout de la même façon, mettre tout dans le même sac. C'est ce qu'on ne peut pas faire quand on envisage les réalités, et les réalités sont ce que la science matérialiste envisage le moins. Tout ce qui fait partie du corps humain, à l'exclusion de la tête, doit être considéré, la tête étant exclue, comme une figuration imagée, symbolique, des forces spirituelles qui sont derrière lui. Tout ce qui est lié à la tête n'est pas dans un sens analogue une représentation imagée, mais ayant plutôt valeur de signe. Dans l'image, le contenu a davantage de ressemblance avec ce qu'elle représente qu'un simple signe. Le peintre, le sculpteur essaient de rendre dans les images une certaine ressemblance avec l'original ; celui qui écrit donne dans les lettres une très faible ressemblance avec l'original. À la limite, les lettres sont des signes ; les tableaux, les œuvres sculptées sont des images qui ont encore beaucoup à faire avec l'original.

Mais la différence que nous considérons ici n'est pas aussi grande qu'entre une image et un texte écrit, les choses sont seulement analogues. Le reste du corps, la

tête étant donc exclue, est davantage une image, tout ce qui constitue la tête est davantage un signe pour ce qui en est le fondement. Entre ce que nos yeux physiques, eux, voient de la tête et ce qui en est par ailleurs le fondement, il y a une moindre ressemblance qu'entre ce qu'ils voient du reste du corps et ce qui en est par ailleurs le fondement. Ceci s'exprime déjà très fortement lorsqu'on considère le corps éthérique, davantage encore dans la mesure où l'on considère le corps astral, et plus encore le moi. Dans la tête donc, nous avons davantage affaire avec des signes dans les formes, dans l'expression, etc. ; dans le reste du corps, nous avons davantage affaire à une reproduction, à une plus grande ressemblance entre ce que voient nos yeux physiques et ce qui en est le fondement spirituel : les forces suprasensibles et invisibles.

Il faut faire cette différence, car aujourd'hui la tendance existe à envisager les deux de la même façon. L'homme donne à la chose son adhésion en disant : « Tout ce qui passe n'est que symbole. » C'est juste, mais un symbole à des niveaux différents. J'aimerais considérer l'être humain tout entier comme un symbole du suprasensible ; mais de la façon suivante : le corps est un symbole imagé ; et la tête est un symbole, mais en un sens même plus élevé. Et ceci est lié au fait que le reste du corps est formé davantage par les forces terrestres, dans lesquelles nous vivons entre la naissance et la mort, et que la tête est davantage déterminée par les forces parmi lesquelles nous vivons entre la mort et une nouvelle naissance, ou plutôt une nouvelle conception. Mais si nous voulons considérer l'être humain dans sa totalité à travers son périple d'une part à travers la vie entre la naissance et la mort, et d'autre part à travers la vie entre la mort et une nouvelle naissance, il nous faut certes considérer quelque chose qui, en l'homme et dans le monde physique aussi, reste toujours strictement suprasensible.

Ce qui est propre à l'homme et reste en lui strictement suprasensible, on le désigne, depuis un passé relativement éloigné, par trois mots auxquels on a toujours attribué une grande signification typique, qui parfois, comme bien des mots de ce genre, deviennent aussi des phrases vides, mais ne doivent justement pas nécessairement l'être si on les prend dans leur pleine signification : au cours de son évolution, l'être humain s'adapte à la vérité, à la beauté, à la bonté. Le vrai, le beau, le bien, ce sont en effet les trois concepts dont il est beaucoup parlé depuis un passé relativement éloigné. Une observation superficielle peut déjà vous révéler un certain lien entre ces trois idées. Ce qu'on appelle ordinairement la vérité est en rapport avec la vie des représentations, ce qu'on appelle la beauté avec la vie du sentiment, ce qu'on appelle la bonté avec la vie de la volonté. On peut dire aussi : la moralité est en rapport avec la vie volontaire. Toute jouissance esthétique ou production esthétique, donc toute réalité esthétique est en rapport avec la vie du sentiment. Tout ce qui relève de la vérité est en rapport avec la vie de la représentation.

Naturellement, ces choses sont sans cesse prises dans un sens strict. En effet, elles interfèrent les unes sur les autres. Il ne s'agit toujours que des éléments significatifs de la vérité. C'est en s'adaptant à la vie morale, à la vie esthétique, à la

vie de la vérité que l'homme se développe ici, sur le plan physique. Mais seul un matérialiste acharné pourrait croire qu'en parlant d'idées de moralité, d'esthétique, de vérité, on peut faire allusion à quelque chose qui soit physiquement tangible. Ces trois choses nous orientent tout à fait vers une réalité suprasensible dans laquelle l'être humain vit ici dans le monde physique.

Eh bien, il est de ce point de vue important de connaître l'élément de la science de l'esprit qui apparaît lorsqu'on se demande : comment prend naissance la vérité à laquelle l'homme aspire, comment la jouissance artistique, esthétique, ou le travail artistique, esthétique auxquels il aspire, comment la moralité à laquelle il aspire ? Voyez-vous, tout ce qui relève de la vérité est tout d'abord en rapport ici, pour le monde physique, avec les forces que développe la tête physique. Et ce de façon telle que ce qui relève de la vérité repose sur un échange d'actions entre la tête physique et le monde terrestre extérieur ; activité dirigée, bien entendu, vers le cosmos, mais activité du monde terrestre extérieur. On peut donc dire : dans ce qui concerne la vérité, il y a un rapport de notre tête avec le monde extérieur.

Qu'en est-il là où doit être considéré ce qui relève de la beauté, de l'esthétique ? Toutes ces choses reposent sur des rapports, sur des liens : la vérité, elle, sur le lien entre la tête et le monde extérieur. Mais quel est le rapport à considérer en ce qui concerne l'esthétique, l'art ? C'est le rapport entre la tête et le reste du corps. Il est très important de voir cela très clairement de façon adéquate. Voyez-vous, ce qui est nécessaire pour appréhender la vérité ici, dans le monde physique, c'est une conscience de veille complète, sans réserve, absolue. Celui qui sans hésiter considère des rêves comme vrais au sens où nous admettons ici, sur le plan physique, la vérité, il est malade, n'est-il pas vrai ? Car ce qui compte pour la conscience de veille totale, c'est notre tête, notre tête en tant qu'organe. Et ce qu'il faut développer en vue de la conscience de la vérité, la conscience de la vérité qu'il faut développer ici sur terre, repose tout d'abord sur les rapports alternant entre la tête et le monde extérieur, notamment aussi le spirituel du monde extérieur que nous pouvons atteindre, et c'est bien le monde qui nous entoure.

Pour l'esthétique, ce qui est à considérer, c'est ce qui vit dans la tête et ce qui vit dans le reste de l'organisme ; car l'élément esthétique prend naissance ou bien quand notre tête rêve de ce qui se passe dans le reste de l'organisme ou bien quand le reste de notre organisme rêve de ce qui se passe dans la tête. C'est un rapport alternatif qui ne s'épuise pas entièrement dans la vie de la représentation ordinaire, mais à la base duquel se trouve déjà quelque chose de subconscient ; ce qui repose justement sur le fait qu'en réalité, quand nous savourons ce qui est beau, notre corps se trouve dans un rapport alternatif intérieur, plus subconscient, avec notre tête. Cela ondoie en vagues alternées ; c'est un ondoisement du même élément que par ailleurs nous avons devant nous dans le rêve. Et c'est là l'essentiel dans la jouissance esthétique : la tête rêve du contenu du reste du corps, ou bien le reste du corps rêve du contenu de la tête. Ensuite nous faisons monter cela de l'intérieur jusqu'à la conscience de veille. Celle-ci ne vient qu'en second. Ce qui est à la base occulte de toute vie dans la jouissance esthétique, dans l'art, ce sont cet

ondoient, ces vibrations entre la tête et le reste de l'organisme. Lors de jouissances esthétiques inférieures, la tête rêve du corps, et lors des jouissances esthétiques élevées, supérieures, c'est le corps qui rêve de la tête.

C'est sur ce fait que je viens de vous exposer que repose une grande part de ce que je pourrais appeler l'inculture si répandue – de la barbarie, pardonnez-moi le mot – en ce qui concerne l'élément esthétique. N'est-ce pas, tous les humains aspirent bien à la vérité ; à la conscience morale, au bien aussi ; mais quant à l'esthétique, il y a dans de larges cercles beaucoup de barbarie. Ici dans le monde physique, on ne considère pas que le sens de la beauté soit aussi nécessaire pour l'homme que le vrai et le bien. Un être qui ne recherche pas la vérité est humainement parlant déficient, celui qui se rebelle contre le bien aussi. Mais vous ne trouverez pas sans bien chercher qu'un homme qui ne comprend pas ce qu'est la Vierge Sixtine (et vous m'accorderez qu'il existe beaucoup de gens qui ne sont pas capables de comprendre la valeur artistique d'une telle œuvre) est considéré comme humainement déficient. Ce n'est pas considéré en général comme un défaut par la conscience humaine générale. Et cela repose justement sur le fait qu'au fond le sentiment esthétique est une chose vraiment intériorisée, du fait que l'homme en débat avec lui-même, sur un lien d'échanges entre la partie de la tête et le reste de son corps, que de ce fait l'homme, en ce qui concerne l'esthétique, n'est responsable que vis-à-vis de lui-même, et non d'autrui. Un être humain qui ne veille pas sur la vérité nuit au reste de l'humanité, celui qui ne veille pas sur le bien lui nuit de même et, nous le savons, au monde spirituel aussi. Celui qui n'est imperméable qu'au sentiment de la beauté perd quelque chose pour lui-même, mais il ne nuit pas au reste de l'humanité, en dehors de ceux qui ressentent comme laid que si peu d'hommes aient un organe ouvert à la beauté.

Du bien, notre époque matérialiste a en réalité la représentation la plus erronée ; car on considère le bien à peu près comme s'il se présentait aux hommes de la même façon que le vrai. Mais c'est un non-sens complet. Le bien implique un lien d'échanges alternés entre le corps de l'homme et le monde extérieur, à ceci près que là, la tête fait partie du corps entier.

Ici, les choses s'interpénètrent donc naturellement ! Lorsque nous parlons de l'aspiration à la vérité, nous avons la tête en rapport avec le monde extérieur ; lorsque nous parlons de l'aspiration à la beauté, nous avons la tête en rapport avec le corps, et lorsque nous parlons de moralité, nous avons le corps en rapport avec le monde extérieur, mais dans ce cas la tête est comptée comme appartenant au corps, donc l'homme complet dans un rapport avec un monde extérieur, mais cette fois un monde extérieur seulement spirituel. Tout ce qui est moral repose sur un rapport de l'homme dans sa totalité avec le monde extérieur ; non pas avec le monde extérieur physique, mais avec les forces et les puissances spirituelles qui nous entourent.

Mes chers amis, vous le savez, quand je parle de science matérialiste, je parle de quelque chose qui est justifié, pas de quelque chose injustifié ; j'ai fait ici beaucoup

de conférences exposant combien le matérialisme est justifié dans la science extérieure lorsqu'il ne dépasse pas ses limites. Mais de ce rapport de la moralité avec l'homme, ce matérialisme dans la science ne pourra pas, de longtemps, dire ce qui est juste, pour la simple raison en effet que notre science matérialiste souffre aujourd'hui d'une maladie foncière, qu'il faut d'abord neutraliser. J'ai souvent mentionné cette maladie ; mais si l'on en parle, il semble déjà au scientifique d'aujourd'hui qu'on parle en dilettante invétéré.

Vous savez que la science actuelle parle de la présence en l'homme de deux sortes de nerfs : ceux qu'on appelle les nerfs sensitifs, qui sont là pour qu'on ressente, qu'on perçoive, et les nerfs moteurs, qui doivent transmettre les mouvements, les actes volontaires. Des nerfs sensitifs qui de la périphérie pénètrent dans l'intérieur de l'homme, des nerfs moteurs qui vont de l'intérieur vers la périphérie. Un nerf qui, à partir du cerveau, rend possible que je lève la main serait un nerf moteur ; si je touche quelque chose et le ressens chaud et lisse, ce serait un nerf sensitif. L'anatomiste et le physiologiste actuels admettent donc qu'il existe deux sortes de nerfs. C'est là un non-sens complet. Mais il faudra encore longtemps avant qu'on le reconnaisse pour tel. Bien qu'on sache qu'il n'y a pas de différence entre les nerfs moteurs et les nerfs sensitifs au point de vue anatomique, de longtemps on n'admettra pas qu'il n'existe qu'une sorte de nerfs, et que les nerfs moteurs, eux aussi, ne sont rien d'autre que des nerfs sensitifs. Les nerfs moteurs en effet ne servent pas à mettre la volonté en branle, ils servent à percevoir le processus que déclenche la volonté. Donc, si je remue la main, il faut, pour en avoir pleinement conscience, que je perçoive ce mouvement. Il ne s'agit que d'un nerf sensitif qui perçoit le mouvement de la main. Je sais naturellement tout ce qu'on peut objecter à cela, ce qu'il en est chez des malades de la moelle épinière, etc. ; cependant quand on comprend les choses comme il convient, ce ne sont pas des objections, mais justement des preuves de ce que j'affirme.

Il n'y a donc pas de ces deux sortes de nerfs qui hantent la science matérialiste, mais une seule sorte de nerfs. Ce qu'on appelle les nerfs moteurs ne sont là que pour qu'on perçoive le mouvement ; ce sont aussi des nerfs de perception, car les nerfs de perception situés à l'intérieur s'étendent vers la périphérie du corps pour percevoir. Cependant, comme je le disais, on ne le reconnaîtra que peu à peu ; et c'est alors seulement qu'on admettra le rapport entre la moralité et la volonté, et directement entre la moralité et l'homme, parce que la moralité agit vraiment directement sur ce que nous appelons le moi. De là elle agit ensuite dans le corps astral, dans le corps éthérique. Donc lorsqu'un acte est accompli par sens moral, cette impulsion morale rayonne en quelque sorte et pénètre le moi, puis de là le corps astral, de là le corps éthérique, de là le corps physique. C'est là qu'elle devient mouvement, qu'elle devient ce que l'homme fait extérieurement, ce qui seulement alors peut être perçu par ce que nous appelons les nerfs moteurs.

La moralité est vraiment quelque chose qui, venant du monde spirituel, agit directement en l'homme, et agit plus fortement à partir du monde spirituel que par exemple la beauté et la vérité. Dans la vérité, la situation est telle que nous

trouvons les vérités purement spirituelles dans une sphère dans laquelle les vérités physiques doivent aussi parler. De façon analogue à celle dont la perception physique ordinaire est transmise par les sens, les vérités spirituelles pénètrent en nous par l'intermédiaire de la tête. Les impulsions morales, même quand nous les saisissons très spirituellement comme idées morales, ne viennent pas par le détour de la tête, elles touchent l'homme tout entier. Voilà le fait qu'il faut retenir : elles agissent sur l'homme tout entier.

Pour comprendre pleinement cela, il est très important d'envisager comment s'exprime la différence entre la tête et le reste du corps. La tête de l'homme, le chef, est ainsi faite que ce qu'il faut considérer le plus en elle, c'est ce que nous appelons corps physique et corps éthérique, ceux-ci sont bien marqués ici sur le plan physique dans la tête. Lorsque j'ai ainsi une tête devant moi sur le plan physique, il me faut dire oui, que ceci exprime pour moi comme un signe : la forme physique, le corps physique, le corps éthérique, mais le corps astral déjà moins, et le moi reste presque à l'extérieur, il est presque uniquement un psychisme pour la tête, il ne peut pas pénétrer très fortement dans les forces formatrices de la tête. Donc, dans la tête, le moi est en fait très animique ; il imbibe, il imprègne psychiquement la tête, mais étant psychique il est assez indépendant. Il n'en est pas ainsi dans le reste du corps. Là, en fait, si paradoxal, si étrange que cela paraisse, c'est pourtant vrai, là en fait le physique et l'éthérique sont beaucoup moins présents dans le corps physique, le moi et le corps astral sont plutôt actifs, le moi dans la circulation du sang. Toutes ces forces qui agissent en réglant la circulation du sang sont en réalité une expression extérieure du moi. Et tout ce qui par ailleurs vit dans le corps est très fortement une expression de l'astralité, tandis qu'en fait, ce qui dans le corps physique est physique, je veux dire ce qui est dominé par des forces physiques, ce qui est soumis à des forces physiques, et aussi ce qui est dominé par des forces éthériques, ne peut pas du tout être perçu aussi immédiatement.

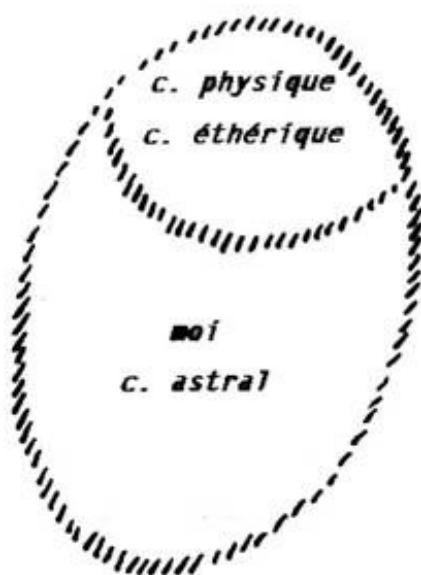
Sous ce rapport, on s'abusera, bien sûr, terriblement. Lorsqu'on prend les critères matérialistes, chacun dira : quand l'homme respire, c'est pourtant un processus physique ; l'air pénètre en lui ; en raison de la respiration, un certain processus s'accomplit dans le sang, etc., tout cela, des processus physiques. Bien entendu, tout cela, ce sont des processus physiques, mais les forces sur lesquelles ils reposent ont, dans les processus sanguins chimiques, leur origine dans le moi. C'est justement dans le corps de l'homme que ce qui est proprement physique est beaucoup moins pris en considération. Des forces physiques s'expriment dans le corps de l'homme quand par exemple, enfant, il rampe tout d'abord, puis passe progressivement à la verticale. Il y a là l'une des manières de triompher de la pesanteur ; ces singuliers rapports entre l'équilibre et l'effet de la pesanteur sont toujours présents en lui. Mais ils ne sont en réalité pas visibles physiquement, c'est ce que la science de l'esprit appelle le corps physique : ce sont certes des forces physiques, mais en tant que telles, au fond, des forces invisibles. De la même façon que lorsque nous avons une balance et un levier : au milieu le point

d'appui, d'un côté une force qui agit en vertu d'un poids, et de l'autre côté encore une force qui agit en vertu d'un poids. Les forces qui agissent là, ce ne sont pas les ficelles auxquelles pendent les poids, elles sont invisibles, mais elles sont pourtant des forces physiques. Il nous faut ainsi nous représenter en grande partie comme des forces ce que dans le corps physique de l'homme nous nommons physique.

Et quand nous parvenons dans le domaine éthérique, il y a là encore passablement de choses qui restent négligées, car ce sont des processus physiques qui se jouent dans le corps éthérique, qui s'accomplissent quand la perception sensorielle agit, quand le goût agit dans les nerfs gustatifs. Mais tout cela, ce sont au fond des processus très subtils.

Nous en venons ensuite à ce qui s'effectue dans les muscles, etc., à ce qui est perceptible physiquement comme symbole, comme image, mais est dépendant de forces astrales. Car ce qui se passe aussi dans les nerfs est dépendant de l'astral.

Puis nous arrivons à la circulation sanguine, aux forces du moi. Le moi et le corps astral sont actifs dans tout ce que nous avons du fait de l'hérédité, de la succession des générations ; mais ils ne le sont pas de la même façon dans la tête de l'homme, et surtout le moi. On peut dire qu'il est très actif dans la tête quand l'homme est éveillé ; mais en réalité il n'exerce jamais dans la tête une activité intérieure comme dans le reste du corps, dans le sang, et le sang qui va vers la tête est bien aussi dépendant du reste du corps. C'est pourquoi je disais qu'on ne peut pas isoler ainsi les choses. L'une interfère dans l'autre. Mais ce qui est l'impulsion du sang ne vient justement pas de la tête, elle est poussée à y pénétrer. Cela vient du moi dans la mesure où c'est dépendant du corps.



Si bien qu'on peut vraiment dire : regardons la tête d'un homme ; la chose la plus frappante, la plus importante, c'est ce qui en vient et est poussé dans le corps physique et dans le corps éthérique. Regardons le reste du corps ; le plus

important, ce sont les pulsations qui l'animent et le fortifient, ce qui vient du moi et du corps astral. Donc, si vous prenez ce contraste : d'une part la tête et d'autre part le reste du corps, nous aurions, se dégageant surtout dans la tête, le corps physique et le corps éthérique, et, relativement indépendants, les traversant de leur flot, le corps astral et le moi. Dans le reste du corps, nous aurions le moi et le corps astral, qui agissent directement dans les processus physiques, et le reste est en réalité une charpente invisible, une charpente physique et éthérique qui en est la base et qu'on néglige ordinairement. Le moi est effectivement physique dans notre circulation sanguine.

Ce que d'une certaine manière nous appelons l'aura morale-éthérique, comment agit-elle donc sur nous ? Elle agit tout d'abord sur l'homme tout entier. Mais elle agit sur le moi, et le moi agit en réalité dans tout le reste du corps, disons par exemple dans le sang. N'est-ce pas, l'essentiel dans le sang, c'est le moi. La moralité agit sur le sang. Il ne faut pas tellement avoir en vue le sang physique, qui en fait n'est là dirais-je volontiers, que pour occuper l'espace là où agissent les forces du moi, mais concevoir le sang dans le sens de ce que je vous ai dit. Donc la moralité agit sur le moi. En quelque sorte, les forces du moi qui agissent dans notre sang rencontrent les forces de la moralité. Quand l'homme se trouve ici dans le monde physique, il en est bien ainsi : ce qui traverse son sang de pulsations rencontre spirituellement les forces qui interviennent, provenant de la sphère morale, et ce de telle façon que l'impulsion morale proprement dite chasse ce qui en quelque sorte monte du sang. Représentez-vous donc ici un courant sanguin, et là le moi affluant et la moralité agissant (voir dessin). Il faut alors que la moralité agisse en s'opposant au moi qui afflue, il faut qu'elle soit la contre-force de ce moi qui afflue. Et c'est bien le cas. Lorsque quelqu'un est sous l'influence d'une forte impulsion morale, une action directe de cette impulsion morale s'exerce sur le sang. Elle précède même la perception du processus moral par la tête. C'est pourquoi Aristote, qui a toujours vu plus exactement ces choses, non seulement physiques, mais aussi les choses morales, a prononcé une parole merveilleuse : il dit que la moralité repose sur un savoir-faire, c'est-à-dire qu'en ce qui concerne son activité proprement dite, elle est déchargée du jugement intellectuel.



La tête regarde, si l'on veut dire les choses radicalement. Nous avons donc, quand nous nous déplaçons ici sur le plan physique, une alternance d'actions entre certaines forces du moi qui sont à la base de nos pulsations sanguines, et les impulsions morales qui, venues d'un monde spirituel, pénètrent en nous. Cette alternance d'actions repose pour l'essentiel sur le fait qu'avec tout notre corps, nous sommes dans l'état de conscience de veille ; cela en fait bien partie. Il faut que la pulsation du moi, d'un moi conscient, batte dans le sang. Vous direz peut-être, je vais ici ouvrir une parenthèse : « Oui, mais dans le sommeil, le moi et le corps astral sont à l'extérieur, à l'extérieur du corps physique et du corps éthérique. Si le moi et le corps astral sont ici principalement actifs, dans le sommeil il n'y a plus rien du moi et du corps astral à l'intérieur. Mais les formes et les mouvements subsistent pourtant ! » Certainement, l'essentiel est à l'extérieur, mais en fait, je l'ai souvent souligné, cette situation extérieure concerne essentiellement la tête. J'ai dit expressément que l'échange d'actions entre le moi et le corps astral, s'il ne concerne pas la tête, est d'autant plus intense dans le reste de l'organisme. Ceci a été dit souvent ici. Dans le reste de l'organisme, le moi et le corps astral ne se séparent pas de la même façon.

Mais même si la moralité rencontre dans la sphère de notre sang les forces du moi, elle afflue cependant de telle façon qu'elle passe par la tête. C'est pourquoi j'ai déjà dit : ici, elle fait partie du corps tout entier. La moralité doit passer par la tête, elle n'est pas autorisée à affluer directement dans le corps. Ce qui signifie que l'homme doit être éveillé. Car s'il dormait et que le moi et le corps astral soient à l'extérieur de la tête, la moralité ne pourrait pas traverser la tête, il faudrait qu'elle passe par le physique et l'éthérique, avec lesquels elle n'a rien à faire, pour pénétrer dans la tête, dans le corps physique. Ce serait impossible.

Vous pouvez, si vous êtes tout à fait honnêtes envers vous-mêmes, vous convaincre par quelque chose de très simple de ce que je dis maintenant. Demandez-vous si dans le sommeil ou dans le rêve vous êtes tout à fait moraux, et si la moralité n'est pas alors une réminiscence provenant de la vie physique ! Quant à la moralité dans le rêve, quant à ce qu'on nomme moralité, n'est-elle pas parfois en bien mauvais état ? Quelque chose peut être amoral, c'est-à-dire que le critère de la morale ne lui est pas du tout applicable, comme c'est le cas dans le monde végétal. Mais l'impulsion morale en tant que telle ne peut avoir sa valeur que pour la conscience de veille. Vous voyez ainsi que nous avons dans la moralité une action directe de notre environnement spirituel sur les forces qui sont un rayonnement du moi en nous.

Venons-en maintenant à la beauté, à ce qui agit esthétiquement. Nous le savons bien : cela repose sur un échange d'actions de la tête et du reste du corps. La situation est celle-ci : la tête rêve du reste du corps, et le reste du corps rêve de la tête. Si on examine ce qui en est la base, on trouve que tout élément esthétique provient aussi de certaines impulsions de l'environnement spirituel que ces

influences alternantes éveillent en nous. Ceux dont je disais tout à l'heure qu'ils représentent l'inculture sont peu réceptifs à ces impulsions ; ils ne se laissent pas animer par ce que provoque dans l'être cet échange d'actions. Mais ces impulsions n'agissent pas sur le moi, elles agissent directement sur le corps astral, tandis que les impulsions morales agissent directement sur le moi. Et cette inconscience dans l'élément moral, qui porte le caractère d'une conscience morale inconsciente, à demi subconsciente, repose précisément sur le fait que l'élément moral passe par la tête et, parce que le moi n'est pas aussi intensément lié à la tête, pénètre dans le subconscient du corps et s'empare de l'être humain tout entier. Or ce qui provient d'une sphère esthétique agit directement sur le corps astral. Et agit de telle façon que naît ce jeu singulier entre le corps astral qui est intensément lié à toute mobilité, soit celle des nerfs, soit celle des muscles dans le corps, et le corps astral qui est moins intensément lié avec la mobilité musculaire ou nerveuse de la tête. Le corps astral a en effet avec la tête un rapport autre qu'avec le reste du corps. De ce fait, l'homme a ces deux astralités : une astralité en quelque sorte libre dans la tête, et une astralité liée aux processus physiques dans le reste du corps. Et ces astralités, l'une liée et l'autre libre, interfèrent entre elles à travers les impulsions esthétiques. C'est un constant croisement d'ondoiements et de vibrations.

Venons-en au domaine de la vérité : la vérité est aussi quelque chose de suprasensible, mais elle agit en pénétrant directement dans la tête. La vérité en tant que telle a directement affaire avec les activités, avec les processus de la tête. Mais le caractère singulier de tout ce qui est vérité, c'est que son action sur l'être humain est telle, qu'elle est saisie de telle façon qu'elle afflue directement dans le corps éthérique. Vous pouvez le déduire de nombreux débats qui ont eu lieu. Du fait que la vérité vit en l'homme sous la forme des pensées, elle vit dans le corps éthérique, cela, je l'ai souvent dit, elle vit avec les pensées dans le corps éthérique. La vérité s'empare directement de la partie éthérique de la tête et se transmet naturellement en tant que vérité à la partie physique de la tête.

Voyez-vous, c'est ainsi que l'homme est saisi par la vérité, la beauté, le bien, par la connaissance, par l'esthétique, par la moralité. La connaissance, la perception, la vérité s'emparent de l'homme de façon telle que le monde extérieur agit directement, en affluant à travers le moi et le corps astral dans la mesure où ceux-ci prennent part à la tête, jusque dans le corps éthérique, de l'extérieur. Le corps éthérique est alors directement saisi. Et parce que l'être humain ne plonge pas tellement avec sa conscience dans son corps éthérique, la vérité lui apparaît comme une chose achevée. Ce qui bouleverse et surprend justement dans l'initiation, c'est qu'on commence à ressentir la vérité, pénétrant de ses pulsations le corps éthérique, comme quelque chose d'aussi libre que l'intervention des pulsations de la moralité, ou de la beauté dans le corps astral. C'est surprenant et bouleversant pour la raison que l'homme qui a passé par quelque initiation se trouve avoir un rapport bien plus libre avec la vérité, et de ce fait dans un rapport beaucoup plus chargé de responsabilité. Quand la vérité pénètre en nous tout à fait inconsciemment, elle est achevée, et nous disons alors simplement selon la

logique ordinaire : c'est vrai, ce n'est pas vrai. On a alors un sentiment de responsabilité bien plus faible vis-à-vis de la vérité que lorsqu'on sait qu'au fond la vérité est exactement aussi dépendante de sentiments profonds de sympathie et d'antipathie que la moralité et la beauté, si bien qu'on a avec elle un certain rapport libre.

Ici réside à nouveau un mystère, et en outre maintenant un mystère subjectif important qui se manifeste par le fait que plus d'un qui n'aborde pas de façon juste et digne l'expérience de l'initiation ne progresse pas dans le sentiment de la vérité de façon à développer un plus grand sens de la responsabilité, mais qu'il perd le sens de la responsabilité vis-à-vis de la vérité qui lui est imposée et pénètre dans un certain élément d'insincérité. Oh ! c'est là que résident beaucoup de choses importantes dans l'évolution humaine allant vers la vérité spirituelle, qui dans sa pureté suprême est la sagesse. En parcourant en quelque sorte de son flux le moi et le corps astral, elle agit directement sur l'éthérique, sur le corps éthérique de l'homme. Le beau agit dans le corps astral de l'homme, l'élément moral imprègne le moi, l'impulsion morale agit dans le moi. Le vrai n'a donc plus seulement, quand il afflue en nous du cosmos, de l'univers, qu'à agir sur le corps physique, qu'à apposer son empreinte au corps physique, c'est-à-dire dans le cerveau physique ; et dans le physique il devient perception. Il faut que le beau, affluant de l'extérieur, de l'univers, dans notre astralité, agisse encore dans le corps éthérique, puis dans le corps physique. Le bien, l'impulsion du bien, agit sur le moi, et doit agir si fortement que les vibrations s'en répandent dans le corps astral, le corps éthérique et le corps physique, où enfin il peut devenir actif.

Tel est le rapport de l'être humain avec le vrai, le beau, le bien. Dans le vrai, il ouvre son corps éthérique, et tout d'abord la partie éthérique de la tête, directement au cosmos. Dans le beau, il ouvre son corps astral directement au cosmos. Dans la moralité, il ouvre directement son moi au cosmos. Dans le vrai, nous continuerons d'exposer ces choses demain, et aussi les lois de la vie entre la naissance et la mort, et entre la mort et une nouvelle naissance –, dans le vrai, nous avons quelque chose qui est déjà préparé depuis longtemps pour l'homme. Dans le beau, nous avons quelque chose qui est préparé depuis relativement moins de temps ; et dans l'élément moral, nous avons quelque chose qui ne fait que commencer maintenant sur la terre. Ce qui vit dans la vérité qui se purifie pour devenir sagesse, a en fait son premier début déjà durant l'évolution du Soleil, atteint son point culminant durant l'évolution de la Lune, continue de s'adapter durant l'évolution de la terre, et sera pour l'essentiel déjà accompli lors de ce que nous connaissons sous le nom d'évolution de Jupiter. Alors l'être humain aura atteint un certain achèvement en ce qui concerne le contenu de la sagesse. La beauté, qui est une affaire très intérieure pour l'homme, a son début pendant l'évolution lunaire, se prolonge durant l'évolution de la terre, atteindra son achèvement pendant l'évolution de Vénus, pendant ce que nous appelons l'évolution de Vénus. Ces choses sont toutes telles que là où des noms leur sont choisis en puisant aux réalités occultes, ils ont bien leur signification. Je n'appelle

pas sans motif cette période « l'évolution de Vénus » ; c'est précisément par référence aux processus correspondants qu'elle est ainsi nommée.

On ne pouvait pas encore parler de moralité pendant l'évolution lunaire, car alors, en ce qui concerne ce qu'il faisait, l'homme était encore lié à une nécessité, presque à une nécessité naturelle. La moralité ne commence que sur la terre. Et elle atteindra son achèvement lors de l'évolution de Vulcain, quand tout ce qui anime de ses pulsations les processus de feu du sang sera devenu un moi purifié, purifié par la moralité, un moi entièrement saisi par la moralité : quand les forces du moi de l'homme et les forces morales ne seront qu'une seule et même chose, et que son sang, c'est-à-dire la chaleur de son sang, car ce qui est matériel n'est qu'un signe extérieur, quand la chaleur de son sang sera le feu sacré de Vulcain. Nous continuerons demain à parler de ces choses.



CINQUIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 6 août 1916

Pour l'essentiel, j'utiliserai aujourd'hui le temps à développer quelques bases d'où se dégageront certaines choses jusqu'auxquelles nous allons parvenir demain, des bases qui constitueront un élargissement de ce qui a été exposé hier.

Pensons que par la naissance, ou disons par la conception, l'être humain pénètre dans la vie physique, dans la vie qu'il passe entre la naissance et la mort sur le plan physique. Pensons à la façon dont l'homme entre dans cette vie physique, et que nous avons décrite au cours des années. Nous savons bien qu'en un certain sens, en l'homme confluent les règnes inférieurs, le règne minéral, le règne végétal, le règne animal, et qu'il s'élève ensuite au-dessus de ces trois règnes formant en lui comme une symbiose. Mais c'est en tant qu'être spirituel-psychique qu'il pénètre de plus en plus dans ces trois règnes. Si bien que nous pouvons dire : en descendant sur le plan physique, l'être humain vient s'unir aux règnes minéral, végétal, animal, et devient un homme. Après la mort, il reprend son ascension. Et il se passe quelque chose d'analogue dans la perspective spirituelle : tandis que s'accomplit cette adaptation aux règnes de l'existence physique, il s'accomplit dans le domaine de l'esprit quelque chose de tout à fait analogue. Et lors des descriptions de ce genre que je donne, il vous faut naturellement être toujours au clair sur le fait que ce que nous avons déjà dit de la pénétration de l'homme dans le monde spirituel, après avoir franchi le seuil de la mort, reste valable, et que la suite des exposés qui se proposent à nous n'est valable que dans ce contexte.

Si bien que nous pouvons dire : l'être humain pénètre dans le monde spirituel de façon telle qu'il est accueilli par le règne moral, le règne esthétique, le règne de la sagesse ou règne de la vérité. Seulement, bien sûr, quand nous parlons ici dans la vie du règne moral, du règne du bien, du règne esthétique, du règne du beau et du règne de la vérité, de la sagesse, nous prenons les choses dans un sens plus ou moins abstrait. Mais dans le monde spirituel, les forces dans lesquelles pénètre l'homme et qu'il abandonne ensuite quand il revient à l'existence physique, sont tout à fait concrètes, ce sont des formes d'existence spirituelles réelles. Nous ne faisons que les rassembler sous de telles dénominations. Ce qui accueille l'être humain lorsqu'il parvient dans le monde spirituel se trouve ici sur la terre comme des restes présents dans son aura. L'homme, être physique, s'adapte aux règnes minéral, végétal, animal après avoir quitté le règne de la sagesse, de la beauté, de

la moralité.

Mais les rayonnements qui descendent de ces trois règnes spirituels pénètrent encore dans son aura ; si bien que l'être humain dans sa totalité, si nous lui adjoignons la partie spirituelle de son être, vit premièrement dans ce qui le constitue : minéral, végétal, animal, être physique humain, et au-delà aussi dans ce qui l'adombre, l'irradie, plane autour de lui venant des trois règnes spirituels qui l'enveloppent de leurs rayons, de leur lumière. Nous pouvons ainsi concrétiser par une sorte de dessin schématique, mais qui, comme je l'ai dit, n'est justement qu'un schéma, comment est en fait ce qui est lié à la nature de l'homme. Ce que je vais dessiner maintenant est tout à fait schématique, mais peut vous éclairer sur beaucoup de choses si vous l'examinez soigneusement. Afin que nous voyions les choses aussi clairement que possible, je vais représenter tout ce qui relève du moi de cette façon (vert). Tout ce qui relève du corps astral : jaune, tout ce qui fait partie de l'homme éthérique : mauve, ce qui fait partie de l'homme physique : rouge (voir les dessins plus loin).

Et maintenant nous allons considérer schématiquement l'être humain. Nous allons l'étudier présent dans l'univers, être moral, c'est-à-dire en homme qui participe aux forces *morales de l'univers*. [10](#) Puis nous allons l'étudier en être qui a part aux impulsions esthétiques de l'univers au sens que nous avons considéré hier. Et ensuite nous allons le considérer dans sa participation aux *impulsions de la sagesse*. Nous allons donc, en quelque sorte, esquisser une physiologie psychique, pardonnez l'expression quelque peu mal venue, mais vous comprendrez ce que je veux dire, qui naturellement est conçue par l'imagination.

Lorsque nous considérons l'être humain dans la mesure où il a place dans la sphère de la moralité, nous nous remémorons particulièrement ce que j'ai exposé hier : à savoir que les Grecs ont ressenti et éprouvé, bien plus que ce n'est le cas aujourd'hui, le rapport entre l'être spirituel-psychique et l'être physique. C'est ainsi que Platon par exemple a décrit encore très clairement le rapport étrange qui fait que l'homme est saisi par les impulsions morales venues de l'univers spirituel. Platon dit : « En fait, il existe quatre vertus. L'être humain dans sa totalité est saisi par la moralité dans son ensemble. » Mais naturellement, tout cela est à prendre *cum grano salis*, on le sait. Bien entendu, si l'homme est saisi dans sa totalité, il faut à nouveau le répartir entre les différentes vertus. La première dont parle Platon, c'est la sagesse, la *sagesse* prise maintenant en qualité de *vertu*, et non pas de science. Parce que cette sagesse en tant que vertu est apparentée à ce qui est vécu dans la vérité, les forces que précisément la sagesse puise à la sphère de la moralité s'adressent encore à la tête de l'homme, de sorte que nous pouvons représenter la chose ainsi (dessin I) : Platon disait donc que chez l'homme moral, la sagesse saisit la tête, ce qu'on peut appeler la vertu du courage s'empare de la poitrine, je ne puis trouver un meilleur mot : vaillance, valeur, mais une valeur telle que les forces du cœur y sont contenues, valeur de l'âme.



Est sage, le mot est pris au sens de vertu, l'homme qui ne s'abandonne pas seulement à ses pulsions animales, mais qui trouve dans la morale certaines idées qu'il conçoit et d'après lesquelles il s'oriente. Mais déjà l'impulsion morale envoie ses rayons dans l'être corporel, même quand cette impulsion morale est appréhendée sous la forme d'idées sages et morales. C'est pourquoi nous pouvons dire : la moralité pénètre l'homme de ses rayons de façon telle que nous pouvons nous représenter ce rayonnement dans le moi (vert). Ce serait donc là la sphère de sagesse platonicienne de la moralité.

La poitrine, qui enclôt le cœur, serait le domaine où le courage, la vaillance, la valeur, émane son rayonnement issu de la sphère de la moralité. Nous pouvons dire : là, la moralité, continuant à rayonner, s'empare en particulier de l'astralité et anime la poitrine avec le cœur. Nous pouvons donc dessiner ainsi (jaune) ce rayonnement continu. Et nous avons ainsi : la sagesse, vertu, dans la tête (vert) ; la vaillance, vertu, dans la poitrine (jaune).

Une troisième vertu est ce que Platon appelle la tempérance, la *sophrosyne*, qu'il attribue au ventre, ce qui est tout à fait juste. Le ventre est la source où s'éveillent les pulsions ; mais l'homme qui domine ses pulsions par la réflexion et le sentiment est un être modéré. La simple manifestation des pulsions, que l'animal connaît aussi, n'est pas une vertu, mais imprégner les pulsions du degré de conscience qui est possible, c'est de la tempérance. Ceci est appréhendé dans le corps éthérique, parce que les pensées, la tempérance, le courage, dans la mesure où ils sont humains, sont appréhendés dans le corps éthérique. Il nous faut donc donner au dessin cette forme (violet). La sphère de la moralité s'empare donc de

l'homme physique dans sa totalité, comme je l'ai exposé hier. Et de la tête aussi, comme je l'ai dit expressément hier.

Et la quatrième vertu globale qui afflue dans la totalité de l'être physique dont je vous ai montré hier qu'il est en fait invisible, Platon l'appelle la *dikaïosyne*. Ce mot, il nous faut le traduire par le terme justice, bien que dans les langues modernes ce mot ne corresponde pas tout à fait, car « justice », il nous faut la prendre dans le sens de l'homme sachant se diriger, juste, qui suit dans la vie une direction. Il ne s'agit donc pas seulement du mot abstrait justice, mais de ce par quoi l'homme se donne une direction, s'oriente, connaît les choses de la vie. Si bien que nous pouvons dire : le courant affluant de la sphère de la moralité participe au corps physique tout entier dans la justice (rouge). Nous aurions esquissé de cette façon schématique comment les impulsions de la moralité pénètrent de leurs rayons l'aura de l'homme.

Nous allons maintenant esquisser comment les impulsions esthétiques pénètrent en rayonnant dans l'homme (dessin II). Les choses sont un peu décalées, simplement d'un niveau vers le haut. Il faut alors dessiner plus haut ce qu'auparavant on a dessiné dans la tête, si bien que la tête est comme entourée de ses ondes. Dans le domaine esthétique, le moi est comme baigné, et l'élément esthétique afflue aussitôt vers le corps astral, si bien qu'on a l'impression que dans l'élément esthétique la tête est enveloppée des ondes du moi. Celui qui sent et ressent un peu la beauté peut voir, sans avoir un sentiment clairement pénétrant, qu'à la vue d'un chef-d'œuvre il vit en fait dans l'environnement extérieur de la tête. Par contre, le fait que l'homme soit directement saisi est à l'intérieur de la tête ; alors le corps astral est pris, si bien que nous aurions à dessiner les rayons ainsi.



Par contre la poitrine est saisie par la beauté afin que ces ondoiements que j'ai décrits hier puissent avoir lieu de telle sorte que maintenant l'éthérique pénètre la poitrine de son feu, pourrait-on dire. Et ce qui est réellement beau agit de telle façon qu'en dehors de l'aura de la tête, de la tête et de la poitrine, il ne peut en fait s'agir de rien d'autre. Donc là où vit la sophrosyne, cela ne doit pas du tout être pris réellement en considération dans l'étude de ce qui est beau. Cependant notre époque matérialiste se distingue précisément par le fait qu'elle a inclus la sphère de la sexualité dans l'étude artistique, un non-sens de notre époque matérialiste, car en ce qui concerne l'étude de ce qui est beau, cette sphère n'entre absolument pas en considération, elle en est au contraire absolument exclue. Nous aurions donc à situer seulement dans le physique (dessin ci-dessus, rouge) l'élément le plus inférieur de l'étude esthétique, n'appartenant plus au domaine de l'art.



Nous allons maintenant utiliser le même schéma pour l'homme aspirant à la vérité (dessin III). Les choses sont à nouveau décalées, déplacées en quelque sorte vers l'extérieur. Je disais hier : dans l'aspiration à la vérité, le moi et le corps astral sont parcourus d'un courant, et la vérité afflue tout de suite dans la partie éthérique de la tête, où sont produites les pensées. Il me faut dessiner la chose de telle façon que je dessine ici directement pour la tête l'afflux de l'éther dans le corps éthérique, où naissent les pensées. Par contre, quand nous appréhendons la vérité, on ne le remarque qu'après l'initiation, elle agit tout d'abord en dehors de nous dans l'aura par le moi et le corps astral, afflue ensuite dans la partie éthérique de la tête, et la poitrine est ici déjà animée de vie en tant que corps physique (rouge). Si nous voulons sentir la vérité, et il faut que nous la

ressentions, il faut que son action descende, que ses rayons pénètrent dans la poitrine ; il faut que le spirituel soit vécu comme l'est la moralité.

Tout cela est donc pour le plan physique et vit dans l'aura du plan physique. Alors, ce dans quoi nous pénétrons après la mort participe à l'aura du plan physique. De même que par notre organisme physique nous sommes liés aux forces du monde minéral, végétal, animal, nous sommes liés aux forces du monde spirituel par la sphère de la moralité, par la sphère esthétique, par la sphère de la sagesse.

Bien que certaines choses que je dis maintenant soient encore mal tournées, elles le seront peut-être mieux plus tard, je voudrais vous les exposer aujourd'hui, parce qu'elles font partie de tout ce contexte. On peut dire : tandis qu'ici nous sommes en relation avec le devenir physique par notre corps physique, nous sommes en relation par notre cerveau avec des êtres élémentaires, notamment avec ceux qui appartiennent à la sphère de la sagesse. Ce qui sur le dessin II est déjà à l'intérieur et est en jaune, c'est encore à l'extérieur sur le dessin III. Ce qui est vert et qui ici (dessin II), enrobe la tête, se trouve plus à l'extérieur. Dans ce vert, dans lequel vit le moi, et où vivent avec nous les êtres élémentaires, dans ce vert qui, dans le mode d'observation esthétique plane directement autour de notre tête, nous trouverions les entités élémentaires dont parlent les mythes et les légendes, nommés elfes, sylphes, etc. ; ils planent autour de notre tête quand nous jouissons esthétiquement des choses.

Ici (dessin III), des entités plus spirituelles encore nous entourent qui appartiennent à la sphère astrale. Si l'on voulait représenter par exemple l'homme qui, au sortir du sommeil, s'adapte à la sphère de la vérité, on pourrait exprimer par certains mots comment il est alors, et cela ne se voit pas dans le physique, enveloppé et entouré et saisi lorsque la perception, la vérité s'empare de lui ; comment il est saisi, comment il est accueilli, on pourrait le décrire par certains mots. Les mots sont encore mauvais aujourd'hui, peut-être seront-ils meilleurs plus tard ; je veux pourtant formuler à l'aide de certains mots [{11}](#) comment l'homme, après son réveil, s'adapte à cette sphère, la sphère de la vérité et de la sagesse. On pourrait alors dire aux esprits qui là l'entourent et le saisissent :

Vous qui, issus du cercle lumineux,

rayonnez dans la tête, (ceci dit aux esprits)

Saisissez-la. (la tête)

Saisissez-la maintenant selon le mode des purs esprits,

Estompez l'illusion confuse de son cerveau ;

(l'enchaînement ordonné des pensées qui dissipe l'illusion)

Estompez l'illusion confuse de son cerveau

(de l'homme)

Démêlez le doute de l'effort brûlant, angoissé.

(Ressez seulement les mots ! Le doute est dissipé, banni, du fait que la sagesse pénètre en rayonnant).

L'être intérieur, guidez-le hors de la voie contraire. (Il suivrait une voie contraire s'il obéissait au monde du rêve ; dès lors qu'il s'adapte à la sagesse, ce monde des esprits qui l'entoure purifie son être intérieur de toute voie contraire)

Ils sont quatre, les buts du vécu quotidien ; (nous aurons encore à en parler, tout peut être ici représenté sous une quadruple forme)

Ils sont quatre, les buts du vécu quotidien ;

Sans crainte amenez-le plus près.

(Amenez l'homme vers les buts).

Tout d'abord progressez, lumineux, vers son visage, Poursuivez fermement le combat des forces de l'esprit.

Bientôt le sens, aux ailes affaissées, prend de la force

Et libéré peut accomplir l'œuvre du jour.

(Libéré de tout rêve, de ce qui est involontaire et nécessairement le détermine)

Accomplissez le vrai devoir des esprits.

Emportez-le à travers la sainte lumière.

C'est ainsi qu'on pourrait parler aux esprits qui s'emparent de l'homme s'éveillant à la vie de la sagesse.

Lorsqu'il s'éveille à la vie de la beauté, les esprits l'enveloppent de leur vol, cela, je peux déjà mieux vous le décrire, Ceci est donc dit aux esprits vivant dans la sphère du moi :

Vous qui d'un cercle aérien entourez cette tête,

Révélez-vous ici selon le noble mode des elfes,

Apaisez le furieux combat du cœur, (cela pénètre jusque dans le cœur)

Du remords écarter les traits brûlants, amers,

(remords, pour un remords de conscience, mais aussi pour le plaisir et le déplaisir, donc, vu intérieurement, esthétiquement, ce qui ondoie)

Et de l'horreur vécue purifiez son âme. (on avait auparavant affaire avec le cerveau, maintenant avec l'être intérieur)

Et de l'horreur vécue purifiez son âme.

Elles sont quatre, les pauses de la nuit.

Sans tarder, en amis remplissez-les.

Tout d'abord, sous sa tête posez de frais coussins, (ceci correspond à ce qui précède : Tout d'abord progressez, lumineux, vers son visage)

Baignez-le de rosée s'écoulant du Léthé ; (c'est dans le champ de la sagesse : Maintenez fermement le combat des forces de l'esprit)

Bientôt se détendront les membres tôt crispés. (Ce qui, dans le champ de la sagesse, correspond à : Bientôt le sens, aux ailes affaissées, prend de la force)

Lorsque affermi il dort en allant vers le jour. (Ce qui correspond à : Libéré, il peut accomplir l'œuvre du jour)

Accomplissez le beau devoir des elfes, (ce sont les êtres élémentaires. Ici (dessin III), ce sont les êtres qui vivent dans l'éthérique, c'est pourquoi il faut dire : Accomplissez le vrai devoir des esprits. Emportez-le à travers la sainte lumière)

Et rendez-le à la sainte lumière.

Ici (dessin I), nous avons affaire à l'intervention active de toute la sphère cosmique : la *moralité*. Je disais : l'univers tout entier agit sur l'homme tout entier. Il nous faut le décrire ainsi :

Vous qui imprégnez cette tête de la vigueur des actes, (le vouloir, la moralité passe dans les actes)

Vous qui imprégnez cette tête de la vigueur des actes,

Révélez-vous bientôt dans la juste œuvre universelle : (parce que l'accomplissement suit le vouloir dans la juste œuvre universelle) et la tempérance :

Tuez audacieusement la pression de l'esprit adverse, (ce qui monte du corps : les pulsions ; j'ai décrit hier comment les impulsions morales entrent en rapport avec ce qui règne, venant des pulsions corporelles.) Tuez audacieusement la pression de l'esprit adverse,

Ennoblissez la fureur sombre de l'ardent désir,

Enlevez son être à la fatalité de l'esprit. (L'obéissance aux seules pulsions animales.)

Elles sont quatre, les voies de la passion humaine, (on a autrefois appelé passion ce qui vient des seules pulsions, de la chair)

Arrachez-les à la captation malative.

Triomphez des soupirs du feu des sens,

Éclairez ce qui meurt dans le plaisir.

*À vos oreilles alors retentira plein d'âme
Ce que la force acquiert pour des éternités.
(parce que le karma de l'acte agit dans l'éternité)
Tentez l'effort de l'action universelle,
Éveillez-le à une vie chargée de grâce.*

Vous avez là les trois modes selon lesquels l'homme est saisi dans son aura par le monde qui l'entoure.

Comment l'homme de sagesse est-il saisi par les esprits qui s'emparent de lui ?

*Vous qui, issus du cercle lumineux,
Rayonnez dans la tête
Saisissez-la maintenant
Selon le mode des purs esprits,
Estompez l'illusion confuse de son cerveau ;
Démêlez le doute de l'effort angoissé et brûlant,
L'être intérieur, guidez-le hors de la voie contraire.
Ils sont quatre, les buts du vécu quotidien ;
Sans crainte, amenez-le plus près.
Tout d'abord progressez lumineux,
Vers son visage,
Poursuivez fermement le combat des forces de l'esprit.
Bientôt le sens, aux ailes affaissées, prendra force
Et, libéré, pourra accomplir l'œuvre du jour.
Accomplissez le vrai devoir des esprits,
Emportez-le à travers la sainte lumière.*

La sphère esthétique, à laquelle s'adapte Faust, s'exprime particulièrement au troisième acte du second Faust, là où Faust va s'unir à Hélène, à la beauté :

*Vous qui d'un cercle aérien entourez cette tête,
Révélez-vous ici selon le mode des nobles elfes,
Apaisez le furieux combat du cœur,*

*Du remords écarter les traits brûlants, amers,
Et de l'horreur vécue purifiez son âme.
Elles sont quatre, les pauses de la nuit,
Sans tarder, en amis remplissez-les.
Tout d'abord, sous sa tête posez de frais coussins,
Baignez-le de rosée s'écoulant du Léthé ;
Bientôt se détendront les membres tôt crispés,
Lorsque, affermi, il dort en allant vers le jour.
Accomplissez le beau devoir des elfes,
Et rendez-le à la sainte lumière*

La sphère morale :

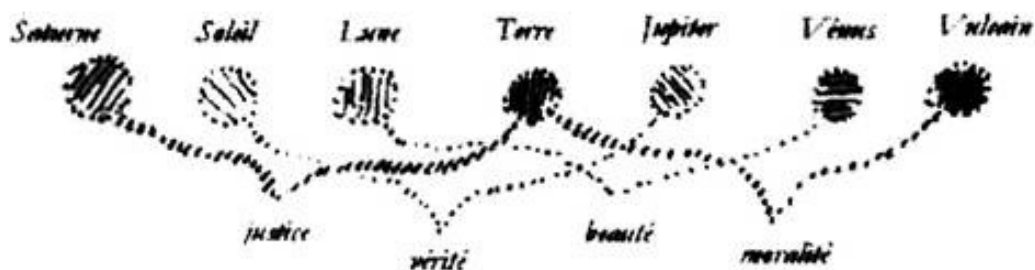
*Vous qui imprégnez cette tête de la vigueur des actes,
Révélez-vous bientôt dans la juste œuvre universelle.
Tuez audacieusement la pression de l'esprit adverse,
Ennoblissez la fureur sombre de l'ardent désir,
Enlevez son être à la fatalité de l'esprit.
Elles sont quatre, les voies de la passion humaine,
Arrachez-les à la captation maladive.
Triomphez des soupirs du feu des sens,
Éclairez ce qui meurt dans le plaisir.
À vos oreilles alors retentira plein d'âme
Ce que la force acquiert pour des éternités.
Tentez l'effort de l'action universelle,
Éveillez-le à une vie chargée de grâce.*

Vous voyez, quand on aborde les choses spirituellement et qu'on saisit réellement le spirituel, alors bien des choses apparaissent dans leur pleine profondeur. Car c'est maintenant le Faust de la deuxième partie qui est devant nous, celui que Goethe montre entouré du vol des elfes, tel l'homme esthétique au sein de la sphère esthétique et spirituelle. C'est sous une forme parallèle que se situe l'homme dans la sphère de la sagesse et de la vérité, et dans la sphère de la

moralité.

Lorsqu'on appréhende ces choses, il faut aussi vraiment s'aider un peu du sentiment. On se remémore presque ici le mot de Nietzsche : « Le monde est profond, et pensé plus profondément que le jour ! » ^{12} Le jour signifie ici le vécu physique, la perception physique, l'expérience physique. « Le monde est profond, et pensé plus profondément que le jour ! » Il l'est véritablement, et en particulier lorsqu'on compte comme appartenant à ce monde l'être humain dans sa totalité ; cet humain qui vit sur l'orbite universelle de son évolution, et dont, en fait, dans notre existence actuelle, nous ne pouvons saisir encore que peu de chose. Ce qui signifie : de nous-mêmes nous ne saisissons dans l'existence actuelle que bien peu. Il y a tant et tant de choses, une telle infinité de choses dans ce par quoi nous sommes devenus, et que nous devons un jour savoir quand nous passerons par les sphères de Jupiter, de Vénus, de Vulcain, et il y a en nous tant de choses qui doivent encore survenir dans le cadre de notre évolution sur terre !

C'est peu à peu seulement qu'on s'élève au-dessus de ce qui rappelle les représentations de l'époque actuelle, pour atteindre à ce que l'homme a tant de peine à saisir parce que c'est déjà plus spirituel, à ce que l'humanité actuelle ne saisit encore que très peu avec l'aide des représentations habituelles. Considérons l'être humain tel qu'il vit aujourd'hui sur la terre : il renferme, pourrait-on dire, comme en germe, ce qui se développera pendant les périodes de Jupiter, de Vénus, de Vulcain. Et de même, il est un fruit des sphères de Saturne, du Soleil, de la Lune, de la terre. Je disais hier : ce qui relève de la sagesse, de la vérité, a déjà été déposé en germe sur le Soleil, et sera achevé sur Jupiter ! Représentons-nous la chose par un graphique :



Ce qui a été déposé en germe sur le Soleil atteindra sur Jupiter un certain achèvement ; si bien que nous pouvons donc dire : c'est du Soleil jusqu'à Jupiter que s'accomplit l'évolution effective de la vérité ; sur Jupiter, elle sera complètement intériorisée ; elle sera alors justement toute sagesse : la vérité devient sagesse ! Sur la Lune a commencé ce qui contient la sphère esthétique. Ce sera achevé sur Vénus. Et nous pouvons le dessiner ainsi : Lune, achevé sur Vénus ; nous avons donc ici l'évolution de la beauté. Vous le voyez, les choses se chevauchent.

En réalité, tout cela repose dans nos profondeurs, dans le subconscient, tout ce

qui est contenu dans ces deux courants, et aussi dans le troisième ; car c'est pendant l'évolution terrestre que commence ce que nous pouvons appeler la sphère de la moralité. Elle atteindra son achèvement sur Vulcain. Nous avons donc un troisième courant, et cela se chevauche : le courant de la moralité. Nous avons en outre un quatrième courant qui trouvera son achèvement quand la terre sera parvenue au but de son évolution. C'est avec la terre que commence la moralité. Mais elle met fin à un ordre supérieur, un ordre qui a commencé sur Saturne ; si bien que nous avons un ordre, un courant, de Saturne jusqu'à la terre, et qui est nommé : Justice, au sens que j'ai donné plus haut à ce mot. Vous le savez, c'est sur Saturne qu'ont été tout d'abord posés les germes des sens. Ces sens disperseraient l'être humain dans toutes les directions. Vous le savez, nous en distinguons douze, le sens, en se développant à travers le Soleil, la Lune et la terre, mènerait l'homme vers l'orientation, vers la justice, qui englobera aussi la justice morale quand elle sera saisie par la nature morale de la terre ; la justice morale n'existe que sur la terre. Ce qui agit intérieurement vis-à-vis du caractère périphérique des sens en élément central, c'est la sphère ou le courant de la justice.

Tout ce qu'on décrit ici est contenu en l'homme, mais vous le savez tous, il ne parvient à la conscience de celui-ci qu'une faible partie de ce qui agit, vit et vibre en lui. Mais cela agit et vibre et vit dans ses profondeurs. On peut alors se demander : se saisit-on de si peu de choses, comme il apparaît souvent, de l'homme dans un large courant de l'existence, émergeant de ce large courant, et ne sachant que bien peu de ce qu'il est ?

Pourtant, la conscience n'est pas uniquement limitée aux cercles des initiés, car elle s'approche déjà de l'homme. Il y a bien réellement des hommes qui, dirait-on volontiers, sentent parfois, grâce à un don naturel, monter en eux dans des moments de grâce particulière le rayonnement de ce qui, dans les profondeurs, agit et vit dans les courants où l'homme se trouve placé. Cela se manifeste des manières les plus diverses. Il existe des hommes qui, dans un sens supérieur à celui de la conception religieuse extérieure et terre à terre, comme elle l'est souvent, ressentent ce qu'il y a de profond en l'être humain. On parle souvent de faute, et certains pasteurs cherchent justement à rendre l'homme plus profond en éveillant en lui la conscience de sa faute.

Mais ce n'est là qu'une conception superficielle. Ce qui est superficiel est certes justifié, mais on peut aussi creuser plus avant. Et les êtres plus profonds ressentent aussi, lié à ce qui n'est d'ordinaire que la conscience de la faute, les sons et la lumière montant d'une réalité agissante dans les profondeurs de l'existence humaine. Si les hommes n'évitaient pas et ne redoutaient pas la connaissance de soi, ils pourraient bien plus souvent apprendre à se connaître eux-mêmes. Mais déjà l'âme subconsciente recule devant ce qui règne ainsi dans les profondeurs, parce qu'inconsciemment l'être humain éprouve de la crainte, de la peur, et s'effarouche devant lui-même, devant ses horizons et devant ses profondeurs. Mais quand en monte une lueur, un rayonnement, il semble vraiment que toutes

ces lueurs, tout ce rayonnement, seraient comme un sphinx. Et l'on ressent profondément ce que vivent les êtres qui passent par cette véritable expérience intérieure.

Quelle belle expression nous donne le texte lyrique suivant de ce qui vit dans les profondeurs de l'être humain et surgit devant une âme en rêves ondoyants venus de la vie intérieure ! Qu'on se représente un homme ayant derrière lui le travail du jour, le fardeau du jour, et qui a cherché le repos, mais sent devant lui, saisissable, montant de l'obscurité, des ténèbres, comme en un rêve puissant de l'âme, la réalité d'où s'élève l'être humain. C'est ce que décrit un poète polonais :

*Et dans la magie secrète de la nuit,
Alors que devant mon palais,
Construit avec le tissu brumeux de mes rêves,
Des fleurs inouïes avec des jeux morts
D'une Méduse ricanant perfidement
Grandirent monstrueusement
Dans la rosée saturée de la lumière de la lune –
Quand la lune s'insinua dans ma chambrette
Et se posa sur le lit de mon épuisement,
Alors me tira du sommeil
Le plaisir voluptueux, immense,
Faisant trembler mes lèvres dans un balbutiement insensé
Et rayonner mes yeux dans le feu brûlant de la fièvre,
Avide de tes bêtes !
Mea culpa, mea maxima culpa !
Ma faute, ma grande faute !*

Ces belles paroles lyriques de Jan Kasproicz ^{13} sont en réalité une expérience merveilleuse, interrogeant, mais en même temps effleurant un peu de la réponse. Interrogeant, parce qu'en une certaine mesure vit dans cette production lyrique la transition : le souvenir du jour où à travers la réalité esthétique on pénètre dans la sphère morale : mea culpa, mea maxima culpa. Il ne faut pas s'effaroucher devant cette interrogation qui monte des flots de la vie souterraine. Ces choses ne sont pas propres à éveiller la crainte, mais à susciter des questions. Les « fleurs inouïes avec des yeux morts, semblables à une Méduse perfidement ricanante », sont des êtres interrogateurs ; des formes interrogeant, nées du règne végétal. Et comment

cela est en rapport avec la lune, il suffit que nous nous remémorions les courants lunaires, et nous comprendrons que le clair de lune, avec son flux léger, unit la réalité physique extérieure à l'expérience de l'esprit. C'est vraiment à une merveilleuse expérience spirituelle qu'on a à faire ici :

*Et dans la magie secrète de la nuit,
Alors que devant mon palais,
Construit avec le tissu brumeux de mes rêves,
Des fleurs inouïes aux yeux morts
D'une Méduse ricanant perfidement,
Grandirent monstrueusement
Dans la rosée saturée de la lumière de la lune –
Quand la lune s'insinua dans ma chambrette
Et se posa sur le lit de mon épuisement, –
Alors me tira du sommeil
Le plaisir voluptueux, immense,*

(Rappelez-vous les troisièmes paroles adressées aux esprits dans la sphère de la moralité.)

*Alors me tira du sommeil
Le plaisir voluptueux, immense,
Faisant trembler mes lèvres dans un balbutiement
insensé,
Et rayonner mes yeux dans le feu brûlant de la fièvre,
Avide de ta bête ! Mea culpa, mea culpa !*

Représentez-vous alors la lumière de la sphère morale intervenant, celle qui triomphe des soupirs du feu des sens, qui illumine ce qui meurt dans le plaisir, vers qui, plein d'âme, résonnera ce qui conquiert la force pour des éternités.

Il faut bien recourir au sentiment quand on veut pénétrer dans toutes les profondeurs de tout ce à quoi l'être humain est lié. Car c'est seulement ainsi qu'on se forme progressivement une représentation de la façon dont l'homme s'adapte aux règnes de la spiritualité, moralité, esthétique, à ce qui relève de la représentation, de la vérité, tout comme, en abordant le plan physique, il s'adapte

au minéral, au végétal, à l'animal. Homme, l'être humain l'est à travers tous ces règnes, et il descend à travers le minéral, le végétal, l'animal, l'humain, il s'élève vers le moral, l'esthétique et ce qui est plein de vérité et de sagesse. Il est inséré dans le courant de l'existence, qui de merveilleuse façon l'arme dans la traversée des sphères de Saturne, du Soleil, de la Lune et de la terre, de Jupiter, de Vénus, de Vulcain, embrassant les différentes forces et par là les reliant entre elles, et le munit au cours de son évolution de tout ce qui lui vient en partage, issu des impulsions profondes de l'univers.



SIXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 7 août 1916

Ce qu'il faut dire peut paraître compliqué à plus d'un lorsque constamment on vient à parler de l'entité humaine et de ses liens avec le cosmos. Il y a tant de choses en l'homme ! pourrait dire plus d'un. Seulement le fait est là : l'être humain a été formé d'une manière compliquée à partir de l'univers, et il faut bien s'en accommoder. Il faut, à notre époque en particulier, s'en accommoder pour une raison : il se pourrait qu'un jour il soit trop tard, et cela, il faut bien le dire. Actuellement, les humains vivent des incarnations dans lesquelles il est encore tout juste possible de vivre sans rien savoir de la nature humaine si compliquée ; mais des temps viendront, les âmes humaines seront alors à nouveau incarnées, où cela n'ira plus. Il faudra alors que les âmes commencent à savoir enfin quels sont les rapports de l'homme avec l'univers. On peut dire que nous traversons actuellement, justement l'époque où il n'est pas encore donné à l'homme lui-même, de maintenir la cohésion des différents éléments de sa nature, ceux que d'un certain point de vue nous avons énumérés hier ; nous vivons à une époque où ces différents éléments sont encore coordonnés sans notre participation, où l'indolent peut venir et dire :

« Ah, que cette sagesse anthroposophique est donc compliquée ! Mais la vérité est simple, et ce qui n'est pas simple n'est pas la vérité réelle ! » C'est là une opinion qu'on peut entendre encore souvent aujourd'hui. Ceux qui la formulent, séduits par Lucifer, n'ont pas la moindre idée du brouillard dont ils s'enveloppent en parlant ainsi de ce qu'on appelle la simplicité de la vérité, avec quoi ils s'abusent eux-mêmes. Car des temps viendront où l'être humain en arrivera par l'expérience à se trouver bien compliqué, et où il ne pourra maintenir la cohésion de son être que grâce à la connaissance. Cependant, il faut que tout avenir soit préparé, et préparer l'évolution de la culture terrestre en vue de l'époque où l'homme devra savoir comment il doit maintenir la cohésion de ses différentes parties, c'est la tâche du courant de la conception du monde de la science de l'esprit.

Remémorons-nous maintenant cette vérité fondamentale qu'au cours de ces journées nous avons sur certains points exposée plus avant : dans l'essentiel, on

peut dire que l'homme est une nature double, et déjà son aspect extérieur montre qu'il l'est, du fait que sa tête, la tête de l'homme, est, dirions-nous, construite selon une tout autre perspective que le reste de l'organisme. Considérée comme elle l'est aujourd'hui, la tête de l'homme est dans l'essentiel le résultat de ce qu'est devenu le corps de la précédente incarnation. Et notre corps actuel, la tête étant exclue, deviendra, quand nous aurons traversé le temps qui sépare la mort de la nouvelle naissance, notre tête de la prochaine incarnation. Si bien que nous pouvons figurer schématiquement la progression de l'homme à travers les incarnations de la façon suivante : l'homme a sa tête, il a par ailleurs son corps ; ce qui constitue maintenant sa tête, il le perd pour l'essentiel ; ce qui constitue le reste de son corps apparaîtra dans la prochaine incarnation changé en sa tête, et son corps, il le recevra à nouveau de la terre. Ce corps sera à nouveau une tête dans la prochaine incarnation, et son corps, il le recevra à nouveau de ses ancêtres, de la terre. La tête est toujours perdue. Naturellement il s'agit ici des forces. La matière du reste du corps est bien entendu perdue, elle aussi. Mais il ne s'agit pas de cette matière extérieure, qui est en fait au sens propre une Maya, mais bien de toutes les forces qui habitent le corps, à l'exclusion de la tête ; celles-ci pendant notre traversée du temps entre la mort et une nouvelle naissance, seront transformées en les forces de la tête. Et maintenant nous avons véritablement dans notre tête les forces qui, dans notre précédente incarnation, étaient liées à notre corps. Telle était la représentation fondamentale que nous avons élaborée en détail.



Nous allons maintenant recourir à d'autres représentations, déjà acquises, pour mieux comprendre ces choses. Demandons-nous tout d'abord : par quelle voie notre corps actuel est-il en fait métamorphosé, et les forces de notre corps actuel sont-elles métamorphosées, de façon à pouvoir devenir une tête dans la prochaine incarnation ? C'est en tout cas une chose tout d'abord difficile à penser, que notre corps soit transformé en une tête. Qu'est-ce qui rend cette transformation possible ? Voilà la question qu'il nous faut poser.

Pour y trouver une réponse, il nous faut orienter notre regard intérieur vers ce que nous avons dit de ce qui relève de la représentation, de la connaissance dans l'âme humaine, et qui est lié à la tête, de ce qui relève de la vérité, de la sagesse. Ordinairement, l'homme d'aujourd'hui croit que ce que nous acquérons par la connaissance n'est là que pour nous faire des images du monde extérieur, pour savoir quelque chose du monde extérieur. Il existe des philosophes théoriciens de

la connaissance qui élaborent constamment des théories sur les rapports qu'il y a entre les faits et les concepts ou les représentations, sur la relation mystérieuse entre la nature du concept et la nature de la chose que le concept reproduit. Ces théories sont toutes affectées d'une même faute. Je ne puis tout d'abord vous éclairer sur cette faute qu'en m'exprimant par images. Représentez-vous un botaniste, un jardinier qui voudrait examiner la nature du grain de blé, et qui s'y prendrait en disant : je recours à la chimie et j'étudie dans quelle mesure le grain de blé contient des substances dont l'homme a besoin pour se nourrir, de farine, etc.

Et c'est dans ce rapport du grain de blé avec la nourriture de l'homme que le botaniste chercherait la nature du grain de blé, c'est-à-dire les raisons pour lesquelles il est constitué de certains éléments. Il serait dans une bien curieuse erreur, l'homme qui croirait apprendre quelque chose de la nature profonde du grain de blé en examinant dans quelle mesure il est un bon aliment pour l'homme. Le grain de blé prend forme dans l'ensemble de la plante en devenant son fruit, et seul peut savoir pourquoi il est dans son essence ce qu'il est, celui qui l'étudie pour voir si ce grain de blé donnera un nouvel épi. Et c'est en raison d'un courant tout à fait secondaire qui se joint à la nature du grain de blé qu'il contient les substances destinées à l'alimentation de l'homme ; cela n'a absolument rien à faire avec la nature intime du grain de blé. Celui qui considère toutes choses selon leur utilité et voudrait faire de ces connaissances utilitaires une science propre, analysera chimiquement le grain de blé et trouvera que quelque chose s'est formé dans la nature qui peut servir de nourriture. Mais que l'homme puisse s'en nourrir, cela n'a rien à faire avec l'être intérieur du grain de blé. Ce qui a à voir avec l'être intérieur, comme il a été dit, c'est que de ce grain de blé puisse naître un nouvel épi.

À celui qui sait voir les choses grâce à la connaissance, grâce à ce qui relève de la représentation, à celui-là les différents théoriciens, philosophes de la connaissance apparaissent comme les gens qui examinent le grain de blé sur ses qualités nutritives. Car si l'on interrogeait le grain de blé sur sa tâche première, sur le pourquoi de son existence, il ne répondrait pas : pour nourrir l'homme, mais pour produire un nouvel épi. Ceux qui discernent ce qui relève de la connaissance, de la représentation, perçoivent bien une faute comme celle que je viens de caractériser chez les philosophes théoriciens de la connaissance. Car ce que nous nommons la connaissance, ce qui vit en nous dans la représentation, dans la vérité, dans la sagesse, ce n'est pas du tout, à l'origine, destiné à reproduire les choses extérieures. Cette reproduction des choses de l'extérieur est un courant secondaire ; tout comme il est secondaire pour le grain de blé de nourrir l'homme. La connaissance n'est absolument pas là pour créer des images reproduisant les objets extérieurs, elle est là pour autre chose. Elle est là pour agir, pour vibrer et pour vivre en l'homme d'une certaine façon. En vivant ici dans le champ de l'existence entre la naissance et la mort, nous amassons peu à peu de la sagesse et nous utilisons en même temps cette sagesse de façon à ce qu'elle puisse être une

image du monde extérieur, de même que nous utilisons les grains de blé comme aliments. Mais le grain de blé que nous utilisons comme aliment, nous le dérobons à sa première destination qui est de former une nouvelle plante.

Ainsi dérobons-nous à la tâche propre de la sagesse tout ce que nous utilisons pour appréhender le monde extérieur. Car ce qui relève de la représentation, de la vérité, n'a tout d'abord pas cette destination. À quoi ce qui relève de la connaissance est-il destiné, je veux dire dans le sens où le grain de blé est destiné à produire un nouvel épi de blé ? Notre activité cognitive, notre travail relevant de la vérité est destiné à développer en nous des forces qui, après la mort, transforment notre organisme, c'est-à-dire sa forme dynamique, en la forme dynamique de la tête ! C'est là l'étrange lien qu'on découvre quand on envisage d'une part le cheminement de l'homme entre la naissance et la mort, et d'autre part entre la mort et une nouvelle naissance. Ce que l'homme acquiert en matière de connaissances sert tout d'abord à la transformation en une tête de son organisme à l'exclusion de la tête, en vue de la prochaine incarnation.

Vous direz : « Il y a pourtant tant de gens qui n'acquièrent pas de connaissances et qui restent très bêtes ; il n'y en a que peu qui deviennent intelligents, et ordinairement on se compte parmi ceux-ci. » Cependant ceux-là ont bien un peu raison qui ont dit, et plusieurs l'ont dit, indépendamment les uns des autres, que dans les trois, quatre premières années de sa vie, l'être humain acquiert plus de sagesse, tout au moins, que pendant ses trois ans d'université. Dans les trois premières années de la vie, nous apprenons réellement beaucoup de ce que nous ne pouvons plus apprendre sur la terre que grâce à notre tête. Nous acquérons les connaissances nécessaires pour pouvoir parler, pour pouvoir comprendre les paroles, et beaucoup, beaucoup d'autres choses. Nous apprenons vraiment beaucoup à ce moment. Et ceci fait partie de ce qu'on doit nommer les contenus de sagesse.

Grâce à cette sagesse que l'homme acquiert, et sur le plan de laquelle les hommes, en fait, ne sont pas tellement différents, ondoie et vibre en tant que force ce qui transforme notre organisme en une tête durant la traversée du temps entre la mort et une nouvelle naissance. Au fond, tout ce que nous assimilons à l'aide de nos facultés de représentation, de connaissance est un ensemble bien compliqué. Et ce n'est parfois que dans certains rêves, comme je vous ai mentionné hier en parlant d'un poète polonais, qu'est montré discrètement à l'homme un peu de ce qui ondoie et vibre, en quelque sorte entre les lignes, des représentations dont nous prenons pleinement conscience. Mais ce qui ondoie et vibre ainsi agit précisément en nous pour devenir force agissante après la mort et transformer notre organisme. Tout ce qui est acquis par la connaissance se rassemble pour transformer notre organisme, à l'exception de ce que nous utilisons pour saisir le monde extérieur.

Ce que nous utilisons pour appréhender le monde extérieur au sens ordinaire, cela est d'une certaine façon perdu pour notre évolution, nous le dérobons à notre

évolution. Exactement comme nous soutirons au processus total de développement du blé tous les grains de blé, c'est-à-dire beaucoup plus que ce qui sera semé ensuite dans la terre, que nous utilisons pour nous nourrir, nous nous privons effectivement de bien plus de choses, notamment dans l'actuelle période d'évolution de l'humanité, que ce que nous gardons quand nous assimilons des réalités extérieures. Pensons aux temps passés où les hommes acquéraient leur savoir par une science intérieure clairvoyante. Ils ne se dépensaient pas tant dans la recherche du monde extérieur. Une population comme celle de l'ancienne Égypte, de l'ancienne Chaldée, a su ce qu'elle savait grâce à une clairvoyance atavique, et peu par le développement extérieur. Nous vivons aujourd'hui à une époque qui, sous ce rapport, est en quelque sorte diamétralement opposée. Aujourd'hui, on acquiert beaucoup par l'extérieur, et on y ajoute peu par la voie de l'évolution intérieure. Les Grecs s'en tenaient à ce merveilleux équilibre d'une certaine évolution culturelle qui ne fut pas seulement déterminée par le fait qu'ils avaient des dispositions particulières. Certes, ils en avaient, mais cela seul n'a pas suffi. Ils doivent également la cohésion de l'ensemble de leur culture au fait que la portion de terre qu'occupa le peuple grec était relativement petite, en ce qui concerne aussi la connaissance du reste de la terre. Que savaient donc les Grecs d'autres pays à part l'Asie Mineure, ou l'Asie, savaient-ils tant de choses de l'Afrique ? De l'Amérique absolument rien, et d'une grande partie de l'Europe rien non plus.

Que Platon ait pu avoir encore connaissance de la moralité, de *sophrosyne*, de *dikaiosyne*, c'est dû pour beaucoup au fait que le théâtre qu'englobait extérieurement leur connaissance était petit. C'est pourquoi il était encore possible de conserver en vue du développement intérieur beaucoup des forces spirituelles de sagesse. Mais ils en utilisaient déjà moins pour le développement intérieur que par exemple les anciens Égyptiens ou les Chaldéens, ou mieux les anciens Perses ou les anciens Hindous. À notre époque, où peu à peu la terre entière est explorée et est devenue accessible, les hommes cherchent à acquérir le plus possible de connaissances extérieures. Comme cela a donc augmenté !

Si l'intensité en était aussi grande que l'extension, les hommes, et précisément les plus cultivés, emporteraient infiniment moins qu'un paysan quelconque pour transformer leur corps physique en la tête physique de la prochaine incarnation. Mais, Dieu soit loué, la plupart ont déjà tellement voyagé qu'ils n'ont pas vu grand-chose ; ils ont gentiment suivi le Baedeker ou d'autres guides, et en dépit du vaste circuit n'ont cependant pas appris à connaître grand-chose ; ils ne sont donc pas dépouillés de tout. Sinon, ceux-là justement qui partout sont avides de sensations, qui ne veulent savoir ce qu'ils savent que grâce à l'extérieur, se trouveraient en danger de venir au monde dans leur prochaine incarnation avec une tête qui sera le reste très peu transformé du corps, c'est-à-dire avec un aspect animal très prononcé ; car tel serait le destin si très peu de forces formatrices étaient rassemblées.

On peut aussi multiplier des comparaisons empruntées à l'imagination. Nous

pouvons nous demander : s'il en est ainsi que ce que nous utilisons à l'extérieur pour la connaissance, pour l'acquisition du savoir extérieur, est enlevé à sa véritable nature intérieure, comme le grain de blé dont on fait un aliment est enlevé à la nature intérieure du grain, quelle ressemblance y a-t-il donc entre le savoir extérieur, ce qui devient savoir extérieur, et le fait d'enlever des grains de blé à leur première destination pour les manger ? Il existe une ressemblance intérieure, mais il faut d'abord la préparer.

Portons notre regard sur le fait singulier suivant : un grand nombre de grains de blé est enlevé à la production de nouveaux épis, il est destiné à la nourriture ! Nous pouvons dire alors : le grain de blé est détourné de son évolution en droite ligne. N'est-ce pas, nous avons un grain de blé qui produit un grain dont il naîtra à nouveau un grain, et ainsi de suite. Mais de nombreux grains de blé se dispersent ; ils passent dans un tout autre domaine, dans celui des aliments humains, qui n'a rien à voir avec le courant principal du blé.



Vous avez ainsi dans la nature la possibilité de former un concept de quelque chose dont il faut très bien tenir compte quand on veut parvenir à une conception du monde réelle. Notre science extérieure est arrivée peu à peu à un affreux résultat : on veut tout expliquer par le fait constant que ce qui arrive est un résultat de ce qui a précédé, l'effet doit toujours suivre la cause. Rien n'est moins avisé que cette uniformisation du monde par la représentation selon laquelle toujours l'effet suit la cause, et la cause précède l'effet. Des effets ultérieurs apparaissent qui n'ont aucun rapport direct de causalité avec une cause les précédant ; car comment y aurait-il donc dans le grain de blé la cause qui en fait un aliment pour les hommes ? Tout au plus selon la téléologie bon marché qui était encore répandue en partie au 18^e siècle, et selon laquelle on a ainsi expliqué la

présence dans la nature de certaines substances analogues au liège : de mystérieux esprits auraient créé cela afin qu'on puisse en boucher les bouteilles de champagne. Non, le fruit du blé passe réellement dans une autre sphère.

Ainsi en est-il aussi quand nous acquérons des connaissances sur la nature extérieure, sur les choses extérieures. Les choses passent dans une autre sphère. Et je vous prie de prendre cette vérité très profondément au sérieux. Nous autres hommes pouvons nous débarrasser de ce qui en nous relève de la vérité, de ce qu'il nous faut utiliser pour transformer notre corps de l'actuelle incarnation en la tête de la prochaine incarnation. Nous pouvons nous débarrasser de beaucoup de choses pour acquérir des connaissances actuelles ; mais nous devons tenir compte du fait que ces connaissances doivent être là dans un autre but. Comme les grains de blé sont en quelque sorte ennoblis du fait qu'ils sont utilisés pour nourrir l'homme, en compensation du fait qu'ils sont enlevés à leur nature d'origine, il leur est donné alors quelque chose d'équivalent –, il doit en advenir de même de la connaissance humaine extérieure qui est développée tout à fait contre la nature de la représentation, contre de ce qui relève de la vérité.

Toute vérité acquise par l'homme, et qui est constituée par des images du monde extérieur, il doit dans son cœur la remettre aux dieux. Il doit toujours porter en lui cette conscience : si tu acquiers des connaissances que tu dérobes au courant continu, vois clairement que l'acquisition de la connaissance doit être un service des dieux. Ce que nous acquérons en matière de connaissance sans avoir conscience que c'est là un service sacré dans l'évolution de l'humanité, sans offrir aux esprits supérieurs ce que nous assimilons du monde extérieur, aux esprits qui s'en nourrissent, qui l'assimilent, la connaissance ainsi acquise sans être accompagnée de ce sentiment, acquise simplement sans y penser, est comme les grains de blé qui tombent dans la terre et y pourrissent, c'est-à-dire n'atteignent aucun but, ni le leur propre, ni celui d'offrir de la nourriture aux hommes.

Vous voyez ici un point où il vous faut sentir combien il est nécessaire que, des efforts qu'inspire la science de l'esprit, naisse un résultat pratique bien déterminé, que non seulement nous apprenions quelque chose, et que nous en fassions un savoir, mais qu'en assimilant la science de l'esprit un sentiment soit déposé dans toute notre âme. Au concept de savoir, nous rattachons le sentiment que ce savoir doit être un service divin, et que le profaner, le faire déchoir de sa destination divine, c'est au fond pécher contre le sens divin de l'évolution.

Je disais : en fait, c'est seulement à l'époque moderne qu'est apparue la possibilité d'acquérir une grande quantité de savoir extérieur. Chez les Égyptiens, presque tout était encore savoir intérieur, on avait peu de savoir extérieur. Pendant la civilisation gréco-latine apparut pour l'homme la possibilité d'acquérir de plus en plus de savoir extérieur ; il n'y a pas bien longtemps de cela. Mais la possibilité apparue aussi de trouver la voie par laquelle le savoir est transformé en un service divin, quand le Christ vint sur terre apporter sa Parole.

Vous avez à nouveau ici une relation qui éclaire pour nous l'aspect historique.

C'est à l'instant de l'évolution humaine où le savoir devient en prédominance un savoir extérieur qu'apparaît le Christ, venant du monde spirituel pour amener la possibilité que l'homme, ressentant en lui le guide divin, fasse du savoir, en le rattachant au Christ, un service divin. L'humanité n'est pas encore aujourd'hui très avancée dans le développement du sentiment qui fait du savoir un service divin ; mais dans la mesure où elle comprendra toujours mieux que le Christ divinise la vie terrestre, elle apprendra aussi à faire du savoir un service divin.

Par tout ce dont notre tête est le signe extérieur, nous vivons de telle sorte que nous utilisons en quelque façon une petite réserve pour transformer notre corps en une tête. Et le reste, quand nous l'accompagnons du sentiment juste, tel que je viens de le caractériser, nous l'utilisons pour que des entités spirituelles supérieures reçoivent, grâce aux concepts formés, une nourriture déterminée. Nous recherchons un savoir pour les dieux, de même que le blé pousse aussi pour être la nourriture des hommes. Il en est bien ainsi, mais cette destination doit être d'abord à sa mesure. Il faut de même que, par notre sentiment, la destination dont je viens de parler soit d'abord à la mesure de notre savoir. Pour que l'évolution de l'humanité prenne un cours salubre, il faudra que puissent être cultivés de pareilles impressions, de pareils sentiments, dont infiniment de choses dépendront.

Dans les anciens Mystères et les anciennes écoles de Mystères, il était encore tout naturel que celui qui était autorisé à acquérir un savoir le garde comme une chose sacrée. Car c'était en effet un des principaux motifs qui s'opposaient à l'entrée de n'importe qui dans les Mystères. Ceux qui devaient y être autorisés devaient pouvoir garantir qu'ils garderaient réellement le savoir comme une chose sacrée et le considéreraient comme un service divin. Ceci était encore assuré par une sensibilité clairvoyante atavique. Il faut maintenant que l'humanité l'acquière à nouveau. L'humanité a traversé une période, et nous savons que cela est justifié, durant laquelle elle a évolué vers le matérialisme. Il faut qu'elle guérisse de ce matérialisme, et elle ne pourra le faire que si au savoir se rattachent à nouveau des sentiments d'un service divin, comme ce fut le cas autrefois.

Cela, il faut que ce soit accompli dans l'avenir grâce à la conscience. Et ce ne pourra se faire que si la science de l'esprit continue de se répandre dans l'humanité. Le savoir ne devrait pas être comme la graine qui pourrit dans la terre. Ce qui n'est destiné qu'à servir ce qui est extérieurement utile, l'organisation extérieure mécanique, tout cela est semblable à la graine qui pourrit. Ce qui n'est pas mis au service des dieux est perdu, sans être utilisé pour nous aider au cours de notre prochaine incarnation, ni pour la nourriture d'entités spirituelles supérieures. La graine pourrit par un processus réel ; il se passe bien quelque chose. Prodiger le savoir sans le faire passer par un processus divin, par un service divin, est aussi un processus réel. Ce serait aller trop loin aujourd'hui que vouloir vous exposer ce que signifie le pourrissement du grain de blé : c'est un pourrissement sans valeur parce que le grain ne peut pas lever, parce qu'il doit périr. Quant au savoir qui n'est pas mis au service des dieux, Ahriman s'en

empare, cela passe à son service et devient un pouvoir pour Ahriman qui l'insère grâce à ses serviteurs spirituels dans le processus universel et y ajoute ainsi plus d'obstacles qu'il ne devrait en exister légitimement, plus qu'il ne faudrait, car Ahriman est aussi le dieu des obstacles.

Vous aurez ainsi recueilli une perspective de toute l'importance de ce qui vit en nous et relève de la représentation, de la vérité. Dans les deux prochaines conférences, je ferai des exposés sur le beau et sur la moralité, pour ensuite reprendre ensemble les trois éléments et susciter par là une possibilité d'appréhender plus profondément encore la nature de l'homme.



SEPTIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 12 août 1916

Lorsque, comme par exemple Goëthe dans le Faust, on parle du grand et du petit monde, du macrocosme et du microcosme, on pense bien sûr à l'univers tout entier et à l'être humain : l'univers tout entier est le grand monde et l'être humain le petit monde. Les rapports entre le cosmos et l'homme sont certes, comme nous l'avons vu déjà par bien des choses, multiples et très compliqués. J'aimerais aujourd'hui vous rappeler certaines choses dont nous avons déjà parlé, et rattacher ces souvenirs à une étude sur le rapport de l'être humain avec l'univers. Vous vous rappelez que quand nous parlons de nos sens et de ce qu'est l'homme au titre de possesseur de sens, nous disons : ces sens ont reçu leur première esquisse, leurs premiers germes pendant l'évolution de l'ancien Saturne. Vous trouvez cela exposé aussi dans les cycles et constamment indiqué [\[14\]](#). Or bien entendu, on ne doit pas se représenter que ces sens, tels qu'ils sont apparus dans leur première esquisse, dans leur premier germe durant la période saturnienne, étaient déjà comme ils sont aujourd'hui. Ce serait naturellement insensé. Il est même extrêmement difficile de se représenter leur forme telle qu'elle était à l'époque de l'ancien Saturne. Car il est déjà malaisé de se représenter comment ils étaient pendant l'évolution de l'ancienne Lune. Ils étaient alors tout autres qu'aujourd'hui. Et je voudrais maintenant éclairer de quelque lumière ce qu'étaient ces sens au temps de l'évolution de l'ancienne Lune, alors qu'ils traversaient déjà, pour ainsi dire, leur troisième phase d'évolution.

Comparée à ce qu'ils étaient à cette époque, la forme des sens de l'homme est aujourd'hui beaucoup plus morte. À cette époque, les sens étaient des organes beaucoup plus vivants. En revanche, ils n'étaient pas aptes à fournir la base de la vie pleinement consciente de l'homme ; ils n'étaient adaptés qu'à l'ancienne clairvoyance de rêve de l'homme lunaire, que celui-ci pouvait assurer à l'exclusion de toute liberté, de toute impulsion à une action libre, ou d'un désir. La liberté n'a pu exister comme impulsion de développement que pendant l'évolution de la terre. Les sens n'étaient donc pas encore la base d'une conscience comme celle qui est la nôtre pendant la période terrestre. Ils constituaient seulement une base pour une conscience qui était plus assourdie, mais aussi plus imaginative que l'actuelle

conscience terrestre, et qui était semblable, comme nous l'avons souvent exposé, à l'actuelle conscience de rêve.

Tel qu'il est aujourd'hui, l'homme admet l'existence de cinq sens. Mais nous savons que cela n'est pas justifié, car en vérité nous avons à discerner douze sens. L'existence des sept autres que nous avons à énumérer au-delà des cinq sens habituels est tout aussi justifiée pour la période terrestre que ces cinq. Vous le savez, on les énumère ainsi : sens de la vue, sens de l'ouïe, sens du goût, sens de l'odorat et sens du toucher. On nomme souvent ce dernier le sens tactile, sans discerner nettement ce que tout récemment certains veulent cependant distinguer, à savoir le sens propre du toucher du sens de la chaleur. Une époque plus ancienne a encore confondu complètement le sens du toucher et le sens de la chaleur, lesquels sont, naturellement bien distincts l'un de l'autre. Par le sens du toucher, nous percevons si une chose est dure ou molle ; le sens de la chaleur est quelque chose de tout autre. Mais lorsqu'on a vraiment un sens du rapport entre l'homme et le reste du monde, on doit distinguer douze sens. Nous allons aujourd'hui les énumérer encore une fois.

Le sens du toucher est en quelque sorte celui par lequel l'être humain entre en rapport avec la nature matérielle du monde extérieur. Par ce sens du toucher, l'homme se heurte constamment au monde extérieur, il est en contact avec celui-ci de la façon la plus rude qui soit. Cependant, le processus qui s'accomplit par le toucher s'effectue à l'intérieur de la peau. L'homme heurte l'objet de sa peau. Ce qui se passe alors, la perception qu'il a de l'objet auquel il se heurte, s'effectue bien entendu à l'intérieur de la peau, à l'intérieur du corps. Donc le processus, le phénomène du toucher, s'effectue à l'intérieur de l'homme.

Ce que nous pouvons appeler le sens de la vie réside encore plus avant à l'intérieur de l'organisme que le processus du toucher. C'est un sens à l'intérieur de l'organisme auquel l'homme s'est à peine habitué à penser aujourd'hui, parce que ce sens de la vie, dirais-je volontiers, agit très sourdement dans l'organisme. Lorsque quelque chose est perturbé dans l'organisme, on ressent ce trouble. Mais cette harmonieuse coopération de tous les organes qui s'exprime quotidiennement et toujours à l'état de veille par le sentiment vital, par la tonalité vitale, on n'en tient ordinairement pas compte parce qu'on le considère comme un droit. C'est ce qui se manifeste par la sensation d'être imprégné par un certain bien-être, par un sentiment de vie. Lorsque ce sentiment est un peu amoindri, on cherche le repos afin qu'il reprenne sa fraîcheur. On ressent le rafraîchissement tout comme l'amoindrissement du sentiment vital, seulement on est en général trop habitué à le sentir pour en avoir une sensation constante. Mais il existe un sens distinct, le sens de la vie, par lequel nous ressentons le vivant en nous, exactement comme nous voyons avec les yeux ce qui se trouve autour de nous. Nous nous sentons confondus avec le sens de la vie tout comme nous voyons avec l'œil. Nous ne saurions rien de la façon dont notre vie se déroule si nous n'avions pas ce sens de la vie en nous.

Ce qu'on peut appeler le sens du mouvement est encore plus intérieur, intérieur au corps, que le sens de la vie. Le sens de la vie ressent en quelque sorte l'état général de l'organisme sous la forme d'un bien-être ou d'un malaise. Mais le sens du mouvement, c'est ceci : les membres de notre organisme exécutent des mouvements divers que nous pouvons percevoir. Je ne pense pas ici au déplacement de l'homme tout entier, c'est autre chose, mais à un bras, à une jambe que vous pliez ; quand vous parlez, le larynx se meut ; tout cela, cette perception des mouvements internes, des changements de position des différents membres de l'organisme, nous le percevons avec le sens du mouvement.

Par ailleurs il nous faut percevoir ce que nous pouvons appeler notre équilibre. Car en fait, nous n'y prenons pas garde non plus. Quand nous sommes pris de ce qu'on appelle un vertige, que nous tombons, que nous nous évanouissons, le sens de l'équilibre ne fonctionne plus, tout comme le sens de la vue quand nous fermons les yeux. Tout comme nous percevons les changements intérieurs de position, nous percevons notre équilibre quand nous nous plaçons dans un rapport avec le haut et le bas, avec la gauche et la droite, et que nous nous situons dans le monde, que nous nous sentons situés dedans, et debout. Ce sentiment d'être en équilibre, nous le percevons avec le sens de l'équilibre. C'est un véritable sens.

Ces sens fonctionnent par des processus qui se déroulent en fait entièrement à l'intérieur de l'organisme. Quand vous touchez quelque chose, vous vous heurtez certes à l'objet extérieur, mais vous ne pénétrez pas dans l'objet. Quand vous touchez une aiguille, vous dites que l'aiguille est pointue, mais bien entendu vous n'entrez pas dans la pointe quand vous ne faites que tâter, sinon vous vous piqueriez, mais ce n'est déjà plus toucher. Et tout cela ne peut se passer que dans votre organisme même. Vous vous heurtez certes à l'objet, mais ce que vous vivez en tant qu'être doté d'un toucher, s'accomplit à l'intérieur des limites de votre peau. Ce que vous vivez grâce au sens du toucher est donc corporel, intérieur. Et de même, ce que vous vivez par le sens de la vie est corporel, intérieur. Vous ne vivez pas le déroulement ici ou là, à l'extérieur de vous-même, vous vivez ce qui est en vous. Il en va de même avec le sens du mouvement : il ne s'agit pas ici de déplacement, mais des mouvements de mes membres, ou des organes de la parole, donc de mouvements intérieurs ; voilà ce qui signifie le « sens du mouvement ». Quand je me déplace extérieurement, je me meus aussi intérieurement. Il faut distinguer ici entre les deux choses : mes mouvements en vue d'avancer et la position des membres à l'intérieur. Le sens du mouvement est donc perçu intérieurement, comme le sens de la vie ainsi que le sens de l'équilibre. Vous ne percevez là rien d'extérieur, vous vous percevez vous-même au sein d'un équilibre.

Vous allez maintenant sortir de vous-même avec le sens de l'odorat. Et vous entrez déjà dans un rapport avec le monde extérieur. Mais vous aurez le sentiment que, par ce sens de l'odorat, vous pénétrez peu à l'extérieur. Par le sens de l'odorat, vous n'apprenez que peu de chose du monde extérieur. L'être humain ne veut d'ailleurs pas du tout savoir ce qu'on peut apprendre du monde extérieur à l'aide

d'un odorat plus intérieur. Le chien veut déjà davantage le savoir. L'homme ne veut tout d'abord que percevoir le monde extérieur par le sens de l'odorat, mais il ne veut guère entrer en contact avec celui-ci. Ce n'est pas un sens au moyen duquel l'homme veut entrer très profondément en contact avec le monde extérieur.

Il le veut déjà davantage avec le sens du goût. Quand on goûte la qualité du sucre, du sel, on fait déjà une expérience très intérieure. L'extérieur est déjà très intériorisé, plus que dans le cas du sens de l'odorat. Il s'agit donc davantage d'un rapport entre monde extérieur et monde intérieur.

C'est davantage le cas encore avec le sens de la vue. Grâce à ce sens de la vue, vous percevez intérieurement bien plus des qualités du monde extérieur que par le sens du goût. Et vous en faites pénétrer en vous davantage encore par le sens de la chaleur. Ce que vous percevez par le sens de la vue vous reste plus étranger que ce que vous percevez à l'aide du sens de la chaleur. Par le sens de la chaleur, vous entrez dans un rapport très intime avec le monde extérieur. Nous vivons très fortement, avec l'objet lui-même, que nous ressentons comme étant chaud ou froid. On vit beaucoup moins l'objet quand il s'agit de ressentir le goût sucré du sucre par exemple. Car finalement ce qui vous importe dans le sucre, c'est ce qu'il devient grâce au sens du goût, et bien moins ce qu'il est à l'extérieur. Avec le sens de la chaleur, vous ne distinguez plus l'un de l'autre. Vous vivez déjà très intensément la nature intérieure de ce que vous percevez.

Vous entrez dans un rapport plus étroit encore avec la nature interne du monde extérieur par le sens de l'ouïe. Le son nous révèle déjà beaucoup de la structure intérieure des objets, bien plus encore que la chaleur, et beaucoup plus que le sens de la vue. Celui-ci ne nous donne pour ainsi dire que des images de la surface. Quand le métal commence à résonner, le sens de l'ouïe nous révèle ce qu'il est dans son être intérieur. Le sens de la chaleur pénètre aussi à l'intérieur, car quand je saisis quelque chose, par exemple un morceau de glace, je suis persuadé qu'il n'est pas seulement froid à la surface, mais qu'il est totalement froid. Quand je regarde quelque chose, je ne vois que la couleur de ses limites, de la surface ; mais quand je fais résonner un objet, je perçois en quelque sorte intimement la nature intérieure de ce qui résonne.

Et la perception est encore plus intime quand ce qui résonne a un sens. Donc le sens du son : nous pouvons peut-être dire plutôt sens du langage, sens du mot. C'est tout simplement insensé de croire que la perception du mot est la même chose que la perception du son. Ces deux perceptions sont aussi différentes l'une de l'autre que le goût et la vue. Dans le son, nous percevons certes fortement l'intérieur du monde qui nous est extérieur, mais il faut que cet intérieur s'intériorise encore plus pour qu'en prenant un sens, le son devienne un mot. Nous pénétrons donc encore plus avant dans le monde extérieur quand nous percevons non seulement un son par le sens de l'ouïe, mais que grâce au sens du mot nous percevons ce qui a un sens. Mais par ailleurs, lorsque je perçois le mot,

je ne vis pas aussi intimement l'objet, l'être extérieur, que lorsque à travers le mot je perçois la pensée.

Sur ce point, la plupart des gens ne voient déjà plus la différence. Il y a cependant une différence entre la perception du mot seul, de ce qui rend un son plein de sens, et la perception réelle de la pensée derrière le mot. Finalement, vous percevez aussi le mot quand il est isolé du penseur par le phonographe, ou même par ce qui est écrit. Mais se plonger directement dans un rapport vivant avec l'être qui forme le mot, se plonger dans l'être qui pense, qui se représente, cela exige encore un sens plus profond que le sens ordinaire du mot, cela exige le sens du penser, dirais-je volontiers. Et un rapport plus intime encore avec le monde extérieur que le sens du penser, c'est ce que nous donne le sens qui nous permet de nous sentir un avec un autre être si bien qu'on le ressent comme soi-même. C'est lorsque grâce au penser, au penser vivant que cet être tourne vers nous, on perçoit le moi de cet être : le sens du moi, le sens du Moi d'autrui.

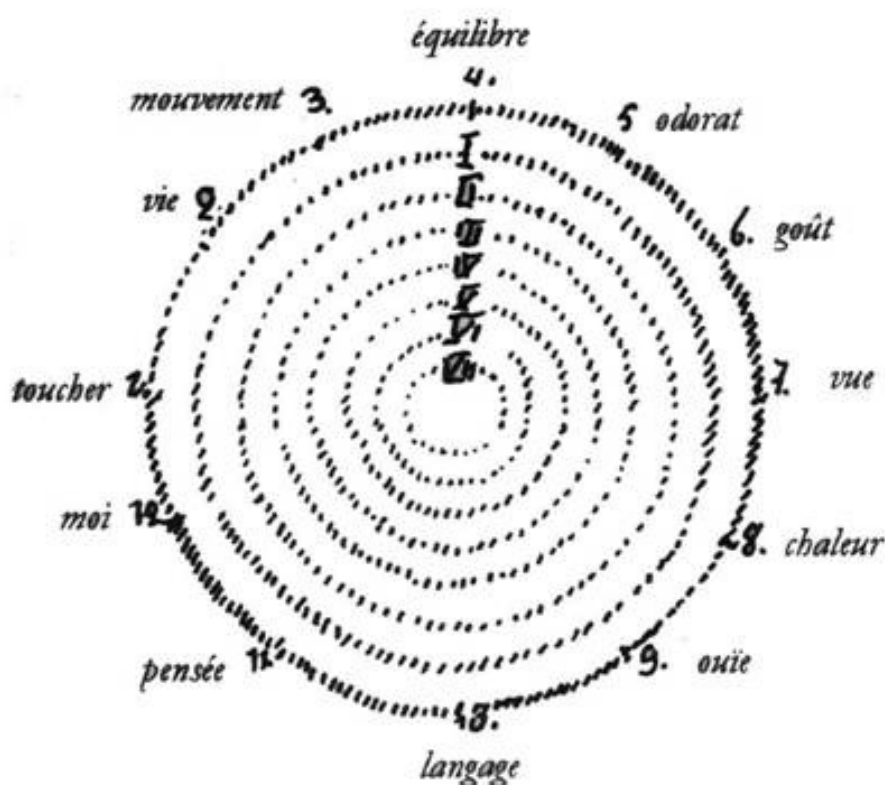
Voyez-vous, il faut vraiment distinguer entre le sens du moi, qui perçoit le moi d'autrui, et la perception du propre moi. Ce n'est pas seulement différent parce qu'on perçoit à un moment son propre moi et à un autre moment le moi de l'autre, mais il y a encore une différence qui tient à l'origine. Le germe, de ce que chacun peut savoir et peut percevoir de l'autre, fut déjà déposé en nous avec les germes des sens sur l'ancien Saturne. Donc, que vous puissiez percevoir un autre en sa nature de moi, cela vous fut implanté avec les germes des sens sur l'ancien Saturne déjà. Mais votre Moi, vous ne l'avez reçu que pendant l'évolution terrestre ; ce Moi qui vous anime intérieurement n'est pas la même chose que le sens du moi. Il faut distinguer strictement les deux choses. Quand nous parlons du sens du moi, nous parlons de la faculté de l'homme de percevoir un autre moi. Vous le savez, je n'ai jamais parlé que de ce qui est vrai et grand dans la science matérialiste ; j'ai fait ici des conférences [15](#) en la reconnaissant pleinement ; mais il faut vraiment se plonger dans cette science matérialiste pour traiter aussi avec amour ses côtés d'ombre.

C'est aujourd'hui seulement qu'un certain ordre s'établit dans la manière dont elle pense au sujet des sens. C'est maintenant seulement que les physiologistes commencent à distinguer au moins le sens de la vie, le sens du mouvement, le sens de l'équilibre, et à séparer le sens de la chaleur du sens du toucher. Les autres qui sont encore mentionnés ici, la science matérialiste extérieure ne les distingue pas. Donc, je vous prie de bien distinguer l'expérience de ce que vous appelez votre propre moi de la faculté de percevoir un autre moi. En ce qui concerne cette perception de l'autre moi – je dis cela par un grand amour de la science matérialiste, parce que ce grand amour nous rend capables de comprendre vraiment les choses – cette science matérialiste est aujourd'hui frappée d'une véritable imbécillité. Elle devient imbécile lorsqu'elle parle du comportement de l'homme qui met en mouvement son sens du moi, car alors cette science matérialiste vous fait croire que lorsqu'il est en présence d'un autre homme, l'être humain déduit inconsciemment des gestes que fait l'autre, de ses mines, et de

toutes sortes d'autres choses, l'existence d'un moi, qu'il s'agit donc d'une déduction inconsciente portant sur le moi de l'autre.

C'est un parfait non-sens ! Quand nous sommes en présence d'autrui, nous percevons son moi, vraiment, aussi directement qu'une couleur. Croire que nous déduisons l'existence de ce moi de la perception du corps est en fait complètement inepte, vis-à-vis du fait réel, cela émousse en nous l'existence d'un sens profond par lequel l'homme saisit l'autre moi. Le sens du moi permet de percevoir les autres moi aussi spontanément que l'œil perçoit la clarté, l'ombre et les couleurs. C'est un rapport de perception sensorielle avec l'autre moi. Il faut en faire l'expérience. Et comme la couleur agit sur moi à travers l'œil, l'autre moi agit sur moi à travers le sens du moi. Lorsque le moment en sera venu, nous parlerons d'un organe sensoriel du sens du moi, tout comme nous parlons d'organes pour le sens de la vue. C'est seulement plus facile d'en indiquer une manifestation matérielle que pour le sens du moi. Mais tout cela existe bien.

Si dans une certaine mesure vous réfléchissez à ces sens, vous pouvez dire que votre organisme se spécifie ou se différencie dans ces sens. Il se différencie réellement ; car voir, ce n'est pas percevoir des sons ; la perception du son, ce n'est pas entendre ; entendre est à nouveau autre chose que percevoir le penser ; la perception du penser, ce n'est pas le toucher. Ce sont des zones isolées de l'être humain. Nous avons dans ces zones sensorielles douze secteurs différents de l'organisme humain. Cette spécialisation qui fait de chaque sens une zone à part, je vous prie de la retenir particulièrement ; car c'est à cause de celle-ci qu'on peut inscrire ces douze zones dans un cercle dans lequel on distingue douze domaines séparés.



C'est autre chose que les forces qui, elles, résident plus profondément en l'homme que ces forces sensorielles. Le sens de la vue est lié à l'œil, c'est un certain secteur dans l'organisme humain. Le sens de l'ouïe est lié à l'organisme auditif, pour l'essentiel tout au moins ; mais il n'est pas seul à s'en servir ; il s'accomplit un travail avec une part beaucoup plus grande de l'organisme, on entend avec une zone bien plus vaste qu'avec l'oreille, seulement l'oreille est la zone auditive la plus normale. Toutes ces zones sensorielles sont parcourues de façon égale par la vie. L'œil vit, l'oreille vit, ce qui est à la base de l'ensemble vit ; ce qui est à la base du sens du toucher vit, tout vit. La vie habite tous les sens, elle passe à travers toutes les zones sensorielles.

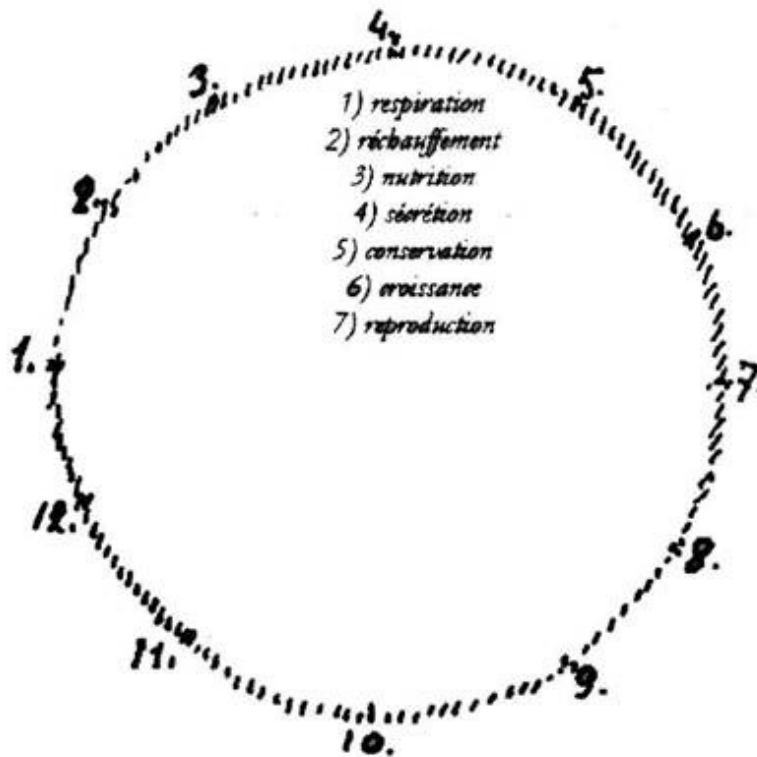
Quand nous continuons d'étudier cette vie, elle nous apparaît par ailleurs différenciée. Il n'existe pas seulement *une* force de vie. Il vous faut à nouveau distinguer : le sens de la vie, grâce auquel nous percevons la vie, c'est autre chose que ce dont je parle maintenant. Je parle de la vie elle-même, dont le flux nous traverse ; elle se différencie en nous-mêmes à nouveau, et en outre de la façon suivante (voir dessin). Il nous faut nous représenter les douze zones sensorielles comme au repos dans l'organisme. Mais la vie traverse de ses pulsations tout l'organisme, et la vie est à son tour différenciée. Nous avons là tout d'abord quelque chose qui, d'une certaine façon, doit être présent dans tout ce qui vit : la respiration. Cette relation au monde extérieur qu'est la respiration, il faut qu'elle soit en quelque sorte présente en tout ce qui vit. Je ne puis étudier en détail maintenant avec les différences ce qu'il en est pour les animaux, les plantes et les humains. Mais en tout ce qui est vivant, il y a sous une certaine forme la respiration. La respiration de l'homme est constamment renouvelée par quelque chose qu'il recueille dans le monde extérieur, et qui profite à toutes les zones sensorielles. Le sens de l'odorat, le sens de la vue, le sens de la sonorité ne peuvent fonctionner si ce que la vie doit à la respiration ne profite pas à tous les sens. Il me faudrait donc ajouter à chaque sens « respiration ». N'est-ce pas, la respiration a lieu ; mais le processus vital qui s'accomplit lors de la respiration bénéficie à tous les sens.

En second lieu, nous pouvons distinguer l'accroissement de chaleur. Elle apparaît en même temps que la respiration, mais elle est autre chose que celle-ci. L'imprégnation intérieure par la chaleur est un deuxième mode d'entretien de la vie. Un troisième est la nutrition. Nous avons là les trois manières de soutenir la vie, de l'extérieur, par des processus vitaux : respiration, apport de chaleur, nutrition, et dans tout cela le monde extérieur est présent. La respiration suppose une substance, l'air, chez l'homme et aussi chez l'animal. L'apport de chaleur suppose une température déterminée de l'environnement avec lequel nous entrons en rapport. Représentez-vous seulement combien il vous serait impossible intérieurement de vivre à la bonne température si celle de votre environnement était plus élevée ou plus basse ! Imaginez-vous à 100 degrés plus bas : il vous serait impossible de recevoir la chaleur nécessaire ; vous cesseriez de recevoir de

la chaleur, ou à 100 degrés de plus : vous feriez plus que transpirer ! De même, la nutrition est nécessaire, dans la mesure où nous considérons le processus de vie comme un processus terrestre.

Nous pénétrons maintenant davantage dans l'intérieur de l'être avec les processus de vie. Et nous avons le suivant, qui appartient davantage à l'intérieur, ce qu'on pourrait appeler la transformation, l'intériorisation de ce qui a été reçu de l'extérieur, le changement, la métamorphose de l'apport extérieur. J'aimerais, en conformité avec la manière d'exprimer les choses comme nous l'avons fait autrefois, désigner cette transformation à nouveau par les mêmes expressions. La science ne connaît pas encore d'expression pour cela ; il faut d'abord en trouver, car nous ne distinguons pas encore toutes ces choses. Cette transformation intérieure de ce qui est reçu de l'extérieur, et qui donc est dépendante de processus intérieurs purs, nous pouvons à nouveau nous la représenter quadruple.

La première chose qui se présente intérieurement après la nutrition, c'est la sécrétion interne. C'est bien une sécrétion quand l'aliment absorbé est transmis au corps, quand il devient un membre de l'organisme. Seulement ce n'est pas la sécrétion vers l'extérieur, c'est la communication dans l'intérieur de ce qui est assimilé au moyen de la substance alimentaire. La sécrétion consiste d'une part en une excrétion vers l'extérieur, mais aussi en l'assimilation des aliments. C'est une sécrétion par les organes qui servent à la nutrition : sécrétion vers l'intérieur de l'organisme. Ce qui est ainsi sécrété dans l'organisme doit être conservé dans le processus de vie, et c'est à nouveau un processus de vie particulier en soi, qu'il nous faut désigner par le terme de « conservation ». Mais pour que la vie puisse subsister, il faut que non seulement elle maintienne ce qu'elle absorbe, il faut qu'elle l'augmente. Tout ce qui vit est soumis à une augmentation intérieure : processus de croissance au sens le plus large du terme, et qui fait partie de la vie, de la conservation et de la croissance.



Ensuite, fait encore partie de la vie ici sur terre la production de l'ensemble ; le processus de croissance exige seulement qu'un élément produise l'autre. La reproduction est un processus supérieur à la simple croissance, et qui produit le même individu.

Il n'y a plus aucun processus intérieur de vie en dehors de ces sept. La vie se décompose en sept processus. Mais nous ne pouvons pas dire que ce sont des zones, car ces sept processus de vie bénéficient aux douze zones, ils animent tout de vie. Il nous faut donc, si nous voulons envisager le rapport de ces sept aux douze, dire : nous avons 1) respiration, 2) apport de chaleur, 3) nutrition, 4) sécrétion, 5) conservation, 6) croissance, 7) reproduction, mais tels qu'ils aient une relation avec tous les sens, que tout afflue en quelque sorte à travers tous les sens, et soit en mouvement (dessin ci-dessus). Il nous faut en quelque sorte décrire l'être humain, dans la mesure où il est vivant, avec douze zones sensorielles séparées à travers lesquelles bat la vie septuple, la vie septuple mouvante. Ajoutez aux douze zones les signes du zodiaque, et vous avez le macrocosme. Ajoutez-y les zones sensorielles, et vous avez le microcosme. Ajoutez aux sept processus de vie les signes des planètes, vous avez le macrocosme ; écrivez les noms des sept processus de vie, vous avez le microcosme. Et comme dans le macrocosme les planètes avec leurs mouvements se comportent par rapport aux signes du zodiaque à travers lesquels elles passent, le processus de vie vivant traverse toujours les zones sensorielles au repos, son flux les parcourt. Vous le voyez, par plus d'un rapport encore, l'homme est un microcosme.

Que vienne maintenant quelqu'un qui serait un solide connaisseur de la physiologie actuelle et même déjà, comme on la comprend aujourd'hui, de la

psychologie expérimentale, il dira : « Cela, c'est un gentil petit jeu ; car des rapports, on peut en trouver entre toutes les choses. Et si on s'arrange juste pour admettre qu'il y a douze zones sensorielles, on obtient les douze signes du zodiaque si on divise le processus de vie en sept parties, on obtient les sept planètes. » Bref, on peut croire que la chose a été combinée par quelque invention. Mais ce n'est pas le cas, vraiment pas ; ce qui constitue l'homme aujourd'hui s'est formé lentement, est apparu lentement. Pendant l'ancienne Lune, les sens n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui. Je le disais, ils étaient infiniment plus vivants. Durant l'ancienne Lune, ils formaient la base de l'antique clairvoyance de rêve. Ils sont aujourd'hui plus morts que pendant l'ancienne Lune, ils sont davantage séparés de l'unité des sept processus de vie, de la répartition en sept du processus de vie.

Pendant l'ancienne Lune, les zones sensorielles étaient même encore davantage des processus de vie. Quand aujourd'hui nous voyons ou entendons, c'est un processus assez mort, un processus très périphérique. Pendant l'ancienne Lune, la perception n'était nullement aussi morte. Prenons un sens, par exemple le sens du goût. Comment il est sur la terre, je pense que vous le savez tous. Mais il était autre pendant l'ancienne Lune. Le fait de percevoir un goût était alors un processus par lequel l'être humain ne s'isolait pas du monde extérieur comme maintenant. Maintenant, le sucre est à l'extérieur, il faut d'abord que l'homme le lèche et accomplisse un processus intérieur. La distinction entre le subjectif et l'objectif est très précise. Il n'en allait pas ainsi pendant l'ancienne Lune. C'était un processus bien plus vivant, et le subjectif n'était pas si distinct de l'objectif. Le processus gustatif était encore bien davantage un processus de vie, je dirais analogue au processus respiratoire. Quand nous respirons, il se passe en nous quelque chose de réel. Nous aspirons l'air, mais à ce moment il se passe en nous quelque chose concernant toute la formation de notre sang : car tout cela fait partie de la respiration dans la mesure où la respiration est un des sept processus de vie, on ne peut pas vraiment le distinguer.

Car là, l'extérieur et l'intérieur vont de pair : l'air à l'extérieur, l'air à l'intérieur, et tandis que s'accomplit le processus respiratoire, il s'effectue un processus réel. Beaucoup plus réel que lorsque nous goûtons quelque chose. Et certes nous avons là une base pour notre conscience actuelle ; mais sur la Lune, le fait de goûter était bien davantage un processus rêvé, comme l'est aujourd'hui pour nous le processus respiratoire. Dans ce dernier, nous ne sommes pas aussi conscients que dans le processus gustatif aujourd'hui, mais celui-ci était sur la Lune comme est aujourd'hui pour nous le processus respiratoire. Sur la Lune, l'être humain n'avait du goût rien de plus que nous aujourd'hui de la respiration ; il ne voulait d'ailleurs rien avoir d'autre. Il n'était pas encore un gourmet et ne pouvait non plus pas l'être, car il ne pouvait effectuer son processus gustatif que dans la mesure où en lui-même était provoqué quelque chose qui était lié à sa conservation, à son existence durable en tant qu'être vivant sur la Lune.

Et durant cette période de la Lune, il en allait de même pour le processus visuel.

Il n'en allait pas ainsi qu'on regardait extérieurement un objet, qu'on percevait extérieurement une couleur, mais l'œil vivait dans la couleur, et la vie était entretenue par les couleurs qui passaient à travers l'œil. L'œil était une sorte d'organe respirant les couleurs. L'attitude devant la vie était liée à la relation qu'on nouait avec le monde extérieur par l'œil, dans le processus visuel de perception. On se dilatait, durant la phase lunaire, on s'élargissait quand on pénétrait dans le bleu, on se concentrait sur soi quand on se risquait dans le rouge : dilatation-concentration, dilatation-concentration, ceci était lié à la perception des couleurs. Ainsi tous les sens avaient encore un lien plus vivant avec le monde extérieur et avec le monde intérieur, tel qu'ont aujourd'hui les processus de vie.

Le sens du moi, comment était-il sur la Lune ? Le moi n'a pénétré en l'homme que sur la terre, et ne pouvait donc, sur la Lune, être doté d'aucun « sens », on ne pouvait percevoir aucun moi, le sens du moi ne pouvait absolument pas être là. Le penser aussi, le penser vivant tel que nous le percevons aujourd'hui, comme je l'ai décrit précédemment, est en relation avec notre conscience terrestre. Le sens du penser, tel qu'il est aujourd'hui, n'était pas encore présent sur la Lune. Il n'y avait pas non plus d'êtres humains qui parlaient. Au sens où nous percevons aujourd'hui le langage de l'autre, il n'y avait rien encore, il n'existait donc pas non plus de sens du mot. Le mot a vécu d'abord en tant que logos, emplissant l'univers, et aussi l'être humain de l'époque, de ses sonorités. Il signifiait quelque chose pour l'homme, mais celui-ci ne le percevait pas encore émanant d'autrui. Le sens de l'ouïe était certes déjà là, mais beaucoup plus vivant que le nôtre maintenant. Car maintenant, il a cessé d'évoluer sur la terre.

Quand nous entendons, nous restons très calmes, en règle générale tout au moins. Lorsque le tympan n'éclate pas du fait de quelque son, rien n'est modifié substantiellement dans notre organisme par le fait d'entendre. Nous, dans notre organisme, nous restons immobiles ; nous percevons le son, la sonorité. Il n'en était pas ainsi pendant la période lunaire. Le son s'approchait de nous ; il était entendu ; mais chaque audition était liée à un frémissement intérieur de l'être entier, à une vibration intérieure, on participait avec sa vie au son. Ce qu'on appelle le verbe universel, on y participait aussi de façon vivante ; mais on ne le percevait pas. On ne peut donc pas parler d'un sens, mais l'homme lunaire participait avec sa vie à ces sonorités qui sont aujourd'hui à la base du sens de l'ouïe. Si ce que nous entendons aujourd'hui sous forme de musique avait retenti sur la Lune, non seulement une danse extérieure aurait été possible, mais aussi une danse intérieure ; tous les organes internes, à peu d'exceptions près, se seraient comportés comme le fait aujourd'hui mon larynx et ce qui lui est lié, qui est intérieurement mobile quand je fais entendre un son. L'être humain tout entier était intérieurement frémissant, harmonieusement ou non, et percevait ce frémissement par le son. C'était donc réellement un processus qu'on percevait, mais auquel on participait avec sa vie, un processus de vie.

De même, le sens de la chaleur était un processus de vie. Aujourd'hui nous sommes relativement calmes vis-à-vis de notre environnement ; il nous apparaît

chaud ou froid. Nous vivons certes la chose subtilement, mais sur la Lune nous la vivions de façon telle que toujours notre état dans son ensemble changeait quand la chaleur augmentait ou diminuait. C'était donc une expérience vécue beaucoup plus intensément ; de même qu'on frémissait avec le son, on se réchauffait et on se rafraîchissait intérieurement, et l'on ressentait ce réchauffement et ce rafraîchissement.

Sens de la vue, sens visuel : j'ai déjà décrit comment il était sur la Lune. On vivait avec les couleurs. Certaines couleurs avaient pour effet qu'on agrandissait sa forme ; d'autres, qu'on la contractait. Aujourd'hui, nous ressentons cela tout au plus symboliquement. Nous ne nous contractons plus en voyant du rouge, et ne nous dilatons plus devant du bleu ; mais sur la Lune, nous le faisons. J'ai déjà décrit le sens du goût. Le sens de l'odorat était, sur la Lune, intimement lié au processus de vie. Le sens de l'équilibre était également présent, on s'en servait aussi déjà. Le sens du mouvement était même beaucoup plus vivant. Aujourd'hui on vibre peu, on meut ses membres, tout est entré plus ou moins en repos, tout est mort. Mais pensez à ce que ce sens du mouvement avait à percevoir quand s'accomplissaient tous ces mouvements comme le frémissement causé par le son. Le son était perçu, on frémissait avec lui, mais ce frémissement intérieur, il fallait qu'il soit à nouveau perçu par le sens du mouvement quand l'être humain le provoquait lui-même, et il imitait ce que le sens de l'ouïe éveillait en lui.

Sens de la vie : eh bien, de tout ce que j'ai exposé, vous pouvez déduire que le sens de la vie tel qu'il est sur la terre ne peut pas avoir existé sur la Lune. Il fallait avoir bien davantage participé à la vie en général. On vivait bien plus dans l'universel. La vie intérieure n'était pas limitée si nettement par la peau. On baignait dans la vie. Dès lors que tous les organes, tous les organes des sens actuels étaient autrefois des organes de vie, on n'avait pas besoin d'un sens de la vie particulier ; tous étaient des organes de vie, ils vivaient et se percevaient eux-mêmes en quelque sorte. Sur la Lune, on n'avait pas besoin d'un sens de la vie. Le sens du toucher n'est né qu'avec le règne minéral, mais le règne minéral est un produit de l'évolution de la terre. Nous avons développé sur la terre le sens du toucher grâce au règne minéral, il n'existait pas dans le même sens sur la Lune, il aurait eu là aussi peu de sens que le sens de la vie.

Comptons combien de sens nous restent qui sont transformés en organes de vie : sept. La vie est toujours septuple. Les cinq qui s'y ajoutent sur la terre et font ainsi douze, parce qu'ils deviennent des zones calmes comme les zones zodiacales, sont absents sur la Lune. Il n'en reste que sept pour la Lune, où les sens sont encore en mouvement, où ils sont encore vivants. La vie, dans laquelle les sens sont encore plongés, se répartit donc sur la Lune en sept éléments.

Ce n'est là qu'une petite partie élémentaire de ce qu'il faut dire pour montrer que, là, il n'y a pas d'arbitraire à la base, mais une observation du monde suprasensible des faits, qui pendant l'existence terrestre n'entre tout d'abord pas dans le champ des sens de l'homme. Plus on avance et plus on se consacre

réellement à l'étude des secrets de l'univers, plus on voit que ce rapport de douze à sept n'est pas un jeu, mais qu'il sous-tend toute existence, et que le fait qu'à l'extérieur il doit être exprimé par le rapport des étoiles fixes aux planètes mobiles est aussi un résultat d'une partie du grand secret des nombres dans l'existence universelle. Le rapport du nombre douze au nombre sept exprime un profond secret de l'existence, exprime le secret dans lequel l'homme a place en tant qu'être sensoriel avec son rapport à l'être de vie, rapport à lui-même en tant qu'être de vie. Le nombre douze contient ce secret : nous pouvons accueillir un moi. Dès lors que nos sens sont devenus douze, douze zones calmes, ils sont la base de la conscience du moi sur la terre. Ces sens étaient encore des organes de vie pendant la période lunaire, l'homme ne pouvait alors avoir qu'un corps astral ; ces sept étaient encore des organes de vie formant des organes des sens, la base du corps astral. Le nombre sept est aussi mystérieusement la base du corps astral que le nombre douze est mystérieusement à la base de la nature-moi, du moi de l'homme.



HUITIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 13 août 1916

Les vérités comme celles que nous avons fait passer hier devant notre âme, il ne s'agit pas seulement de les recevoir sous une forme abstraite et théorique, et de savoir en quelque sorte que les choses sont ainsi, mais de nous pénétrer vraiment des conséquences que ces faits ont pour toute notre vie humaine. Et ces conséquences sont très importantes. Aujourd'hui, je vais seulement esquisser quelques points parmi ce que j'aimerais appeler les conséquences. Naturellement, beaucoup de choses pourraient être dites dans la même direction, mais il faut bien commencer quelque part, ou tout au moins envisager un courant de pensées et de volonté qui se présente lorsqu'on part de tels présupposés effectifs, issus de la science de l'esprit.

Représentons-nous encore une fois ce que nous pensions hier. Nous pouvons considérer douze zones sensorielles comme une sorte de zodiaque humain. Nous avons ensuite, traversant de leur flot, tous ces secteurs sensoriels, les sept courants de vie : la respiration, le réchauffement, la nutrition, la sécrétion, la conservation, la croissance, la reproduction. (Voir dessin plus haut).

Pour comprendre parfaitement cela, il faut être au clair sur ce fait que la vérité réelle est tout autre, en ce qui concerne ces choses, que ce que dit la science matérialiste. La science matérialiste pense par exemple que le sens du goût et le sens de l'odorat, qui lui est apparenté, ne sont liés qu'aux secteurs limités qui se trouvent autour de la langue et des muqueuses nasales. Mais ce n'est pas le cas. Les organes matériels des sens ne sont en quelque sorte que les zones principales dans le royaume des sens. Les zones correspondantes sont beaucoup plus étendues. Et je pense que, par exemple, celui qui est capable d'observer, ne serait-ce qu'un peu, sur lui-même le sens de l'ouïe, saura qu'on n'entend pas seulement, en fait, avec l'oreille, mais avec un domaine bien plus vaste de l'organisme. Le son vit dans un secteur bien plus vaste que la seule oreille et, de même, les autres sens se déploient dans des secteurs bien plus vastes. Le sens du goût et le sens de l'odorat, qui lui est apparenté, vivent par exemple, cela est nettement perceptible, dans le foie et dans la rate ; ils ont donc une extension bien plus grande que ce qu'admet ordinairement la science matérialiste.

Or, si tel est le cas, vous comprendrez qu'entre les organes vitaux qui font constamment affluer leurs forces de vie à travers tout l'organisme, et les zones sensorielles, il existe des liens étroits, de sorte qu'on peut dire : la disposition intérieure, la disposition spirituelle, psychique et corporelle d'un être humain dépend sur bien des points du rapport entre un organe vital et les zones sensorielles. Et comme nous disons en astronomie que Saturne est dans le Bélier ou le Soleil dans le Lion, nous pouvons dire aussi que l'impulsion de sécrétion de la vie se trouve par exemple dans la sphère de la vue, qu'elle a quelque chose à faire avec la sphère de la vue, ou que le secteur de la croissance a quelque chose à faire avec la sphère de l'ouïe. Mais l'un ou l'autre domaine de vie peut avoir affaire avec chaque sphère, car les domaines de vie ont chez les hommes différents des rapports différents avec les zones sensorielles. Dans l'être intérieur de l'homme, il s'établit des rapports vraiment analogues à ce qui existe dans le macrocosme au ciel étoilé.

Si maintenant vous considérez que les zones sensorielles sont en l'homme quelque chose de relativement stable, elles sont stabilisées par le fait qu'elles tendent vers les organes matériels, le sens de la vue vers les yeux, bien qu'il ait un champ beaucoup plus vaste, le sens de l'ouïe vers l'oreille et ainsi de suite, que par contre tous les processus de vie sont mobiles et parcourent de leurs cercles constamment le corps tout entier, vous supposez à bon droit dans tout ce qui s'accomplit par les sens quelque chose de relativement calme. Dans tout ce qui s'accomplit par les processus de vie et les organes qui les dirigent, vous supposerez quelque chose de mobile, quelque chose qui en l'homme est mobile.

Si maintenant nous tenons compte de ce que nous avons dit hier, à savoir que la vie des sens d'aujourd'hui consistait davantage en processus de vie pendant la phase lunaire, nous en venons à penser qu'il nous faut nous représenter l'être humain à cette époque, dans toute sa vie et d'une manière générale, plus mobile que l'homme pendant la phase terrestre actuelle. L'homme lunaire était plus mobile, intérieurement plus mobile. L'homme terrestre se comporte, en ce qui concerne ce qu'il vit dans sa conscience, effectivement comme les constellations du zodiaque, qui ont entre elles des rapports stables. Le calme s'est fait à la périphérie de l'homme pendant la période terrestre, comme il est établi dans le zodiaque. Sur la Lune, dans ce qui est aujourd'hui vie sensorielle, tout était mobile en l'homme, comme tout est aujourd'hui mobile dehors dans le cosmos, dans la sphère des planètes, où celles-ci ont toujours des positions différentes les unes par rapport aux autres.

Pendant la phase lunaire, l'être humain était transformable, métamorphosable. Et j'ai souvent rendu attentif au fait que quand l'homme, grâce à l'initiation, s'élève à nouveau jusqu'à une connaissance imaginative par exemple, la vie de sa conscience redevient mobile, comparée à la vie actuelle des sens terrestres. Tout vient à se mouvoir à nouveau ; seulement l'homme l'éprouve dans une conscience suprasensible. Et les connaissances doivent aussi être puisées à cette sphère. J'ai certes souvent exposé comment nos concepts, nos représentations, il faut les

rendre plus mobiles quand nous nous adaptons à ce qui est connu grâce à la conscience suprasensible. Les concepts du monde sensible sont comme enfermés dans une petite boîte, et chacun veut en disposer de façon à ce qu'ils se rangent correctement côte à côte, tandis que, pour la science de l'esprit, on a besoin de concepts qui se transforment l'un en l'autre, qui sont mobiles, qui se substituent l'un à l'autre. Vous voyez ici quelques-unes des conséquences de faits que nous pouvons exposer.

Une autre conséquence est celle-ci : vous admettez que cette vie sensorielle calme, qui est comparable aux constellations du zodiaque, ne peut avoir lieu que lorsque l'homme vit dans la sphère terrestre. En fait, les douze zones sensorielles n'ont de sens que pour la vie dans un corps terrestre, donc entre la naissance et la mort. La vie entre la mort et une nouvelle naissance est sensiblement différente, et le fait étrange est celui-ci : les zones sensorielles que nous considérons comme supérieures dans la vie terrestre perdent cette supériorité, quand après la mort nous avons pénétré dans la sphère spirituelle. Rappelez-vous ce que j'ai dit dans *La science de l'occulte* sur les rapports d'homme à homme dans le temps entre la mort et une nouvelle naissance, et comment ces rapports sont établis dans une bien plus grande intimité qu'ici sur la terre.

Nous n'utiliserons pas là-bas le sens du moi tel que nous l'avons ici-bas sur la terre. Nous n'employons pas non plus le sens de la pensée ni le sens du langage comme nous les avons ici sur la terre. Nous employons cependant davantage le sens de l'ouïe transformé, mais il est métamorphosé en une forme spirituelle, il est véritablement spiritualisé. Nous entrons grâce à un sens de l'ouïe spiritualisé dans la musique des sphères. La spiritualisation du sens de l'ouïe est déjà reconnaissable au fait que tout ce qu'on entend à travers un médium tout à fait terrestre et sensible, à savoir à travers l'air physique, on l'entend là-bas sans l'air physique. Et en outre, nous entendons tout inversé, se déroulant d'arrière en avant. Précisément parce qu'ici-bas sur la terre le sens de l'ouïe est lié à l'élément physique de l'air, c'est pour ce sens de l'ouïe qu'on a le plus de difficulté à se représenter que les choses se déroulent comme dans la vision rétrospective. On rencontre quelque difficulté à se représenter vraiment une mélodie à l'envers. Dans la perception spirituelle, on n'en rencontre aucune. Mais le sens de l'ouïe se trouve en quelque sorte à la frontière ; dans son état spiritualisé, c'est lui qui est encore le plus semblable à ce qu'il est dans le monde physique.

Venons-en ensuite au sens de la chaleur, on le trouve déjà très modifié, et plus encore le sens de la vue, et encore davantage le sens de l'odorat et celui du goût, car ils jouent un grand rôle dans le monde spirituel. Ceux justement que nous nommons ici les sens inférieurs, jouent dans le monde spirituel un grand rôle, seulement très, très spiritualisé. Le sens de l'équilibre et le sens du mouvement jouent aussi un rôle important dans le monde spirituel. Le sens de la vie en joue en revanche un moins important, et le sens du toucher n'a aucun rôle particulier.

Nous pouvons donc dire : quand, en traversant la mort, nous nous adaptons au

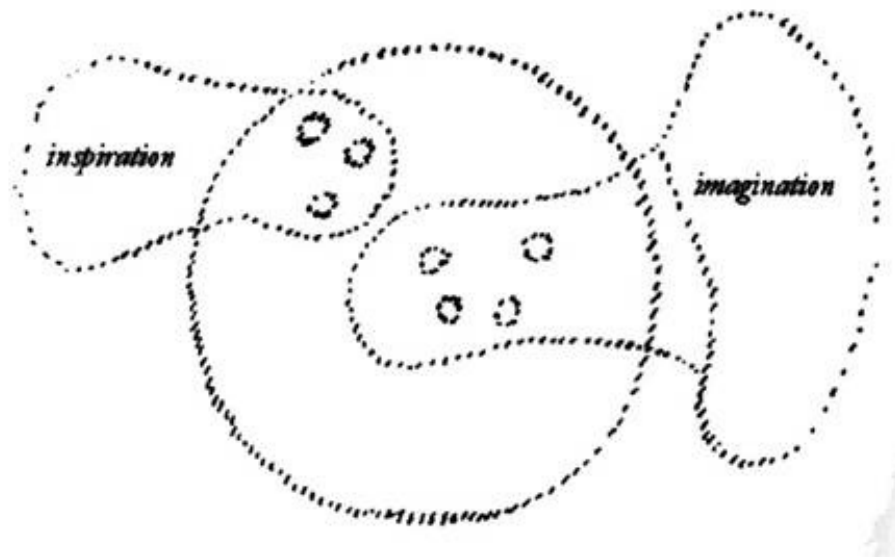
monde spirituel, le soleil se couche en quelque sorte dans le sens de l'ouïe. Il se trouve à la frontière de l'horizon spirituel. Le sens de l'ouïe est en quelque sorte coupé par l'horizon et, au-delà, le soleil se lève dans le sens de l'ouïe spirituel, et chemine ensuite à travers les sens spiritualisés de la chaleur, de la vue, du goût et de l'odorat, qui dans l'au-delà, sont particulièrement importants pour la perception spirituelle. Et le sens de l'équilibre nous porte à travers les étendues de l'univers, tandis que non seulement nous percevons intérieurement un équilibre, mais que nous nous sentons en équilibre vis-à-vis des êtres des Hiérarchies supérieures, dans le domaine desquelles nous entrons. Le sens de l'équilibre joue là un grand rôle. Ici, dans notre organisme physique, il est dissimulé, inférieur ; là-bas il joue un grand rôle, car c'est grâce à lui que nous reconnaissons si nous sommes en équilibre entre un archange et un ange, ou entre un esprit de la personnalité et un archange, ou entre un esprit de la forme et un ange. L'équilibre dans lequel nous sommes par rapport aux différents êtres du monde spirituel nous est justement transmis par les sens inférieurs spiritualisés. Et les mouvements que nous faisons, car en effet dans les mondes spirituels nous sommes constamment en mouvement, c'est le sens du mouvement spirituel, maintenant tourné vers l'extérieur, qui nous les fournit. Nous n'avons plus besoin du sens de la vie, parce que nous baignons en quelque sorte dans toute vie ; c'est l'élément dans lequel, étant esprit, nous nous déplaçons, comme le nageur se meut dans l'eau.

Les sens inférieurs qui ici, dans la vie terrestre physique, ne servent que pour les perceptions intérieures dans l'organisme, sont comme en dessous de l'horizon. Mais comme le soleil, lorsqu'il se couche, se dirige vers les constellations en dessous de l'horizon, le soleil de notre vie descend aussi vers les constellations en dessous de l'horizon quand nous mourons. Et quand nous renaissions, il se lève en allant vers les constellations que nous avons ici, sens du toucher, sens de la vie, sens du langage, sens du penser, sens du moi, pour percevoir ce qui, dans la vie terrestre, existe dans le monde physique.

Les organes de vie sont encore plus spiritualisés que ces sens inférieurs. Plus d'un qui veut représenter une conception mystique particulièrement élevée, parle des processus de vie « inférieurs ». Certes, ici, ils sont inférieurs, mais ce qui est inférieur ici-bas est élevé dans le monde spirituel ; car ce qui vit dans notre organisme est comme une image-reflet de ce qui vit dans le monde spirituel. Cette phrase est très étrange. Si vous vous représentez l'homme limité en quelque sorte par le cercle du zodiaque de ses sens, et les étoiles de ses organes vitaux, il existe, en dehors de l'homme dans le monde spirituel, des entités spirituelles importantes qui se reflètent en lui. Nous pouvons dire : il y a dans le monde spirituel quelque chose qui se reflète dans les quatre processus de vie, dans la sécrétion, dans la conservation, dans la croissance, dans la reproduction, et il y a quelque chose dans le monde spirituel qui se reflète dans la respiration, le réchauffement, la nutrition.

Ce qui se reflète dans la quadruple réalité ; sécrétion, conservation, croissance, reproduction est dans le monde spirituel une réalité élevée qui nous accueille, dans laquelle nous vivons et vibrons après la mort, afin que notre organisme soit

préparé spirituellement en vue de la prochaine incarnation. Tout ce qui est inférieur dans notre organisme physique correspond à une haute réalité qui ne peut être perçue que grâce à l'imagination. Il y a là tout un monde qui peut être perçu par l'imagination, par la connaissance imaginative, un monde qui est ouvert à l'imagination et qui en quelque sorte se reflète depuis l'au-delà du zodiaque des sens dans l'organisme humain. Il en est comme si vous vous représentiez que le Soleil, Vénus, Mercure et la Lune sont les images-reflets de quelque chose qui se trouve à l'extérieur du zodiaque ; il existe des images spirituelles correspondant au Soleil, à Vénus, à Mercure et à la Lune, qui se trouvent à l'extérieur du zodiaque et qui ne font que se refléter à l'intérieur dans ces corps célestes.



Ensuite, il y a en outre, à l'extérieur de la zone des sens humains, dans le suprasensible, quelque chose qui ne peut être perçu que par l'inspiration, un monde de l'inspiration, et qui se reflète dans la respiration, le réchauffement, la nutrition, comme si se reflétaient, à partir de correspondants spirituels au-delà du zodiaque, Saturne, Jupiter et Mars. Et il existe une profonde parenté entre ce qui est en l'homme nature inférieure, et ce qui se trouve là-bas dans l'univers. Il existe de ces images correspondant aux processus physiques de vie. C'est ainsi que nous pouvons cerner la zone sensorielle de l'homme et sa zone de vie.

En arrivant maintenant à ce qui est plus haut que la vie, dans la zone de l'âme proprement dite, là où nous avons l'astralité et la nature individuelle, le moi, nous sortons de la zone des sens, et aussi du domaine de l'espace et du temps, nous pénétrons dans le spirituel. C'est seulement parce qu'un certain lien existe entre notre moi ici sur la terre et les douze zones sensorielles que le moi vit dans la conscience qui est portée grâce aux douze zones sensorielles. Or en dessous de cette conscience, il s'en trouve une autre, une conscience astrale, qui a, en raison de l'actuelle nature de l'homme, une relation plus intime avec les zones de vie, avec la sphère de vie de l'homme. Le moi a son rapport étroit avec la sphère des sens, la conscience astrale avec le règne de la vie. De même que par notre moi, ou

dans notre moi, nous avons connaissance de notre zodiaque, nous avons connaissance de nos processus de vie par notre conscience astrale, qui chez l'homme est aujourd'hui encore subconsciente.

Mais l'homme ne peut encore, à l'état normal, les voir se dévoiler aujourd'hui, ils sont encore au-delà du seuil. Car ce savoir est dans la vie physique une connaissance intérieure des processus de vie. Dans les états anormaux seulement, il arrive parfois que la conscience englobe le règne de vie, la sphère de vie, et que celle-ci affleure à la conscience ordinaire. C'est pour l'homme actuel un phénomène pathologique, et les médecins, les chercheurs restent étonnés devant ces crises morbides de la nature humaine quand la conscience d'en bas, qui aujourd'hui est encore recouverte par la conscience aux douze zones, affleure, quand les planètes peuvent manifester leur vie dans le zodiaque du fait qu'en quelque sorte le subconscient émerge. Il faut que cela soit cultivé, réellement cultivé, comme il est décrit dans *Comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs ?* ; alors on est sur la bonne voie. Mais quand cela émerge sans cette préparation, c'est un état pathologique.

Récemment est paru un livre intéressant d'un médecin qui veut s'intéresser à de tels phénomènes. Tout ce qui relève de la science de l'esprit lui est encore fermé, il pense encore selon un mode tout à fait matérialiste. Mais il est si libre dans sa recherche qu'en particulier récemment, il s'est tourné vers ces domaines. Je pense au livre de Carl Ludwig Schleich [16](#) *Vom Schaltwerk der Gedanken* (Du dispositif de commutation des pensées). Vous y trouverez des communications très intéressantes puisées à la pratique médicale. Prenons la plus simple : une dame vient consulter un médecin. Celui-ci la prie de s'asseoir. À ce moment, un ventilateur se met en marche. « Ah, c'est une grosse mouche, dit-elle, qui va me mordre. » Très peu de temps après qu'elle a prononcé ces mots, son œil commence déjà à enfler. Après quelque temps, il se forme sur l'œil une tumeur de la grosseur d'un œuf de poule. Le médecin la tranquillise, en disant que l'affaire n'est pas grave et qu'on pourra bientôt faire disparaître le mal.

Avec la conscience qui dans le zodiaque humain est liée aux douze zones sensorielles, l'être humain ne peut pas intervenir dans sa sphère de vie assez profondément pour que quelque chose s'y modifie. Avec le subconscient, lorsqu'il émerge dans la conscience de jour ordinaire, il intervient dans la sphère de vie. Les concepts, les représentations tels que nous les avons dans la conscience ordinaire n'atteignent pas encore chez l'homme d'aujourd'hui à cette profondeur des processus de vie. Ils ne font qu'ondoyer parfois en émergeant plus ou moins, parfois même très fortement. Mais avec ce qu'est aujourd'hui la conscience extérieure normale et saine, il ne peut, disons Dieu soit loué, pas encore intervenir dans ses processus de vie, sinon il se mettrait dans un bel état avec certaines pensées. Les pensées humaines ne sont pas assez vigoureuses pour l'atteindre. Mais aujourd'hui, certaines pensées sont déjà nourries par les hommes qui, si elles intervenaient dans la sphère de vie, comme cette pensée de la dame qui, montée du subconscient, a pris forme dans les processus de vie, vous verriez alors les gens

circuler avec des visages très enflés, et dans d'autres états beaucoup plus graves.

Il y a donc sous la surface de l'être humain, qui est liée au zodiaque, un subconscient qui se trouve étroitement lié au processus de vie ; il agit avec une grande ampleur dans les états anormaux. Schleich raconte par exemple un cas très intéressant. Une jeune fille va chez un médecin et dit qu'elle a commis une faute. La chose est exclue selon les constatations du médecin, mais elle le maintient. Elle ne veut pas indiquer avec qui elle a commis la faute. Dans les mois qui suivent, elle est effectivement enceinte, tous les symptômes apparaissent, les signes physiques extérieurs aussi bien que les signes internes. Au moment où, plus tard, on entend déjà les battements du cœur de l'enfant lors d'un examen, on distingue très bien, à côté du pouls de la quasi-accouchée, le cœur de l'enfant. La chose suit correctement son cours, seulement, au neuvième mois solaire, il ne vient pas d'enfant ! On arrive au dixième mois, et on en vient enfin à penser qu'il doit y avoir autre chose. Il faut en venir à l'opération. Il n'y a rien, rien du tout, ce n'était absolument rien ! C'était une grossesse hystérique accompagnée de toutes les séries de symptômes physiques. Voilà ce que décrit déjà le médecin aujourd'hui, et il est bon que ce soit décrit ; car ces choses contraindront les hommes à réfléchir aux rapports humains autrement qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent.

Un autre cas : Schleich reçoit la visite d'un homme qui dans la journée s'est piqué avec une plume dans son bureau ; il a une égratignure. Schleich examine la chose, ce n'est pas très conséquent. L'homme dit : « Oui, mais je le sais, je le sens déjà dans le bras, c'est un empoisonnement du sang, il faut amputer le bras, sinon je mourrai ! » Schleich rétorque : « je ne peux pourtant pas vous enlever le bras, puisqu'il n'y a rien. Vous ne mourrez certainement pas d'une infection. » Par mesure de précaution, il nettoie la blessure et le congédie. Mais l'homme était dans un tel état que Schleich, qui était très bon, va le voir le soir encore. Le patient n'a qu'une seule idée : qu'il doit mourir. Plus tard une analyse du sang, montre qu'il n'y a pas le moins du monde un empoisonnement du sang. Schleich tranquillise encore le malade ; mais celui-ci meurt dans la nuit. Il meurt vraiment ! La mort amenée uniquement par des causes psychiques ! Eh bien, je puis vous donner l'assurance que de la pensée que l'homme se fait sous l'influence de son zodiaque, il ne peut pas mourir, certainement pas. Ces pensées-là ne descendent pas aussi profondément dans les processus de vie. Et l'autre cas que j'ai mentionné auparavant, je veux dire la grossesse hystérique, ne peut pas non plus être produit par de simples pensées, et l'on ne peut pas non plus mourir de l'idée qu'on a un empoisonnement du sang.

En ce qui concerne ce dernier cas, où une mort réelle s'est produite, apparemment causée par l'imagination, il faut certes que la science actuelle attende de la science de l'esprit des éclaircissements. Et peut-être pouvons-nous, justement à propos de ce cas, évaluer un peu la situation. Nous avons affaire à un homme qui s'égratigne avec une plume dont il s'est servi pour écrire, et qui meurt apparemment de l'idée illusoire qu'il se fait. Mais nous avons encore affaire à tout autre chose : cet homme qui meurt ainsi a également un corps éthérique, et la

mort était dans ce corps éthérique avant qu'il se soit égratigné. La mort vivait là. À l'instant donc où il était allé au bureau le matin, la mort était déjà exprimée dans son corps éthérique, c'est-à-dire que son corps éthérique était déjà marqué par les processus internes qu'il revêt quand on meurt, seulement ceux-ci se sont communiqués très lentement au corps physique. Et la maladresse que l'homme a commise, il ne l'aurait pas faite si la mort ne l'avait pas déjà habité. C'est sous l'influence de cet état intérieur qu'il s'est fait cette piqure qui était tout à fait insignifiante. Mais c'est ainsi qu'à nouveau émergea de sa sphère de vie dans son subconscient la conscience : je meurs. Les faits extérieurs n'étaient qu'une garniture, une attrape, mais c'est ce qui fit émerger la chose dans la conscience diurne.

La mort n'a absolument rien à voir avec le processus imaginaire dans la conscience diurne ; elle l'habitait. Par de telles choses, les chercheurs seront progressivement contraints à pénétrer toujours plus avant dans ce que la science de l'esprit peut donner. Quand nous étudions les rapports entre la sphère des planètes et le processus de vie, entre la sphère du zodiaque et les zones sensorielles, nous avons déjà quelque chose de compliqué. Mais cela le devient encore plus quand nous nous élevons vers les processus de conscience, donc quand nous pénétrons dans les domaines qui n'ont avec ces sphères qu'un certain lien : le moi avec le zodiaque, le corps astral avec la sphère planétaire de l'homme, avec cette sphère de vie mobile de l'homme. Mais ce qui est là, en relation avec la sphère de vie mobile de l'homme, et ce qui, du moi, est en relation avec le zodiaque, nous n'en approchons pas quand nous pratiquons la représentation comme nous le faisons dans le monde physique ordinaire, comme quand nous nous représentons le zodiaque ; nous n'en approchons que quand nous essayons d'acquérir une faculté de représentation tout autre. Dans *Comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs* ? il est conseillé de se représenter parfois les faits en sens inverse, de pratiquer une vision rétrospective, ce qui signifie qu'on se représente les faits qui dans le monde se déroulent dans une direction, en les faisant se succéder en sens inverse, d'arrière en avant.

Par cette représentation inversée, on fortifie entre autres choses les forces spirituelles en les rendant aptes à pénétrer dans un monde inversé par rapport au monde physique, c'est-à-dire dans le monde spirituel, qui sous bien des rapports est à l'inverse du monde physique. J'ai déjà rendu attentif au fait que l'on ne doit pas simplement inverser abstraitement ce qui se trouve dans le monde physique, mais que, parmi les forces que l'on cultive, il faut aussi cultiver celles qui se rattachent à la vision rétrospective. Qu'en résulte-t-il ? Que les humains, s'ils ne veulent pas dessécher complètement leur culture, s'ils veulent s'adapter à une conception spirituelle du monde, seront contraints à se représenter un monde inversé. Car la conscience spirituelle ne commence que là où le processus de vie ou processus sensoriel s'inverse réellement, où le processus se déroule à l'envers. En vue de l'avenir, les humains devront prendre la peine de se représenter les choses à l'envers. Ensuite, ils engloberont dans cette représentation inversée le monde

spirituel, comme ils englobent maintenant dans la représentation directe le monde physique. Que nous puissions nous représenter le monde physique, cela est dû à l'orientation de notre faculté de représentation.

Si donc je voulais poursuivre, car je ne vous ai conduit que depuis le zodiaque humain, des douze sphères sensorielles, à travers la sphère de vie planétaire, il faudrait que je vous fasse pénétrer dans un monde tout autre de représentation : dans une représentation inversée.

Or vous savez bien que les hommes d'aujourd'hui ne sont pas spécialement enclins à s'ouvrir à la science de l'esprit et à la comprendre vraiment en profondeur. Ils s'y refusent aujourd'hui encore, car ils sont habitués au mode de représentation matérialiste. Pour celui qui a franchi seulement un peu le seuil du monde spirituel, l'affirmation que le monde ne chemine que vers l'avant et non pas en arrière est aussi insensée que si quelqu'un prétendait : le soleil se déplace toujours dans une même direction, il ne peut tout de même pas aller à reculons ! Mais si, de l'autre côté il va vraiment à reculons, en parcourant ce chemin-là en apparence (le conférencier dessine).

Nous pouvons nous représenter facilement qu'un homme absolument figé dans le mode de représentation actuel pourrait éprouver une véritable horreur devant la représentation inversée, devant la représentation d'un monde inversé. Mais si ce monde inversé n'existait pas, il n'y aurait absolument pas de conscience. La conscience est certes déjà une science de l'esprit. C'est ce que récusent les matérialistes. Et un de ces hommes pourrait donc éprouver une horreur particulière devant la représentation à l'envers, et l'on pourrait se représenter qu'il poserait une fois cette question : « est-il vraiment illogique de se représenter pour une fois le cours du monde à l'envers ? » et qu'il pourrait en venir à dire : « Ce n'est pas du tout illogique. » Ce n'est vraiment pas illogique de se représenter un drame à l'envers, du cinquième acte au début, de le remonter, et il est aussi peu illogique de suivre le cours du monde en sens inverse. Mais pour les habitudes de pensée actuelles, c'est quelque chose d'affreux. Lorsqu'un homme, qui vit tout à fait dans ses habitudes de pensée actuelles, pose une pareille question, peut-être pourrait-il être amené par cette question justement, à flairer quelque chose ; pour lui, c'est un fait qu'on ne peut pas se représenter le monde à l'envers, qu'il est tout à fait incroyable que le monde tourne à l'envers. On pourrait donc se représenter un penseur solitaire qui transpirerait sur le problème de la représentation inversée, et qui, en raison de l'impossibilité de la pratiquer en partant des habitudes de pensée actuelles, en viendrait à des conclusions philosophiques particulières.

On peut aller plus loin dans cette supposition. Je vous ai déjà rendus attentifs au fait qu'en particulier dans la constellation où le soleil se couche, il est difficile de pratiquer la représentation inversée avec le sens de l'ouïe. Ce sens a, en particulier en ce qui concerne la musique, subi bien des transformations au cours des temps. Les historiens n'observent ordinairement pas ces subtiles

modifications, qui sont pourtant plus importantes pour la vie des hommes que les transformations flagrantes qui sont mentionnées dans l'histoire. Il est par exemple tout à fait important pour cette transformation du sens de l'ouïe, de ce sens spiritualisé déjà pour le monde physique, que pendant la civilisation gréco-latine l'octave ait été ressentie comme un accord très agréable, très sympathique, qu'aux 11^e, 12^e et 13^e siècles, la quinte ait été particulièrement appréciée. À cette époque, on l'appelait la « douce » consonance. L'impression qu'a aujourd'hui l'homme en entendant la tierce, il l'avait encore aux 12^e et 13^e siècles devant la quinte. C'est ainsi que se modifient les constitutions en un temps relativement court [{17}](#).

Il pourrait donc arriver que quelqu'un qui aurait une oreille particulièrement musicienne se heurte à l'obstacle de la représentation inversée, car la musique appartient aux réalités les plus profondes que nous ayons ici sur terre ! puisqu'une oreille musicienne, du fait justement qu'elle ressent avec un profond plaisir, sur le plan physique, ce qu'elle entend dans une direction, sera choquée par la représentation inversée. Naturellement, il ne peut en être ainsi qu'à une époque où le matérialisme est aussi développé qu'à la nôtre. Celui qui n'est pas très musicien ne se trouvera pas si facilement devant ce dilemme. Mais un homme musicien et bien entraîné aux habitudes de pensée matérialiste peut être ainsi amené à dire : « Qu'on se représente les choses d'arrière en avant ne s'accorde pas du tout avec la tête de l'homme. » C'est sous cette forme qu'il se rebelle contre le monde spirituel. On pourrait vraiment supposer qu'il existe quelque part un pareil penseur.

Curieusement, il est paru récemment un livre de Christian von Ehrenfels : *Kosmogonie* [{18}](#), dont le premier chapitre s'intitule « La < réversion >, un paradoxe de la connaissance ». Ehrenfels y développe en de longues pages, à la manière d'un philosophe moderne, ce qui se passerait si l'on essayait de se représenter, de penser à rebours l'autre côté, le côté asymétrique du cours du monde. Il en vient donc réellement à l'idée de penser à rebours, de vraiment penser en sens inverse, il essaie alors de venir à bout de cette idée paradoxale, et cette pensée cheminant à l'envers, il la met en réserve pour des cas particuliers. J'aimerais vous en donner un exemple. Il prend tout d'abord une série de faits successifs dans le sens normal : « Dans le monde vertical, un bloc se détacherait d'une falaise rocheuse élevée, en raison de l'humidité et du gel, un fragment de la masse rocheuse compacte et, perdant l'équilibre, tomberait de la paroi surplombante et s'écraserait sur le roc en nombreux fragments. Nous suivons du regard l'un de ces morceaux roulant sur la pente, perdant en heurtant d'autres pierres encore plusieurs éclats pour finalement s'arrêter, retenu par un repli de terre. À ce moment, il a dépensé son énergie cinétique sous la forme d'échauffements de la terre et du roc aux endroits qu'il a heurtés, et de l'air qui opposait une résistance à son mouvement. Comment se présenterait alors ce phénomène, qui n'est certes pas rare, dans le monde inversé ? »

« Une pierre gît sur un repli de terrain. Tout à coup, les poussées caloriques venant des profondeurs, apparemment chaotiques, se heurtent de façon si étrange

qu'elles donnent un vigoureux élan de bas en haut et oblique à la pierre. L'air ne lui offre aucune résistance. Au contraire. En raison d'étranges échanges caloriques dans son propre sein, il lui laisse le champ libre, cède lui-même la place à son mouvement oblique et même le favorise par de petites poussées caloriques bien orientées et qui s'additionnent. Dans son mouvement, la pierre heurte un promontoire rocheux. Mais elle ne perd ni un fragment de sa substance, ni une partie de sa force. Au contraire. Par hasard, grâce à des poussées caloriques s'amassant dans la terre et l'air au même moment, une petite pierre est projetée à l'endroit du choc et, voilà que la petite pierre est poussée si près contre la nôtre, toujours par des bouffées caloriques, et les surfaces des brisures, en apparence irrégulières, s'adaptent si exactement les unes aux autres que les forces de cohésion entrent en action, que la petite pierre s'agglomère à la grosse en une masse compacte et que, grossie, véhiculée par des poussées caloriques bien orientées, la grosse pierre dépasse le promontoire rocheux qu'elle avait heurté et peut poursuivre sa trajectoire oblique avec une rapidité accrue. » Comme la pierre s'était auparavant brisée en éclats, ceux-ci se rassemblent à nouveau. L'ensemble se reforme et se pose à nouveau sur le promontoire, qui reprend sa forme, et ainsi de suite. Il décrit tout cela exactement. Il pense donc le processus à rebours. Et il cite encore plusieurs exemples de phénomènes qu'il pense à rebours. On le voit, il se donne un mal terrible, il fait de gros efforts.

« Un lièvre court dans la neige par un jour d'hiver ensoleillé et laisse derrière lui une trace qu'à beaucoup d'endroits le vent efface ; mais sur quelques pentes orientées au sud cependant, où la neige fond sous l'influence des rayons du soleil, puis regèle le soir, la piste est encore visible pendant des semaines, jusqu'à ce qu'enfin, avec la fonte générale des neiges, elle disparaisse tout à fait. Dans le « monde inversé », la piste du lièvre apparaîtrait d'abord, non pas entière, mais par fragments, visible çà et là tout d'abord sous forme d'encoches indistinctes dans la neige gelée (ou plutôt dans la glace s'allégeant progressivement pour devenir neige), puis, après des semaines, tandis que ces encoches se creuseraient progressivement davantage, se rapprochant dans leur forme de l'empreinte des pattes de lièvre aux points intermédiaires, du fait que par des poussées caloriques des flocons de neige sont projetés plus loin ; jusqu'à ce qu'enfin toute la ligne d'empreintes soit achevée, et que maintenant le lièvre, la tête en arrière et l'arrière-train devant, ne suit pas la ligne en courant, mais en opposition avec la traction de ses muscles, est constamment projeté le long de cette ligne, toujours par des poussées caloriques, projeté tout au long, avec tant d'art que toujours une patte de lièvre vient à tomber dans le moulage déjà achevé de la piste. Ce miracle n'est pas tout : aussi souvent que la patte sort de l'écrin, le creux, grâce à des poussées caloriques apparemment bien orientées, s'emplit de neige poudreuse si exactement qu'il s'établit une parfaite adéquation avec l'environnement, et que bientôt, sur le chemin parcouru par le lièvre, s'étend parfaitement lisse le champ de neige, comme s'il n'y avait jamais rien eu d'autre. »

Vous le voyez, il se donne du mal. Et il se dit encore : s'il faut déjà que je me

donne tant de mal pour un lièvre, qu'en serait-il, pense-t-il, pour toute une chasse à courre ?

« On remarque facilement que ce sont là des choses incroyables, sensiblement les mêmes que dans l'exemple pris à la nature inorganique, intensifiées seulement jusqu'au grotesque, au monstrueux. Et ce cas est cependant encore un exemple simple de formation de traces dues à des êtres organiques. Qu'on se représente seulement par exemple les traces que laisseraient, non pas un lièvre, mais toute une chasse à courre en hiver, avec de nombreux chasseurs, des traqueurs, des chiens, beaucoup de lièvres, plusieurs chevreuils, des cerfs, des renards, comment ces traces se croisent, se recouvrent, comment l'un écrase la trace de l'autre, si bien que par endroits il ne reste qu'une surface lisse, et ainsi de suite. Qu'on inverse maintenant ces phénomènes, qu'on remarque comment, en raison de ce que causent de façon apparemment semblable les poussées caloriques issues du chaos, il se forme des lignes différentes et qu'alors, chaque être vivant est poussé, projeté justement sur la ligne qui lui est conforme, le chevreuil sur celle-ci, le cerf sur celle-là, chaque chasseur sur la piste correspondant à sa chaussure, toujours par les poussées caloriques fusionnant, venant de la terre, de l'air, de l'intérieur des organismes, et l'on obtient alors enfin une pâle représentation de la portée du concept « formation de traces » dans notre « monde vertical », et non inversé.

Il se donne donc beaucoup de mal pour acquérir les représentations dont il a besoin. Celles-ci font monter bien des choses du subconscient de l'homme actuel. Vous voyez combien il est conforme à la nature que naisse la science de l'esprit, car combien souvent ai-je aussi montré par d'autres exemples qu'en son âme, l'homme est poussé dans cette direction. Il se donne du mal, on peut bien le dire, bien que cela soit pris dans le sens spirituel, il s'efforce à la sueur de son front de comprendre, au moins jusqu'à un certain point, ces processus se déroulant à l'envers. Il existe donc un tel penseur, car c'est un penseur, on ne peut le nier. En bonne logique, il est tout à fait possible de se représenter cela, mais c'est incroyable, dit-il. Ce qui signifie pour nous que c'est en contradiction avec ses habitudes de pensée ; ce qui signifie finalement : il ne peut absolument pas se représenter le monde spirituel. Alors il conclut :

« Oui, mieux encore ! Plaçons-nous dans la position où un complexe de faits, semblable au < monde inversé >, nous serait réellement imposé comme un fait par la contrainte impitoyable des expériences. »

L'homme se place donc dans la position où, voyant réellement son lièvre dans le monde physique, ou sa chasse à courre, il pourrait arriver un jour que dans ce monde physique qui est donc pour lui la seule réalité, il verrait les choses inversées. Supposons que quelqu'un se trouve vraiment un jour sur le plan physique devant un monde complètement inversé :

« Comment nous comporterions-nous en face de ce monde, comment tenterions-nous de l'expliquer ? Ce projet de pensées, précédemment esquissé, avec le principe de choc en retour absorbant la forme à l'avenir, il nous faudrait,

bien que le matériau de nos expériences nous y pousse constamment, le repousser parce qu'absurde. »

Il dit que ce serait effrayant, que nous ne pourrions pas penser cela, qu'il ne nous serait pas permis de le penser, et que pourtant nous le verrions ! Il se représente cette chose effrayante qu'il lui faudrait voir réellement s'il pénétrait dans le monde spirituel. Ce serait vraiment quelque chose d'effroyable si lui était imposé dans le monde physique ce qu'il se représente !

« Il ne nous resterait pas d'autre choix : il nous faudrait juger des prémices des formes (ici les humains, là-bas les renards, là des roses, etc.) apparemment spontanées, comme étant spontanées en apparence seulement, mais bien plutôt effectivement formées par des collocations téléologiques, consciemment calculées en fonction du but, des particules matérielles et des orientations de leur mouvement et de même le jeu étrange de leur convergence s'accomplissant sur leur voie pour donner des séries de formes toujours moins nombreuses et toujours inférieures. »

Il se représente donc l'ensemble en remontant jusqu'aux formes unitaires darwiniennes du commencement de la terre.

« Mais le but de cette force créatrice prévoyante et calculant à l'avance ? – Le soudain éveil de la forme et sa transition progressive vers la non-forme peut-il être une fin ? – Non, et encore une fois non ! – Les fins de l'ensemble doivent être de nature opposée. »

Et alors il s'interroge « Comment un tel monde m'apparaîtrait-il si je le voyais réellement ? » et il se répond sur ce point : « Le monde de l'expérience est la plaisanterie grotesque d'un démon universel incompréhensible auquel en nous tout est livré, à l'exception de la connaissance. »

Cette dernière, il se la réserve, car là, dit-il, il ne peut pas entrer. Les connaissances sont ses habitudes de pensée, il ne peut y entrer, il se les réserve. Mais le monde qu'il devrait voir inversé serait le spectacle grotesque d'un démon universel, du diable, ce serait le monde diabolique. Il a peur de ce qui devrait lui apparaître comme étant le diable. Là, vous avez vécu une fois dans une âme ce que j'ai souvent dit : ce qui retient, c'est la peur du monde spirituel. Il le dit : à l'instant où il verrait un monde physique qui serait semblable au monde spirituel, il le tiendrait pour le paradoxe d'un être diabolique. Et il en a peur.

« < Il faut qu'au-delà des limites de notre monde de l'expérience règne une autre loi universelle globale ! > – ce qui signifie : même un < monde inversé >, nous ne nous donnerions pas la peine de le comprendre selon des principes inversés. »

Que ferait donc le brave Ehrenfels s'il était transporté dans un monde qui prendrait la peine d'être pour lui physique ? Il dirait : non, je n'y crois pas ; je veux me le représenter dans l'autre sens, je ne veux pas l'accepter. Et c'est aussi ce que font les gens avec le monde spirituel ; ils ne veulent pas vraiment l'accepter quand

ils voient les choses autrement que dans le présent.

« Nous estimerions qu'il (ce monde) est une exception, une enclave à contre-courant dans le cours général des événements, et à ce cours global des événements du monde, nous attribuerions à nouveau les traits physionomiques qui nous apparaissent en soi crédibles. »

On prendrait donc position et on dirait : non, ce monde nous mystifie certes avec un démon, mais nous ne le croyons pas ; nous nous le représentons dans l'autre sens ; nous nous le représentons comme nous en avons l'habitude.

Vous voyez ici toute l'opposition que fait un philosophe à ce qui doit nécessairement venir. Il est bon de saisir sur de pareils points la marche de l'évolution humaine. Il en est bien ainsi, mes chers amis : ce qui doit être selon la science de l'esprit, cela arrive. Et s'il a été montré ici souvent, à l'aide des symptômes les plus différents, que les humains, dans leur conscience supérieure, se défendent contre l'esprit, ils commencent, dans leur subconscient, à se tourner vers lui. Ils s'abusent seulement eux-mêmes et le nient encore. On n'attendra plus longtemps : ils ne pourront plus le nier, cet esprit, car déjà, et même par contrainte, les pensées des hommes sont orientées vers lui, ce qu'on peut voir justement avec un cas comme la *Cosmogonie* de Christian von Ehrenfels.

Je voulais aussi parler de ce livre parce qu'il vient de paraître, et qu'on en parlera certainement beaucoup prochainement. Bien qu'il soit rédigé dans un langage de philosophe difficile à lire, on en parlera beaucoup et probablement partout de façon ridicule, parce qu'on ne saisira pas les relations. J'ai voulu, dans notre contexte, attirer l'attention sur la *Cosmogonie* de Christian von Ehrenfels pour que soit dit une fois ce qu'il faut dire conformément au contenu. Nous avons affaire à un philosophe qui a enseigné depuis de longues années la philosophie à l'Université de Prague. Ce livre est paru en 1915. Dans l'avant-propos, il parle de sa propre évolution, des philosophes moins récents auxquels il doit ceci ou cela, et avec lesquels il est, en tant que philosophe, plus ou moins d'accord. À la fin de cet avant-propos, et après avoir mentionné qu'il doit à Franz Brentano [\[19\]](#) et à Meinong, donc à ses aînés, ceci ou cela, il dit ce qui suit :

« Par contre, j'ai à situer le poids de ma dette de reconnaissance dans une direction qui, d'après la conception courante, se trouve fort éloignée de la philosophie. Dans ma vie, j'ai consacré à l'acquisition intérieure de la musique allemande une bien plus grande quantité d'énergie psychique qu'à celle de la littérature philosophique. » Cette confession, il la formule en qualité de professeur de philosophie ! « Et je ne le regrette pas, me trouvant actuellement dans la seconde moitié de la sixième décennie de cette vie », il a donc bien plus de 50 ans. « Au contraire, j'y vois plutôt une des sources de ma productivité », et il n'est productif qu'en philosophie ! « Car si l'interprétation de la musique que donne Schopenhauer, celle d'une objectivation particulière de la volonté universelle, devra bien être refusée sous cette forme, elle met cependant, selon son intention, comme il me paraît, le doigt sur le cœur de la chose. Le musicien vraiment

productif est, dans ses manifestations, plus proche de l'esprit universel que d'autres mortels. Celui qui, de ces < autres >, croit comprendre la langue métaphysique de la musique, ressent comme une urgente responsabilité de traduire le sens qu'il a perçu pour ses contemporains, dans les outils de compréhension conceptuels qui lui sont familiers.

« Si l'on entend par religion une propriété spirituelle qui confère à son possesseur confiance dans le monde, force morale et fermeté intérieure, la musique allemande a été pour moi, à travers une génération, la religion d'une époque agnostique, sans métaphysique et sans foi, à partir du jour où intérieurement je me suis définitivement détaché du dogme catholique, en 1880, jusqu'aux semaines, au printemps 1911, où m'apparurent les contours de la doctrine métaphysique présentée ici. »

Et cette doctrine métaphysique part du paradoxe de la réversion, de l'impossibilité d'inverser les représentations.

« Oui, la musique allemande est pour moi, encore aujourd'hui, une religion, en ce sens que, même si tous les arguments de cet ouvrage étaient réfutés, je ne succomberais pas au désespoir, mais resterais convaincu d'avoir, avec cette confiance universelle dont cet ouvrage est issu, parcouru la voie essentiellement juste, *convaincu, parce que la musique allemande existe*. Car un monde qui a produit *cela*, doit être, de par sa nature la plus profonde, bon et digne de confiance.

« La musique de la messe en si mineur, la musique, pour la scène du Commandeur, la Troisième, la Cinquième, la Septième, la Neuvième Symphonie, la musique de Tristan, de l'Anneau, de Parsifal, cette musique-là ne peut pas être récusée, car elle est réalité, vie jaillissante. Que leurs créateurs en soient remerciés ! Que vivent ceux qui soient appelés à étancher la soif d'éternité en puisant à leur source miraculeuse ! La meilleure chose que j'ai jamais pu créer, et je tiens cet ouvrage pour cette meilleure chose, n'est qu'une mince rétribution pour la plénitude que j'en ai reçu ». Reçu de la musique.

Et je suis persuadé, mes chers amis, que cette manière particulière de s'opposer au monde spirituel, comme le fait un philosophe, ne peut se trouver que chez un esprit de cette nature, qui a vis-à-vis de la musique, en cette époque matérialiste, l'attitude d'Ehrenfels. Car ce qui se passe dans l'âme humaine, même si en apparence cela s'oriente vers les domaines les plus divers, est relié par des liens profonds. Je voulais vous présenter ici un exemple qui montre comment un croyant, pas seulement un auditeur, un croyant de l'élément musical moderne, contraint de laisser animer son âme par les habitudes de pensée matérialistes, a vis-à-vis de cet élément musical une autre attitude que celui qui n'est pas un tel croyant. C'est seulement quand on explore les relations pleines de mystère au sein de l'âme humaine, qui apportent à cette vie de l'âme humaine tant d'harmonies et de disharmonies, qu'on peut progressivement s'approcher de l'énigme de l'homme et de la vie.



NEUVIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 15 août 1916

Nous nous sommes employés à apprendre comment l'homme se situe dans le monde par ses zones sensorielles, par ses organes de vie, et nous avons tenté d'envisager quelques-unes des conséquences de la réalité qui est le fondement de ces connaissances. Nous nous sommes surtout guéris de la conception courante propre notamment à ceux qui se prétendent spiritualistes, à savoir que tout ce qu'ils croient devoir mépriser, ils l'affectent du terme « la matière », « le sensible ». Car nous avons vu qu'ici-bas, dans le monde physique, il est donné à l'homme dans ses organes inférieurs et dans ses activités inférieures justement un reflet d'activités et de relations supérieures. Nous avons bien dû considérer le sens du toucher, le sens de la vie, tels qu'ils sont actuellement, comme très liés au monde terrestre ; et de même le sens du moi, le sens du penser, le sens du langage. Mais ce que nous trouvons dans la sphère terrestre physique comme étant les sens qui ne servent qu'intérieurement l'organisme corporel : sens du mouvement, sens de l'équilibre, sens de l'odorat, sens du goût, jusqu'à un certain degré aussi sens de la vue, ces sens justement, nous avons dû nous accommoder de les considérer comme quelque chose qui devient grand et important dans le monde spirituel quand nous avons passé par la mort.

Nous avons souligné que, grâce au sens du mouvement, nous nous déplaçons dans le monde spirituel parmi les êtres des différentes Hiérarchies selon les forces d'attraction ou de répulsion qu'ils exercent sur nous, et qui s'expriment dans les sympathies et les antipathies que nous vivons après la mort. Le sens de l'équilibre ne nous maintient pas seulement dans un équilibre physique, dans le corps physique, mais aussi dans un équilibre moral vis-à-vis des êtres et des influences du monde spirituel. Et ainsi les autres sens : sens du goût ; sens de l'odorat, sens de la vue. Et dans la mesure justement où le spirituel caché intervient dans le monde physique, nous ne pouvons nous adresser aux sens supérieurs pour en recevoir une explication, il nous faut nous tourner vers ce qu'on appelle les zones sensorielles inférieures. Certes, il n'est à présent pas possible de parler de nombreuses choses importantes dans ce domaine, car les préjugés sont aujourd'hui si grands qu'il suffit de formuler justement des choses importantes et

intéressantes dans un sens spirituel supérieur pour être mal compris et accusé de tous les maux. Il me faut donc provisoirement éviter de donner des indications sur des phénomènes pourtant intéressants du domaine des sens et liés à des faits importants de la vie.

Sous ce rapport, les circonstances étaient dans le passé plus favorables. Certes, les possibilités de diffusion des connaissances n'existaient pas comme aujourd'hui. Aristote pouvait parler de certaines vérités beaucoup plus librement qu'il n'est possible aujourd'hui, où ces vérités sont prises immédiatement dans un sens personnel en éveillant des sympathies ou des antipathies personnelles. Vous trouvez par exemple dans les œuvres d'Aristote des vérités qui touchent profondément à l'homme, et qu'on ne pourrait guère développer aujourd'hui devant un grand auditoire ; des vérités auxquelles j'ai fait allusion dans nos dernières considérations en disant : les Grecs connaissaient encore davantage les liens entre le psychique-spirituel et le physique-corporel sans tomber dans le matérialisme. Vous pouvez trouver par exemple dans les écrits d'Aristote [{20}](#) de très belles descriptions de la forme extérieure des hommes courageux, des lâches, des coléreux et des grands dormeurs. D'une certaine juste manière sont décrits les cheveux, le teint, la sorte de rides des courageux et des lâches, quelle forme a le corps des grands dormeurs, et ainsi de suite. Décrire cela causerait déjà aujourd'hui des difficultés, d'autres choses encore plus. C'est pourquoi aujourd'hui, où les hommes sont devenus si personnels et sous bien des rapports veulent s'aveugler directement sur la vérité en raison de ce sentiment personnel, quand on veut, dans certaines circonstances, décrire ce qui est vrai, il faut s'étendre davantage sur les généralités.

Toute manière d'être, toute activité humaine peuvent être comprises dans une certaine optique quand on pose de la bonne manière les questions nécessaires à ce que nous avons placé devant notre âme au cours de nos dernières considérations. Nous avons dit par exemple : les zones sensorielles, telles qu'elles sont aujourd'hui en l'homme, sont en quelque sorte des domaines séparés et au repos, comme les constellations du zodiaque dans l'espace sidéral, à l'inverse de ce qui apparaît dans les planètes qui tracent leurs orbites et cheminent rapidement. Les zones sensorielles sont donc en quelque sorte cernées par des limites fixes, tandis que les processus de vie passent à travers tout l'organisme et tracent leurs cercles dans les différentes zones sensorielles, ce qui signifie qu'elles animent ces activités de leur force.

Mais nous avons aussi dit que sur l'ancienne Lune, nos actuels organes sensoriels étaient encore des organes de vie ; qu'ils ont encore agi en tant que tels, et que nos actuels organes de vie étaient encore à cette époque de nature surtout psychique. Pensez maintenant à ce qui a déjà été souvent souligné : il existe dans la vie humaine un atavisme, une sorte de retour aux habitudes, aux particularités de ce qui a existé autrefois, dans le cas présent pendant l'ancienne Lune, et était conforme à la nature ; une sorte de rechute. Nous savons qu'il existe une rechute atavique dans la manière de voir rêveuse, imaginative, de l'époque lunaire. Cette

rechute atavique aux visions lunaires, il faut aujourd'hui la qualifier de pathologique.

Je vous prie maintenant de retenir rigoureusement ceci : ce ne sont pas les visions elles-mêmes qui sont pathologiques, car sinon il faudrait qualifier ainsi de pathologique tout ce que l'homme a vécu durant l'époque lunaire, où il vivait entièrement dans de telles visions, et l'on serait obligé de dire que pendant cette période lunaire, l'homme a subi un processus pathologique, et en outre de pathologie psychique, qu'il était fou pendant la période lunaire. Ce serait naturellement une absurdité complète ; on ne peut pas dire cela. L'élément pathologique n'est pas inhérent aux visions elles-mêmes, il réside dans le fait qu'étant présentes dans l'actuelle organisation terrestre de l'homme, elles ne sont plus supportées, qu'elles sont utilisées par cette organisation terrestre d'une façon qui ne convient pas à des visions lunaires. Pensez bien que quand quelqu'un a une vision lunaire, celle-ci n'est en réalité propre qu'à conduire vers un sentiment, vers une activité, vers un acte qui corresponde à la Lune. Mais l'élément pathologique réside dans le fait qu'ayant eu une vision lunaire ici sur la terre, il accomplit des choses qu'on ne peut faire qu'avec un organisme terrestre. Et il ne le fait que parce que son organisme terrestre ne supporte pas la vision quand il en est en quelque sorte imprégné.

Prenez un cas très frappant : quelqu'un est amené à avoir une vision. Au lieu de rester calme et de la contempler intérieurement, il l'utilise en l'appliquant au monde physique, alors qu'elle n'est applicable qu'au monde spirituel, et se comporte en conséquence corporellement. C'est-à-dire qu'il devient furieux parce que la vision imprègne son corps de forces, ce qu'elle ne devrait pas faire. Vous avez là un cas frappant. Elle devrait rester dans les limites de la région dans laquelle elle vit, et elle ne le fait pas, cette vision atavique, quand elle n'est pas supportée par le corps physique. Lorsque le corps physique est trop faible pour supporter la vision, un état de faiblesse s'établit. Lorsqu'il est assez fort pour la supporter, il affaiblit la vision. Elle n'a pas alors le caractère grâce auquel elle fait croire qu'elle est comme un objet ou un processus du monde sensible ; cela, elle le fait croire en effet à celui qui devient alors malade. Lorsque donc l'organisme physique est si fort qu'il triomphe de la tendance de la vision à mentir, il se produira ce qui suit : l'homme sera assez fort pour se comporter vis-à-vis du monde de façon analogue à ce qui se passait pendant l'ancienne Lune, et il pourra cependant adapter ce comportement à l'organisme actuel.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que l'homme modifiera un peu intérieurement son zodiaque des douze zones sensorielles. Il le modifiera de telle façon que dans ce zodiaque avec ses douze zones, il s'accomplira plus de processus de vie que de processus sensoriels ou, pour mieux dire, qu'il s'effectuera des processus qui stimuleront certes le processus sensoriel, mais le modifieront dans la zone sensorielle pour en faire un processus de vie ; donc libéreront le processus sensoriel du caractère mort qu'il a aujourd'hui et le rendront vivant, de sorte que l'homme, en voyant, fera une expérience vivante ; qu'il entendra, et que dans cette

audition quelque chose vivra comme ce qui vit ordinairement dans l'estomac et sur la langue, de même dans l'œil et dans l'oreille. Les processus sensoriels sont ainsi mis en mouvement. Leur vie est stimulée. Cela peut tranquillement se faire. Alors est incorporé à ces organes sensoriels quelque chose de ce que sinon seuls les organes de vie ont au même degré. Les organes de vie sont intérieurement fortement imprégnés de sympathie et d'antipathie. Songer combien la vie tout entière dépend de la sympathie et de l'antipathie ! On accepte une chose, on refuse l'autre. Les forces de sympathie et d'antipathie que déploient ordinairement les organes de vie affluent de nouveau dans les organes des sens. L'œil ne voit pas seulement le rouge, il ressent avec la couleur de la sympathie ou de l'antipathie. L'imprégnation par la vie reflue vers les organes des sens. Si bien que nous pouvons dire que ceux-ci redeviennent d'une certaine façon des zones de vie.

Il faut aussi que les processus de vie soient transformés. Cela s'effectue quand ils reçoivent une plus grande intensité d'âme que celle qu'ils ont pour la vie terrestre. Alors les trois processus de vie, respiration, réchauffement, nutrition, sont en quelque sorte rassemblés et animés d'âme, ils apparaissent alors davantage de nature psychique. Lors de la respiration ordinaire, on aspire l'air grossièrement matériel, lors du réchauffement ordinaire la chaleur et ainsi de suite. Mais maintenant, il se forme une sorte de symbiose, c'est-à-dire que les processus de vie forment une unité quand ils sont imprégnés d'âme. Ils ne sont pas séparés comme dans l'organisme actuel, ils forment une sorte d'ensemble. Une communauté intime englobe en l'homme la respiration, le réchauffement, la nutrition, non pas la nutrition grossière, mais quelque chose qui est un processus nutritif ; ce processus se déroule, mais on n'a pas besoin pour cela de manger, il ne se déroule pas non plus isolément comme pendant le repas, il est lié à d'autres processus.

Les quatre autres processus de vie sont rassemblés de la même façon. Sécrétion, conservation, croissance, reproduction sont reliées et forment à nouveau un processus doué d'âme, un processus de vie qui donc est davantage de nature psychique. Ces deux parties peuvent à nouveau se relier, si bien que les processus de vie n'agissent pas tous ensemble, mais qu'ils sont répartis en trois et quatre qui exercent ensemble leur action.



C'est ainsi que naissent, analogues, mais non pas identiques à ce qu'il y a maintenant sur terre, des forces de l'âme qui ont le caractère du penser, du sentiment et du vouloir : trois également. Mais différentes ; non pas le penser, le sentiment et le vouloir comme sur la terre ; un peu différentes. Ce sont davantage des processus de vie, et non pas isolés comme sur la terre. Le processus est très intérieur, très subtil, tel qu'il s'effectue en l'homme lorsqu'il supporte ce qui est comme une rechute dans la Lune, où il ne se produit pas de visions, et que pourtant il s'effectue une façon semblable, légèrement semblable de comprendre, où les zones sensorielles deviennent zones de vie, et les processus de vie des processus psychiques. D'ailleurs l'homme ne peut pas rester toujours ainsi, car alors il serait inutilisable pour la terre. Il est en effet adapté à celle-ci du fait que ses sens et ses organes de vie sont tels que nous les avons décrits. Mais dans certains cas, l'être humain peut se donner cette forme, et quand il le fait, quand la forme tient compte davantage du vouloir, c'est la création esthétique qui apparaît chez lui, quand la forme tient compte davantage de la compréhension, de la perception, c'est la jouissance esthétique.

Le comportement esthétique réel de l'homme est tel que les organes des sens sont d'une certaine façon vivifiés, et les processus de vie imprégnés d'âme. Ceci est une vérité très importante concernant l'homme, car elle propose beaucoup de choses à notre faculté de compréhension. Cette vie plus vigoureuse des organes des sens et cette vie différente des zones sensorielles, autre que ce n'est le cas d'ordinaire, il nous faut les chercher dans l'art et dans la jouissance artistique. Et il en va de même avec les processus de vie qui dans la jouissance artistique sont plus

imprégnés d'âme que dans la vie ordinaire. Parce qu'à notre époque matérialiste on ne considère pas ces choses conformément à la réalité, l'importance de toute cette modification qui s'effectue en l'homme quand il vit dans la réalité artistique ne peut être pleinement saisie. Aujourd'hui, on considère en effet l'homme plus ou moins comme un être grossièrement achevé. Mais dans certaines limites, il est pourtant variable. Et c'est ce que montre une variabilité comme celle que nous avons maintenant considérée.

Quand vous avez quelque chose comme ce qui vient d'être exposé, vous y trouvez encloses de très amples vérités. Pour en citer seulement une : les sens qui sont précisément organisés le plus en vue du plan physique doivent subir la transformation la plus grande lorsqu'ils sont en quelque sorte à moitié ramenés à l'existence lunaire. Le sens du moi, le sens du penser, le sens du toucher grossier, il faut, parce qu'ils sont très vigoureusement adaptés au monde physique terrestre, qu'ils se transforment complètement s'ils doivent servir la constitution de l'homme qui refait ce parcours menant à mi-chemin de l'époque lunaire.

Tels que dans la vie nous sommes devant le moi, et devant le monde des pensées, nous ne pouvons déjà plus l'être utilement par exemple dans l'art. C'est tout au plus dans le domaine de quelques arts secondaires que peut s'établir un rapport au moi et à la pensée semblable à celui de la vie terrestre physique ordinaire. Décrire un homme, faire son portrait d'après son moi directement, tel qu'il est dans la réalité, cela ne donne pas une œuvre d'art. Il faut que l'artiste fasse quelque chose de ce moi, le fasse passer par un processus grâce auquel il le dégage de la spécialisation dans laquelle il vit aujourd'hui sur la terre, il faut qu'il lui confère une signification générale, qu'il lui donne quelque chose de typique. Cela, l'artiste le fait de lui-même. De même, il ne peut pas donner directement au monde des pensées une expression artistique comme on le fait pour le monde terrestre ordinaire ; car sinon il ne produira pas d'œuvre poétique, ni d'une manière générale, aucune création artistique, mais tout au plus un enseignement, une œuvre didactique, qui ne peut jamais être une œuvre d'art au vrai sens du mot. Les transformations auxquelles se livre l'artiste sur ce qui est là sont une certaine façon de redonner vie aux sens dans la direction que j'ai indiquée ici.

Mais quand on envisage cette transformation des sens, il y a encore quelque chose à quoi nous devons penser. Les processus de vie interfèrent les uns sur les autres, disais-je. De même que les planètes s'occultent réciproquement et que leurs rapports leur donnent une signification, tandis que les constellations ne varient pas, les zones sensorielles, quand elles passent en quelque sorte à la vie planétaire de l'homme, deviennent mobiles, vivantes, elles acquièrent des relations entre elles, et c'est pourquoi la perception artistique ne concerne pas des zones sensorielles particulières comme la perception terrestre ordinaire. Les sens particuliers aussi entrent dans certaines relations. Prenons un cas quelconque, par exemple la peinture.

Pour une observation issue de la véritable science de l'esprit, il apparaît ceci :

dans l'observation sensorielle ordinaire, on a affaire pour la vue et pour le sens de la chaleur, pour le sens du goût et pour l'odorat, à des zones sensorielles isolées. Elles sont séparées. Dans la peinture, il s'accomplit une étrange symbiose, une étrange fusion de ces zones sensorielles, cependant pas dans les organes caractéristiques, mais dans leurs prolongements, comme je l'ai esquissé dans des conférences précédentes.

Le peintre ou l'amateur de peinture ne regarde pas seulement le contenu de la couleur, le rouge ou le bleu ou le violet, il goûte réellement la couleur, mais pas avec l'organe grossier, sinon il faudrait qu'il la lèche de sa langue ; il ne le fait pas. Mais avec tout ce qui est lié à la sphère de la langue, il se passe quelque chose qui est subtilement semblable au processus du goût. Donc, quand vous regardez simplement un perroquet vert au moyen du processus d'assimilation sensoriel, vous voyez avec vos yeux la qualité verte de la couleur. Mais si vous savourez une peinture, il s'accomplit un subtil phénomène imaginatif dans ce qui se situe derrière votre langue, appartient encore au sens gustatif et participe au processus visuel. Ce sont des processus subtils analogues à ce qui se passe quand vous goûtez un mets et l'absorbez. Non pas ce qui se passe sur la langue, mais ce qui s'y rattache ensuite, des processus physiologiques subtils s'accomplissent en même temps que la perception visuelle, si bien que le peintre « goûte » réellement la couleur au sens psychique profond du terme. Et il sent la nuance qui affecte la couleur, mais pas avec le nez : avec ce qui se passe dans les profondeurs psychiques de l'organisme chaque fois qu'on sent. C'est ainsi que s'effectuent des jonctions des zones sensorielles, du fait que celles-ci deviennent davantage des processus de vie, se transforment en zones vitales.

Quand nous lisons une description de l'aspect de quelque chose ou de ce qui se passe à son sujet, nous laissons agir notre sens du langage, le sens du mot, par lequel nous sommes informés de telle ou telle chose. Quand nous écoutons un poème et que nous l'écoutons comme on le fait d'une simple information, nous ne comprenons pas le poème. Celui-ci se manifeste certes de façon à être perçu par le sens du langage, mais quand seul le sens du langage s'applique au poème, nous ne le comprenons pas. Il faut qu'en outre soient mobilisés le sens de l'équilibre et le sens du mouvement imprégnés d'âme ; précisément imprégnés d'âme. Alors, il se produit à nouveau des fusions, des actions communes des organes des sens, tout le champ sensoriel passant dans la zone de vie. Et il faut que tout cela soit accompagné de processus de vie animés par l'âme, transformés en psychisme, mais qui n'agissent pas de la même façon que les processus de vie ordinaires du monde physique.

Lorsque quelqu'un, en écoutant un morceau de musique, intensifie le quatrième processus de vie au point de transpirer, cela va trop loin ; cela ne relève plus de l'esthétique, car l'excrétion va jusqu'à devenir physique. Mais premièrement les choses ne doivent pas aller jusque là, le processus doit se dérouler comme un processus psychique, se dérouler exactement comme celui qui est à la base de l'excrétion physique, et deuxièmement l'excrétion ne doit pas fonctionner seule, il

faut que les quatre processus, mais tous psychiques, que sont sécrétion, croissance, conservation et reproduction s'effectuent tous les quatre ensemble. Les processus de vie deviennent donc des processus plus psychiques.

D'une part, la science de l'esprit aura à donner à l'évolution de la terre une orientation vers le monde spirituel, sans laquelle, comme nous avons vu par bien des points différents, l'humanité dégénérera. Mais d'autre part, il faut que soit aussi apportée par la science de l'esprit la faculté de saisir, de comprendre le physique avec l'esprit. Car le matérialisme a non seulement amené ceci qu'on ne peut plus vraiment atteindre le spirituel, mais aussi qu'on ne peut plus comprendre le physique. Car en toute réalité physique vit l'esprit, et quand on ne sait rien de l'esprit, on ne peut pas comprendre le physique. Songez : ceux qui ne savent rien de l'esprit, que savent-ils du fait que toutes les zones sensorielles peuvent se transformer au point de devenir processus psychiques et que les processus de vie peuvent se transformer au point d'apparaître comme des processus psychiques ? Que savent aujourd'hui les physiologistes de ces subtils phénomènes en l'être humain ?

Le matérialisme a peu à peu conduit à négliger tout ce qui est concret et à en venir à des abstractions, et ces abstractions, on les laisse aussi tomber peu à peu. Au début du 19^e siècle, on parlait encore de force vitale, de force de vie. Naturellement, on ne peut rien faire d'une pareille abstraction, car on ne comprend la chose que quand on entre dans le concret. Quand on a pleinement saisi les sept processus de vie, alors on a la réalité, et ce dont il s'agit, c'est d'avoir à nouveau le réel. En renouvelant toutes sortes d'abstractions comme l'« élan vital » ou d'autres affreuses abstractions qui n'expriment rien, mais ne sont que des aveux d'incapacité de connaître, on ne fera que conduire l'humanité toujours davantage dans le matérialisme le plus grossier, bien que peut-être on veuille faire le contraire, et peut-être même vers un matérialisme mystique. Pour la prochaine phase de l'évolution de l'humanité, il s'agit de véritable connaissance, de la connaissance des faits qui ne sont issus que du monde spirituel. Et il nous faut vraiment avancer en ce qui concerne l'appréhension spirituelle du monde.

Il faut ici tout d'abord nous remémorer le bon Aristote, qui était encore plus proche de l'ancienne conception que les humains d'aujourd'hui. À propos de ce vieil Aristote, je vais vous rappeler un fait singulier. On a écrit toute une bibliothèque sur la catharsis, par laquelle il voulait décrire ce qui est le fondement de la tragédie. Aristote dit : « La tragédie est une présentation cohérente de faits de la vie humaine dont le cours éveille les mouvements affectifs de la crainte et de la compassion ; mais dès lors, l'âme est, par le déroulement de la crainte et de la compassion, conduite à se purifier de ces mouvements affectifs. » Il a été beaucoup écrit là-dessus à l'époque du matérialisme, parce qu'on ne possédait pas l'organe permettant de comprendre Aristote. Seuls ont eu raison ceux qui se sont rendu compte qu'en fait, à sa manière, et non dans l'esprit des actuels matérialistes, Aristote entend par « catharsis » une expression à demi médicale.

Parce que les processus de vie deviennent des processus psychiques, les faits de la tragédie signifient vraiment pour l'assimilation esthétique des impressions de la tragédie un éveil, gagnant jusqu'au corporel, des processus qui accompagnent ordinairement sous forme de processus de vie la crainte et la compassion. Et ces mouvements affectifs de vie sont purifiés, c'est-à-dire en même temps imprégnés d'âme par la tragédie. Toute la nature psychique du processus de vie est incluse dans cette définition d'Aristote. Et si vous lisez davantage la *Poétique* d'Aristote vous verrez qu'y vit, n'étant pas inspiré par notre mode de connaissance moderne, mais par l'antique tradition mystique, quelque chose comme un souffle de cette compréhension profonde de l'homme esthétique. À la lecture de la *Poétique* d'Aristote, on est touché par la vie immédiate bien plus encore qu'on peut l'être aujourd'hui en lisant quelque traité des esthéticiens habituels qui ne font que fureter et tourner autour des choses sans les approcher.

Il y a, à nouveau, un point culminant important de la compréhension de l'homme esthétique chez Schiller ^[21] dans ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*. L'époque était alors plus abstraite. C'est maintenant seulement que nous avons à ajouter à l'idéalisme ce qui est concret dans l'esprit, le spirituel. Mais quand nous regardons ce caractère plutôt abstrait du temps de Goethe et de Schiller, nous voyons cependant dans les abstractions qui se trouvent dans ses *Lettres esthétiques* quelque chose de ce qui a été dit ici, si ce n'est qu'ici le processus est en apparence descendu davantage dans le matériel ; mais seulement parce que cette réalité matérielle doit être imprégnée plus encore par la force du spirituel saisi avec intensité. Que dit Schiller ? Il dit ceci : l'être humain, tel qu'il vit ici sur terre, a deux instincts fondamentaux : l'instinct de la raison et l'instinct naturel. Par une nécessité naturelle, l'instinct de la raison agit logiquement. On est contraint de penser d'une certaine façon, on ne dispose d'aucune liberté pour penser ; car à quoi bon, dans ce domaine de la nécessité de raison, parler de liberté, dès lors qu'il est interdit de penser que trois fois trois font dix, mais bien neuf. La logique signifie la nécessité rigoureuse de la raison. Si bien que Schiller dit : lorsque l'homme s'incline devant la pure nécessité de raison, il se trouve sous la contrainte de l'esprit.

À la nécessité de la raison, Schiller oppose le besoin des sens qui vit dans toutes les pulsions, dans les émotions. Alors, l'homme n'obéit pas non plus à sa liberté, mais à la nécessité naturelle. Schiller cherche alors l'état médian entre la nécessité de la raison et la nécessité naturelle. Et cet état intermédiaire, il le trouve dans l'état où la nécessité de la raison s'incline en quelque sorte vers ce qu'on aime et n'aime pas, où l'on ne suit plus la nécessité rigide et logique quand on pense, mais l'élan intérieur poussant à relier ou à ne pas relier entre elles les représentations, comme c'est le cas dans la création esthétique des formes. Mais à son tour, la nécessité naturelle émerge. Ce n'est plus alors le besoin sensoriel auquel on obéit comme sous la contrainte, mais ce besoin s'imprègne d'âme, se spiritualise. L'être humain ne veut plus seulement ce que veut son corps, c'est la jouissance sensorielle qui est spiritualisée. C'est ainsi que la nécessité de la raison et la

nécessité naturelle se rapprochent.

Il faut naturellement que vous lisiez vous-mêmes cela dans les *Lettres esthétiques* de Schiller, qui comptent parmi les productions philosophiques les plus remarquables de l'évolution du monde. Dans ce que Schiller expose là vit déjà ce que nous avons entendu ici, mais sous la forme d'une abstraction métaphysique. Ce que Schiller appelle libérer de sa rigidité la nécessité de la raison, cela vit dans les zones sensorielles vivifiées qui sont ramenées à nouveau jusqu'au processus de vie. Et ce que Schiller appelle la spiritualisation du besoin naturel, il vaudrait mieux qu'il dise l'imprégnation par l'âme, cela vit ici quand les processus de vie agissent comme des processus psychiques. Les processus de vie deviennent plus psychiques, les processus sensoriels plus vivants. Voilà le véritable phénomène qui, désormais formulé en concepts abstraits, en constructions conceptuelles, se trouve dans les *Lettres esthétiques* de Schiller, comme il fallait que ce soit encore à l'époque, où l'on n'était pas encore suffisamment fort spirituellement dans ses pensées au point de descendre assez avant dans le domaine où vit l'esprit comme le voyant peut le voir : où ne sont pas opposés l'esprit et la matière, mais où l'on reconnaît que l'esprit parcourt en tous points la matière, si bien qu'on ne peut nulle part trouver une matière dépourvue d'esprit.

La simple observation par les pensées n'est rien de plus, parce que l'être humain n'est pas capable de rendre ses pensées si fortes, c'est-à-dire spirituellement si denses, si spirituelles, que la pensée dompte la matière et donc pénètre dans la véritable substance. Schiller n'est pas encore capable de discerner que les processus de vie peuvent réellement agir comme des processus psychiques. Il n'est pas encore capable d'aller assez loin pour voir comment ce qui agit dans la matière en tant que nutrition, réchauffement, respiration, peut prendre forme, vivre et jaillir plein d'âme, et cesse alors d'être matériel, de sorte que les particules matérielles s'éparpillent sous la puissance des concepts avec lesquels on se saisit des processus matériels. Et Schiller n'est pas davantage capable d'élever le regard vers la logique en ne la laissant vraiment pas agir en elle-même simplement sous la forme d'une dialectique conceptuelle, mais en vivant, dans cette évolution qui peut être atteinte par l'initiation, le spirituel comme son propre processus, pénétrant ainsi vraiment en vivant dans ce qui sinon est simple connaissance. Ce qui vit dans les lettres esthétiques de Schiller, c'est pour cette raison un « je n'ose pas bien m'approcher du concret ». Mais les pulsations l'animent, c'est ce qu'on saisit plus exactement quand on tente d'appréhender le vivant par le spirituel, et le matériel par le vivant.

Ainsi voyons-nous dans tous les domaines comment la totalité de l'évolution tend vers ce que veut la science de l'esprit. Lorsqu'au tournant du 18^e au 19^e siècle apparut une philosophie modelée plus ou moins à l'aide de concepts, dans cette philosophie vivaient les désirs d'un concret plus vigoureux, mais qui ne peut encore être atteint. Et la force s'étant tout d'abord tarie, on tomba avec l'aspiration, avec le désir d'un concret plus vigoureux, dans le matérialisme

grossier du milieu du 19^e siècle et de sa seconde moitié. Mais il faut saisir ceci : que le spiritualisme ne peut pas consister simplement à orienter vers l'esprit, mais à triompher de la matière et à reconnaître l'esprit dans cette matière. Cela se fait grâce à de telles connaissances. Vous en voyez les tout autres conséquences. Vous en déduisez que l'homme esthétique a place dans l'évolution terrestre de telle façon que d'une certaine manière, il s'élève au-dessus d'elle pour pénétrer dans un autre monde. Et cela est important. L'homme qui pense esthétiquement ou qui agit esthétiquement ne fait pas ce qui est parfaitement adapté à la terre, mais il élève en quelque sorte sa sphère au-dessus de la sphère terrestre. Et par là nous abordons, avec l'esthétique, plus d'un profond secret de l'existence.

Quand on dit une pareille chose, cela devient en fait ce qui d'un côté touche aux plus hautes vérités, mais qui d'autre part peut rendre un son presque stupide, fou, insensé. Mais on ne comprend pas la vie si l'on recule lâchement devant les vérités réelles. Prenez une œuvre d'art quelconque, la Madone Sixtine, la Vénus de Milo, si c'est réellement une œuvre d'art, ce n'est pas tout à fait de la terre, c'est dégagé des événements de la terre, cela est tout à fait évident. Oui, quelle est la force qui y vit ? Qu'est-ce qui vit dans une Madone Sixtine, dans une Vénus de Milo ? Une force qui est aussi présente en l'homme, qui seulement n'est pas tout à fait adaptée à la terre. Si tout en l'homme n'était adapté qu'à la terre, il ne pourrait pas vivre sur un autre plan. Il ne parviendrait jamais jusqu'à Jupiter si en lui tout était adapté à la terre. Tout n'est pas adapté à la terre, et pour le regard de l'occultiste, tout n'est pas en l'homme en accord avec ce qu'est l'homme terrestre. Ce sont des forces mystérieuses qui justement donneront un jour à l'homme l'élan qui lui fera dépasser l'existence terrestre. Mais l'art non plus ne peut être compris que si on le saisit dans sa tâche qui est d'orienter au-delà de ce qui est seulement terrestre, au-delà de la simple adaptation à la terre, là où est réel ce qui réside dans la Vénus de Milo ^{22}.

On ne s'approche pas d'une réelle compréhension du monde si l'on n'envisage pas ce qui doit nécessairement être considéré, alors que l'être humain progresse vers l'avenir et ses exigences spirituelles. On vit encore aujourd'hui beaucoup sous l'influence d'un parti-pris : lorsque quelqu'un dit quelque chose de logique, qui peut être logiquement démontré, alors la chose a aussi l'importance nécessaire pour la vie. Mais le caractère logique, la logique ne suffisent pas à eux seuls. Et parce que les humains sont toujours satisfaits s'ils peuvent d'une manière ou d'une autre apporter des preuves logiques, ils défendent aussi toutes les conceptions du monde et tous les systèmes philosophiques possibles, qui sont, bien entendu, logiquement démontrables ; aucun être humain connaissant la logique ne doute qu'ils puissent être démontrés logiquement. Mais rien n'est fait pour la vie avec les simples démonstrations logiques ; ce qui est pensé, intérieurement élaboré, il faut aussi que ce soit conforme à la réalité, la logique ne suffit pas.

Ce qui n'est que logique est sans valeur ; seul a de la valeur ce qui est conforme à la réalité. Je vais vous le montrer clairement par un seul exemple. Supposez que

vous êtes devant un tronc d'arbre, et vous le décrivez. Vous pouvez décrire quelque chose très correctement et vous pouvez prouver qu'il y a là quelque chose de réel, puisque vous l'avez décrit conformément à la réalité extérieure. Cependant, vous n'avez décrit qu'un mensonge. Car ce que vous décrivez là n'a pas d'existence, car il ne peut être réel comme tronc d'arbre, puisque on en a coupé les racines, les branches, les rameaux, et l'objet qui est là n'entre dans l'existence que si les branches, les fleurs et les racines y entrent également ; et c'est un non-sens que de penser que le tronc tout seul est une réalité. Comme il apparaît, il n'est pas réel. Il faut le prendre comme un ensemble, avec ses pousses, avec ce qu'il contient intérieurement pour qu'il puisse prendre forme. Il faut être persuadé que le tronc qu'on a devant soi est un mensonge, parce qu'on n'a une vérité devant soi que lorsqu'on regarde un arbre.

La logique n'exige pas qu'on considère un tronc d'arbre comme un mensonge, mais la réalité exige qu'on considère un tronc d'arbre comme un mensonge, et comme une vérité seulement un arbre dans sa totalité. Un cristal est une vérité, il peut exister en tant que tel, certes toujours seulement en un certain sens, car par ailleurs, tout est relatif. Mais un bouton de rose n'est pas une vérité. Un cristal en est une ; mais un bouton de rose est un mensonge, quand on ne le voit qu'en tant que tel.

Voyez-vous, c'est parce qu'on n'a pas ces concepts de la conformité au réel qu'apparaissent toutes sortes de choses aujourd'hui. La cristallographie, et si vous voulez la minéralogie, sont des sciences conformes à la réalité ; la géologie ne l'est plus, car ce qu'elle décrit est aussi bien une abstraction que le tronc d'arbre qui, même gisant par terre, est cependant une abstraction, non une réalité. Ce que l'écorce de la terre contient c'est aussi ce qui sort de son sol, et n'est pas pensable sans cela. Et ce qui importe, c'est qu'apparaissent des philosophes qui ne se permettent pas de penser des abstractions autrement qu'en prenant conscience de la force d'abstraction, c'est-à-dire en sachant qu'ils ne créent que des abstractions. Ce qui doit se répandre de plus en plus, ce n'est pas la seule pensée logique, c'est la pensée conforme à la réalité. Et sous l'effet de cette pensée conforme à la réalité se modifie l'ensemble de notre évolution.

Car du point de vue d'un penser conforme à la réalité, qu'est-ce donc que la Vénus de Milo, la Madone Sixtine ? Vues sous l'angle de la terre, un mensonge, non une vérité. Si on les prend en tant que tels, on n'est pas dans la vérité. Il faut être enlevé à la terre. Seul observe une véritable œuvre d'art comme il convient celui qui est enlevé à la sphère terrestre, « ravi », qui se tient vraiment devant la Vénus de Milo avec une constitution psychique autre que celle qu'il a devant les choses de la terre ; car ainsi, grâce justement à ce qui n'est pas réel ici-bas, il est poussé vers le domaine où cela est réel, vers le domaine du monde élémentaire où est réel ce qui est dans la Vénus de Milo. C'est ainsi qu'on se tient devant elle conformément à la réalité, elle possède alors la force d'arracher un être à la vision qui n'est que sensorielle.

Je ne veux pas faire de la téléologie au mauvais sens du terme, cela est bien éloigné de moi. Aussi, rien ne sera dit concernant le but de l'art, ce serait en outre pédant et terre à terre. Il ne sera rien dit du but de l'art. Mais ce qu'il devient, comment il a sa place dans la vie, on peut y répondre. Je vais provisoirement l'esquisser en quelques mots. On peut répondre à bien des choses en se posant la question complémentaire : « Qu'arriverait-il s'il n'y avait aucun art dans le monde ? » Alors toutes les forces qui passent dans l'art et dans la jouissance artistique seraient consacrées à vivre en non-conformité avec la réalité. Rayez l'art de l'évolution de l'humanité, et vous aurez dans cette évolution autant de mensonge que sinon d'évolution artistique ! Vous avez déjà dans l'art ce rapport étrange et dangereux qui s'établit là où se situe le seuil du monde spirituel. Il faut toujours tendre l'oreille dans la direction où les choses ont deux côtés ! Lorsqu'on a le sens de ce qui est conforme à la réalité, on parvient par une vie consacrée à l'appréhension esthétique à une vérité supérieure. Celui qui n'a pas ce sens peut parvenir, précisément par l'appréhension esthétique du monde, à une attitude mensongère. Les choses ont toujours une orientation double ; il est très important de le voir. Car c'est le cas non seulement pour l'occultisme, ce l'est même déjà pour l'art. Une compréhension du monde conforme à la réalité apparaîtra comme un épiphénomène de la vie spirituelle que doit apporter la science de l'esprit. Car le matérialisme a justement apporté une appréhension non conforme à la réalité.

Si contradictoire qu'apparaisse ceci, ce ne l'est que pour ceux qui jugent du monde d'après ce qu'ils s'imaginent, et non d'après ce qui est réellement. Nous vivons vraiment dans une évolution qui, précisément en raison du matérialisme, s'éloigne toujours davantage de la faculté d'appréhender ne serait-ce qu'un fait sensible ordinaire, un fait du monde physique. Sous ce rapport, on a même organisé des expériences tout à fait issues de la pensée matérialiste. Mais comme beaucoup de choses qui naissent de la démarche matérialiste et qui sont au bénéfice des facultés dont on a besoin pour atteindre à une conception du monde spirituelle, ainsi en va-t-il aussi dans ce domaine. On a fait les expériences suivantes [\[23\]](#). On a convenu d'une scène bien déterminée. Quelqu'un devait faire une conférence, je prends un exemple, on a fait beaucoup d'expériences de ce genre ; pendant la conférence la personne devait dire quelque chose d'offensant à un auditeur.

Voilà ce qui était convenu. Chaque mot de la conférence fut littéralement prononcé comme il avait été convenu. La personne que visait l'offense, et qui se trouvait dans l'amphithéâtre, devait se lever brusquement, une bagarre devait s'ensuivre ; pendant ce temps, la personne qui s'était levée devait mettre la main à sa poche, en tirer un pistolet, tel devait être le déroulement de l'affaire ; on avait précisé exactement certains détails de ce déroulement. Donc, imaginez une scène entièrement programmée avec de nombreux détails. On avait invité trente auditeurs, et non des auditeurs ordinaires, mais des étudiants en droit déjà avancés, et des juristes qui avaient déjà terminé leurs études. La bagarre s'était déroulée, et maintenant, les trente auditeurs devaient décrire ce qui s'était passé.

Un compte-rendu correspondant fut rédigé par ceux qui étaient initiés à toute l'affaire, et qui témoigne qu'elle s'était vraiment passée exactement selon le programme ; les trente auditeurs qui avaient tout vu furent questionnés et il n'y avait aucun âne parmi eux, tous avaient fait des études ; ils devaient plus tard entrer dans la vie pour étudier comment se passent effectivement les bagarres et bien d'autres choses.

Vingt-six auditeurs ont raconté ce qu'ils avaient vu en se trompant d'un bout à l'autre, et quatre seulement à peu près correctement, à peu près correctement ! Voilà des années qu'on fait de semblables expériences, pour montrer le poids que peuvent avoir devant les tribunaux des témoignages sur la vérité. Les vingt-six étaient présents et pouvaient dire : « je l'ai vu de mes yeux. » On ne réfléchit pas à tout ce qui est nécessaire à une description correcte d'un fait qui s'est passé sous nos yeux ! Il faut tenir compte de l'art qui permet d'obtenir une opinion juste de ce qui se passe sous nos yeux. Car celui qui n'a pas vis-à-vis de ce qu'est un fait sensible assez de conscience ne pourra jamais parvenir à cette conscience de sa responsabilité qui est nécessaire pour envisager des faits spirituels. Eh bien, regardez notre monde actuel sous l'impression du matérialisme : existe-t-il beaucoup de conscience, beaucoup de sensibilité vis-à-vis du fait que sur trente personnes qui ont vu de leurs yeux ce qu'on appelle un fait, vingt-six en ont fait un rapport tout à fait faux, et quatre seulement un rapport à peu près correct ? Si vous considérez cela, vous sentirez bien de quelle importance est ce qui doit être fait pour la vie ordinaire grâce à une appréhension spirituelle du monde.

Vous pouvez alors poser la question : « Les choses étaient-elles différentes autrefois ? » Autrefois, on n'avait pas la manière de penser d'aujourd'hui. Le Grec ne connaissait pas encore la forme abstraite de penser que nous avons et qu'il nous faut avoir aujourd'hui pour nous y retrouver dans le monde en hommes d'aujourd'hui. Mais ce dont il s'agit, ce n'est pas de la manière de penser, c'est de la vérité. Aristote a tenté de penser en concepts beaucoup plus concrets encore la sensibilité esthétique, l'attitude esthétique devant la vie. Mais en Grèce antique, cette constitution fut saisie de manière beaucoup plus concrète encore, par une clairvoyance imaginative, dans ces imaginations encore issues des Mystères, alors qu'au lieu du concept on avait l'image, et qu'on disait : autrefois vivait Ouranos. On voyait alors en celui-ci tout ce que l'homme accueille par sa tête, par les forces qui dans les zones sensorielles exercent maintenant aussi leur action dans le monde extérieur. Ouranos, les douze sens, fut blessé, et les gouttes de son sang tombèrent dans la Maya, dans la mer, et l'écume jaillit. Ce qu'ici les sens, en devenant plus vivants, envoient dans la mer des processus de vie, et l'écume qui bouillonne du sang des sens qui envoie ses pulsations dans les processus de vie devenus des processus psychiques, cela est comparable à ce que l'imagination grecque voyait bouillonner quand les gouttes de sang d'Ouranos blessé tombaient dans la mer, et que dans l'écume prenait forme Aphrodite, Aphrogeneia, la déesse de la beauté {24}.

Dans le mythe d'Aphrodite le plus ancien, où Aphrodite est une fille d'Ouranos

et de la mer, et naît de l'écume qui apparaît formée par les gouttes de sang d'Ouranos, vous avez une expression imaginative de l'état esthétique de l'homme, et même son expression imaginative la plus significative, et l'une des pensées les plus importantes de l'évolution spirituelle de l'humanité dans sa totalité. Il fallait seulement encore qu'une autre pensée se rattache à la grande pensée d'Aphrodite de l'ancien mythe, où Aphrodite n'est pas l'enfant de Zeus et de Diane, mais bien d'Ouranos, des gouttes de sang d'Ouranos et de la mer, il fallait seulement que vienne s'ajouter plus tard une autre imagination qui s'imprime plus profondément encore dans la réalité, pas seulement dans la réalité élémentaire, mais dans la réalité physique, une imagination qui fut en même temps comprise au sens physique-sensible. C'est-à-dire qu'il fallait qu'à côté du mythe d'Aphrodite, de l'origine de la beauté dans l'humanité, prenne place la grande vérité sur l'action du bien originel dans l'humanité, l'esprit tombant goutte à goutte dans la Maya-Maria, comme les gouttes de sang d'Ouranos tombèrent dans la mer, qui est aussi Maya, où tout d'abord dans l'apparence, dans la belle apparence naît ce qui doit être l'aurore de la souveraineté sans fin du bien et de la connaissance du bien, et de ce qui est bon et vrai, de l'esprit. Telle est la vérité à laquelle pensait Schiller lorsqu'il écrivit ces mots {25} :

Ce n'est que par la porte d'aurore du Beau

Que tu pénètras au pays de la connaissance,

parole par laquelle il entend surtout la connaissance morale.

Vous voyez combien de tâches, qui ne sont pas seulement théoriques, qui sont des tâches pour la vie, se proposent à la science de l'esprit. Rien de surprenant à ce qu'elle soit encore aujourd'hui souvent mal comprise par ceux qui ne veulent pas de la vérité. Il faut accepter cela comme un phénomène secondaire.

Une singulière attitude vis-à-vis de la vérité s'est imposée à beaucoup de gens à notre époque matérialiste en particulier. Et si je devais vous parler une fois de correspondance, je pourrais aujourd'hui déjà en augmenter la collection de quelques exemplaires provenant du secteur où l'on cultive la lutte contre la vérité. Je ne veux pas du tout mentionner la grande sottise qui m'a été adressée à nouveau hier dans une lettre. Oui, mes chers amis, c'est la chose à laquelle nous ne devons pas seulement réfléchir un peu : mais nous devrions ressentir qu'il n'est pas tellement simple de nous trouver à cette époque devant la nécessité de répandre la science de l'esprit parmi les hommes de la façon qui convient à l'époque actuelle, et que, ce faisant, on est toujours exposé au danger de formuler pour nombre de gens, pour un nombre qui n'est vraiment pas petit, les vérités touchant à ce qu'il y a de plus sacré et de plus haut, mais aussi de plus profond, de plus réel dans l'âme et dans le cœur. Il faut prononcer ces vérités, bien que cela comporte des dangers.

Pensez à un passé où dans la salle étaient assis, et pas peu nombreux, ceux qui plus tard devinrent des ennemis convaincus et qui falsifièrent la vérité concernant ce qu'on disait ! C'est en tout cas quelque chose qu'il faudrait ressentir, si la Société anthroposophique doit encore être prise au sérieux dans son ensemble : qu'on est contraint de parler pour tant de gens qui écoutent, semble-t-il, en amis, comme vous le faites aujourd'hui ; car plus d'un a dans le passé écouté de cette façon, qui a plus tard falsifié toute vérité et qui a même utilisé ce qu'il avait entendu ici pour persécuter la vérité, en se comportant comme un ennemi. Quand il faut toujours compter, parfois les yeux ouverts, avec le fait que celui qui écoute pourrait se retourner à l'avenir comme l'a fait plus d'un, l'action efficace au sein de la science de l'esprit prend aujourd'hui justement sa coloration pour les connaissances de l'âme.

Ne prenons pas ces choses trop à la légère. Essayons un peu de nous représenter la marche de la vérité à travers l'ordre du monde, à travers l'évolution humaine, et tout ce qui est lié à cette marche de la vérité ! je ne veux pas en dire davantage aujourd'hui. Mais nous avons certes touché à un domaine que nous n'avons pu éclairer qu'en puisant à celui de la vie, et qui se rattache très étroitement à ce qui relie l'appréhension du monde spirituel directement à la vie. Et en pareilles occasions, il faut toujours que soient effleurées les expériences qu'on fait aujourd'hui en présentant la vérité. J'espère que cependant quelques-uns sont là qui savent pourquoi j'ai parfois à dire des paroles amères sur la façon dont on se comporte vis-à-vis de la vérité, et que cependant m'en attribuer la faute n'est pas tout à fait juste. Car bien que dans d'autres circonstances peut-être la chose pourrait être qualifiée de sottise : l'illogisme qui aujourd'hui, non pas au service de la vérité, mais au service du mensonge, est souvent apprécié se caractérise peut-être par l'anecdote suivante, que je veux vous raconter pour terminer.

Un jour, un homme avait dérobé quelque bien à un autre et, après qu'il eut été pris, celui qui l'avait possédé précédemment n'en disposait plus de la même façon. Il lui fallait d'abord, en travaillant à nouveau, retrouver ce qu'il avait auparavant obtenu par son travail. Il y eut procès. Celui à qui on avait dérobé son bien était présent, et celui qui l'avait pris était là aussi. Tous deux avaient un avocat. Les avocats ne sont pas là pour présenter toujours la vérité absolue, mais pour parler en faveur de celui qu'ils représentent. C'est tout d'abord l'avocat du plaignant qui parla. Le tribunal avait tout d'abord compris. Et l'avocat de celui qui avait dérobé parla ensuite et dit : « Vous avez entendu, messieurs les juges, mon client a avoué avoir fait ce qu'il a commis. Vous lui avez demandé : Vous estimez-vous coupable ou non d'avoir dérobé ? Et mon client a dit : J'ai tout pris, mais je ne me sens pas coupable. Et mon client a parfaitement raison. Il veut bien accorder qu'il a tout pris, mais il n'a pas besoin de se sentir coupable, et vous, messieurs les juges, vous ne pouvez pas le trouver coupable. Car si vous voulez établir une faute, il vous faut toujours revenir à son origine.

Messieurs les juges, pensez que cet homme est devenu un voleur. Jamais il ne le

serait devenu si l'homme à qui il a pris les objets ne les avait pas possédés ! C'est le propriétaire qui a mal agi ! Car s'il n'avait pas possédé ces choses, l'autre n'aurait jamais pu devenir un voleur ! C'est lui le vrai coupable. Que celui-ci ait dû voir ce que l'autre possédait, c'est ce qui l'a conduit à prendre. » Et l'avocat a parlé avec tant d'éloquence que le tribunal a dit : « Oui, jusqu'à maintenant, on a cru certes que le voleur est le coupable ; mais tout le monde se trompe quand on croit que le coupable est celui qui a pris les choses, car quand on remonte jusqu'à la cause proprement dite, le coupable, c'est celui qui avait les choses, à qui elles appartenaient. » Ce que je vous raconte là est une affaire tout à fait absurde et tout un chacun s'en rend compte. Mais quand cette logique est appliquée dans la vie, quand ce qui est la science de l'esprit est apporté dans le monde et exerce ses effets, et quand on produit des effets en déformant les faits, et l'on avance que cela arrive parce qu'on voit dans la science de l'esprit la vérité, alors on applique la même logique qu'emploie celui qui dit : celui-là est coupable à qui on a pris quelque chose, car il a tenté celui qui l'a pris. Cette logique vit aujourd'hui, et je vous prie d'observer la vie, et vous rencontrerez alors cette logique.

Après bien d'autres choses, c'est hier seulement qu'à nouveau, comme je le disais, on m'a attribué tout ce que la science de l'esprit fait de mal dans le monde, parce que tel ou tel au-dehors ment, parce que tel ou tel fait ceci ou cela. C'est la même logique qu'on développe quand on dit : ce n'est pas celui qui prend, mais bien celui à qui on prend qui est en faute en réalité, car c'est lui qui certes en a créé la cause première.



DIXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 21 août 1916

Ce que je veux donner aujourd'hui doit être un exposé tout à fait sans prétention sur quelques orientations de pensée philosophique apparues récemment. Je m'appuierai sur des orientations de pensée très connues et qui se trouvent en quelque sorte à la surface de la vie de la pensée de ces derniers temps. Plus tard, prochainement ou très prochainement, nous pourrons une fois nous consacrer à certains détails et à des formes élaborées spéciales d'idées actuelles. J'aimerais caractériser dans quelques orientations de pensée actuelles, récentes, un certain trait fondamental. Celui-ci se révèle par le fait que toute la direction prise par certains courants de pensée nous montre, pourrait-on dire, qu'a disparu un sentiment d'orientation vers la réalité, vers la vérité, dans la mesure où l'on peut nommer « la vérité » une correspondance de nos connaissances avec une réalité objective.

On remarque, dans certains courants de pensée d'une époque récente, que les penseurs ont bien du mal, quand ils doivent, pour des motifs touchant à la théorie de la connaissance, pour des motifs qu'ils peuvent accepter comme valables philosophiquement ou scientifiquement, décider si un jugement sur la réalité, sur telle ou telle forme de la réalité, est juste ou non. On ne sent dans le penser aucun principe ou, si je devais m'exprimer scientifiquement, aucun critère qui représenterait l'impulsion à décider, à propos de certains jugements, si ce sont des jugements vrais, c'est-à-dire se rapportant à la réalité. Certains critères anciens ont disparu. Et l'on remarque nettement qu'à la place de ces anciens critères de vérité, en fait, rien n'est apparu ces derniers temps.

J'aimerais partir ici d'un penseur décédé tout récemment, qui avait pris son point de départ dans des études de physique et s'est ensuite tourné vers une sorte de philosophie inductive, et qui a essayé de remplacer les anciens concepts de la vérité, dont le sentiment s'est progressivement perdu. Je pense d'abord à *Ernst Mach* [\[26\]](#). Ernst Mach, je ne puis indiquer aujourd'hui que quelques lignes fondamentales des concepts, reste sceptique vis-à-vis de tous les concepts que le penser précédent, le penser allant jusqu'au dernier tiers du 19^e siècle, a produits. Tout en restant plus ou moins sceptique devant ces concepts, et les élaborant plus

ou moins, ce penser disait, en parlant du monde et de l'homme, qu'on supposait ceci : l'être humain perçoit le monde par ses sens, élabore les impressions sensorielles grâce aux concepts et parvient alors à certaines représentations, à des idées sur le monde.

Ce faisant, on admet – je viens de le dire, je ne puis m'arrêter aujourd'hui à toutes sortes d'éléments relevant de la théorie de la connaissance – que ce qui est ressenti : couleurs, sons, chaleur, sensations de pression, etc., provient d'une réalité objective quelconque, de quelque chose d'objectif qui se trouve au-dehors dans l'espace ou d'une manière générale hors du domaine de notre âme, qui fait au moyen des sens une impression. Celle-ci devient ensuite sensation, laquelle est à nouveau élaborée. Et l'on considérerait le moi de l'homme, à propos duquel on échaufaudait des théories, mais qu'on acceptait sous l'une ou l'autre forme, comme l'agent, l'élément proprement actif dans tout ce processus de connaissance, lequel est à son tour la base de tout le processus de vie, si bien qu'on disait : il y a justement quelque chose qu'on est justifié à considérer comme une sorte de moi qui est actif et qui finalement donne aux différentes sensations la forme de concepts, d'idées.

En quelque sorte, Ernst Mach regarde alentour le monde qui nous est donné et dit : tous ces concepts, du moi, donc du sujet connaissant, de la subjectivité, de l'objet qui est à la base des sensations, tous ces concepts sont en fait injustifiés. Il dit : qu'est-ce qui nous est donc donné ? Qu'est-ce qui est présent dans le monde ? Seules, au fond, les sensations sont présentes. Nous percevons des couleurs, des sons, des sensations olfactives, et ainsi de suite ; mais en dehors de ces sensations, rien ne nous est donné. Quand nous examinons le monde autour de nous, tout est de quelque façon sensation, et au-delà des sensations on ne trouve nulle part quelque chose d'objectif. La totalité du monde présent devant nous se résout en réalité en sensations. Tout cela, ce ne sont que des sensations multiples. Et si nous pouvons dire : il n'y a rien en dehors des sensations, on ne peut pas dire non plus : il y a en nous un moi particulier, un élément actif. Car qu'est-ce qui nous est donc donné dans notre âme ? Encore une fois, seulement des sensations.

Quand nous regardons en nous-mêmes, ce qui nous est donné, c'est le cours des sensations ; celles-ci se succèdent comme liées par un fil : hier nous avons eu des sensations, aujourd'hui nous avons des sensations, demain nous aurons des sensations. Elles se suivent comme les éléments d'une chaîne. Mais partout la sensation seule ; nulle part un moi actif. Il n'y a là qu'une apparence de moi, parce qu'un groupe de sensations est choisi dans le monde général des sensations, et elles forment un groupe. Et ces groupes, nous les appelons moi, ils nous appartiennent, ils font partie de ce que nous avons perçu hier et avant-hier et il y a six mois. Parce que nous trouvons un groupe de sensations qui vont ensemble, nous les désignons du terme commun de « moi ». Le moi est donc aussi éliminé, l'objet de la connaissance est éliminé aussi, tout ce dont l'homme peut parler, c'est d'une multiplicité de sensations. Si tout d'abord nous sommes tout naïvement devant le monde, que nous considérons la réalité, il y a vraiment une multiplicité

infinie de couleurs différemment groupées, de sons différemment groupés, de sensations de température différemment groupées, de sensations de pression différemment groupées, etc. ; mais c'est tout. {27}

Mais voici aussi la science. Elle trouve des lois. C'est-à-dire qu'elle ne décrit pas simplement : je vois ici cette sensation, je vois là-bas une autre sensation, etc. ; elle trouve des lois, des lois naturelles. Qu'est-ce donc qui contraint l'homme à établir des lois naturelles, puisqu'il n'a qu'une multiplicité de sensations ? Regarder seulement cette multiplicité des sensations ne donne aucun jugement. C'est seulement quand nous accédons plus ou moins à des lois que nous parvenons au jugement. Que ferions-nous donc effectivement du jugement dans le monde des sensations, qui n'est pourtant au fond qu'une multiplicité chaotique ? Comment s'oriente-t-on quand on forme des jugements ? Oui, s'il n'y a rien que des sensations, on ne peut pourtant pas, pense Mach, mesurer une sensation à une autre. Qu'est-ce donc qui fournit un critère pour former des jugements, établir des lois et parvenir à des lois naturelles ? Ernst Mach dit alors : c'est uniquement l'économie de la pensée qui y conduit.

Quand nous élaborons certaines lois, nous pouvons, en nous guidant sur elles, suivre certaines sensations, les maintenir en quelque sorte dans la pensée. Et quand nous sentons que par une certaine manière de maintenir ces pensées nous pouvons mesurer avec la plus petite mesure du penser, penser de la façon la plus économique, nous appelons cela une loi naturelle. Nous voyons une pierre tomber. C'est une somme de sensations, ici une sensation, là-bas une autre, etc., uniquement des sensations. Nous rassemblons cela sous la loi de la pesanteur, de la gravitation. Mais la loi de la pesanteur n'est pas une réalité, car seules les sensations en sont une. Donc pourquoi élaborons-nous en pensant la loi de la gravitation ? Parce que c'est commode pour nous ; c'est penser économiquement que de rassembler sous une expression courte un certain groupe de sensations. Ainsi, nous obtenons une vue d'ensemble commode sur le monde des sensations. Et ce que nous avons pensé, qui nous donne cette vue d'ensemble commode sur un groupe quelconque de sensations, de sorte que nous pouvons employer cette expression en sachant en quelque sorte, quand nous avons l'expression et que certaines conditions se trouvent remplies, c'est-à-dire que certaines sensations apparaîtront, à la suite desquelles d'autres encore apparaîtront, c'est cela qui a pour nous valeur de loi.

Quand je rassemble les sensations que provoque une pierre qui tombe sous l'expression de loi de la pesanteur, c'est commode pour moi, car je sais, quand j'ai cette loi, qu'une pierre tombera comme une autre. Je peux donc penser en allant du passé vers l'avenir. C'est une économie de pensée. La loi de l'économie de pensée, la loi de la plus petite mesure de force, c'est-à-dire qui rassemble à l'aide de la plus petite somme de pensées le plus grand nombre de sensations, c'est cela qu'Ernst Mach place à la base de tout le travail scientifique.

Vous vous apercevez qu'on ne parvient pas par cette voie à quelque chose de

réel. Car en rassemblant de la façon la plus commode des groupes de sensations, on ne sert que sa propre commodité dans la vie. Mais les expressions qu'on obtient grâce au principe de l'économie de pensée ne disent rien sur ce qui se trouve à la base des sensations. Elles ne sont là que pour les commodités de notre orientation dans le monde. Uniquement parce qu'au fond nous trouvons cela commode ; voilà pourquoi nous groupons les sensations ensemble d'une certaine façon. Vous voyez donc qu'il s'agit ici d'un critère de vérité qui, très intentionnellement, renonce de parvenir à une objectivité quelconque, qui ne poursuit pas d'autre but que de servir la capacité d'orientation humaine à travers la sensibilité.

Un penseur qui a construit ses idées sur des considérations analogues, c'est *Richard Wahle* ^[28], qui dit aussi : les gens disent, une chose est la cause, l'autre est l'effet ; en l'être intérieur vit un moi, au dehors sont les objets. Mais tout cela est absurde, j'emploie à peu près les mêmes expressions que lui, en vérité rien d'autre n'est pour nous dans le monde que ceci : nous voyons un fait coloré, là un fait sonore ; comme le dit Wahle, le monde n'est constitué que de faits. Quand nous donnons à ces faits le nom de sensation, comme le fait Mach, nous allons déjà trop loin en réalité ; car dans le mot « sensation » il y a déjà une légère allusion à quelqu'un qui est là et qui ressent. Mais d'où savons-nous donc que le fait qui apparaît est une sensation ? Il y a des faits. Au dehors il y a un fait coloré, un fait sonore, un fait de pression, un fait de chaleur ; dans l'être il y a un fait douloureux, un fait joyeux, le fait de la satiété, le fait de la faim, le fait que quelqu'un se représente : Dieu existe. Mais il n'y a au fond rien d'autre que ce fait : quelqu'un se représente qu'un dieu existe. Comme quelqu'un qui ressent une douleur, il se représente : un dieu existe.

Tout n'est que faits. Il est vrai que Wahle dit qu'il faut distinguer entre deux catégories de faits, les faits primaires et ce qu'il appelle les miniatures. Les faits primaires, ce sont ceux qui apparaissent dans leur intensité originelle, les faits colorés, les faits sonores, les faits de pression, les faits de chaleur, les faits douloureux, les faits joyeux, les faits de faim, de satiété, etc. Les miniatures sont des images, des créations de l'imagination, des projets, bref tout ce qui apparaît comme le reflet, l'ombre projetée des faits primaires. Et quand on prend la somme de tous les faits primaires et de tous les faits secondaires, de ce qu'on appelle les miniatures, on a aussi tout ce que nous propose le monde. Tout le reste est au fond surajouté, inventé sans justification. Alors, dit Wahle, les humains se disent : il y a trois ans, tels faits étaient là, puis les autres sont arrivés, et parce que certains faits se succèdent ainsi, les hommes sont aveuglés, et ils groupent tout cela en un moi. Mais où est donc ce moi ?

Il n'y a que des faits qui se succèdent, des séries de faits. Mais il n'y a nulle part de moi. Les hommes viennent dire alors qu'ils ont découvert des lois qui relient ces faits entre eux, des lois naturelles. Mais ces lois ne représentent non plus rien d'autre que les faits se succédant. Et pourquoi ils se succèdent ainsi, il est vraiment impossible de l'établir. Et quand les humains parlent de savoir lorsqu'ils

rattachent les faits entre eux à la suite, ce savoir est une niaiserie. Ce savoir, pense Wahle, c'est quelque chose qui n'est ni valable ni particulièrement élevé, il montre seulement qu'en réalité l'homme ne trouve pas vraiment la possibilité d'établir un rapport avec ses faits, et élabore quelque chose dans sa pensée. L'invention la plus curieuse, c'est le moi. Car nulle part dans la somme des faits on ne peut vraiment trouver quelque chose comme un moi. Étant donné la façon dont les faits se succèdent, il faut admettre que des facteurs inconnus interviennent ; car il semble que les faits ne se succèdent pas arbitrairement. Mais quels sont les facteurs inconnus, j'emploie les mêmes mots que Wahle, qui interviennent, cela échappe complètement au jugement humain, on ne peut absolument rien en dire. Tout ce que l'être humain peut savoir, c'est qu'il y a des faits, et que ces faits sont dirigés par des facteurs totalement inconnus.

La physique, la physiologie, la biologie, la sociologie tâtonnent autour de la direction. Mais ce n'est justement qu'un tâtonnement, si bien qu'on peut vivre avec ces faits. Ce qui ne conduit jamais à savoir quelque chose sur les facteurs inconnus qui interviennent. C'est pourquoi toute opinion concernant la possibilité de parvenir à une philosophie contenant quelque chose sur les raisons pour lesquelles les faits apparaissent de telle ou telle façon est un non-sens auquel l'humanité s'est abandonnée quelque temps et auquel il est grand temps de renoncer. L'un des livres les plus importants de Richard Wahle est intitulé : *Das Ganze der Philosophie und ihr Ende. Ihre Vermächtnisse an die Theologie, Physiologie, Ästhetik und Staatspädagogik* (La totalité de la philosophie et sa fin. Ses legs à la théologie, physiologie, esthétique et pédagogie d'État). C'est pour enseigner cette fin de la philosophie, pour enseigner que la philosophie est une folie, que Richard Wahle est devenu professeur de philosophie !

Nous voyons qu'avant tout, de telles considérations reposent sur une impuissance complète vis-à-vis des critères de la vérité. On ne ressent plus aucune impulsion à prendre une décision en matière de connaissance. On pourrait en caractériser par exemple de la façon suivante les raisons profondes. Représentez-vous que quelqu'un a un livre qu'il a lu longtemps, qui constamment en reprend la lecture, le relit constamment et qui vit de l'idée que, grâce à ce livre, des communications lui ont été faites sur certaines choses, sur lesquelles le livre contient justement des communications. Alors il réfléchit : « Oui, voilà ce livre devant moi, je me suis toujours imaginé que grâce à lui j'ai reçu des communications sur ceci ou cela ; mais quand je le regarde bien, ce livre : ses pages ne contiennent toujours que des lettres, des lettres, des lettres. En réalité, j'ai donc été un âne d'avoir cru que de ce livre peuvent me parvenir des communications sur toutes sortes de choses qui ne sont pas du tout dans le livre, où il n'y a rien que des lettres. J'ai toujours vécu seulement dans l'illusion de laisser agir sur moi ces lettres et leur action alternante et qu'elles doivent m'apporter quelque chose ; mais il n'y a toujours que des lettres qui se succèdent, des lettres. Il faut donc enfin se débarrasser de l'illusion qu'elles décrivent quelque chose, qu'elles pourraient avoir des rapports quelconques entre elles, qu'elles

pourraient se grouper pour former des mots significatifs, ou toute chose analogue. »

C'est vraiment là une image qu'on peut employer pour la forme de penser qui est à la base de cette non-philosophie, de cette absence de philosophie de Wahle. Car sa grande découverte consiste en ceci : les humains ont cru jusqu'à présent qu'ils voient des faits, mais ils interprètent ces faits par leurs rapports, ils lisent en quelque sorte la nature. Mais quels ânes bâtés étaient donc les hommes ! Il n'existe que des faits sans liens entre eux, il y a tout au plus des facteurs inconnus qui interviennent, de même que peut-être quelque chose d'inconnu intervient qui groupe les lettres de façon si étrange.

Ce qui manque donc, c'est de vivre en pénétrant dans l'impulsion, dans l'impulsion de décider de la valeur de vérité d'un jugement qui est établi justement sur la base du monde. La faculté de connaître de l'homme est devenue impuissante en ce qui concerne le critère de la vérité. Dans le passé, on croyait que l'homme avait en soi quelque chose comme la faculté de parvenir à des vérités à partir du vécu intérieur de ce qui est dans le jugement. On n'a pas pu le maintenir. Et c'est ainsi qu'on philosophe dans une pareille direction. Je voulais précisément, à l'aide de ces deux exemples, faire apercevoir clairement cette disparition du critère de vérité, cette incapacité à se sentir capable de produire la vérité.

Cette disparition d'un critère de vérité à prendre dans le style d'autrefois, nous la percevons amplement pratiquée dans l'orientation de pensée qu'on qualifie de pragmatisme. Et si *William James* ^{29} n'en est peut-être pas le représentant le plus important, il en est au moins le plus connu. Si nous voulons brièvement voir clairement ce qu'est le principe du pragmatisme tel qu'il est apparu récemment, on peut approximativement le caractériser aussi de la façon suivante.

Les humains énoncent des jugements par lesquels ils veulent exprimer quelque chose sur la réalité. Seulement l'homme n'a pas la possibilité de découvrir en lui-même ce qui pourrait l'amener à prononcer un véritable jugement sur la réalité. Il n'y a en l'homme rien qui pourrait décider, décider pour soi, décider pour décider : ceci est vrai, ceci est faux. On se sent donc impuissant à trouver un critère originel, existant pour soi, de ce qui est vrai ou faux. Pourtant, vivant dans la réalité, l'homme se sent contraint à énoncer des jugements. Et les sciences sont certes pleines de jugements. Lorsqu'on regarde le volume des sciences avec tous leurs jugements, expriment-elles sur quoi que ce soit quelque chose qui est vrai ou faux dans un sens supérieur, dans le sens des anciennes opinions de la philosophie d'école ? Non ! Dans le sens de William James par exemple, c'est penser d'une manière tout à fait impossible que de se demander si quelque chose peut être vrai ou faux.

On porte un jugement. On énonce certains jugements avec lesquels on peut vivre. Ils se révèlent utiles et applicables dans la vie, ils la favorisent. Si l'on énonçait d'autres jugements, on ne pourrait bientôt plus s'y retrouver, dans la vie, on ne progresserait plus. Ils seraient inutiles, nuisibles à la vie. On peut appliquer

cela même aux jugements les plus simples. On ne peut même pas dire raisonnablement que le soleil se lèvera demain ; car il n'existe pas de critère de la vérité. Mais nous nous sommes formé une fois ce jugement : le soleil se lève chaque matin. Que quelqu'un vienne qui dirait : le soleil se lève pendant les deux tiers du mois, mais plus dans le troisième ; avec ce jugement il ne progresserait plus dans la vie, car il serait toujours arrêté au troisième tiers. Le jugement que nous nous formons est utile, mais il ne peut être question de vrai ou de faux, sinon dans ce sens qu'un jugement nous conduit à travers le monde, qu'il favorise la vie et qu'un autre jugement qui serait opposé à celui-là est nuisible pour la vie. Il n'existe pas de critère en soi du vrai et du faux, mais ce qui favorise la vie, nous l'appelons vrai, et ce qui lui nuit, nous le disons faux. Tout se trouve donc renvoyé à la pratique de la vie de ce qui doit décider si nous portons ou non un jugement. Et toutes les impulsions qu'on a cru posséder autrefois, on ne leur accorde plus de valeur.

Une pareille orientation de pensée n'est pas par exemple le produit arbitraire d'un individu ou d'une école. Mais justement, ce qu'ont de singulier les orientations comme celles que je cite aujourd'hui, c'est qu'elles sont répandues presque sur la totalité disons de la culture terrestre de pensée, qu'elles apparaissent çà et là indépendamment les unes des autres, parce que l'humanité d'aujourd'hui est organisée pour s'engager dans ces orientations de pensées. Par exemple, voici l'intéressant phénomène qui s'est produit. Tandis que *Peirce* ^{30}, en Amérique, écrivait dans les années soixante-dix le premier livre sur la « philosophie pragmatique », qui se développa de plus en plus chez William James en Angleterre, chez *Schiller* ^{31} et chez d'autres, tandis donc que Peirce faisait paraître en Amérique son premier traité sur la philosophie pragmatique se situant dans cette orientation de pensée, un penseur écrivait en Allemagne sa *Philosophie du « comme si »*. C'est donc un phénomène parallèle.

L'auteur qui a écrit cette *Philosophie du « comme si »*, à ce moment, s'appelait *Vaihinger* ^{32}. Que veut donc cette *Philosophie du « comme si »* ? Elle part de la pensée qu'en fait l'homme est incapable de former au sens ancien des idées ou des concepts vrais ou faux, mais qu'il forme pourtant des idées et des concepts, ainsi par exemple, prenons un concept connu, celui de l'atome. L'atome est naturellement un concept tout à fait absurde. Car, dans la pensée, il est pourvu de toutes sortes de qualités qui devraient frapper les sens si elles existaient vraiment. Cependant, les impressions sensorielles sont conçues comme les effets de l'activité des atomes. C'est donc là un concept plein de contradiction, un concept pour une chose complètement introuvable. Comme Vaihinger le dit, l'atome est une fiction. Nous nous formons beaucoup de ces fictions et, au fond, tous les concepts supérieurs que nous nous formons sur la réalité sont de ces fictions.

Comme il n'existe pas de critère pour le vrai ou le faux, il faut, en fait, étant un être raisonnable des temps présents, être au clair sur le fait qu'on a affaire à des fictions. Et il faut se composer des fictions en pleine conscience. Il faut voir clairement que l'atome est une simple fiction, qu'il ne peut pas exister. Mais on

considère les phénomènes du monde comme si le monde était dominé par les mouvements ou la vie des atomes – comme si – et, de ce fait, il est utile de se former cette fiction. On parvient à découvrir un certain lien entre les phénomènes quand on construit de pareilles fictions. Un moi est une fiction ; mais il faut former cette fiction. Car si l'on considère certains phénomènes qui apparaissent ensemble, comme si un moi était actif en eux, dont on sait à coup sûr que ce n'est qu'une fiction, ils s'étudient plus commodément que si on ne les observait pas sous l'angle de la fiction du moi. Et c'est ainsi qu'en réalité on vit de fictions uniquement. Il n'existe pas une philosophie de la réalité, mais une *Philosophie du « comme si »*. Le monde nous fait croire qu'il est « comme si » existaient les fictions que nous avons.

Dans ses tendances, et aussi dans les diverses applications, la philosophie du pragmatisme ressemble beaucoup à la *Philosophie du « comme si »*. Je disais : à la même époque où Peirce a rédigé sa philosophie pragmatique sous la forme d'un traité, dans les années soixante-dix, Vaihinger écrivait sa *Philosophie du « comme si »*. Mais tels que les humains étaient à ce moment, dans les années soixante-dix, ils disposaient encore de tant de rudiments de l'ancienne foi qu'il pouvait encore exister un critère objectif de la vérité, que les sciences n'auraient pas pu se composer seulement de fictions, et que la publication de cette *Philosophie du « comme si »* pendant les années soixante-dix justement eût été une fâcheuse affaire au moment où on voulait devenir professeur. À ce moment, cela n'allait pas encore. Vaihinger a donc cherché une issue. Il a tout d'abord laissé dans sa table de travail la *Philosophie du « comme si »*, il a, comme il est nécessaire aujourd'hui, n'est-ce pas, enseigné, et quand le moment fut venu de prendre sa retraite, il s'est fait mettre à la retraite et a publié la *Philosophie du « comme si »*, dont maintenant déjà plusieurs éditions ont paru. Je ne fais que raconter ; je ne condamne pas, je ne juge pas, je ne critique pas, je ne fais que raconter.

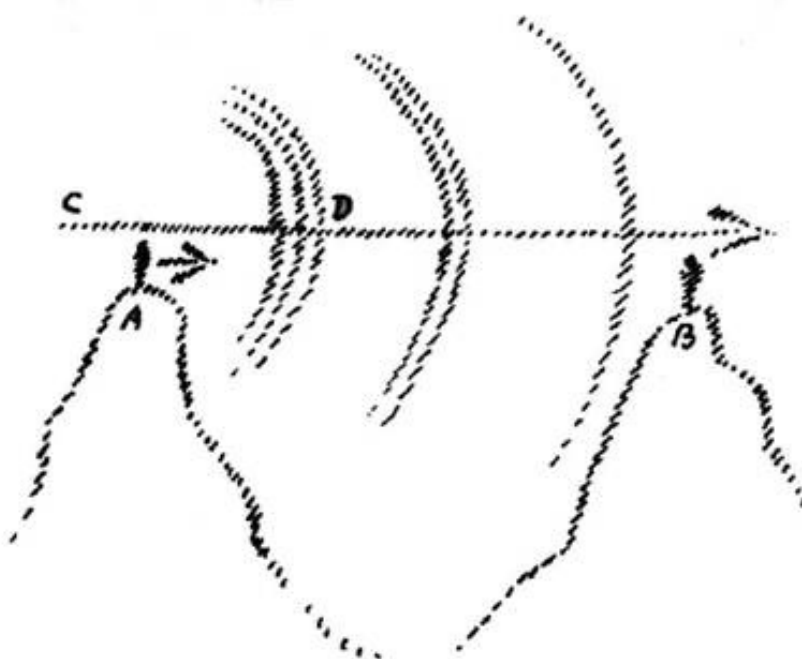
Nous voyons donc qu'il existe une certaine tendance à éliminer les anciens critères de la vérité, et au fond à ne pas mettre la vie au service de la vérité, une élaboration de la vérité, comme on l'a cru autrefois, mais à mesurer la vérité à l'aune de la vie. Les fictions, on sait qu'elles ne contiennent pas au sens d'autrefois ce qu'on appelait la vérité ; mais ces fictions répondent à un but. D'où les singulières définitions de la *Philosophie du « comme si »* : la vérité est la forme la plus commode de l'erreur ; car il n'existe rien d'autre que l'erreur ; mais il y a des erreurs malcommodes et des erreurs commodes, et les plus commodes, nous les appelons vérités ; mais il faut être une bonne fois au clair là-dessus.

Il y a donc dans la pensée récente une impulsion d'évolution qui conduit réellement à ne plus disposer d'une appréhension du concept de vérité au sens ancien de la théorie de la connaissance. On se demande : à quoi cela est-il lié ? Naturellement, il faudrait que je vous raconte beaucoup de choses si je devais décrire dans sa totalité ce à quoi cela est lié. De l'abondance des faits, n'en dégageons tout d'abord qu'un seul : à l'époque moderne s'est offerte à l'homme une abondance illimitée de matériel de connaissance empirique, et les humains

devinrent toujours plus impuissants à penser, impuissants, parce qu'ils ne pouvaient plus dominer, ni garder concentré dans le penser, le matériel infiniment riche de perceptions empiriques, de connaissances empiriques.

Il y a à cela une autre raison : c'est qu'au cours des temps on s'est beaucoup trop habitué à la pensée abstraite. On n'avait pas encore autant pensé dans le passé. On essayait de s'en tenir, avec le penser, au monde extérieur, à l'expérience. On avait le sentiment qu'en quelque sorte, on n'avance plus avec ce penser complètement dépouillé, qu'il fallait qu'il s'appuie sur quelque chose. Or par ce penser abondant qu'on cultivait, on avait appris à penser abstraitement, et à apprécier cette pensée abstraite à laquelle on s'était habitué. À ceci vinrent s'ajouter bien des nuisances de l'époque, et avant tout cette opinion qu'en fait, tout homme qui voulait enseigner devait penser ou se livrer à quelque recherche, et que cette recherche fut considérable, s'il voulait devenir professeur d'Université. C'est ainsi qu'apparut, dirais-je volontiers, une certaine hypertrophie du penser. On se lançait dans la pensée et l'on obtenait des formations conceptuelles qui en tant que telles sont intérieurement logiques. Je vais vous exposer une de ces formations qui est intérieurement tout à fait logique.

Représentez-vous maintenant qu'il y aurait ici une montagne ; sur cette montagne (A) un coup de feu, est tiré, après un certain temps disons deux minutes, deux coups de feu et après un certain temps, encore deux minutes, trois coups de feu.



Quelqu'un en (B) écoute. Je ne veux pas dire qu'il est tué, mais qu'il écoute. Il entendra donc : un coup de feu, après un certain temps deux coups, après un certain temps trois coups. Mais nous allons admettre maintenant que l'affaire n'est pas simplement telle qu'ici on tire simplement, un coup, deux coups, trois

coups, et que là quelqu'un entend : un coup, deux coups, trois coups, mais qu'un homme (C) se déplace avec une certaine rapidité de cette montagne (à gauche) vers celle-ci (à droite), s'envole là, se déplace avec une certaine rapidité d'une montagne à l'autre, sa vitesse étant considérable. Or vous savez par la physique élémentaire que le son a besoin d'un certain temps pour parvenir d'ici jusque-là. Si on tire ici (A) et que l'homme (B) écoute là, il entend le son ; le premier coup arrive après un certain temps, ensuite après deux minutes deux coups, et après deux minutes encore trois coups. Mais supposons que l'homme (C) se déplace plus vite que le son. Le voici là. Il se meut déjà en partant d'ici, en direction de la montagne, plus vite que le son.

Le premier coup est tiré, puis les deux deuxièmes coups, puis les trois troisièmes coups, et après que ces trois ont été tirés, il arrive juste à la montagne, continue de voler avec la même vitesse, dépasse les trois coups, c'est-à-dire qu'il dépasse le son pendant qu'il vole rapidement ; il va plus vite. Le son des trois coups est, après un certain temps, arrivé ici (D). Il vole en direction des trois coups, les entend en passant ; puis il passe dans le son en direction des deux coups qui ont été tirés auparavant, et entend les deux coups ; il continue de voler, il arrive vers le premier coup et l'entend. Donc, quelqu'un qui vole plus vite que le son entend en sens inverse : trois coups, deux coups, un coup. Donc, si l'on se comporte vis-à-vis de la vitesse du son comme un homme ordinaire qui se comporte sur la terre ordinaire selon les conditions habituelles de la vie, on entend ici un coup, ici deux coups, ici trois coups. Si l'on ne se comporte pas comme un homme ordinaire sur la terre ordinaire, si on est un être qui vole plus vite que le son, on entend les bruits en sens inverse : trois coups, deux coups, un coup. Il suffit de s'exercer dans l'art modeste de voler en suivant le son, et d'avancer plus rapidement que celui-ci.

Eh bien, l'affaire est sans aucun doute aussi logique qu'il est possible, car on ne peut objecter la moindre chose contre la logique du cas. Certains faits de la science moderne ont amené à ceci que ce que je viens justement d'exposer sur ce vol qui suit le son et le fait d'entendre en sens inverse, constitue l'introduction précédant d'innombrables conférences. Toujours et de façon répétée, on commence des conférences qui sont faites en utilisant, disons cet exemple. Car il doit montrer que la façon dont on perçoit les choses ne dépend en fait que de la position dans laquelle on se trouve soi-même dans la vie. Que nous n'entendions pas les bruits en sens inverse, que nous les entendions comme nous le faisons maintenant, cela vient uniquement de notre allure de rampants par rapports au son. Je ne peux pas exposer ici tout ce qui se rattache à ce fait, je voulais cependant vous présenter cet enchaînement de pensées, car il constitue en quelque sorte, pour beaucoup de gens, la base d'une théorie aujourd'hui très répandue et qui va très au fond des choses, la théorie de la relativité.

Je ne vous en ai présenté que l'élément le plus grossier. Mais vous voyez que dans ce qui est présenté là, tout est logique, tout est parfaitement logique. Or il y a aujourd'hui d'innombrables jugements, la littérature philosophique fourmille

justement de jugements qui sont énoncés sur la base de ces mêmes hypothèses. Le penser est en quelque sorte coupé de la réalité. On ne pense que certaines conditions de la réalité et l'on forme sa pensée en prenant appui sur celles-ci.

Il est difficilement possible de répliquer quelque chose à de telles affirmations, parce que, bien entendu, on attend une réponse logique. Mais il ne peut y en avoir. C'est pourquoi, dans mon dernier livre *Aux sources de la pensée imaginative. Fichte, Hegel, Schelling* {33}, j'ai introduit sur la base de considérations anciennes le concept qu'une vérité est saisie non pas quand on forme un concept logique, une idée logique, mais un concept, une idée conformes à la réalité. Or il faudrait un très ample exposé pour vous montrer que l'ensemble de la théorie de la relativité est, il est vrai, logique, et même merveilleusement logique, mais qu'elle n'est pas conforme à la réalité. Si bien qu'on peut dire : le concept développé ici en ce qui concerne les un, deux, trois coups de feu est tout à fait logique ; mais celui qui pense en conformité avec la réalité ne le forme pas. On ne peut pas le réfuter, on peut seulement le négliger ! Et celui qui a acquis le critère de ce qui est conforme à la réalité néglige aussi de pareils concepts.

Les phénomènes empiriques qu'on cherche à appréhender grâce à cette théorie de la relativité, *Lorentz, Einstein* {34}, etc., il faut arriver à les saisir autrement que grâce à la démarche de pensée que pratiquent les Einstein, Lorentz, etc. Ce que je viens de vous exposer ici est par ailleurs un seul courant dans la totalité du fleuve en marche de la pensée moderne. Certes, il se mêle toujours à celui-ci des traces du passé. Mais les dernières conséquences, les conséquences ultimes de ce qui se trouve à la base de presque toute l'activité pensante moderne, ce sont bien les choses que j'ai exposées. Or il y a là une certaine étrangeté. Parce qu'on a perdu un critère originel, ou disons un sentiment de ce qu'est un critère originel du vrai et du faux, on en vient, du fait de l'émancipation vers l'abstraction, à former des concepts qui, il est vrai, sont en soi inattaquables, parce qu'ils sont logiques, et même, en un certain sens, conformes à la réalité, mais impropres à énoncer sur la réalité quelque chose de réel, qui ne restent que des concepts formels, qui en quelque sorte flottent à la surface de la réalité et ne plongent pas dans ses véritables impulsions.

Voici un exemple d'une théorie restant ainsi superficielle et qui ne veut pas plonger dans la réalité. Pensez : dans la réalité humaine, on distingue le règne minéral, le règne végétal, le règne animal, le règne humain. Les humains vivent ensemble dans l'ordre social, on pourrait dire dans l'ordre sociologique, et peut-être pourrait-on trouver encore des ordres supérieurs. Ce n'est pas cela qui importe. Ainsi, lorsqu'au milieu du 19^e siècle il exista un concept matérialiste de la réalité, on se représentait cette superposition de façon très simple. On ne prenait au fond que le règne minéral physique, et on se disait : bien, les plantes ne sont que des choses dont l'ordonnancement est un peu plus compliqué, mais ayant les mêmes composantes que le règne minéral ; les composantes du règne animal sont à nouveau ordonnées de manière un peu plus compliquée ; dans le règne humain, c'est plus compliqué, et ainsi de suite en montant. Cela dit, en montant encore

plus haut, jusqu'à l'ordre social, il ne se trouva plus, par exemple, de mouvements des atomes, fussent-ils compliqués. Au règne minéral correspondent certaines formes de mouvements des atomes, c'est ainsi que certains se le représentaient, qui sont plus compliqués dans le règne végétal, là il faut renoncer, on ne voit pas l'atome ; le règne animal correspond à des formes de mouvements plus complexes encore, et le règne humain l'est encore davantage. C'est ainsi que tout est construit. Certes, quand on parvient à l'ordre social, cela ne marche pas bien avec l'atome, on ne peut pas en trouver les mouvements.

Un penseur du dernier tiers du 19^e siècle a certes réussi ce joli tour : il a ramené aussi la sociologie à des concepts biologiques. Il a manié des formations sociales, des familles, comme des cellules, qui ensuite, n'est-ce pas, se groupent pour former, que sais-je, des communautés par secteurs, bon, qui sont des débuts de tissus. Puis on poursuit, des états qui sont déjà des organes entiers, bon, et ainsi de suite. Ce monsieur s'appelait *Schäffle*, celui qui a pensé ces organismes sociaux. Schäffle écrivit ensuite un livre : *Die Aussichtslosigkeit der Sozialdemokratie* (La social-démocrate sans avenir) en s'appuyant aussi sur cette théorie biologique-physiologique. L'écrivain viennois Hermann Bahr, qui était à l'époque un blanc-bec, mais plein de talent, rédigea une réfutation du livre de Schäffle intitulée : *Die Dinsichtslosigkeit der Sozialdemokratie* (La social-démocrate sans discernement). C'est un livre remarquablement écrit, mais qui est tombé dans l'oubli.

Donc, comme il a été dit, le vieux concept matérialiste de vérité a imaginé des formations toujours plus compliquées, il a aussi, naturellement, introduit certains concepts, disons : dans les cristaux, les atomes se déplacent avec une certaine rigidité, dans le règne végétal sous une forme plus mobile, en quête du point d'équilibre, etc. Bref, on a élaboré les théories les plus différentes, mais on voulait toujours que l'une naisse de l'autre. Quand le matérialisme eut vécu assez longtemps, on a pu réfléchir aussi combien cette idée matérialiste de la réalité est peu féconde, et en fait résiste bien mal à un examen précis. C'est ainsi qu'on a pu se former cette idée : « Certes, le règne minéral est là, puis le règne végétal apparaît. La substance minérale est incluse dans la plante, et même les lois minérales ; les sels qui s'y trouvent, les autres substances, fonctionnent selon leurs lois physiologiques et chimiques. Donc, le règne minéral est contenu dans le règne végétal, mais jamais celui-ci ne peut naître du premier. Il faut qu'un élément créateur intervienne. Quand on s'élève du règne minéral au règne végétal donc, quelque chose qui est créateur vient s'y ajouter, et ce premier élément créateur est créateur dans le règne minéral.

Un deuxième élément créateur intervient dans le règne végétal, que le règne minéral s'approprie. Puis vient un troisième élément créateur dont naît le règne animal. L'animalité à son tour s'approprie les règnes inférieurs. Puis vient un quatrième élément créateur qui s'approprie les règnes inférieurs, dans le règne humain. Ensuite, dans l'ordre sociologique, un nouvel élément créateur s'approprie à nouveau les autres règnes. Une hiérarchie de réalités créatrices ! »

Naturellement, on ne peut rien objecter à la logique de cette pensée. En tant que telle, cette pensée est juste aussi. Il vous faudra certes penser autrement quand vous vous remémorerez certains concepts issus de la science de l'esprit dont nous n'allons pas parler aujourd'hui. Mais toutes ces considérations restent dans l'abstrait, n'entrent pas dans un mode de représentation concret. Certes, certains détails sont apportés ; mais quand on pense ainsi, on n'a pourtant en fait que le concept abstrait de « créateur ». Toute l'activité pensante s'enlise dans les abstractions. C'est cependant une tentative de triompher en quelque sorte du matérialisme pur par le formalisme d'un penser clair. On parvient à quelque chose de supérieur, mais pourtant à des concepts abstraits seulement.

Nous avons dans la philosophie de *Boutroux* ^{35} la tentative de triompher du simple matérialisme en s'aidant de la pensée formelle qui résulte de l'observation sans parti pris de la hiérarchie des règnes naturels. C'est pour ainsi dire dans la hiérarchie des sciences qu'on cherche ce concept de l'élément créateur ascendant. On voit alors apparaître d'intéressantes déductions. Mais tout reste enlisé dans l'abstrait. On pourrait le démontrer aisément en envisageant les détails de la philosophie de Boutroux. Je ne décrirai tout d'abord que l'orientation de sa pensée ; le reste pourra venir plus tard. Nous avons ici la tentative d'appréhender la réalité par une étude superficielle de celle-ci avec des abstractions unilatérales. Mais ainsi on ne peut pas l'appréhender. Il est vrai qu'on ne veut pas fonder une simple *Philosophie du « comme si »*, ni un simple pragmatisme, ni en rester à une juxtaposition sans substance d'événements ; on n'en vient pas cependant à une concrétisation telle qu'on lirait réellement le monde extérieur en quelque sorte pour discerner ce qu'il y a derrière, comme on discerne dans les lettres d'un livre ce qui se trouve derrière elles, on ne parvient cependant qu'à quelques abstractions qui doivent indiquer que quelque chose vit dans la hiérarchie des règnes de la réalité. Tandis que dans les autres orientations de la pensée philosophique que j'ai mentionnées, c'est le critère de la vérité qui fut perdu pour la théorie de la connaissance, ici se perd la force de prendre concrètement la réalité. On n'a plus la capacité de plonger profondément dans les impulsions intérieures de la réalité. On reste à la surface.

Ceci nous conduit vers un autre trait fondamental de la vie moderne. Ce penser, disais-je, s'est d'une certaine façon émancipé de la réalité et se déroule, émancipé de la réalité, en abstractions. Comment on a perdu par cette voie l'impulsion de plonger dans la réalité, vous avez pu le percevoir devant les différentes orientations de pensée du temps présent. On est devenu de plus en plus impuissant à saisir la forme vraie de la réalité. Un exemple classique nous est fourni lorsqu'on étudie l'évolution de la pensée de *Maine de Biran* jusqu'à *Bergson* ^{36}. Alors que Biran, au début du 19^e siècle, a encore une pensée orientée de façon telle qu'elle peut plonger dans d'importants concepts psychologiques, dans la réalité de l'entité humaine elle-même, Bergson s'engage dans une voie singulière tout à fait caractéristique de la tendance particulière du penser moderne. D'une part, Bergson remarque qu'avec la pensée abstraite ordinaire et

d'une façon générale avec l'ensemble du penser scientifique tel qu'il est pratiqué et produit les dépôts que sont les résultats scientifiques, on ne peut pas, au fond, pénétrer dans une réalité, on reste toujours à la surface de la réalité sans plonger dans sa vie immédiate.

C'est pourquoi il veut, devant les plans extérieurs projetés, saisir cette réalité dans une sorte d'intuition, dans un vécu intérieur. Il parvient alors à une singulière façon de voir sous le rapport de la théorie de la connaissance et de la psychologie, et qui atteint un sommet, je laisse maintenant de côté les éléments intermédiaires, quand il dit : on croit selon la manière de voir matérialiste que la mémoire et les éléments supérieurs de la vie de l'âme sont liés à des formes ou à des mouvements, à des formations complexes du cerveau. Mais le cerveau n'est absolument pas là pour produire de pareilles formations complexes ; au contraire, la réalité psychique et ce qui est saisissable non par la pensée abstraite, mais par l'expérience intérieure, par l'intuition, cela agit, et les rapports engagés avec la réalité s'expriment dans les sensations humaines, dans les impressions et dans la forme pratique donnée à la vie, dans le mouvement imprimé à notre corps. Mais tout cela s'épuise dans les formations du cerveau, dans ce qui agit dans la sensibilité et dans ce qui favorise la vie, dans la forme qu'elle prend. Par contre, la mémoire par exemple ne naît pas du fait que certaines formations cervicales sont là, elle agit dans une intensité indépendante du cerveau. C'est là une tentative de triompher du concept matérialiste de connaissance, une tentative singulière du fait qu'elle amène au jour ce qui est à l'opposé de la réalité.

Car précisément pour développer la pensée, il faut la présence du contre-appui du corps physique, du cerveau physique et de tout le système physique. Une mémoire ne pourrait jamais s'implanter dans le psychique si le psychisme ne se déployait pas jusqu'au corps physique et n'y créait pas les conditions propres à l'acquisition de la faculté de mémoriser. Une théorie se développe donc ici qui, dans le besoin de triompher du matérialisme, amène à un résultat inverse de ce qui serait juste. Tandis que ce qui est juste, c'est de dire : parce qu'aux facultés qu'acquiert l'âme humaine, doit s'ajouter aussi la mémoire, et que la mémoire doit être rattachée à l'âme avec l'aide du corps physique, chez Bergson le corps physique justement est considéré comme ne participant pas au développement de la mémoire. Je n'expose pas ces choses pour énoncer en quelque sorte des faits historiques spéciaux sur la philosophie de Bergson, mais seulement pour caractériser ce phénomène particulier : un penser moderne conduit par une démarche très logique à trouver l'inverse de ce qui est juste.

Ainsi pouvons-nous partir des philosophies orientées plutôt vers la théorie de la connaissance, qui parlent de l'impuissance vis-à-vis d'un critère du vrai et du faux, et arrivons ensuite aux philosophies qui certes s'efforcent de trouver le vrai, mais parce qu'elles le recherchent en partant de l'impuissance devant le vrai, elles parviennent justement à l'inverse, à ce qui est faux, si bien qu'actuellement il règne exactement dans le penser une certaine tendance intérieure à ce qui n'est pas juste, à ce qui est faux. Ceci est effectivement lié au fait qu'en réalité, par la

faculté d'abstraction, la tendance à l'abstraction, à laquelle on s'est habitué, on a perdu le lien avec la réalité. On s'écarte de la réalité et l'on ne retrouve plus le chemin qui y mène. Vous pouvez trouver cela exposé avec plus de précision dans les *Énigmes de la philosophie* {37}. On ne retrouve plus le chemin de la vérité quand on en a été séparé par l'abstraction. Mais d'autre part, une certaine nostalgie du spirituel prend vie dans les êtres, seulement l'impuissance à y parvenir est encore là. Cela peut souvent être absolument significatif et important de voir même à notre époque cette recherche de la vérité de l'esprit naître d'une impuissance absolue. Nous venons de considérer un exemple où on a cherché le vrai et trouvé l'inverse parce que le penser s'était émancipé de la réalité.

Vous trouvez dans la philosophie de Eucken {38} un exemple caractéristique de la recherche de l'esprit en l'absence de toute faculté d'en saisir une seule fibre. Eucken ne parle que de l'esprit, c'est-à-dire avec des mots, mais il n'énonce jamais quelque chose touchant l'esprit. C'est parce que ses paroles sont tout à fait impuissantes à l'atteindre qu'Eucken parle toujours de l'esprit. Il a déjà écrit d'innombrables livres. C'est une véritable torture que d'en faire la pénible lecture, car il y a toujours la même chose dedans. On y trouve constamment qu'il faut trouver par cette appréhension de soi-même le penser existant en soi, lequel, si l'on néglige un appui pris à l'extérieur et une résistance extérieure, se saisit en lui-même, se contemple en lui-même, avance par lui-même, pénètre en lui-même par cette progression et par lui-même se modèle à nouveau. On peut entendre un cours de Eucken ou lire un livre sur la philosophie grecque, on trouvera l'évolution de cette philosophie grecque décrite d'abord par un penser cherchant un peu à se saisir lui-même, mais ne pouvant pas encore y parvenir. On peut entendre dire de Paracelse {39} que peu à peu l'être intérieur est appréhendé, on peut lire un livre sur la naissance du christianisme, partout la même chose, partout la même chose !

Et cette philosophie est infiniment importante pour l'esprit terre à terre des philistins modernes, si contents d'entendre parler de l'esprit, d'émettre des théories sur l'esprit quand on n'a nul besoin d'en savoir quelque chose, quand on n'a vraiment pas besoin de pénétrer dans l'esprit. C'est pourquoi beaucoup de gens appellent la philosophie de Eucken le réveil de l'idéalisme, le réveil de la vie spirituelle, un ferment de culture, propre à rendre la fraîcheur à la vie spirituelle du présent s'épuisant et se tuant elle-même, et ainsi de suite. Et celui qui est sensible à la vie dont le pouls bat et doit battre dans une philosophie, qui entend Eucken, qui le lit, a ce sentiment très vivant que j'aurais en m'élevant vers les hauteurs en me tirant par les cheveux, et de plus en plus haut ! Car c'est en cela que consistera pourtant la logique sans contradictions de la philosophie d'Eucken. Dans *Les Énigmes de la philosophie*, j'ai cherché à présenter les choses tout à fait objectivement. Ce que j'ai dit maintenant, chacun peut se le dire à lui-même, parce qu'on n'a pas besoin de critiquer tout de suite, mais qu'il faut d'abord connaître les concepts qui existent.

Nous voyons ainsi comment certains courants de pensée naissent à notre époque de l'impuissance devant la réalité, et comment des philosophies prennent

forme à partir de cette impuissance. Quand on ne porte pas le souci de cette vie, eh oui, on pense que cela n'est en fait pas bien grave. C'est grave pourtant. Et il faut parfois aussi s'occuper de ce qui vit et vibre actuellement dans la vie du penser, parce qu'on peut ainsi éprouver, peut-être, un sentiment vis-à-vis de ce qui peut triompher de ce qui vit dans l'époque présente.

Je ne vous ai présenté que quelques-uns des courants de pensée qui, dans les différentes contrées, jouent un rôle important dans le domaine de la vie où l'on a affaire à des pensées, où une conception du monde philosophique est exposée et enseignée. Actuellement, il en est tout à fait ainsi que peu à peu et jusqu'aux années dernières, il s'est réellement développé une structure commune des tendances de la pensée. C'est ce que j'ai esquissé en vous montrant dans quelle indépendance réciproque le pragmatisme et la *Philosophie du « comme si »* sont apparus.

Mais les penseurs ont aussi recueilli différentes choses les uns des autres. Car ils ont constamment cultivé des échanges animés. Vaihinger est tout à fait indépendant de Peirce ; ils se sont engagés dans ces directions de vie tout à fait indépendamment l'un de l'autre, l'un là-bas en Amérique, l'autre ici en Allemagne. Mais par ailleurs nous en trouvons souvent des échos dans la personnalité de l'une des communautés culturelles, et dans la personnalité de l'autre communauté culturelle ; et l'on n'obtient une image de ce qui est réel dans la vie spirituelle que si l'on se penche vraiment sur les détails et les étudie. Sous ce rapport aussi on se livre certes à notre époque à de nombreuses spéculations, on pense, on écrit, on étudie énormément, mais on n'accorde aucune attention aux choses les plus simples. On ne prête guère attention à certains rapports, parce qu'à notre époque on n'a pas gardé le sens de la réalité. Ce sens de la réalité, il faut bien le cultiver. Et laissez-moi vous dire ceci en guise de complément à nos considérations d'aujourd'hui : on ne peut que travailler à le former, ce sens de la réalité.

S'il m'est permis de mentionner quelque chose de personnel : j'ai toujours aspiré, et aussi dans le domaine de la science extérieure, à développer le sens de la réalité, le flair en quelque sorte vis-à-vis de la réalité. Ce flair ne consiste pas seulement à pouvoir juger de la réalité, mais à trouver aussi des chemins par lesquels on trouve comment mesurer le réel au réel et à le comparer au réel. Vous savez peut-être qu'on trouve chez Nietzsche [{40}](#) la théorie de ce qu'on appelle les renaissances éternelles, l'éternel retour. Voici ce que dit cette théorie : « Comme nous sommes ici assis ensemble, nous l'avons été un nombre illimité de fois et nous le serons à nouveau. » Ce n'est pas une doctrine de la réincarnation, mais une théorie du retour du même. Je ne veux pas maintenant critiquer cette théorie de l'éternel retour ; ce n'est pas ce qui importe maintenant. Cette théorie est née d'une représentation bien déterminée d'une première création du monde, de représentations impossibles que Nietzsche s'est formées sur une première forme du monde.

Je me suis trouvé une fois avec d'autres érudits aux Archives de Nietzsche, et

l'on vint à parler de la théorie du retour du même. On s'intéressait à la manière dont Nietzsche pouvait en être venu à une pareille idée. Et pensez donc, quelles belles occasions on trouve ainsi ! Celui qui connaît les circonstances sait quelles belles occasions s'offrent ainsi d'écrire le plus grand nombre possible de thèses et de livres sur la manière dont Nietzsche en est venu à l'idée première de la théorie de l'éternel retour. Naturellement, on peut échafauder les hypothèses les plus hardies, et l'on peut trouver beaucoup de choses en cherchant ainsi. Je dis alors, après que la discussion eut duré un certain temps : Nietzsche est très souvent parvenu à une idée – j'essayais donc de le saisir dans son idée conformément à la réalité – en prenant l'idée contraire d'une idée qu'il a trouvée chez un autre. Pour autant que je sache, l'idée inverse, à savoir qu'à cause d'une certaine configuration du commencement de la terre il ne peut pas exister de retour du même, se trouve chez *Dühring* {41}, chez un autre philosophe.

Et à ma connaissance, disais-je, Nietzsche a lu Dühring. Le plus simple et le plus concret, c'est d'aller dans la bibliothèque de Nietzsche, qui est conservée, nous en sortons les œuvres de Dühring là où se trouve cette contre-idée, et nous vérifions. Alors, on se rendit dans sa bibliothèque, on vérifia, on ouvrit au bon endroit, que je connaissais exactement, et il se trouve à ce passage un trait épais de la main de Nietzsche, avec quelques mots éclairants. Aux passages où il voulait saisir des idées inverses, je ne sais plus exactement ce qu'il avait écrit à cet endroit, il écrivait quelque chose comme « âne », « absurde », « non-sens ». Et il y avait un mot caractéristique de ce genre dans cette marge. Il avait donc lu, noté, conçu l'idée inverse, et l'idée de la « théorie du retour du même » a jailli de son esprit ! Il s'agit de chercher au bon endroit. Car Nietzsche avait effectivement la tendance, en face de certaines idées, à former l'idée inverse.

Ceci est aussi à nouveau une caractéristique du glissement dans l'impuissance du critère moderne de la vérité, je vous ai déjà exposé les autres conséquences de ce glissement dans l'impuissance, c'en est à nouveau une expression. Parce qu'on ne peut pas soi-même établir un critère de la vérité, on forme la contre-vérité de vérités déjà exprimées, les contre-jugements de jugements déjà présents. Seulement, il ne faut pas généraliser. Si vous vouliez d'autre part vous former le jugement abstrait qui dirait que Nietzsche a construit toute sa philosophie par cette seule voie, ce serait naturellement une parfaite absurdité ; car il était parfois très positif, c'est-à-dire qu'il développait simplement certaines idées tout à fait dans le même esprit. Par exemple, toute la doctrine de *Par-delà le bien et le mal*, telle qu'elle nous apparaît chez Nietzsche, s'est ainsi formée dans tous ses éléments, on peut le confirmer. Il suffit à nouveau d'aller dans sa bibliothèque et de prendre le livre du Guyau {42} sur la morale. On lit les passages que Nietzsche a marqués dans la marge, et on les trouve repris isolément dans *Par-delà le bien et le mal* ! Ce texte est déjà entièrement contenu dans les exposés de Guyau sur la morale. Il faut vraiment tenir compte de pareilles relations à l'époque moderne. Si on n'en tient pas compte, on se fait des images toutes fausses de ce qu'était l'un ou l'autre des penseurs.

J'ai donc voulu vous présenter aujourd'hui quelques points de vue de la vie de la pensée moderne. Je m'en suis tenu à ce qui était le plus connu et le plus superficiel. Si les circonstances le permettent, nous pourrons très prochainement nous consacrer à certains détails dans ce domaine justement.



ONZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 26 août 1916

Je ferai aujourd'hui, demain et après-demain, trois conférences formant un ensemble, et aujourd'hui, je vais faire quelques remarques qui pourront servir de base en ouvrant certaines perspectives sur le rapport de l'être humain avec l'univers, avec la vie en général.

Quand nous étudions l'âme humaine telle qu'elle nous apparaît se développant ici, dans sa vie dans le corps physique, entre la naissance et la mort, nous pouvons, entre autres choses, remarquer que, pour accomplir cette vie terrestre entre la naissance et la mort, elle doit acquérir deux qualités, on pourrait dire deux complexes de forces. Nous avons déjà souvent attiré l'attention sur ces choses.

Ce qu'il faut d'une part acquérir, c'est la mémoire. Essayer d'imaginer que la mémoire cesserait de faire partie de nos qualités terrestres ! Il vous suffit de réfléchir une fois à ce que serait notre vie de l'âme si nous ne pouvions pas reporter notre regard vers les jours passés et aller puiser à des profondeurs en quelque sorte indéterminées ce que nous avons vécu à partir d'un certain moment après la naissance. L'enchaînement des expériences vécues est même nécessaire à toute conscience du moi. J'ai souvent attiré l'attention là-dessus. Mais vous savez tous que cette mémoire ne devient présente qu'à un certain moment de notre vie terrestre, si bien qu'avant le moment jusqu'où remontent nos souvenirs, les expériences que nous avons vécues tombent dans l'oubli. Nous pouvons donc dire : à partir d'un moment déterminé de notre vie terrestre physique, la vie de notre âme se déroule dans son rapport avec la vie du corps de façon telle que nous avons toujours nos expériences présentes à notre mémoire, à nos souvenirs, en nombre plus ou moins grand.

Cette mémoire ne peut se développer que sous l'influence de notre vie terrestre, et l'une des tâches de celle-ci consiste à cultiver la mémoire. Pendant la longue phase d'évolution où nous étions des êtres lunaires, nous n'en disposions pas de cette façon. La mémoire ne peut se développer que parce qu'à notre être a été incorporé l'organisme terrestre avec ses forces issues du règne minéral. Son développement est dans l'essentiel un résultat des échanges d'influences entre l'âme humaine et le corps physique. Dans le monde spirituel, on emploie la mémoire comme nous la développons dans le corps physique terrestre depuis la période terrestre seulement. Jusque-là, on ne l'a pas utilisée, parce que, dans la

force de cette clairvoyance rêveuse qui était propre à l'homme pendant l'ancienne Lune, on avait par exemple autre chose qui pouvait en quelque sorte remplacer la mémoire actuelle. Représentez-vous ceci : si chaque fois que vous vivez quelque chose, l'expérience était notée quelque part à un endroit qui vous serait accessible, l'expérience suivante aussi, et ainsi de suite, vous pourriez simplement porter toujours le regard sur le lieu où l'expérience est notée. Vous pourriez regarder à l'extérieur parce que l'expérience y serait notée.

Et c'est en effet le mode de vie intérieure par lequel l'homme a passé encore pendant l'ancienne Lune. Dans une certaine substance éthérique subtile était en quelque sorte gravé ce qui était vécu par la conscience de rêve, cette conscience rêveuse d'autrefois. Tout ce que l'être humain vivait encore en le recevant dans sa conscience de rêve était inscrit dans la substance du cosmos. Et l'activité de l'âme humaine qu'on pourrait comparer avec la mémoire actuelle consistait à porter toujours le regard clairvoyant et rêveur en quelque sorte sur l'inscription gravée dans la substance éthérique subtile de l'univers. L'homme lunaire voyait ses propres expériences, qui avaient laissé des traces, comme on aperçoit aujourd'hui les objets du monde extérieur. On n'avait besoin que de se retourner en quelque sorte après avoir traversé la substance cosmique, et on y trouvait inscrit ce qui habitait l'ancienne conscience de rêve imaginative.

C'était donc une tout autre façon de vivre le monde que celle d'aujourd'hui. Il vous suffit de vous représenter que tout ce qui maintenant est devenu pensée en vous, vous suit comme le ferait une queue de comète, de sorte que cela pourrait être à nouveau pensé par vous, et vous auriez, transposé dans l'actuelle vie de vos pensées, ce qui était réellement présent au temps de l'ancienne conscience de rêve. Cet état dut prendre fin, parce que l'homme devait devenir individuel, devait se présenter comme une individualité. Mais cela, il ne le peut que si ce qu'il vit dans son âme reste son bien propre, quand cela ne se grave pas directement dans la substance cosmique, mais seulement dans sa propre individualité éthérique subtile ; dans sa substance éthérique. Aussi longtemps que l'homme vit sur la terre, son corps éthérique suit toujours le mouvement quand il développe sa conscience à l'état de veille. Et ce mouvement participant trouve ses limites dans la forme du corps physique. Il ne peut en quelque sorte dépasser la limite de la peau. Et c'est ainsi que pendant toute la vie entre la naissance et la mort, la subtile substantialité éthérique au sein de laquelle se meuvent les pensées, les représentations, les expériences affectives et volontaires, reste en quelque sorte enroulée à l'intérieur du corps physique. Et quand à la mort le corps physique est déposé, l'ensemble se déroule et, comme nous l'avons souvent décrit, est communiqué à la substantialité cosmique, de sorte qu'après la mort, nous commençons à porter un regard rétrospectif sur ce qui était gravé dans notre individualité éthérique qui maintenant se dissout dans la substantialité éthérique de l'univers.

De façon analogue à ce qui se passe comme il a été esquissé pour la mémoire, qui se développe donc grâce à la force de résistance du corps physique, les choses

se passent avec ce qui est à nouveau important pour notre vie terrestre, afin que nous puissions acquérir ce qui convient dans ce cadre.

Ce qu'il nous faut acquérir en dehors de la mémoire pendant notre vie terrestre, ce sont des habitudes. Des habitudes comme celles que nous avons pendant la vie sur terre, nous n'en avons pas encore pendant la vie sur la Lune. Nous n'avons alors ni mémoire sous la forme terrestre actuelle, ni la faculté d'acquérir des habitudes. Vous constaterez en étudiant le développement de l'homme à partir de l'enfance, qu'on n'acquiert ce qui relève des habitudes que peu à peu, en répétant sans cesse certaines actions. C'est parce que l'éducation nous y conduit que les actions deviennent habituelles. Et tandis que tout d'abord il nous a fallu les apprendre, nous les exécutons par une mécanique de l'âme quand elles sont devenues des habitudes.

Cultiver des habitudes de la bonne manière pendant la vie terrestre est précisément nécessaire pour l'épanouissement du moi. Qu'est-ce donc qui nous tenait lieu d'habitudes pendant que nous étions des êtres de l'ancienne Lune ? Nous recevions, chaque fois que nous devions accomplir quelque chose, que quelque chose devait s'accomplir grâce à nous, l'influence directe de quelque entité du monde spirituel supérieur. Nous étions toujours amenés à ce que nous faisions par des impulsions qui nous venaient des êtres du monde supérieur. Nous n'avions alors pas besoin d'habitudes, car ce que nous devions faire, ce sont les êtres du monde supérieur qui le faisaient en quelque sorte par notre intermédiaire. Nous étions un élément du grand organisme des Hiérarchies bien plus qu'actuellement pendant la période terrestre.

Nous n'aurions jamais pu développer la force de la liberté si nous étions restés dans cette situation, où il fallait qu'entrent en œuvre pour tous les détails de notre action des impulsions d'entités spirituelles supérieures. Le germe de la liberté n'est déposé en nous que parce que nous sommes en quelque sorte exclus de la sphère des êtres des mondes supérieurs, et ainsi dans la situation où devient pour nous une habitude ce que nous avons fait en le répétant, si bien que cela vient de nous-mêmes. Vraiment, l'accès à une possibilité de liberté pour l'homme est étroitement lié à l'acquisition de ce qui est habituel.

Lorsque, par la naissance, nous entrons dans l'existence physique, nous venons d'un monde dans lequel, pendant la période terrestre aussi, nous nous trouvons en quelque sorte dans une situation analogue à celle de l'ancienne Lune, alors que nous étions là-haut, dans le monde spirituel où il nous fallait, avant de descendre sur la terre par la naissance, vivre sous la puissante influence des impulsions spirituelles supérieures. Là, ce sont toujours des entités spirituelles supérieures qui nous conduisent à accomplir ce que nous avons à faire, pour préparer dès le monde spirituel notre existence terrestre, afin qu'elle puisse se dérouler conformément au karma. En pénétrant dans le corps physique, nous sommes arrachés à ce monde dans lequel il n'y a pas d'habitudes, mais seulement de constantes impulsions venant des entités spirituelles supérieures. Nous avons en

quelque sorte, quand nous entrons dans l'existence physique, encore un écho de cette situation qui était la nôtre dans le monde spirituel. Et cet écho s'exprime par le fait qu'étant enfant, nous procédons à peu près jusqu'à notre septième année moins par habitude que sous l'influence de l'imitation. Nous imitons ce qui est fait devant nous, et au début nous imitons en réalité sous l'influence directe de l'exemple. C'est un écho de la manière d'agir qui nous était nécessaire dans le monde spirituel, où il était pour nous nécessaire de recevoir l'impulsion correspondant à chaque activité. C'est pourquoi, étant enfants, nous nous abandonnons tout d'abord aux impulsions directes, nous imitons. Et c'est seulement au cours du temps qu'apparaît, comme la faculté de vivre ce qui relève des habitudes, l'autonomie, l'activité autonome au sein de la vie de notre âme.

La mémoire et ce qui relève des habitudes sont des composantes importantes de la vie de notre âme, et sont en quelque sorte des métamorphoses, des transformations de réalités d'une tout autre nature dans le monde spirituel. La mémoire est une métamorphose de l'apparition de traces durables des expériences imaginatives du rêve ; l'habitude naît par une rupture vis-à-vis des impulsions d'entités spirituelles supérieures.

Lorsqu'on considère ces choses comme nous venons de le faire, on acquiert en y réfléchissant une certaine notion, dont on a besoin, de la nature toute différente du monde qui se trouve au-delà du seuil par rapport au monde qui se trouve en deçà. Car il faut constamment le souligner : au-delà du seuil, tout est différent. Bien que nous nous efforcions de caractériser le monde spirituel en employant d'une certaine façon les mots qui sont utilisés pour le monde physique, il nous faut toujours voir clairement que nous ne pouvons obtenir des représentations justes, adéquates, du monde spirituel que si nous prenons la peine de donner progressivement à ces représentations du monde spirituel des formes aussi différentes que possible des représentations du monde physique.

Mais en même temps nous accédons, par une réflexion comme celle que nous venons de conduire, à un regard qui perçoit l'importance et l'essentiel de notre existence physique terrestre. Il est absolument déraisonnable de croire que l'existence terrestre physique est quelque chose que l'homme peut estimer sans valeur. J'ai, de différents points de vue déjà, rendu attentif à cette erreur. L'existence physique terrestre a sa tâche à remplir dans l'ensemble de l'évolution humaine aussi bien que toutes les autres phases de cette évolution. Nous parcourons une évolution psychique et nous avons un corps physique grâce auquel nous passons par certaines expériences terrestres sous l'influence de la mémoire et de ce qui relève des habitudes ; cela nous vaut des acquisitions durables, éternelles. Nous poursuivons progressivement ces acquisitions à travers les vies terrestres successives. C'est pourquoi il nous faut aussi constamment, quand nous vivons le temps entre la mort et une nouvelle naissance, retourner en quelque sorte à ce qui nous était habituel sur la Lune, abandonner en quelque sorte la force de la mémoire, ce que nous faisons certes immédiatement après la mort, et transmettre à la substantialité cosmique ce que nous avons gravé en nous-mêmes

pendant la vie terrestre. Et il nous faut d'autre part nous abandonner aux impulsions des entités spirituelles supérieures, afin de transformer en un comportement habituel dans notre corps terrestre cette faculté d'obéir aux impulsions d'entités spirituelles supérieures.

Mais nous sommes ici aussi à un point où je puis à nouveau attirer l'attention sur quelque chose que j'ai déjà souvent dit, mais qu'au fond on ne saurait trop souligner, parce que c'est une chose très, très importante. Nous acquérons la mémoire et les comportements habituels pendant la vie sur terre. Observons tout d'abord la mémoire. Elle nous apparaîtra, si nous l'étudions comme nous venons de le faire, comme une conquête naturelle de l'existence terrestre. Vous savez aussi que, si faible que soit la mémoire d'un homme, il développera toujours la force, la faculté de mémoriser. Imaginons que pour développer notre mémoire, il n'y aurait rien d'autre que ce qui est tout à fait naturel, qui convient justement tout à fait à son développement tel qu'il doit s'accomplir grâce à l'influence de l'organisme terrestre physique imprégné par le minéral ; nous développerions alors cette mémoire autrement qu'en réalité nous le faisons ordinairement. Car normalement nous faisons encore beaucoup plus, et vous le savez bien. Il faudrait peut-être mieux dire : il est fait avec nous beaucoup plus pour le développement de cette mémoire. Nous apprenons par cœur. À partir d'un certain moment de notre enfance, on nous enjoint d'apprendre par cœur, de mémoriser. Il y a une différence entre acquérir la mémoire simplement comme elle se forme d'elle-même, et être amené à faire davantage. Quand nous lisons souvent un poème, quand il nous est récité très souvent, finalement nous le retenons. Mais notre éducation ne se contente pas de cela aujourd'hui, il nous est enjoint de mémoriser le poème. Nous sommes même punis si nous ne le faisons pas quand cela nous était demandé. Cela se passe ainsi, en particulier dans le cycle d'évolution actuel de l'humanité.

Je vous prie maintenant de bien me comprendre ! Personne ne devrait dire par exemple que j'ai violemment critiqué la mémorisation et dit qu'il faudrait en supprimer la pratique. Je ne dis pas cela ! Notre époque est bien telle qu'il faut que certaines choses soient mémorisées, parce que notre cycle d'évolution implique justement un mode bien déterminé de développement de notre mémoire.

Mais que se passe-t-il donc en notre âme quand l'acquisition naturelle du contenu de la mémoire est complétée par la mémorisation ? En pareil cas, on fait appel à Lucifer. Et c'est vraiment la force luciférienne à laquelle on fait appel pour aider la mémoire. Je le souligne encore une fois : ne dites pas maintenant : « Oh ! Lucifer, il faut s'en garder ! Supprimons donc à partir de maintenant le par cœur pour nos enfants ! » C'est là précisément la mauvaise manière de faire que certains pratiquent, qui croient constamment qu'il faut se garder de Lucifer et d'Ahriman, et tout faire pour les tenir à distance. Car c'est alors justement, quand on s'en garde, qu'ils s'approchent ! Il faut compter dans l'évolution du monde avec les forces lucifériennes et ahrimaniennes. Il faut qu'elles soient incorporées à l'évolution du monde, et il s'agit seulement que cela se fasse comme il se doit [{43}](#).

Considérons ce cas particulier : pourquoi faut-il donc qu'une force luciférienne soit appelée de cette façon pour la mémoire ? Dans un passé qui n'est pas si lointain de l'évolution de l'humanité, et sous une forme dont l'humanité actuelle n'est plus du tout consciente, la mémoire avait une tout autre vigueur qu'aujourd'hui. Il nous faut un temps relativement long pour apprendre par cœur un poème. Les anciens Grecs n'avaient pas besoin de tout ce temps. Beaucoup savaient par cœur du commencement à la fin les chants homériques. Mais ils ne les mémorisaient pas à la manière dont nous apprenons par cœur aujourd'hui. La faculté de mémorisation de cette époque était justement cultivée autrement. Que se passait-il donc en fait autrefois, durant cette quatrième époque postatlantéenne ? Il se passait en quelque sorte une répétition de ce qui s'était passé, mais avec plus d'intensité encore, durant l'époque atlantéenne, et que j'ai déjà décrit dans les textes qui parlent de l'évolution sur l'Atlantide.

La force qui subsistait encore de l'ancienne Lune, et qui rend capable de tirer derrière soi, comme une queue de comète, les expériences imaginatives de rêve, cette force s'intériorisa en quelque sorte après avoir été une force extérieure agissant dans les échanges avec le monde. Par cette intériorisation, la mémoire se développa chez l'homme atlantéen comme une première lueur de ce que l'univers lui donnait comme de lui-même à ce moment. Et à cette époque de l'Atlantide, l'homme n'avait pas besoin de se donner beaucoup de mal pour cultiver la mémoire, elle était comme un déversement dans l'être intérieur de l'homme de ce qui était une force dans le commerce avec l'univers. Et ceci se répéta à la quatrième époque postatlantéenne. Il se passait dans l'être intérieur en quelque sorte une répétition de ce qui se déroulait autrefois, sans que l'homme y ait contribué, dans les échanges avec l'univers.

Maintenant, l'homme est entré dans la cinquième époque postatlantéenne ; il lui faut faire des efforts toujours accrus pour acquérir une mémoire qui lui soit propre. Afin qu'elle contribue à son individualisation et à sa liberté, il faut que soit acquis ce qui venait de soi-même pendant la période atlantéenne qui se répéta durant la quatrième époque postatlantéenne. Quand quelque chose est acquis plus tard qui en fait correspond à une force antérieure, donc quand on vient en aide à la mémoire avec des forces qui étaient autrefois naturelles, nous avons toujours affaire à une action luciférienne. Dès lors que nous apportons artificiellement à notre époque ce qui était d'ordre naturel pendant la période grecque : l'acquisition personnelle toute naturelle de la mémoire, cela prend le caractère luciférien. Mais en faisant apparaître devant votre âme cet élément luciférien, vous pressentez quel rôle a Lucifer dans l'évolution de l'humanité. Il faut que vous le sentiez quand les choses sont décrites ainsi. À l'époque gréco-latine, certaines limites lui étaient encore imposées. Il était encore à sa place. Il ne l'est plus de la même façon maintenant. Maintenant, pour développer la mémoire, il faut que l'être humain noue avec lui une alliance. De par sa propre activité, l'homme est obligé de faire ce qui s'accomplissait encore en lui sans sa participation pendant l'époque gréco-latine. Mais de ce fait, ce qui se passait en lui encore pendant l'époque gréco-latine

devient aujourd'hui un acte luciférien.

Mais à l'instant où apparaît donc une activité luciférienne, l'autre côté de la balance entre en quelque sorte en activité : l'élément ahrimanien. Et tandis que d'une part nous mémorisons, et donc appelons Lucifer à l'aide pour ce qui relève de la mémoire, l'humanité a de plus en plus développé l'autre côté, le soutien ahrimanien de la mémoire : l'écriture. Car j'y ai souvent fait allusion : ce fut un sentiment juste des hommes au Moyen Âge que d'avoir en particulier ressenti l'art de l'imprimerie comme « un art noir ».

Toute cette aide apportée à la mémoire de l'extérieur est quelque chose d'ahrimanien. Encore une fois, je ne dis pas qu'il est bon de fuir tout ce qui est ahrimanien, bien que justement dans ce domaine, on en fasse peut-être trop dans nos milieux dans l'appel à Ahriman. On l'aime vraiment trop !

Mais c'est là précisément la tâche de l'être humain : cultiver la position d'équilibre, ne pas croire qu'il pourrait sans plus échapper à Lucifer et à Ahriman ! Il a pour devoir au contraire de s'avouer avec audace, avec courage, avec force, que les deux manières d'être sont nécessaires à l'évolution du monde et qu'il a à employer dans son évolution et pour sa propre activité les forces ahrimaniennes et lucifériennes, mais en rétablissant l'équilibre entre Ahriman et Lucifer dans les domaines les plus différents. Il faut que les deux se fassent équilibre, et il nous faut organiser notre activité pour qu'ils puissent rester en balance. C'est pour cette raison aussi que l'élément luciférien et l'élément ahrimanien durent intervenir dans l'évolution de la terre. Et nous savons par nos dernières considérations qu'on doit considérer comme le symbole significatif de l'intervention de l'élément luciférien ce qui se trouve au début de l'Ancien Testament, là où les forces lucifériennes interviennent dans l'évolution de la terre par le détour de la femme, et où par ce détour l'homme est séduit. C'est ce qui, dans la Bible, symbolise l'intervention de l'élément luciférien, que nous plaçons à l'époque lémurienne.

À ceci succéda pendant l'époque atlantéenne l'intervention de l'élément ahrimanien dans l'évolution de la terre. Et comme il fallut les connaissances humaines pendant la quatrième époque postatlantéenne pour parvenir à comprendre dans la Bible le symbole de Lucifer, il fallut la cinquième époque postatlantéenne pour en quelque sorte amener devant l'âme humaine le contre-symbole, je l'ai déjà mentionné, de façon allusive encore insuffisante aujourd'hui, mais cependant suffisamment esquissée. Le personnage de Faust a auprès de lui Ahriman, comme Ève a Lucifer ; et de même que Lucifer aborde directement la femme, Ahriman aborde directement l'homme : Faust. Et comme l'homme Adam, est séduit par Ève, la femme Marguerite, est trompée par le détour de l'homme, Faust. Car la séduction de Marguerite repose sur la tromperie, parce qu'Ahriman est présent, celui que nous pouvons appeler l'esprit du mensonge vis-à-vis de l'esprit tentateur, Lucifer. C'est là une des dénominations que nous pouvons employer : Lucifer le Tentateur, Ahriman le menteur.

Il y a beaucoup de choses dans le monde qui sont là uniquement pour préserver

l'homme de la tentation luciférienne. Des règles, des prescriptions, des impulsions morales qu'on décrit, pour préserver l'homme de la tentation luciférienne, des institutions établies au cours de l'évolution humaine. Mais aujourd'hui, ce grâce à quoi l'homme peut se garder de la bonne manière de la chute ahrimaniennne, de la chute dans l'absence de vérité est, peut-on dire, aujourd'hui encore moins développé.

Tout ce qui, en l'homme, est de nature luciférienne a à voir avec ce qui est passionnel, émotionnel. Par contre, tout ce qui, dans le cadre de l'évolution humaine, se manifeste comme étant de nature ahrimaniennne, a à voir avec l'insincérité, avec le mensonge. Et à notre époque, il est nécessaire que l'homme soit non seulement armé contre les assauts lucifériens, mais aussi qu'il commence à se cuirasser contre les attaques ahrimaniennes.

L'œuvre poétique qu'est le *Faust* contient en quelque sorte les impulsions qui font que l'être humain peut succomber à Ahriman jusque dans l'incompréhension des mots. Goethe nous donne dans son *Faust* une belle description des différents dangers ahrimaniens que le héros traverse. Il est vrai que Lucifer et Ahriman forment un mélange multicolore, mais pour des raisons connues aujourd'hui et même avant, Goethe a choisi à bon droit, pour son Faust, Ahriman et non Lucifer. Dans ce que vous apprennent la première et la seconde partie, il y a déjà beaucoup de la nature ahrimaniennne, jusqu'au point où elle transparaît dans l'incompréhension des mots. À la fin de la seconde partie, Faust pense qu'on parle d'un fossé ; or il est question d'une fosse, d'une tombe ! Fossé, et fosse ! L'impulsion ahrimaniennne résonne jusque dans les malentendus sur les mots. D'une façon extraordinairement subtile, Goethe a introduit avec une clarté pénétrante dans son poème, partout où il a, plus instinctivement que consciemment, de vraies impulsions ahrimaniennes, la fausseté, ce qui dans la vie est douteux. Il est extrêmement important de s'en rendre compte.

De même que la mémoire et ce qui relève des habitudes sont des métamorphoses de modes d'activité dans le monde spirituel, ce que nous avons ensuite acquis pour le monde spirituel est à nouveau une métamorphose de ce que nous acquérons ici dans le monde physique, ce à quoi nous donnons forme. Considérons quelque chose qui en quelque sorte apparaît tout d'abord dans le monde physique. Nous avons caractérisé la mémoire et ce qui relève des habitudes comme les produits de la transformation, les métamorphoses d'expériences spirituelles du passé. Mais ce qui apparaît tout d'abord dans le monde physique, c'est par exemple le rapport de notre faculté de représentation avec les objets extérieurs. Les objets se trouvent autour de nous. Nous nous en formons des images dans nos représentations. Et la concordance entre les images dans nos représentations et les objets, nous l'appelons la vérité physique, la vérité du plan physique. Quelque chose sur le plan physique n'est pas vrai quand sa représentation est exprimée de façon telle qu'il n'a pas son juste modèle sur le plan physique. Quand nous parlons de vérité physique, celle-ci comporte absolument que ce que nous nous représentons coïncide avec le fait du plan

physique. Pour qu'un tel comportement véridique puisse se produire, il est avant tout nécessaire que nous vivions dans un corps physique et qu'à travers lui nous regardions les objets extérieurs. Ce serait parfaitement absurde de croire qu'un tel comportement véridique ait déjà été possible sur l'ancienne Lune. C'est une conquête de la vie terrestre. Et du fait que nous acquérons un corps physique terrestre se produit avant tout cette concordance des représentations avec les objets extérieurs. C'est ainsi qu'est attribué à Ahriman son champ d'action. Comment lui est-il attribué ?

À la façon justement dont cela est dit, vous sentez ce que sont les rapports entre le monde spirituel et le monde physique. Ahriman a bien une tâche dans le monde spirituel, et il doit aussi envoyer certaines influences dans le monde physique. Mais il n'est pas autorisé à y pénétrer ! Car le domaine où les représentations que nous acquérons dans le corps physique concordent avec les objets extérieurs, doit lui être soustrait. Lorsqu'il introduit dans la vie terrestre des activités qu'il exerçait encore pendant la période lunaire il trouble la concordance de nos représentations avec les objets extérieurs. Il faut alors en quelque sorte, si je puis m'exprimer symboliquement, qu'il se garde de porter la main sur la façon dont l'homme agit pour que ses représentations concordent avec les objets ou les faits extérieurs. Mais il ne le fait pas, Ahriman, il ne le fait vraiment pas ! Car s'il le faisait, s'il n'y portait pas la main, dans le monde on ne mentirait pas !

Or je ne sais pas si l'on a besoin de prouver que dans le monde on ment. Mais quand on ment, c'est une preuve qu'Ahriman exerce dans le monde physique une activité qui ne lui revient pas. Et cette activité d'Ahriman dans le monde physique fait partie de ce dont l'homme doit triompher. Certes, vous pourriez dire facilement : il y a beaucoup de belles choses dans le monde, mais bien d'autres qui sont du gâchis ; un dieu vraiment parfait aurait pu créer les hommes tels qu'ils n'auraient jamais pensé à tomber dans le mensonge. Ce dieu aurait dit à Ahriman : « Tu n'as rien à chercher dans le monde physique ! » Mais ce Seigneur Dieu n'a pas pu le tenir éloigné du monde physique ; il n'est donc pas tellement parfait ! Voilà ce qu'on pourrait dire. Et Ahriman n'est pas le seul à éprouver même un certain bien-être à admettre ce qui est mal sur la terre dans le sens où nous l'avons vu aujourd'hui. Il y a aussi des philosophes qui déduisent leur pessimisme des mauvaises qualités des hommes. Il y a eu des philosophes pessimistes au 19^e siècle, il y en a même qui prennent position non seulement pour un pessimisme, mais pour un « misérabilisme ». C'est là une conception du monde qui existe ! *Julius Bahnsen* ^{44} est un représentant non seulement du pessimisme, mais du « misérabilisme ».

Pourquoi donc Ahriman a-t-il été autorisé à avoir accès au monde physique ? Dans l'une de nos dernières études, je vous ai montré à l'aide d'un exemple qu'il y avait été abondamment autorisé. Il avait été convenu, n'est-ce pas, quelque chose qui s'est passé exactement comme je vous l'ai décrit : non pas des observateurs ordinaires, mais 30 étudiants en droit et jeunes juristes, donc des gens qui doivent se préparer à évaluer plus tard les actions humaines, ont été spectateurs de ces

faits, qui avaient été ordonnés à l'avance avec précision, et dont on connaissait tous les détails. Lorsqu'on interrogea ensuite ces personnes, 26 décrivent l'affaire inexactement, et 4 seulement à peu près correctement, vous voyez ce qu'il advient de l'établissement d'une relation juste entre la faculté de représentation humaine et le fait extérieur physique. 30 personnes peuvent assister à un fait qui se déroule conformément à un scénario préétabli, et 26 d'entre elles le décrivent tout à fait inexactement !

Vous voyez là Ahriman en action, vous voyez comme il est présent. Et cependant, s'il n'était pas là ? Nous serions certainement des moutons sous un certain rapport, car nous serions animés de l'impulsion de ne jamais former d'autres représentations que la reproduction de ce que nous avons sous les yeux, et par nos paroles nous ne saurions communiquer rien d'autre que ce que nous avons observé. Et nous y serions contraints ! Il ne serait pas question de liberté. Nous y serions obligés, il ne pourrait pas en être autrement, et nous ne serions jamais des êtres libres. Pour dire la vérité en êtres libres, il nous faut avoir la faculté de mentir, et d'acquérir la force de triompher en quelque sorte chaque lois d'Ahriman en nous. Il faut qu'il soit là, qu'il « irrite et agisse » et « travaille en diable ». Vous sentez bien là comment il faut qu'il soit présent, et que la faute consiste seulement à le suivre immédiatement sans le considérer comme celui qui irrite et agit et travaille en diable, et dont on triomphe. Le fuir, comme disent certains, dire avec une mine affligée : « Est-ce que ce n'est pas quelque chose d'ahrimanien ? Je n'ai pas le droit d'y participer ! » comme on pense souvent, ne signifie rien d'autre que se tourner confortablement vers Lucifer, et perdre la liberté.

Apprendre à connaître les impulsions qui doivent être surmontées, voilà ce qui importe. Nous avons pour ainsi dire besoin d'Ahriman d'un côté, de Lucifer de l'autre, pour établir l'équilibre entre les deux.

Je voulais préalablement donner cette étude provisoire aujourd'hui, parce qu'il faut qu'elle constitue une base pour certaines perspectives qui s'ouvriront devant nous demain et après-demain sur une vision du monde et de la vie née de la science de l'esprit.



DOUZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 27 août 1916

Je voudrais reprendre en me rattachant aux remarques que j'ai faites la dernière fois : la mémoire, telle qu'elle apparaît à l'époque actuelle, c'est-à-dire durant la période terrestre, est une sorte de métamorphose d'autres activités de l'âme humaine que l'homme connaissait autrefois, du temps de l'ancienne Lune. Je disais : durant cette période de la vision imaginative de rêve, l'homme n'utilisait pas une mémoire comme celle qu'il a maintenant. Il n'en avait pas besoin, parce qu'en quelque sorte il traînait derrière lui, gravé dans la réalité objective, comme une queue de comète, ce qu'il avait vécu dans ses imaginations de rêve. Ce mode d'expérience intérieure par lequel est présent ce qu'on a ainsi vécu s'est perdu pour l'époque terrestre. À ceci vient s'ajouter quelque chose qu'il faut aussi envisager pour comprendre parfaitement la chose : à savoir que l'expérience de la conscience ne peut être ainsi gravée dans la substantialité de l'univers que si, en un certain sens, elle a déjà été vécue auparavant, si elle ne l'est pas seulement quand l'être, donc l'homme en pareil cas, ne l'a pas déjà vécue une fois avant. Vous voyez par là que tout ce que vivait la conscience lunaire de l'homme n'était en fait que des répétitions de ce que des êtres appartenant aux Hiérarchies supérieures avaient pensé à l'avance pour les hommes. Les êtres des Hiérarchies supérieures ont donc pensé à l'avance ce que les hommes lunaires ont rêvé. Les hommes pensent ensuite, si nous voulons appeler penser ce qui en fait est conçu comme expérience imaginative rêvée de la conscience.

Un autre état s'établit pour l'époque terrestre. L'homme ne continue pas à vivre de façon à ce qu'en quelque sorte il pense encore une fois ce qui a déjà été pensé et qui reste visible pour lui. Mais il pense et comme nous l'avons entendu hier, ce qui est ainsi pensé est conservé en lui seulement par la force de résistance de son corps physique. C'est gravé dans sa propre substantialité éthérique, et n'est transmis à la substantialité universelle qu'après sa mort. On peut alors porter le regard en arrière, comme on le faisait autrefois, sur tout ce qui avait été vécu consciemment, donc porter un regard rétrospectif sur tout ce qui a été vécu dans la conscience ; on peut en effet regarder en arrière durant le temps vécu entre la mort et une nouvelle naissance. Or ce que l'homme vit ainsi, ce qu'il grave tout

d'abord dans son corps éthérique, est destiné, tandis qu'il passe par la mort et l'emporte vers la substantialité universelle, à être transformé peu à peu du fait que dans des vies terrestres successives il traverse l'ensemble de l'existence terrestre.

Car réfléchissez seulement une fois à tout ce que l'homme pense ! Ne serait-ce pas la plus effrayante pensée que vous puissiez concevoir si vous étiez obligés de vous dire que toutes les pensées des hommes sont gravées objectivement dans la matière universelle et y restent éternellement ? Mais c'est ce qui arriverait si l'homme, du fait qu'il traverse des vies terrestres successives, n'était pas en situation de réparer les pensées qui ne doivent pas subsister, de les corriger ou de les éliminer totalement et de les remplacer par d'autres, et ainsi de suite. C'est là quelque chose que l'évolution provoque à travers les différentes vies terrestres : que l'homme soit en état de réellement corriger ce qu'il grave à chaque mort dans la substantialité universelle, et qu'il puisse s'efforcer, quand il aura traversé sa dernière incarnation terrestre, de vraiment transmettre à la substantialité universelle uniquement ce qui peut subsister.

Vous êtes donc ici devant un autre processus que celui qui s'accomplissait pour la conscience imaginative de rêve de l'ancienne Lune. Pour celle-ci, les pensées étaient préalablement conçues par les êtres des Hiérarchies supérieures, et en partie aussi par des êtres élémentaires ; ensuite elles sont pensées par les hommes de l'époque lunaire. De ce fait, elles deviennent si visibles qu'elles le restent. Ce qui a été ainsi reproduit en pensée reste visible. Durant l'évolution normale de l'époque terrestre, tout d'abord tout ce que l'homme pense, et en fait aussi partie ce qu'il ressent et veut en pensant, se grave dans son propre corps éthérique, dans sa propre substantialité éthérique. Et c'est seulement quand il a franchi le porche de la mort que cela se transmet à la substantialité éthérique universelle, de sorte que cela subsisterait s'il ne le rectifiait pas au cours des incarnations suivantes, dans la mesure où ce doit être rectifié.

Ceci vaut tout à fait pour la vie normale de l'âme, donc pour la vie de l'âme que nous développons dans l'état de veille ordinaire entre la naissance et la mort, mais non pas pour cette conscience que nous développons, liée à cette conscience de veille entre la mort et une nouvelle naissance. Mais ce qui, en tant que science de l'esprit, doit pénétrer maintenant dans la conscience de l'humanité, et pourquoi elle doit le faire, dans quelle mesure elle est nécessité primordiale, nous en avons souvent parlé. Cette science de l'esprit qui doit intervenir pour que cette humanité puisse réellement atteindre son but terrestre provient encore d'autres sources que ce qui est la conscience de veille ordinaire. Il faut, comme vous le savez, que cette science de l'esprit prenne naissance dans l'existence terrestre elle-même ; car nous l'avons souvent souligné, elle ne pourrait pas être développée dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance ; ce qui est développé ici pendant la vie terrestre pour devenir connaissance spirituelle ne peut l'être qu'ici et exerce son action dans le monde dans lequel les morts se trouvent justement, entre la mort et une nouvelle naissance.

La science de l'esprit est donc quelque chose qui n'est pas développé par la conscience de jour ordinaire, et qui ne peut pas non plus spontanément, sous la forme où elle apparaît, être apportée lors de la naissance, elle doit être développée à l'aide d'un autre regard. Nous avons caractérisé hier et aujourd'hui deux sortes de vie de la conscience : la vie de la conscience lunaire, dotée de la sorte de mémoire que nous avons caractérisée, et la vie de la conscience terrestre, nous l'appelons la conscience selon l'objet, dotée d'une mémoire que nous avons également caractérisée.

Or la conscience grâce à laquelle on reçoit à l'origine le contenu de la science de l'esprit est de nature particulière. On peut toujours, comme je l'ai souvent souligné, la comprendre à l'aide du bon sens ordinaire, on peut aussi vivre dans son domaine sans que le regard ait pénétré dans le monde spirituel ; mais la faire en quelque sorte émerger des profondeurs, il faut pour cela une sorte de conscience particulière qui en même temps, quand on a de la compréhension pour elle, donne la possibilité à l'homme de pouvoir en tous points donner à la future existence terrestre la forme nécessaire pour éviter que l'humanité glisse dans la décadence. Il faut que se développe une compréhension de l'afflux des vérités de la science de l'esprit qui, du monde spirituel, pénétrant dans notre monde physique, si l'humanité ne doit pas glisser dans la décadence à la frontière de laquelle elle se trouve visiblement.

Pour que la science de l'esprit remplisse sa tâche en vue de l'avenir de l'humanité, il faut, vis-à-vis des vérités qu'elle apporte, atteindre à une certaine sensibilité. Et cette sensibilité se fonde justement, comme il est naturel, sur la voie que ces vérités de la science de l'esprit suivent lorsque, venant du monde spirituel, elles pénétrant dans le physique. Cette forme de mémoire agissant naturellement et qui caractérise notre conscience de veille ordinaire disparaît en un certain sens, comme je l'ai exposé même dans des conférences publiques, devant le travail de recherche dans le monde spirituel. La mémoire est en effet quelque chose qui, comme vous le savez, est même dépassé en un certain sens par la conscience qui a à explorer les secrets d'au-delà du seuil.

Mais alors il faut que quelque chose de neuf apparaisse. Bien entendu, ce qui est vécu dans la conscience ne doit pas disparaître. Et cet élément nouveau est présent, (je vous prie de bien comprendre cela !) quand une phrase, un contenu qui caractérise une réalité spirituelle au sens de la science de l'esprit, et a donc un contenu spirituel réel, ne reste pas dans le propre corps éthérique, jusqu'à la mort seulement, mais passe immédiatement de la conscience dans le monde spirituel éthérique. Une phrase vraie, je veux dire effleurant une réalité spirituelle réelle, s'imprime dans la matière éthérique. Dans le cas de la conscience lunaire, le contenu devient visible parce qu'il a déjà été pensé auparavant. Du fait que l'homme lunaire se le représente, le contenu déjà pensé dans une certaine mesure devient visible. Dans le cas de la conscience terrestre de veille, la phrase se grave tout d'abord dans le corps éthérique propre de l'homme et lui reste liée jusqu'à ce qu'il puisse la corriger. Ce qui a été mal pensé se rectifie donc au cours du karma.

Une phrase touchant une réalité vraiment spirituelle s'imprime dans la substance éthérique générale. Il faut que cela vienne, que cela se développe ainsi. Car le processus évolutif du monde a besoin réellement de ce qui peut être inscrit dans l'univers par le contenu de la science de l'esprit.

Vous allez peut-être dire, non, vous ne le dites peut-être pas, mais quelqu'un pourrait dire : « Oui, je préfère alors laisser de côté tout ce qui est science de l'esprit ; je n'aurai alors pas à craindre que ce que je pense soit immédiatement gravé dans la substantialité éthérique » ! Cela, vous auriez pu tout au plus le dire à l'époque de la civilisation gréco-latine, mais vous ne pouvez déjà plus le dire maintenant. Car ce à quoi j'ai fait allusion auparavant, à savoir que l'homme peut corriger ce qui est inscrit en lui, cela est juste en ce qui concerne un certain contenu, mais cesse de l'être pour tout ce que je vous ai caractérisé hier comme provenant de Lucifer et d'Ahriman. Lesquels ne pourront être vaincus à l'avenir que si l'on établit l'équilibre entre eux, comme je l'ai exposé. D'eux-mêmes, les hommes ne produisent certes, depuis notre cinquième époque postatlantéenne, que des choses qui peuvent être corrigées. Mais sous l'influence de Lucifer et d'Ahriman, s'ils n'apprennent pas à être en garde vis-à-vis d'eux, ils n'inscrivent dans la substantialité éthérique universelle que ce qu'ils pensent, que ce qu'ils accomplissent sous l'influence de Lucifer et d'Ahriman dans le sens souvent développé. Tout cela est inscrit, de même que par ailleurs les résultats de la science de l'esprit.

C'est donc là une distinction subtile : d'une part ce que nous gravons de nous-mêmes, en nous-mêmes, ce qui est inscrit par les contenus de la science de l'esprit dans la substantialité universelle ; et d'autre part ce qui y est gravé par l'action de Lucifer, le Séducteur ou le Tentateur, et d'Ahriman l'Esprit du mensonge.

Ce qui est souvent formulé sous la forme d'une phrase ronflante : il faut bien se garder de ne pas succomber à Ahriman, à Lucifer, cela n'a naturellement aucune valeur. Mais ce qui doit se présenter à notre âme dans toute sa réalité vivante, justement parce que nous comprenons premièrement la nécessité et deuxièmement la tâche de la science de l'esprit, c'est la question : de quoi s'agit-il donc pour celui qui voit clairement ce dont l'humanité a besoin, avec les contenus de la science de l'esprit ? Il s'agit de savoir que nous entrons déjà dans l'époque du monde et la préparons, cette époque où s'inscrit dans la substantialité universelle non pas ce qui est pensé à notre intention, mais ce que nous pensons nous-mêmes.

Et si l'on tient compte de cela, de cette vérité émanera le sentiment de la responsabilité devant tout ce que nous faisons dans le champ de nos pensées, le sentiment de la responsabilité pour tout ce que nous pensons. L'homme est si près de croire – et comme nous le disions, jusqu'à la fin de l'époque précédente, c'était juste pour l'essentiel – que les pensées n'ont aucune signification objective. Au temps présent, les choses prennent déjà avec force un cours tel qu'un véritable mensonge, une vraie contre-vérité au sens caractérisé hier, est adopté par

Ahriman et gravé dans la substantialité universelle. Alors, il en ressort que, peu à peu, les humains devront s'habituer à prendre position vis-à-vis du penser.

Si l'on ne s'y retrouve pas dans ce qui vient d'être caractérisé à l'instant, on risque de prendre peur. Mais si l'on pèse tout dans le calme, dans l'objectivité, dans la sérénité, on n'a pas lieu de prendre peur ; on pourrait même l'éviter en se disant seulement : « Oui, il me faut avoir vis-à-vis de tout ce que je pense un terrible sentiment de responsabilité. » Pour le proche avenir, pour des milliers d'années, ce qui importe, c'est que nous autres humains acquérions un sentiment de responsabilité devant la pensée que nous concevons. Et l'on peut comprendre ce qu'est « concevoir une pensée » à peu près ainsi : c'est lorsqu'elle est prête à être revêtue d'un langage, et éventuellement communiquée. Aussi longtemps que nous ne l'avons pas formulée au point qu'elle soit apte à être communiquée, elle n'a certes pas atteint le stade où Ahriman peut en faire beaucoup de choses. Mais si nous l'avons conduite assez loin pour l'estimer mûre à être communiquée, c'est-à-dire si nous sommes alors prêts à la communiquer dans l'instant qui vient, alors Ahriman est aux aguets pour la prendre et l'inscrire dans la substantialité universelle.

À l'attention que nous prêtons à avoir des pensées bien formulées, vis-à-vis desquelles nous pouvons prendre une responsabilité, doit être liée la faculté de conduire en général le penser comme une recherche. Nous autres hommes avons aujourd'hui encore, et c'est un héritage de la quatrième époque postatlantéenne et le fait que la cinquième n'est pas encore développée, trop fortement conscience que nous pouvons formuler aussitôt toute pensée. L'activité pensante ne nous est pas du tout donnée pour achever aussitôt nos pensées ! Elle nous est bien plutôt donnée pour chercher, afin de suivre les faits, de les rassembler et de les retourner dans tous les sens. N'est-ce pas, tel que l'être humain est aujourd'hui, ce qu'il préfère, c'est former rapidement une pensée, la formuler aussi rapidement que possible soit en paroles, soit en écrivant, ou autrement encore. Il veut l'avoir aussi vite que possible présente dans le monde. Mais l'activité pensante ne nous est pas donnée pour former prématurément une pensée, mais bien pour chercher, pour considérer le penser comme une opération, comme quelque chose qui reste longtemps cette activité formatrice. Et l'on devrait en quelque sorte garder en suspens la pensée formulée jusqu'à ce qu'on puisse assumer la responsabilité du fait qu'on l'a tournée et retournée de tous côtés afin que ce ne soit plus un fait en présence duquel vingt-six personnes disent ce qui est faux, comme je le décrivais, et seulement quatre ce qui est à peu près exact. Car il y avait trente témoins !

Infiniment de choses dépendront du nombre de gens qui comprendront l'exigence maintenant caractérisée. Car aujourd'hui, en réalité, on imagine à peine combien on pêche contre cette maxime : utiliser le penser pour chercher et garder en suspens aussi longtemps que possible la pensée achevée. C'est pourquoi des réseaux de mensonges virevoltent à travers notre monde, c'est pourquoi mentir devient de plus en plus une habitude. Mais dans la mesure où la tendance au mensonge s'empare de notre humanité, celle-ci glisse directement dans la

décadence, et c'est une oscillation constante entre Ahriman et Lucifer qui s'effectue. D'une part on dit ce qui n'est pas vrai, soit par mauvaise volonté, soit aussi par légèreté, et en disant « mauvaise volonté, légèreté », nous avons déjà indiqué que Lucifer est l'allié de l'esprit du mensonge ! Il est son allié, mais alors il peut s'approcher particulièrement facilement, car le mensonge engendre à son tour la passion. Et nous perdons la force de maintenir l'équilibre entre ce que nous sentons et voulons, et ce que nous pensons. Il sera fort nécessaire que les humains consacrent assez de force à élever jusqu'à la conscience, à partir du subconscient, combien est infiniment répandue aujourd'hui la tendance contraire de ce qui est exigé ici comme une nécessité pour l'avenir : un sens ferme de la responsabilité vis-à-vis de la vérité qu'on formule. Cette responsabilité, nous la voyons disparaître de façon effrayante, au cours des dernières années en particulier. Mais le plus important, c'est de prendre garde. Car les humains ignorent dans leur conscience supérieure combien est forte la tendance à dire ce qui n'est pas vrai.

Vraiment, une chose ne devient une vérité que lorsqu'on l'a retournée dans tous les sens, lorsqu'on l'a en quelque sorte placée partout et éclairée de différents côtés ; lorsqu'on a suspendu son jugement aussi longtemps que possible. Ni une conception formulée prématurément, ni une opinion exprimée prématurément, ni une communication faite prématurément ne peuvent être la vérité. Elles peuvent agir de façon telle que l'humanité tombe de plus en plus en décadence. On peut directement faire des expériences dans ce domaine. N'est-ce pas, la plupart des gens ne mentent pas tout uniment. Certes, il y en a qui le font aussi ; mais le plus grave, c'est le mensonge inconscient et subconscient dont la cause est une tentation luciférienne, si bien qu'on dit une demi-vérité, ou un quart ou un huitième ou un seizième, ou même quatre-vingt-dix-huit centièmes de vérité, mais que le dynamisme fait des deux centièmes qui restent la chose la plus grave.

À ceci s'ajoute notamment que maintenant, chez les gens, la tendance est très forte à tout caractériser, à tout savoir, à ne réfléchir à rien, à ne jamais utiliser le penser pour la recherche, mais à tout formuler tout de suite. Et vraiment, il est bien naturel que les gens soient frappés de voir qu'actuellement, on mente autant, il n'est pas besoin d'un bien grand talent pour le remarquer, de notre temps précisément. Mais il faut aussi être au clair là-dessus lorsqu'on énonce ce jugement général : actuellement, on ment beaucoup, il faudrait commencer aussi par suivre le chemin de la pensée pour éclairer de tous les côtés cette vérité qu'actuellement on ment beaucoup. Sinon, du fait qu'elle est conçue trop rapidement et non de la façon qui convient, conformément à la réalité, une vérité peut tourner justement en son contraire. J'ai lu ces derniers jours un article sur les gros mensonges qu'on fait aujourd'hui. Il n'est pas besoin de beaucoup de talent pour caractériser tous les mensonges qui maintenant bourdonnent autour de nous, mais je ne trouve rien de plus mensonger que cet article ! Il plonge dans une sauce mensongère, il est recouvert par une seule et unique sauce mensongère, bien que ce qui y est dit soit, bien entendu, vrai dans un certain sens. Il ne s'agit pas ici de critiquer un tel article, il s'agit d'éveiller dans l'humanité la conscience

qu'il faut se plonger dans les choses, qu'il faut les éclairer de tous les côtés, qu'on ne doit pas en venir rapidement à des formulations.

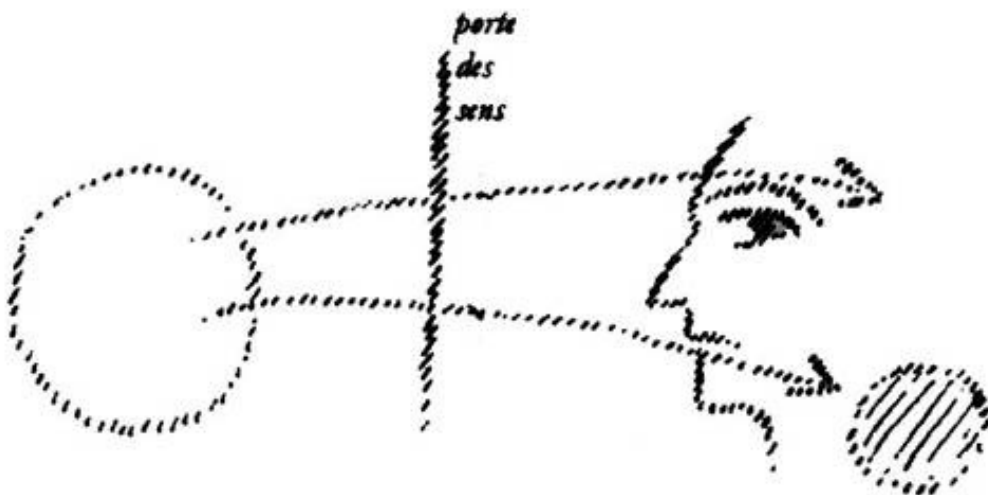
Voyez-vous, ce dont on a besoin pour le monde spirituel au milieu de ce qu'on vit ici dans le monde physique, c'est avant tout cette manière de se sentir face à la vérité. C'est cela dont on a besoin pour le monde spirituel, qui veut une juste, une vraie compréhension des impulsions de la science de l'esprit ; c'est cela dont on a besoin déjà pour le monde qu'on traverse quand on a franchi le seuil de la mort. C'est une nécessité de tenir compte du fait qu'on a besoin de ces états d'esprit en présence de la vérité, parce que sinon on est privé de la possibilité de développer la compréhension nécessaire vis-à-vis de l'environnement durant le temps entre la mort et une nouvelle naissance. Cette façon de se sentir responsable vis-à-vis de la vérité, c'est de cela qu'on a besoin pour trouver une compréhension vis-à-vis de ce qu'on doit en toutes choses accomplir dans le monde spirituel.

En un certain sens, l'attitude de l'homme devant la vérité doit se transformer au cours du développement à venir de l'humanité, grâce à la science de l'esprit ; et sous bien des rapports, ce qui nous apparaît à l'époque présente nous montre, sous un aspect effrayant certes, ce qu'est la voie descendante dont il faut chercher la pente ascendante. Car dès lors qu'il faut parcourir encore le reste de la période terrestre, la période de Jupiter, celle de Vénus, celle de Vulcain, il faut que beaucoup de choses qui sont engendrées en nous par la vie de notre âme soient gravées, soient transposées dans la substantialité universelle. C'est là ce que j'ai à dire au sujet de la métamorphose de la mémoire.

Je voudrais maintenant dire aussi certaines choses sur la métamorphose de ce qui relève des habitudes. Lorsque portant le regard en arrière pour voir comment cela a évolué, comment était en quelque sorte chez l'homme lunaire ce qui est aujourd'hui habituel, nous pouvons dire : la situation était telle que l'être humain recevait simplement ses impulsions d'entités spirituelles appartenant aux Hiérarchies supérieures. Il n'avait pas encore développé l'habitude. Que l'homme ait des habitudes, c'est un principe terrestre, c'est un fait de la période terrestre. Mais d'autre part, et parce que nous avons déjà dépassé le milieu de la phase terrestre, il faut préparer ce qui est nécessaire pour la suite de l'évolution. Grâce à l'habitude, nous échappons aux entités qui nous envoient du monde spirituel leurs impulsions. C'est grâce à l'habitude que se fonde notre liberté.

Mais il nous faut d'autre part nous engager dans un autre rapport avec les êtres des Hiérarchies supérieures. Inconsciemment, nous étions dans la dépendance pendant la période lunaire, et même encore au commencement de la période terrestre, sans avoir à y participer. Les entités spirituelles des Hiérarchies supérieures, et même certains êtres élémentaires nous envoyaient leurs impulsions dans la conscience. Maintenant, nous nous libérons. L'imitation subsista comme une sorte de résidu, comme une sorte de reste, dans la première période de l'enfance. Mais il nous faut, en évoluant, dépasser cette vie de l'habitude, ce qui est non seulement habituel dans les activités extérieures, mais

aussi dans notre comportement moral, je vous rappelle seulement dans la Philosophie de la liberté {45} le chapitre sur le tact moral, donc tout ce que nous acquérons en matière d'habitudes et par quoi nous fondons notre liberté. Discernons bien ce que nous développons ainsi dans la vie des habitudes ! Il en est ainsi que nous portons en nous un reste d'un rapport avec les entités spirituelles des Hiérarchies supérieures que nous ne percevons pas tout à fait dans la conscience de veille ordinaire. Je dirais volontiers : il y a là un monde inconnu. Nous quittons ce monde inconnu pour entrer par le porche des sens dans celui dans lequel nous vivons. Mais nous sommes originaires du monde situé au-delà des sens, du monde qui se trouve derrière le voile du monde sensible, et que nous dévoilons grâce à la science de l'esprit. Mais nous portons en nous un reste de ce monde. Seulement nous ne le voyons pas clairement dans l'état de conscience terrestre ordinaire. Nous avons vécu là-bas dans le monde spirituel jusqu'à la fin de la période lunaire, et encore pendant la période terrestre, avec les êtres des Hiérarchies supérieures.



Nous en sommes sortis par le porche des sens. Mais nous n'avons pas entièrement perdu ce qui s'est développé dans notre âme, le sentiment de communauté avec les êtres des Hiérarchies supérieures. Nous en portons un reste inconscient. Et à côté de bien d'autres choses, ce reste inconscient forme aussi la base de la conscience morale. On peut considérer la conscience morale de ce point de vue aussi. Elle est encore tout à fait un héritage du monde spirituel. Ce n'est que peu à peu, tandis que nous apprenons à comprendre à nouveau le monde, tandis que nous savons à nouveau le concevoir en esprit, que se révélera à nous une somme de principes moraux qui se comporteront comme une source de lumière vis-à-vis de ce qui émane comme une morale instinctive de notre conscience morale. Une morale de plus en plus lumineuse apparaîtra alors, seulement si l'humanité la recherche, bien entendu !

Parce qu'il en est ainsi, nous parlons aujourd'hui encore bien souvent d'idéaux

abstrait : des grands idéaux de la vérité, de la beauté, de la bonté. Mais rappelez-vous comment, il y a huit jours, j'ai exposé ici que ce qui est vérité, beauté, bonté, idéal abstrait dans le monde physique, correspond à des êtres dans le monde spirituel. C'est vers ces entités des Hiérarchies supérieures, et non pas seulement vers les idéaux abstraits de beauté, de vérité et de bonté, que l'âme humaine s'élèvera à nouveau, tandis que maintenant, dans notre action, dans notre activité humaine, nous nous conformons en quelque sorte à des idéaux abstraits. Quand nous nous élevons déjà jusqu'à un idéalisme, il faut que nous évoluions en vue de connaître à nouveau notre lien avec un monde spirituel vivant dont doivent affluer vers nous les impulsions nécessaires à ce qui se passe dans le monde physique. La science de l'esprit se manifestera de façon à ce que l'être humain reçoive grâce à elle les impulsions pour ce qui doit se passer dans le monde physique. Et je dirais volontiers : les choses sont certes à portée de la main, je prends les mots dans un sens symbolique, spirituellement, bien entendu, elles sont à portée de la main !

Prenez ce que la culture matérialiste d'aujourd'hui, celle de la cinquième époque postatlantéenne, a à dire sur l'avenir de l'humanité, sur ce que l'homme devrait faire ! Certes, il y a beaucoup de belles choses. Je ne veux absolument pas blâmer, ni critiquer ce qui est dit. Mais ce n'est pourtant qu'une recherche d'abstractions ! Les idéaux moraux, les idéaux socio-économiques, toutes sortes d'autres idéaux, ce sont des abstractions. Comparez les abstractions qui sont proposées pour ce qui doit être une impulsion humaine de l'avenir, avec la réalité vivante dont l'homme peut savoir, en puisant à la science de l'esprit, que cela doit s'accomplir dans le monde ! Prenez ce qu'on peut comprendre quand on sait qu'on nouera avec la Hiérarchie des Anges tel rapport, qu'elle nous fera accomplir cette tâche, que par là le monde prendra telle ou telle forme, et ainsi de suite. Essayez de rassembler ce que vous trouvez dans les différents cycles sur la manière dont à l'avenir l'humanité évoluera, ce qu'elle fera de positif. Comparez cela avec les idéaux moraux abstraits qu'on construit ailleurs, et vous aurez la différence entre ce qui est vivant et ce qui n'est qu'abstrait et mort

C'est de cet élément vivant qu'on aura besoin, de la conscience que le monde n'est pas seulement fait de minéraux, de plantes, d'animaux et d'hommes, l'homme se confectionnant toutes sortes d'idéaux auxquels il se conforme, de pures abstractions en fonction desquelles le monde doit prendre forme. Non, minéraux, plantes, animaux, hommes, Anges, Archanges et ainsi de suite, tout monte comme une chaîne vivante ! Et c'est de ces liens vivants qu'afflue à nouveau la vie dont le flot doit pénétrer l'évolution de l'humanité. Aussi longtemps qu'on ne s'épanouira pas pleinement grâce à la science de l'esprit jusqu'à la compréhension de ce fait, il n'y aura toujours que des idéaux abstraits. Comme si les pensées, quand elles ne sont pas les pensées des Anges, des Archanges, et ainsi de suite, pouvaient être une substance créatrice ! Cette acquisition de la conscience d'être dans un rapport vivant avec le sens de l'univers, avec le but de l'univers, elle viendra. La vérité sera plus morale parce qu'on se sentira moralement responsable devant elle. Et la moralité deviendra davantage une

connaissance pleine de sagesse parce qu'on saura pour le service de quels êtres on accomplit ceci ou cela.

Pour l'essentiel, ce que je viens de dire à l'instant exprime aussi la juste conception du principe du Christ pour notre époque. Ce qu'on a tiré du principe christique jusqu'à nos jours n'a pu empêcher et n'empêchera pas que notre époque, sous bien des rapports, décline. Mais comme je l'ai souvent dit, le Christ n'est pas venu en disant : « je suis là maintenant, notez bien vite quelque chose de ce que vous pouvez dire de moi, et l'humanité devra y croire jusqu'à la fin des jours terrestres ! » Non, ce n'est que ce qu'enseigne la théologie de notre temps, une théologie à courte vue et bornée. Ce qu'elle enseigne, on peut souvent le condenser en des paroles, comme si le Christ avait dit : « J'ai fait certaines choses, notez-les rapidement, on ne devra jamais rien y ajouter, et ceci, il faut l'enseigner jusqu'à la fin des jours terrestres. »

Cette affirmation, qui est si contraire à la vérité qu'on ne veut même pas la formuler, repose sur une non-vérité. Je veux dire que ceux-là mêmes qui agissent constamment en conformité avec elle ne la prononcent jamais. Cette impulsion, conformément à laquelle on agit, repose sur une non-vérité. Car le Christ a dit : « Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps terrestres » [\[46\]](#), et cela signifie que sa révélation pourra toujours être reçue ! Au début du christianisme, c'était le contenu des Évangiles ; aujourd'hui c'est le contenu de la science de l'esprit qui émane des sources.

Ceux qui ont rédigé ce qui pouvait être écrit à l'époque n'ont pas dit : « Nous écrivons, et rien d'autre n'est à rédiger que ce que nous écrivons », ils ont dit : « Si l'on voulait rédiger tout ce qui est à dire du Christ, le monde ne contiendrait pas assez de livres pour le faire. » [\[47\]](#)

En un certain sens, ce qui justement fait battre le pouls de la science de l'esprit mettra à nu un nerf de la compréhension du Christ qui à notre époque ne peut être dévoilé par rien d'autre. En vérité, il est nécessaire à notre époque qu'on soit rendu attentif à l'attitude que l'homme doit acquérir vis-à-vis de ses propres pensées et des impulsions qui fondent ses actes. Là-dessus, on écrit tant de choses, ou tout au moins on a écrit infiniment de choses, mais la plupart sans aucun fondement parce que les gens, aujourd'hui, préfèrent absolument suivre l'autre voie. Ils veulent en finir rapidement avec le penser, et non pas en faire la voie qui mène à un but qu'on ne croit posséder que quand on l'a parcouru longtemps, longtemps. Et ensuite, quand on a acquis un certain rapport avec la vérité, le temps vient encore où l'on sait que lorsqu'on a tourné une chose dans tous les sens, une formulation tout à fait juste peut naître, mais on n'a pas pour autant besoin de cesser de la considérer, de l'étudier d'un autre côté.

Ceci est bien la très sérieuse exigence que la science de l'esprit veut déposer dans notre âme. Et qu'une conscience de cette tâche de la science de l'esprit puisse naître, c'est à cela que répond notre édifice, dans la mesure où il est achevé. Il doit être là, afin de constituer un point de départ, un petit, un faible point de départ,

afin que ce qui a été dit puisse pénétrer dans les cœurs et dans les âmes des humains.

À cette fin, il est naturellement nécessaire que déjà tout ce qui peut s'accomplir s'accomplisse, car à notre époque beaucoup de choses y sont opposées.



TREIZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 28 août 1916

Dans les conférences que j'ai faites, il m'a fallu dire bien des choses qui pourraient paraître paradoxales, et qui peuvent aussi, à juste titre, rendre un son paradoxal vis-à-vis du matérialisme actuel. Mais il en est bien ainsi : les connaissances venant du domaine au-delà du seuil se rapportent à un domaine du monde, disons mieux, à une autre forme du monde que celle où résident les faits accessibles aux sens, les seuls que la prétendue science veut considérer aujourd'hui. Remémorons-nous certaines choses dont il a fallu parler. Rappelons-nous que nous avons pu exposer de quelle façon l'aspect extérieur de la forme humaine évoque le lien de l'être humain avec l'univers : comment la tête de l'homme, par sa forme, par tout son modelé, donc la tête telle qu'elle est, est premièrement un ensemble qui ne pouvait pas du tout se former et être préparé dans le cadre de la vie terrestre, qu'elle est un résultat des forces lunaires, mais aussi, ayant pris sa forme spéciale, individuelle, propre à chaque humain, un résultat de son incarnation précédente, et que d'autre part, ce qui est extérieur à la tête, et forme le corps humain, se prépare en quelque sorte à devenir tête dans la prochaine incarnation. Si bien que, dans la forme de la tête humaine, nous avons un signe d'une incarnation précédente ; et dans ce que deviendra le corps humain, un signe de la prochaine incarnation de l'homme. C'est ainsi que réellement la forme humaine se rattache directement à l'incarnation précédente et à la suivante. Lorsqu'on observe l'homme de cette façon, il apparaît comme le signe d'un grand ensemble universel.

Vous savez que les rudiments datant d'époques plus anciennes, et plus riches de sagesse, établissent un rapport entre la forme extérieure de l'être humain et les douze signes du zodiaque. Sans que bien entendu l'on apporte ici de l'eau au moulin du dilettantisme qui marque aujourd'hui justement, sur bien des points, la recherche astrologique, on est autorisé à attirer l'attention sur le fait que derrière cette répartition de la forme humaine dans son ensemble et son rapport avec l'univers se dissimulent des secrets profonds et importants.

Vous savez que l'astrologie attribue la tête de l'homme au Bélier, le cou et le

larynx au Taureau, la partie où s'articulent les bras et ce qui s'exprime dans les bras et les mains aux Gémeaux, la cage thoracique au Cancer, tout ce qui est lié au cœur au Lion, ce qui se déroule dans l'abdomen à la Vierge, les hanches à la Balance, la région sexuelle au Scorpion, les cuisses au Sagittaire, les genoux au Capricorne, les jambes au Verseau, les pieds aux Poissons.

Nous avons là la répartition de la totalité du corps de l'homme, y compris la tête, entre les forces qui règnent dans l'univers, et qui, d'une certaine façon, peuvent trouver une expression quand on les symbolise par les constellations du zodiaque.

Mais nous avons parlé aussi du fait que la tête elle-même est en fait une métamorphose de la totalité du corps, à savoir du corps tel qu'il était dans l'incarnation précédente ; et que nous avons d'autre part à voir dans les organes des sens, qui ont donc dans la tête leurs représentants, un ensemble de douze éléments, une véritable douzaine. Si bien que nous pouvons dessiner un schéma à peu près ainsi :



Disons que nous avons là le schéma de l'ensemble du corps humain, en attribuant maintenant la tête au Bélier, le cou au Taureau, et ainsi de suite, répartissant ainsi la totalité de l'homme entre les douze constellations. Après ce que nous avons dit des liens de l'ensemble de l'organisme sensoriel, il nous faut maintenant attribuer d'autre part aux douze constellations ce qui est ici attribué à une seule. Il nous faut donc répéter ici la même chose. Et j'attire votre attention sur cette singularité qui se répète exactement dans le cadre de toutes les grandes lois de l'univers. Lorsqu'on a quelque chose comme une douzaine, un élément de cette douzaine appartient toujours à l'ensemble, et il est pourtant, par ailleurs, un élément autonome. Un élément, la tête, est attribué à une constellation et d'autre part pourtant, étant une réalité particulière, spéciale, aux douze constellations.

Il faudrait, si ce qui est formulé ainsi est juste, que si cela est le corps dans une incarnation, il devient la tête dans l'incarnation suivante. Il faudrait donc en quelque sorte que ce qui est aujourd'hui la tête entière serve un unique organe des sens dans la prochaine incarnation. Ce qui est aujourd'hui le larynx, l'organe de la parole, avec tout ce qui se trouve dans son voisinage, devrait, dans la prochaine incarnation, transformé, métamorphosé, servir une deuxième vie sensorielle ; et ce qui s'exprime dans les bras, une troisième, et ainsi de suite. Tels que nous sommes dans le monde, nous dirions : transformé, métamorphosé, notre corps tout entier devient une tête dans la prochaine incarnation, et avec une telle régularité que la douzaine qui est aujourd'hui dans notre corps pourrait apparaître dans la prochaine incarnation dans la douzaine de la tête.

On pourrait même demander : « Existe-t-il quelque chose qui indique que cette douzaine est réellement contenue dans la tête ? » Or la plupart d'entre vous savent que de la tête humaine partent douze trajets nerveux principaux. Lorsqu'on comprendra un jour ce qu'ils signifient, et non pas dans la confusion créée par les actuels neurologues, on reconnaîtra dans ces douze nerfs de la tête ce qui, dans l'incarnation précédente, était attribué à l'ensemble du corps. Et l'on n'a pas besoin de s'arrêter à ce fait paradoxal que par exemple ce qui est aujourd'hui dans les mains, réapparaîtra dans la tête. On peut même comprendre peut-être très facilement, en gros, de pareilles choses. Car ce que nous avons dans les mains et dans les bras, étudié correctement du point de vue physionomique, n'est-ce pas véritablement quelque chose qui nous montre en quelque sorte le germe des organes de la parole ? Ne parlons-nous pas un langage éloquent avec les mains et les bras ? Pourquoi ne devrait-on pas pouvoir croire que cela deviendra un jour tout autre chose, quelque chose qui, à un tout autre niveau de l'existence, se manifestera judicieusement comme un organe des sens de la tête ? Et rire du fait que par exemple ce qui s'exprime aujourd'hui dans les genoux se prépare, une fois étendu à tout le corps, à devenir un sens du toucher, un organe du toucher, rire de cela, seul pourrait le faire celui qui n'a aucune idée de ce qu'est en réalité la métamorphose de l'existence.

Cette particularité, notamment de notre genou humain, avec la merveilleuse construction de la rotule qui est, en un sens, si sensible, mais d'une sensibilité différente de celle du toucher du corps tout entier, c'est cela justement qui se prépare à devenir un sens du toucher dans une prochaine incarnation. C'est ainsi que se métamorphose ce qui est en nous-mêmes, et que notre regard plonge dans de profonds secrets de l'existence. Mais pour pouvoir porter un regard juste dans des secrets aussi profonds ; pour porter un regard empreint de vénération, il est nécessaire de se débarrasser de l'attitude intérieure qu'on rencontre aujourd'hui dans la science ordinaire, une attitude qui, vis-à-vis de ce qu'elle devrait être, est en réalité cynique. Nous avons besoin de respecter l'existence si nous voulons prêter l'oreille à ses secrets. L'homme d'aujourd'hui a déjà depuis longtemps marqué toutes ses conceptions du monde de son terrible orgueil, de sa folie des grandeurs. Que cette folie des grandeurs s'exprime particulièrement dans certains

caractères, c'est ce qui ne surprend pas celui qui voit que règnent, dans la vie intellectuelle et scientifique de l'humanité justement, une folie des grandeurs et un orgueil qui passent inaperçus aujourd'hui dans le public.

Dans le domaine de la science de l'esprit, j'ai déjà eu souvent besoin d'attirer l'attention sur cet orgueil qui se déploie en particulier dans la période la plus récente de l'évolution. J'ai souvent parlé de la manière dont les gens écrivent lorsqu'ils parlent d'actions humaines. Qu'on lise ce qui se trouve dans les manuels scolaires ou dans d'autres livres qui parlent de l'esprit d'invention des hommes, de l'invention, disons du papier, de ce papier qui pourrait nous affliger quand on voit tout ce qu'on imprime dessus ces derniers temps. Mais que de discours humains sur la capacité humaine qui a pu produire de pareilles choses ! J'ai déjà fait remarquer que le nid de guêpes est fait de la même substance, de vrai papier, et qu'il y a des millions d'années déjà, des entités élémentaires qui procèdent à la préparation du papier ont vraiment été les auteurs de cette invention avant l'homme. Et l'on pourrait parler de la même façon à propos d'une infinité de choses.

Regardez donc une longue-vue qu'on peut tourner de deux façons, dans un sens, puis dans l'autre. Schmick [\[48\]](#), qui s'est donné bien du mal de différentes façons pour attirer l'attention sur de telles choses, a déjà mentionné justement cet exemple de la longue-vue. Regardez donc ce que l'homme est ainsi arrivé à faire : ce double mouvement de la longue-vue qui peut tourner dans deux sens : de gauche à droite et de haut en bas, est provoqué par un double dispositif permettant la rotation, un dispositif supérieur qu'en mécanique on appelle une charnière et un inférieur qu'on appelle une rotule. C'est ainsi qu'on peut correctement obtenir cette double rotation. Seulement la chose serait absurde, on peut facilement l'essayer avec la longue-vue, si l'on inversait le dispositif en mettant la rotule à la place de la charnière. Ce serait malcommode. On peut chanter les louanges d'une invention aussi importante, et de l'homme qui l'a faite. Mais sous une forme beaucoup plus géniale, si j'emploie le mot « génial » dans un sens objectif, et non pas subjectif, vous avez tous ce même mécanisme là derrière, où la tête repose sur la vertèbre cervicale : en haut une charnière, en bas une rotule. Et c'est grâce à cela que vous êtes capable de mouvoir votre tête d'arrière en avant et de côté. Voyez-vous, nous avons ainsi exactement dans l'organisme de l'homme, ce qui est devenu aujourd'hui l'objet du penser humain.

Il n'existe absolument rien qui soit, ou qui sera inventé par l'homme, et qui ne se trouverait pas quelque part dans l'organisme humain. On trouve dans cet organisme tout ce que l'être humain a inventé en fait de mécanismes, et inventera encore, tout ce qui peut réellement contribuer à l'évolution humaine. Seul ce qui ne peut en rien contribuer à l'évolution ne se trouve pas en l'homme, ou s'y trouve inséré sous une forme tout autre que ce que l'homme a inséré dans son évolution. Nous pouvons donc dire : reportons-nous dans un passé très éloigné ; le moment vint, et cela est dans le caractère et dans tout l'esprit de l'évolution, où prit forme ce singulier mécanisme articulaire, et bien d'autres choses encore.

Et maintenant c'est présent. Et aussi loin que nous remontions dans ce qu'on appelle l'évolution, c'est-à-dire celle où l'homme avait déjà la forme générale qu'il possède maintenant, et si nous nous reportons encore plus loin en arrière, nous ne trouverons jamais que ce dispositif ait été absent. Et s'il avait dû être formé par la simple voie mécanique, comment cela aurait-il pu se faire ? Songez donc qu'il s'agit d'un dispositif particulièrement adapté, si bien qu'on peut fort bien l'utiliser pour la longue-vue. Tout autre dispositif serait inadapté. Or selon un principe connu du darwinisme superficiel, je dis : superficiel, ce qui est moins adapté doit avoir donné naissance à ce qui est bien adapté. Mais à partir de quoi, dans ce cas par exemple, doit se constituer ce qui est moins adapté ? Le moins adapté rendrait impossible que l'homme vive tel qu'il est aujourd'hui. Il ne pourrait donc pas vivre comme il le fait maintenant et il est impensable qu'on puisse parler ici d'un passage du moins adapté au bien adapté. L'attention a toujours été attirée sur ces choses par ceux qui ont développé des contre-vérités, les vérités courantes et superficielles du darwinisme.

Comment en viendra-t-on à comprendre clairement les rapports entre l'homme et l'univers ? À ce propos également, j'ai déjà dû dire des choses paradoxales. Vous vous souvenez que j'ai exposé comment la croyance actuelle que le ciel s'expliquera lui-même est une phrase vide, et qu'en vérité les secrets du ciel qu'on explorera et que la vision copernicienne considère comme si le ciel pouvait s'expliquer lui-même, que ces secrets du ciel peuvent expliquer ce qui vit sur la terre, et qu'inversement les secrets de la terre peuvent expliquer ceux du ciel.

Si paradoxal que cela paraisse aujourd'hui : on étudiera à l'avenir l'évolution de l'embryon, son développement à partir de la cellule et de son environnement, etc., jusqu'à l'homme achevé. Ce qu'on observera là, on le prendra comme une révélation des grands secrets cosmiques, universels. Et ce qu'on observera dans le ciel, on aura à le considérer comme le principe d'explication de ce qui se déroule ici sur la terre chez les animaux, les plantes et les hommes, en particulier au stade embryonnaire. Le ciel explique la terre, la terre explique le ciel, j'ai déjà exposé cela. C'est encore un élément paradoxal de notre époque, un véritable, sérieux principe de connaissance pour l'avenir, et qu'il faut élargir.

Je voudrais encore aujourd'hui parler de quelque chose d'analogue, d'un troisième paradoxe qui est lié aux considérations auxquelles nous nous sommes consacrés à propos du *Faust* de Goethe, sur Ahriman et Lucifer. Nous cherchons avec une certaine justification les manifestations de Lucifer dans tout ce qui s'exprime par les émotions humaines, par les passions, les sentiments, etc. Nous considérons l'élément luciférien comme agissant à partir de l'être intérieur. Lorsque Ève dut faire le nécessaire pour être elle-même belle ; pour paraître belle, pour être celle qui se trouve belle et peut, par sa beauté, provoquer la tentation, il fallut que précisément Lucifer intervienne. Lorsque dut intervenir l'autre élément dans le cours de l'évolution terrestre, que les fils des dieux devaient trouver belles les filles des hommes, devaient donc trouver l'objet beau, il fallut qu'Ahriman agisse. Pour imprégner Ève de façon à ce qu'elle se sente belle et puisse agir en

séduisant : Lucifer. Pour que l'objet soit trouvé beau et puisse, étant beau, agir de l'extérieur, Ahriman était nécessaire. Le premier événement se situe à l'époque lémurienne, le second à l'époque atlantéenne.

Mais il faut apprendre à connaître l'élément ahrimaniens et l'élément lucifériens de façon toujours plus précise. Naturellement, je ne peux chaque fois les caractériser que par des traits isolés. Il faut ensuite rassembler ces caractéristiques isolées et en tirer les caractères ahrimaniens et lucifériens dans leur totalité.

Peut-être quelques-uns d'entre vous connaissent-ils un fait, qu'on pourrait bien dire paradoxal, qui se présente typiquement à ceux qui ont quelques contacts avec les cercles où se pratiquent l'occultisme, le quasi-occultisme, le charlatanisme occulte, et tout ce qui est lié à ce genre de choses. Il y a une expérience qu'on peut faire constamment. Supposons donc qu'il existe une association se disant occulte et comptant quelques célébrités remarquables. Et en effet, dans ce genre de sociétés occultes, il y a toujours des célébrités qu'on croit sur parole, et par qui on jure. Quelque chose apparaît alors qui se répand comme un dogme. Supposons que ce dogme concerne telle personnalité, qui serait la réincarnation d'une individualité hors pair, laquelle aurait accompli ce que sinon les humains ne font pas, par une voie particulière, disons en rédigeant de grandes vérités qui se répandent dans le monde par milliers d'exemplaires et sont considérées comme très importantes, bien que peut-être on n'y trouve parfois que de la phraséologie ; mais cela ne fait rien. Cela se reproduit constamment : les choses les plus superficielles, quand elles sont présentées avec la sauce affective, la sentimentalité nécessaire, sont accueillies comme « ce qu'il y a de plus profond » par des milliers et des milliers de gens.

Lorsqu'il se passe quelque chose de ce genre, je ne veux pas mentionner maintenant un cas isolé, mais bien quelque chose de typique, on peut souvent faire cette expérience ; différentes personnes sont là qui se cabrent terriblement en disant : « Nous ne voulons pas de dogmes, cela n'a pas de sens, nous n'en voulons pas, nous n'y croirons jamais. » Et ils entreprennent une véritable campagne. Une des célébrités qui prend parti pour la chose survient alors et rencontre quelque rebelle. Et l'on peut alors faire cette expérience : en quelques heures, le rebelle est converti ; simplement en quelques heures, et devient le partisan le plus acharné. Parfois cela ne dure pas quelques heures, peut-être pas même une heure entière. Voilà les choses dont on peut constamment faire l'expérience. Et ce qu'on peut vivre alors, c'est que les gens viennent demander : « Oui, que s'est-il donc passé ? Celle-ci ou celui-là, ce ne sont vraiment pas toujours seulement des "elles", mais effectivement souvent aussi des "ils", pensaient encore très clairement à propos de ce cas, et à peine ont-ils eu un court entretien avec cette célébrité occulte, les voilà comme transformés, et ils croient tout maintenant. »

Il y a ici des auditeurs qui savent que de telles choses se sont passées. En pareil cas, est-on vraiment parvenu à les persuader ? Non, en pareil cas, il ne saurait être

question de ce qu'on appelle ici pour la conscience de veille une conviction. Il faut comprendre la chose tout autrement. Et pour la comprendre, étudions pour un instant le caractère d'Ahriman.

Voyez-vous, l'une de ses principales particularités, c'est qu'en fait, il ne connaît pas ce lien spontané qu'a l'homme avec la vérité aussi longtemps qu'il vit sur la terre. Ahriman ne connaît pas ce lien libre avec la vérité en vertu duquel on s'efforce d'atteindre celle-ci grâce à la concordance entre une représentation et une réalité objective. Ahriman ne connaît pas cela. C'est pourquoi cela ne compte pas pour lui. De par toute la position qu'il occupe dans l'univers, et que j'ai souvent caractérisée, il lui est vraiment complètement indifférent, lorsqu'en lui une représentation se forme, qu'elle concorde avec la réalité. À Ahriman, ce qui lui importe en ce qui concerne la vérité, dans un contexte humain nous ne l'appellerions pas vérité, celle qu'il construit pour lui-même, ce sont toujours les effets qu'elle produit. Une chose n'est pas dite pour se trouver en accord avec une autre, mais pour produire un effet. On dit ceci, ou cela, afin de produire tel ou tel effet.

Donc ce qui serait ahrimanien, ce serait que je dise à quelqu'un ceci ou cela, disons au sujet de notre édifice, et il me serait alors tout à fait indifférent que ce soit vrai ou non, car ainsi je voudrais seulement obtenir que l'intéressé entreprenne telle ou telle chose puisque je saurais : si je lui dis cela, il entreprendra telle ou telle chose.

Je crois que vous pourrez vous représenter que cela peut exister : qu'on combine quelque chose, tout en restant indifférent au fait que cela concorde avec l'objectivité ou non ; mais ce qu'on considère ainsi, cela exerce un effet déterminé sur celui qui l'entend. À propos de petites choses, il y a toutes sortes d'affaires de ce genre parmi les humains. On pourrait se remémorer ici bien des choses, pensez un peu à ce que disent les bonnes dames qui veulent gagner le cadeau des marieuses en disant de deux personnes : celle-ci est la fiancée, celui-là le marié. Ce qui leur importe, ce n'est pas que ce soit vrai, mais que par l'effet de ce qu'elles disent, elles aient gagné le cadeau des marieuses. Ce n'est là qu'un très petit exemple. Bien entendu, Ahriman ne s'occupe pas d'affaires aussi minimes. Mais je pense que nous avons pour tout quelque chose d'analogue dans la vie humaine.

Chez Ahriman donc, il s'agit pour tout ce qu'il dit de l'effet produit. Et il formule ses déclarations de façon telle qu'il peut aider quand il s'agit de communiquer des choses de cette nature. Songez maintenant qu'il serait pour Ahriman très favorable de produire sur la terre un certain nombre de gens qui croient quelque chose de déterminé, qui croient à ce dont je viens de parler auparavant. Lorsque quelqu'un est suffisamment initié aux secrets du mauvais occultisme et qu'en raison de l'initiation par laquelle il est passé il n'incline pas du tout à remplacer cet occultisme par le bon, il peut alors, permettez-moi d'employer cette tournure paradoxale, se lier à Ahriman de telle façon qu'il puisse inculquer à quelqu'un une vérité ahrimanienne, qui donc au sens humain n'en est pas une, laquelle doit

produire un effet ! Et c'est ce qui se trouve toujours à la source de ce que je viens de décrire, où en une petite heure quelqu'un qui était complètement révolté est suggestionné par des artifices ahrimaniens. Étant allié à Ahriman, on peut bien faire croire à quelqu'un que telle ou telle individualité éminente est incarnée dans telle ou telle personnalité humaine. Il faut seulement connaître les artifices permettant de lancer des vérités dans un certain domaine, en pareil cas dans l'humanité, en ayant seulement calculé leur effet, et non pas leur concordance avec la réalité objective.

On se livre à ce genre de choses dans beaucoup de communautés qui se disent occultes. Et dans beaucoup de celles-ci, il ne s'agit pas du tout de ne développer que des représentations qui concordent avec la réalité objective, mais de dire des choses qui produisent des effets définis, dans l'une ou l'autre direction.

Certes, il peut aussi exister des gens qui sont assez sots et assez peu sensés pour recevoir, inconsciemment en quelque sorte, des impulsions ahrimaniennes sans que quelqu'un ait utilisé les artifices ahrimaniens. Mais dans l'humanité il existe bien des artifices ahrimaniens, c'est-à-dire de ceux qui sont pratiqués directement en liaison avec Ahriman, qui sont réellement pratiqués. Et à notre époque, ces choses qui sont le produit d'une alliance humaine avec Ahriman ont une importance particulièrement grande. Car beaucoup de ce qui, depuis longtemps, se passe dans l'humanité, se déroule d'une façon qu'on ne peut comprendre que lorsqu'on connaît les secrets auxquels il a été fait ici discrètement allusion.

Pour Ahriman, il s'agit donc du fait qu'il n'a pas en vue la concordance d'une représentation avec la réalité objective, mais bien l'effet qui peut être atteint.

Pour Lucifer, il s'agit d'autre chose. Il a d'autres qualités auxquelles nous avons déjà fait allusion. Cependant nous allons maintenant, à son propos, souligner une qualité particulière, afin d'être toujours mieux informés de ces choses. Voyez-vous, chez Lucifer non plus, il ne s'agit pas de la concordance d'une représentation quelconque avec la réalité objective, jamais d'une façon radicale, mais que soient cultivées les représentations qui engendrent le plus possible de conscience en l'homme. Comprenez-moi donc bien sur ce point : qui engendrent chez l'homme le plus de conscience possible, une conscience aussi intense, aussi étendue que possible. Cette conscience élargie pour laquelle Lucifer éprouve de l'intérêt est liée, au moment où elle naît, à une certaine volupté intérieure. Et ce caractère voluptueux relève à nouveau du domaine de Lucifer.

Vous vous rappelez peut-être que parlant de l'époque atlantéenne, j'ai attiré l'attention sur le fait que jusqu'à un certain moment, tout ce qui concerne la sexualité se déroulait dans l'inconscient. De très beaux mythes chez les différents peuples indiquent ce que fut ce caractère inconscient des processus sexuels dans le passé. Il n'a atteint la conscience qu'au cours du temps. Et il revient à Lucifer d'avoir pour une bonne part provoqué ce passage de l'inconscience à une conscience de plus en plus intense. Ceci : provoquer en l'homme de la conscience en dehors du moment déterminé pour cela, en dehors du cycle normal, donc faire

naître à propos de quelque chose de la conscience, alors que ce degré de conscience serait normalement développé en fait à un autre moment, voilà ce à quoi Lucifer aspire. Il ne veut pas du tout que l'être humain soit tout simplement orienté vers quelque chose d'extérieur. Il veut que tout ce qui agit en pénétrant dans la conscience agisse de l'intérieur ; c'est pourquoi toute vie visionnaire qui est comme par violence arrachée de l'intérieur a un caractère luciférien.

Lorsqu'on apprend à connaître Lucifer, comme il faut le faire, parce que bien entendu il faut qu'avec ses influences on le mette au bon endroit, parce qu'on a affaire à des influences spirituelles dans l'univers, le fait que Lucifer n'ait pas la moindre compréhension pour le plaisir innocent que l'homme peut ressentir devant le monde extérieur agit de façon particulièrement affreuse sur nous. Ce plaisir innocent devant ce qui vient de l'extérieur, Lucifer n'a pour cela aucune compréhension. Il en a pour l'ardeur qui est allumée par toutes les choses intérieures possibles. Il a beaucoup de compréhension pour le fait que quelqu'un éveille en soi une passion qu'il cultive, qui lui procure de la volupté, si bien qu'est autant que possible appelé à la conscience ce qui sinon reste subconscient. Mais malgré sa sagesse, car Lucifer a naturellement une haute sagesse, il ne peut pas comprendre une plaisanterie innocente que fait quelqu'un sous l'effet de quelque événement extérieur. Cela, c'est tout à fait en dehors de son domaine. Et l'on peut exactement se protéger des attaques lucifériennes, qu'il entreprend très facilement, en essayant de vivre dans ce qui amuse innocemment, qui apporte de l'extérieur à l'homme un passe-temps innocent. C'est une chose que Lucifer ne peut pas supporter. Se réjouir à la vue d'une bonne caricature, voilà qui irrite terriblement Lucifer.

Oui, ce sont là les rapports qui se dévoilent quand, quittant les choses du monde sensible, on pénètre dans le domaine au-delà du seuil, dans la sphère où rien n'a justement plus le caractère qu'ont les choses dans le monde physique, mais celui des êtres, du vivant. Déjà quand on entre dans le monde élémentaire, tout a le caractère du vivant. Vous voyez donc qu'on peut dire dans une certaine mesure : à Ahriman aussi bien qu'à Lucifer, la concordance entre la représentation et la réalité objective est indifférente. Chez Ahriman, il s'agit de l'effet produit par ce qu'il dit ; chez Lucifer, de l'extension dans la nature humaine de la conscience de ce qui, dans une certaine situation, ne devrait en réalité pas devenir conscient, de ce qui se trouve en dehors du cycle normal et est lié à une certaine volupté intérieure.

Par ces deux comportements, on peut obtenir en effet des choses qui ne sont pas accessibles lorsqu'on s'appuie seulement sur ce qu'est la concordance de la représentation avec l'objectivité. Et de même que dans de mauvais cercles occultes on recherche l'alliance avec Ahriman pour des raisons que j'ai caractérisées précédemment, dans ces mêmes mauvais cercles occultes on recherche l'alliance avec Lucifer, tout en s'efforçant d'agir sur l'homme de façon à provoquer voluptueusement chez lui une vision, et donc qu'on éveille un regard de l'intérieur.

Ce qui, dans les mauvais cercles occultes, est produit consciemment, l'alliance avec Ahriman et Lucifer qui est nouée, tout cela est naturellement aussi pratiqué du fait qu'Ahriman et Lucifer exercent une action qui pénètre dans l'inconscient des hommes. Et beaucoup des critiques qu'il faut formuler contre le caractère précisément de la cinquième époque postatlantéenne tel qu'il se déploie dans le grand monde extérieur, il faut aussi le ramener de cette façon aux impulsions ahrimaniennes et lucifériennes. Que tant de choses sont dites qui sont exactement hypocrites ou mensongères, mais qu'aussi tant de choses sont dites non pas parce qu'on recherche d'abord la justification de dire quelque chose qui concorde avec l'objectivité, mais parce qu'on veut le dire, parce que cela correspond à l'émotion, à la passion, cela doit être attribué au fait qu'à présent, et de façon réellement chaotique, des courants ahrimaniens et lucifériens se sont emparés du monde avec une grande force.

Car si nous ne nous en remettons qu'aux seules bonnes puissances, nous ne pourrions pas, au stade actuel de l'évolution humaine, formuler par passion certaines affirmations sans contrôler leur concordance avec la réalité objective. L'homme de l'Atlantide et celui de la post-Atlantide, jusque tout au plus au milieu de la quatrième époque postatlantéenne, pouvait encore, en puisant à son être intérieur, trouver des vérités concordant avec l'objectivité mentionnée. Mais cela, nous le savons, nous l'avons perdu. Notre cycle actuel est justement là pour que l'humanité puisse apprendre à observer et à étudier le monde extérieur, et non pour formuler des affirmations engendrées par les passions.

Donc, aujourd'hui, lorsque des vérités sont formulées venant de l'être intérieur sans que soit recherchée la concordance avec le monde extérieur, il s'agit d'un courant luciférien qui se lie au courant ahrimaniens, l'un provoquant une conscience qui n'est pas juste, l'autre des mensonges et des hypocrisies.

Et tout ce qui est mentionné ici est déjà très, très répandu à l'époque présente. Car aujourd'hui, beaucoup d'âmes ont vu la juste conscience de ce qui est foncièrement la concordance de la représentation avec l'objectivité leur être dérobée. On ne cherche absolument pas dans cette direction. Et lorsque précisément l'on s'emploie à trouver la concordance entre la représentation et l'objectivité on ne comprend pas du tout, de nombreux côtés on regarde la chose comme ce qui est..., en fait, il est difficile de trouver un mot pour cela..., il est surprenant qu'on puisse faire ainsi. C'est précisément dans ces cercles qu'on trouve le moins d'approbation lorsqu'on tente de donner de la réalité des caractéristiques qui s'appuient sur ce qui est là, qui considèrent simplement les choses du monde et les reproduisent dans la représentation.

Cela, on le comprend parfois très peu. On ne comprend pas du tout que c'est là quelque chose de tout autre, de radicalement autre que ce que fait quelqu'un qui, ayant telle ou telle passion, passion personnelle ou passion nationale, formule ses affirmations en fonction de cette passion. Mais c'est là que réside la différence radicale qu'on ne remarque pas encore aujourd'hui. On forme souvent des

affirmations en fonction de la façon dont on pense, selon l'orientation de sa pensée, et l'on ne voit pas à ce moment si ces affirmations concordent avec la réalité. Or aujourd'hui, ce qui importe, c'est que nos affirmations concordent avec les faits. Car sinon nous ne pouvons nullement espérer parvenir à une époque où le monde spirituel pourra être considéré comme il convient. Si nous n'acquérons pas dans le monde physique une attitude d'esprit ouverte à la réalité des faits, nous ne l'acquerrons jamais pour le monde spirituel. C'est ici-bas, dans le monde physique, qu'il faut acquérir la capacité de s'adapter de façon juste à la vie du monde spirituel. C'est pourquoi nous sommes placés dans ce monde physique, où nous ne pouvons faire autrement que de rechercher la concordance de la représentation avec l'objectivité, afin d'acquérir cette capacité, afin que cela devienne une habitude que nous pourrions emporter dans le monde spirituel.

Mais combien de gens aujourd'hui, poussés par l'émotion, énoncent des affirmations sans souci de leur concordance avec la réalité objective ? C'est suivre l'orientation opposée à celle dans laquelle le monde doit marcher si l'humanité veut aller de l'avant. Et justement, sous l'influence caractérisée, notre époque matérialiste a si terriblement perdu la pensée conforme à la réalité, une pensée conforme à la réalité est aujourd'hui si rare. Et lorsqu'on s'efforce honnêtement d'y parvenir, on se heurte à tout ce qui, aujourd'hui, est un penser non conforme à la réalité. Vous le voyez sous une forme terrible à ce fait qu'il faut sans désespérer parler du conflit de notre mouvement anthroposophique avec un penser non conforme à la réalité, parce que les faits sont là, et parce que, finalement, on ne peut pas garder le silence quand on porte sincèrement le souci de ce mouvement.

À ces heurts entre le penser conforme à la réalité auquel on aspire, et le penser ennemi de la réalité, ennemi dans le sens qui a été caractérisé, vous voyez ce que veut dire être un représentant de la vérité. Certes, il a fallu de tous temps accepter le combat avec les puissances contraires ; mais il faut aussi apprendre à connaître la forme particulière de ce combat, sa métamorphose particulière à chaque époque. La nature pharisienne, elle non plus, n'est pas morte, seulement, on la rencontre aujourd'hui sous une autre forme. Et nous ne pourrions avancer avec la clarté nécessaire que si nous comprenons vraiment la différence entre le penser conforme à la réalité et le penser qui lui est hostile.



QUATORZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 2 septembre 1916

Le résultat des considérations puisées à la science de l'esprit, que nous avons même mentionné à plusieurs reprises ces derniers temps, concernant la relation de la tête et du corps humain, où la tête est alors insérée dans le reste du corps, avec le cosmos, ce résultat a, en fait, une importance considérable. Vous savez comment nous avons introduit ce sujet. Nous avons dit : ce que l'homme porte en tant que tête, avec tout ce qui en fait partie, est une forme métamorphosée, d'une réalité. Cette réalité dont la tête est la transformation, c'est l'ensemble du reste du corps de l'incarnation précédente. Donc, si nous considérons l'ensemble du corps de notre incarnation présente, nous voyons comment il porte en lui les forces qui peuvent le transformer afin qu'il ne devienne qu'une tête, une tête avec tout ce qui en fait partie, avec les douze paires de nerfs qui y prennent naissance, et ainsi de suite. Cette tête qui se développe à partir de l'ensemble du corps, nous la porterons dans notre prochaine incarnation. Par contre notre corps, c'est-à-dire tout ce qui en fait partie, est élaboré entre la mort et notre prochaine naissance en vue de la prochaine incarnation. Cette élaboration se fait, en partie par les forces du monde spirituel, si on considère le temps entre la mort et une nouvelle naissance et en partie par les forces du monde physique si on considère le temps de la conception jusqu'à la naissance.

Seulement, il ne faut pas prendre de telles vérités comme celles de la vie ou de la science ordinaire, il faut les considérer comme des vérités qui portent leur signification en elles-mêmes, comme des vérités qui indiquent d'importantes interdépendances. En ce qui concerne les vérités dans la vie ordinaire, nous décrivons en quelque sorte nous-mêmes et notre environnement ; quand il s'agit de vérités comme celles que nous avons mentionnées, nous faisons lecture de notre environnement et de nous-mêmes dans le contexte universel. Les vérités de la vie ordinaire et de la science ordinaire se présentent vraiment comme la description des lettres de l'alphabet qui se trouvent sur une page, ou tout au plus comme l'explication grammaticale des lois qui font qu'elles s'assemblent en mots.

Mais ce qu'on entend par « vérités » comme celles qui ont été mentionnées peut se comparer avec une lecture qui n'utilise pas d'abord une description spéciale de

la forme des lettres, qui ne considère pas l'élément grammatical ni ensuite comment ces caractères s'assemblent en mots. Pensez combien est différent le contenu de ce que nous lisons et ce qui s'offre aux yeux sur la page. Ainsi, lorsque nous introduisons une telle « vérité », nous n'avons pas seulement en vue ce que nous formulons maintenant, mais toute la signification, de grande portée, d'une telle réalité pour la position de l'homme dans l'univers. Par là, nous lisons, en quelque sorte, de profondes et vivantes vérités spirituelles qui n'ont rien à voir avec les formes de la tête ou du corps qu'étudient l'anatomie, la physiologie ou ce qu'on se représente dans la vie ordinaire lorsqu'on parle de la forme humaine. On ne peut justement comprendre l'homme que si on ne le décrit pas seulement comme dans la vie ou la science ordinaire, mais si on en fait la lecture.

Après ce préalable et dans le même sens, nous allons une fois de plus diriger notre regard sur ce que nous avons étudié dans le contexte de ces dernières semaines. Nous allons diriger notre attention sur les douze sens de l'homme {49}. Représentons-nous, encore une fois, ces douze sens de l'homme.

Sens du moi : je vous prie d'envisager encore une fois ce que j'ai dit en ce qui concerne ce sens du moi. Ce sens n'est pas à comprendre en liaison avec la faculté de perception de notre propre moi. Avec ce sens, nous ne percevons pas notre propre moi, ce moi qui n'est apparu que sur terre, mais par lui nous percevons le « moi » des autres humains. Donc, tout ce qui vient à notre rencontre muni d'un moi dans le monde physique, nous le percevons avec ce sens du moi, le sens du moi d'autrui.

Le deuxième est le sens du penser. Le sens du penser n'a rien à voir avec les pensées que nous formons nous-mêmes. Lorsque nous pensons nous-mêmes, cette pensée n'est pas une activité du sens du penser, mais c'est tout autre chose. Nous en reparlerons. Le sens du penser se rapporte à l'aptitude que nous avons à percevoir, à comprendre les pensées d'autrui. Donc, avec les pensées que nous formons, ce sens n'a tout d'abord rien à voir.

Sens du langage (ou sens du mot) : celui-ci n'a rien à voir avec la formation de notre propre langage, il n'a tout d'abord rien à voir avec l'aptitude qui est à la base du langage individuel : c'est le sens pour la compréhension des paroles qui nous sont dites par d'autres.

Sens de l'ouïe ou sens du son : il ne peut y avoir, là-dessus, aucun malentendu.

Sens de la chaleur, sens de la vue, sens du goût, sens de l'odorat, sens de l'équilibre : j'ai déjà souvent expliqué ces sens, au cours de ces considérations également.

Sens du mouvement, sens de la vie, sens du toucher.

Ce sont là les douze sens, grâce auxquels nous pouvons percevoir le monde extérieur dans le monde physique. La pensée matérialiste ne distingue, comme vous le savez, que le sens de l'ouïe, le sens de la chaleur, et ce faisant, elle le confond avec le toucher, le sens de la vue, le sens du goût, le sens de l'odorat et

parle par conséquent de cinq sens. Certes, la science moderne, la physiologie moderne, la physiologie des sens y adjoignent déjà le sens de l'équilibre, le sens du mouvement, le sens de la vie, et distinguent aussi entre le sens du toucher et le sens de la chaleur. La science habituelle, la physiologie habituelle, ne parle pas d'un sens particulier du langage, d'un sens particulier du penser, de la pensée, pourrait-on dire aussi, ni d'un sens particulier du moi, car, avec sa manière actuelle de penser, elle ne peut en parler. La pensée et la représentation matérialistes du monde se limitent bien volontiers à ce qui est perceptible par les sens.

En effet, il y a un certain non-sens dans le fait de dire « perceptible sensoriellement », car c'est arbitrairement qu'on limite ce qui est perceptible par les sens, à savoir par les cinq sens ; mais vous savez tous ce qu'on entend lorsqu'on dit : la représentation matérialiste habituelle admet comme valable ce qui est perceptible par les sens et c'est pourquoi elle cherche, pour ces sens également, des organes de perception. Parce que rien ne se présente à elle en tant qu'organe de perception pour le sens du moi, le sens de la pensée et le sens du langage, parce que rien ne se présente à elle qu'elle pourrait comparer, par exemple, avec l'oreille pour le sens de l'ouïe ou avec l'œil pour le sens de la vue, elle ne parle pas de ces sens. Mais pour nous, cette question se pose : n'existe-t-il réellement aucun organe pour le sens du moi, pour le sens de la pensée, pour le sens du langage ? Nous allons entrer aujourd'hui dans un examen plus précis de cette question.

Donc, avec le sens du moi, on entend la faculté de percevoir le « moi » des autres hommes. Une explication particulièrement insatisfaisante et insuffisante du penser moderne est celle-ci : on ne percevrait pas du tout le moi des autres hommes, on ne ferait plus ou moins que conclure à son existence. Nous voyons arriver vers nous quelque chose, ainsi suppose cette manière de penser, qui marche debout sur deux jambes, qui met toujours une jambe devant l'autre ou l'une à côté de l'autre, qui a, appuyé sur ces jambes, un tronc auquel pendent deux bras qui exécutent des mouvements variés en vue de divers buts ; ensuite, plus haut, est posée une tête, laquelle émet des sons, parle, s'exprime par gestes. Et lorsqu'une chose telle que je l'ai décrite vient à notre rencontre, nous concluons : ceci est le porteur d'un moi. Ainsi l'entend la conception matérialiste.

Ceci est un non-sens total, un authentique non-sens ; car la vérité est que, comme nous voyons les couleurs avec nos yeux, comme nous entendons les sons avec l'oreille, nous percevons vraiment aussi le moi d'autrui. Nous le percevons sans aucun doute. Et cette perception est autonome. De même que la vue ne repose pas sur une conclusion, et l'ouïe pas davantage, la perception du moi d'autrui ne repose pas sur une conclusion, elle est une vérité directe et autonome qui s'acquiert indépendamment du fait que nous voyons l'autre, que nous entendons les sons émanant de lui. Abstraction faite de ce que nous entendons ses paroles, de ce que nous voyons son incarnat, de ce que nous laissons agir sur nous ses gestes, abstraction faite de tout cela, nous percevons directement le moi de l'autre. La perception du moi n'a pas plus affaire avec le sens de la vue, ou le sens

de l'ouïe, ou quelque autre sens, que le sens de la vue avec le sens de l'ouïe. C'est une perception autonome du moi. La science des sens ne reposera pas sur des fondements solides aussi longtemps qu'elle n'admettra pas cela.

À présent, cette question se pose : quel est l'organe pour la perception du moi d'autrui ? Qu'est-ce qui perçoit en nous l'autre moi, comme nous percevons avec l'organe de la vue les couleurs ou le clair et l'obscur, comme nous percevons les sons avec les oreilles ? Qu'est-ce qui perçoit le moi de l'autre ? Or la perception du moi a son organe exactement comme la perception visuelle ou la perception auditive. Seulement, l'organe de la perception du moi est en quelque sorte formé de façon telle que son point de départ est dans la tête, mais que tout le domaine du reste du corps, dans la mesure où il est dépendant de la tête, constitue l'organe pour la perception du moi d'autrui.

En vérité, l'homme entier, compris comme organe de perception, dans la mesure où il a pris une forme physique-sensorielle, est organe de perception pour le moi d'autrui. En quelque sorte, on pourrait dire aussi : l'organe de perception pour le moi d'autrui est la tête pour autant que tout l'homme s'y trouve rattaché et que sa faculté de perception du moi rayonne à travers l'homme entier. L'homme, dans la mesure où il est calme, dans la mesure où il est une forme humaine immobile, est en quelque sorte, avec la tête comme point central, l'organe de perception du moi des autres hommes. Ainsi cet organe de perception pour le moi d'autrui est-il l'organe de perception le plus important, et on est soi-même, en tant qu'homme physique, l'organe de perception le plus grand qu'on possède.

Nous arrivons maintenant au sens de la pensée. Qu'est-ce qui est organe de perception pour les pensées d'autrui ? L'organe de perception pour les pensées d'autrui est tout ce que nous sommes pour autant que nous ressentons en nous de la mobilité, de la vie. Donc, si vous vous imaginez que vous avez de la vie dans tout votre organisme et que cette vie est une unité, non pas dans la mesure où vous avez une forme, mais dans le sens où vous portez en vous de la vie. Ainsi cette vie que vous avez dans l'organisme entier, pour autant qu'elle s'exprime dans le physique, est l'organe pour les pensées qui viennent à notre rencontre de l'extérieur. Si nous n'étions pas faits comme nous le sommes, nous ne pourrions pas percevoir le moi d'autrui ; si nous n'étions pas animés de vie comme nous le sommes, nous ne pourrions pas percevoir les pensées d'autrui. Ce n'est pas du sens de la vie que je parle ici. La question n'est pas ici de percevoir intérieurement l'ensemble de notre vitalité, ce qui relève du sens de la vie, mais dans quelle mesure nous portons la vie en nous. Et cette réalité vivante en nous, tout ce qui en nous est organisme physique de la vie, est l'organe de perception des pensées que l'autre nous adresse.

Et dans la mesure où nous avons la force de nous mouvoir, d'exécuter les mouvements provenant de l'être intérieur, par exemple lorsque nous remuons la main, lorsque nous tournons la tête ou que nous la levons, puis la baissions, nous exécutons des mouvements de l'intérieur vers l'extérieur. Donc, dans la mesure où

nous avons ces forces de mettre le corps en mouvement, cette mobilité en nous repose sur la base d'un organisme physique. Ce n'est pas l'organisme physique de la vie, c'est l'organisme physique de la faculté de se mouvoir. Or celui-ci est en même temps l'organe de perception du langage, des mots qu'autrui nous adresse. Nous ne pourrions pas comprendre les mots si nous n'avions en nous un appareil physique du mouvement. En vérité, pour autant que de notre système nerveux central, les nerfs partent vers l'ensemble de notre motricité, il y a dans celle-ci également l'appareil sensoriel qui perçoit les paroles qui nous sont adressées. C'est ainsi que se spécialisent les organes des sens. L'homme entier : organe sensoriel pour le moi ; le vivant qui est à la base du physique : organe sensoriel pour le penser ; l'homme mobile en lui-même, c'est l'organe sensoriel pour le langage.

Le sens de l'ouïe est encore plus spécialisé. Bien que plus de choses s'y rattachent que ce que la physiologie considère habituellement comme faisant partie de l'appareil auditif, le sens de l'ouïe est tout de même déjà plus spécialisé. Bon, je n'ai pas besoin maintenant de parler de ce sens. Vous pouvez en trouver la description en prenant en mains un manuel ordinaire de physiologie des sens. Il est encore aujourd'hui difficile de trouver une description du sens de la chaleur, car celui-ci est, comme je l'ai dit, confondu avec le sens du toucher. Mais le sens de la chaleur est précisément un sens très spécialisé. Alors que le sens du toucher s'étend à l'organisme tout entier, le sens de la chaleur ne s'étend qu'en apparence à l'organisme tout entier. Naturellement, nous sommes dans tout l'organisme accessibles aux influences de la chaleur, mais en tant que sens, en tant que perception de la chaleur, le sens de la chaleur est très concentré dans le tronc de l'homme, dans la région de la poitrine. La spécialisation concernant les organes de la vue, du goût, de l'odorat est naturellement connue par l'observation ordinaire ou bien par ce que la science courante sait en dire.

Nous pouvons maintenant, dans une certaine mesure, distinguer réellement entre elles la zone médiane, la zone inférieure et la zone supérieure de notre vie sensorielle et nous allons aujourd'hui établir une considération particulière en rapport avec cette distinction. Aussi, partons du sens du langage et observons-le. Je disais : dans la mesure où nous portons en nous un ensemble d'organes du mouvement, nous pouvons percevoir les paroles. Ceci est donc à la base du sens du langage. Mais nous ne pouvons pas seulement percevoir les paroles d'autrui, les comprendre, nous n'avons donc pas seulement un sens du langage ; nous avons une faculté de parole, une possibilité de langage, nous parlons nous-mêmes. Et ce qui est maintenant intéressant et important, c'est le rapport entre notre faculté de parler et notre faculté de comprendre la parole ; donc, non pas d'entendre les sons, distinguez cela, je vous prie, mais de comprendre les paroles. Sens de l'ouïe et sens du langage doivent ici être distingués exactement.

Donc, nous pouvons non seulement comprendre les paroles d'autrui, mais parler nous-même. Quel est le rapport de l'un avec l'autre, de la parole avec la compréhension de la parole ? Lorsque nous examinons l'homme par le moyen de la science de l'esprit, nous trouvons que la compréhension des mots et la parole

elle-même reposent sur des éléments très voisins. Si nous voulons porter notre regard sur ce qui est à la base de la parole, nous pouvons pour commencer remonter jusqu'à la vie de l'âme humaine dans laquelle, pour chaque être raisonnable, se trouve à l'évidence la naissance du langage. Le langage est issu du psychique, il est stimulé par la volonté dans le psychique. Sans que nous le voulions, donc sans développer d'impulsion volontaire, aucun mot parlé ne peut être émis. Or en observant du point de vue de la science de l'esprit l'homme qui parle, on constate qu'il se passe en lui quelque chose d'analogue au fait qu'il comprend ce qui est dit. Mais ce qui se passe lorsque l'homme parle englobe une partie bien plus petite de l'organisme, beaucoup moins de l'organisme du mouvement.

Ce qui veut dire que tout l'organisme du mouvement est à considérer quand il s'agit du sens des mots, du sens du langage ; la totalité de l'organisme du mouvement est en même temps sens du langage. Une partie est dégagée et mise en mouvement par l'âme quand nous parlons, une partie de cet organisme du mouvement. Et cette partie détachée de l'organisme du mouvement a son organe principal précisément dans le larynx ; et parler, c'est provoquer les mouvements du larynx grâce aux impulsions volontaires. Ce qui se passe dans le larynx quand nous parlons est dû aux impulsions volontaires issues du psychisme, qui mettent en mouvement l'organisme du mouvement concentré dans le système du larynx, tandis que tout notre organisme du mouvement sert à la perception de la parole. Sous la réserve que nous maintenions en repos cet organisme du mouvement quand nous percevons des paroles. Justement par le fait que nous le maintenons au repos, par cela justement, nous percevons et comprenons les paroles. Dans une certaine mesure, chaque homme le sait instinctivement, car chaque homme fait parfois quelque chose d'instinctif par quoi il indique qu'il sait, dans son subconscient, ce que j'ai développé maintenant.

Je veux parler de manière tout à fait concrète. Imaginez que je fais ce mouvement (main levée comme pour se défendre). La faculté de faire ce mouvement, dans la mesure où il provient de mon organisme du mouvement tout entier, car le moindre des mouvements n'est pas seulement localisé dans une partie, il provient de l'organisme du mouvement dans son ensemble, provoque quelque chose de bien précis. En ne faisant pas ce mouvement, je fais ce dont j'ai besoin pour comprendre quelque chose de précis exprimé par un autre. Je comprends ce que dit l'autre par le fait qu'en parlant je n'exécute pas ce mouvement, que je le réprime, que je mets en œuvre en moi l'organisme du mouvement seulement jusqu'au bout des doigts, mais que je retiens le mouvement, que je l'arrête, je le contiens. En contenant ce mouvement, je comprends ce qui est dit. Quand on ne veut pas entendre, on fait souvent ce mouvement, par lequel on veut signifier qu'on veut réprimer l'action d'entendre. C'est là le savoir instinctif de ce que signifie ce mouvement contenu.

Or, à l'origine, l'homme est organisé de telle sorte que l'organisme du mouvement tout entier, qui est en même temps l'organisme du sens du langage,

est pour ainsi dire ce qui a été prévu dans le cours régulier de l'évolution humaine. De la même façon qu'à l'époque lémurienne nous avons un jour été coupés de nos liens avec l'univers, nous sommes constitués pour comprendre les paroles. Mais à cette époque, nous n'étions pas encore capables de parler. Cela vous semblera curieux que nous puissions avoir été constitués pour comprendre les paroles, mais que nous n'ayons pas été capables d'en prononcer ; mais ce n'est quelque chose de curieux qu'en apparence ; car notre organisme du mouvement n'est pas très exactement constitué pour entendre, pour comprendre les paroles, pour comprendre les paroles d'un autre homme, mais pour comprendre bien d'autres choses. Nous étions faits à l'origine bien plus pour comprendre le langage élémentaire de la nature, pour percevoir l'action de certains êtres élémentaires dans le monde extérieur.

Ceci, nous ne le savons plus ; nous avons acquis en échange la faculté de parler nous-mêmes. Ceci est apparu du fait qu'au cours de l'époque atlantéenne, la puissance ahrimanienne a procédé à un changement dans l'organisme du mouvement qui nous avait été octroyé à l'origine. C'est à la puissance ahrimanienne que nous devons le don de la parole, le fait de pouvoir parler. Si bien qu'il nous faut dire : nous avons été véritablement, en tant qu'êtres humains, constitués à l'origine pour percevoir autrement le langage que nous ne le percevons actuellement. Nous avons été constitués en vue de la perception du langage de façon telle que nous aurions rencontré autrui, – et aussi bizarre que cela nous semble maintenant, mais on s'habitue naturellement, surtout au cours de temps aussi longs, comme c'est le cas depuis les temps atlantéens, à ce qui est arrivé, – en étant capables de percevoir plus ou moins l'autre être humain tout entier dans sa physionomie et dans ses gestes, par des moyens d'expression muets, et d'imiter ceux-ci avec notre propre appareil du mouvement et ainsi de nous entendre sans le langage sonore physique. Nous étions destinés à nous comprendre beaucoup plus spirituellement. Dans cette manière plus spirituelle de nous comprendre, Ahriman est intervenu, il a spécialisé notre organisme, il a rendu notre système du larynx capable d'émettre des paroles sonores. Et ce qui est resté du système du larynx, il l'a rendu capable de comprendre des paroles sonores ; c'est donc un don d'Ahriman.

Dans la mesure où nous sommes un organisme vivant, nous pouvons percevoir les pensées d'autrui. Là encore, nous avons été destinés à percevoir bien plus spirituellement les pensées d'autrui que nous ne les percevons maintenant. Lors d'une simple rencontre, nous étions, pour ainsi dire, destinés à ressentir, à revivre intérieurement ses pensées. La manière dont nous percevons aujourd'hui les pensées de l'autre, uniquement par le détour du langage, n'en donne qu'un reflet physique grossier. Et tout au plus quand nous nous éduquons un peu à comprendre les gesticulations, les mines et la physionomie de l'autre, nous pouvons encore percevoir un écho de ce pour quoi nous étions faits. Nous étions destinés à percevoir toute la disposition de pensée d'un être humain que nous rencontrions, à la revivre et à percevoir les différentes extériorisations de ses

pensées dans les gestes isolés, dans les mimiques particulières. C'est à nouveau un don d'Ahriman par lequel a été transformée cette nature plus spirituelle des perceptions du monde des pensées qui, au cours de l'évolution de l'humanité, s'est même concentrée de plus en plus dans le langage extérieur.

Nous n'aurions pas du tout à remonter tellement loin dans l'évolution de l'humanité, seulement jusqu'à l'époque égypto-chaldéenne, ou l'époque indoue où cela était encore beaucoup plus développé, nous n'aurions à remonter qu'au-delà de l'époque gréco-latine pour trouver encore une compréhension subtile de l'humanité pour la vie des pensées, dans la mesure où elle s'est exprimée dans des mots non formulés, dans ce qui trouve son expression par la physionomie, par des gestes, même par des attitudes, par toute la manière dont un homme se présentait. L'homme a perdu la faculté de comprendre cela. Elle s'est conservée de moins en moins, et aujourd'hui il ne reste qu'une compréhension vraiment minime pour saisir les secrètes pensées de l'homme à travers sa manière de se présenter à nous.

Nous entendons presque uniquement ce qui nous parvient de ses pensées, dans ses pensées, par ses pensées, grâce à ce qu'il nous en communique par la parole. Mais par le fait que ceci a eu lieu, nous avons acquis la faculté de faire de notre appareil de vie, de notre organisme vital lui-même, un appareil à penser. Nous n'aurions pas le don du penser, si ne s'était pas produit ce dont j'ai parlé, si cette influence d'Ahriman dont j'ai parlé n'était pas intervenue. Ainsi, vous voyez que notre actuelle faculté de parler est liée, sous un certain aspect, avec le sens du langage, le sens de la parole, mais par le détour d'influences ahrimaniennes ; que notre actuelle faculté de penser est liée à notre sens de la pensée, à nouveau par le détour d'influences ahrimaniennes.

Nous étions ensuite constitués pour ressentir de manière subtile le moi des autres humains, non seulement pour le vivre, mais pour le percevoir intérieurement ; car notre être tout entier est organe du sens du moi. Aujourd'hui encore, Ahriman travaille très fortement à spécialiser aussi ce sens du moi, tout comme il a métamorphosé, spécialisé le sens du langage et le sens de la pensée. Ceci est même en devenir et s'exprime par le fait que l'humanité évolue vers une curieuse tendance. Il faut dire quelque chose de très paradoxal lorsqu'on parle de ce dont il est question ici. Cela commence tout juste à s'exprimer aujourd'hui, davantage sur un mode philosophique. Il existe aujourd'hui déjà des philosophes qui nient complètement la faculté de faire l'expérience intérieure du moi : par exemple *Mach* et d'autres ; j'en ai parlé dans la conférence philosophique que j'ai faite récemment. Ces gens devraient être justement d'avis qu'on n'a aucune faculté pour percevoir intérieurement le moi, mais qu'on le perçoit à travers la perception d'autrui.

Et on tend de plus en plus à penser comme je vais l'indiquer maintenant de manière caricaturale. Les gens en viendraient à se dire : d'autres viennent là à ma rencontre qui se promènent en se balançant sur deux jambes, comme je l'ai décrit

auparavant, et de cela je conclus qu'il y a là à l'intérieur un moi. Et comme je suis fait comme lui, j'en déduis que j'ai aussi un moi. Ici, on déduirait son propre moi du moi des autres. Cela se trouve déjà en substance dans de nombreuses affirmations qui sont établies aujourd'hui, notamment lorsque de ce point de vue, il est décrit comment le moi se développe précisément pendant cette seule évolution entre naissance et mort. Relisez les ouvrages actuels de psychologie, vous y trouverez déjà décrit comment cette appréhension du moi se développe par le contact avec l'autre. Du fait que tout d'abord, étant enfant, nous ne l'avons pas, mais que nous percevons les autres, nous reportons sur nous-même ce que nous voyons dans les autres. La faculté de conclure ce que nous sommes à partir de l'autre se développera, certes, de plus en plus. De la même façon que s'est développée peu à peu la faculté de penser à partir du sens du penser, la faculté du langage à partir du sens du langage, la faculté de se ressentir par le contact avec le monde entier se développera de plus en plus à côté de la faculté de percevoir les autres « moi ». Nous avons affaire, là, à des distinctions subtiles ; mais il faut bien les saisir. C'est ainsi que l'élément ahrimaniens travaille beaucoup, beaucoup, pour que l'homme en arrive là.

Considérons maintenant l'homme sous l'autre aspect. Nous avons là le sens du toucher. Je vous disais : le sens du toucher est en fait, au fond, un sens intérieur. Car si vous touchez quelque chose, peut-être la table, cette chose exerce sur vous une pression ; mais ce que vous percevez est justement une expérience intérieure. Ce qui se produit en vous lors de heurts est à proprement parler l'expérience de la perception. Ce que vous ressentez là reste en vous-même dans le sens du toucher. Le sens du toucher est tout de même quelque chose qui, au fond, ne va que jusqu'à l'extrême périphérie de la peau. Et parce que le monde extérieur se heurte à cette périphérie, et parce que nous avons des expériences intérieures avec le monde extérieur après ce choc ou d'autres contacts, nous faisons les expériences du toucher. Ainsi, le sens du toucher est le plus périphérique des sens et tout de même, au fond, un sens intérieur. L'appareil tactile est le plus développé à la périphérie, et envoie seulement vers l'intérieur ses fines ramifications, qui n'ont pas été correctement mises au jour par la physiologie scientifique extérieure, uniquement parce que celle-ci ne distingue généralement pas le sens du toucher du sens de la chaleur.

Nous portons aussi un organe du sens du toucher qui s'étend, tel un réseau, sur toute notre surface et envoie de fines ramifications vers l'intérieur. Ce réseau, si je peux me permettre de l'appeler ainsi, c'est une désignation approximative, qu'est-ce donc au juste ? Dans quel but cela existait-il à l'origine ? C'est un fait frappant d'emblée que ce sens du toucher, bien qu'il soit utilisé maintenant pour percevoir par contact le monde extérieur de l'espace, nous donne, dans les expériences qu'il nous permet, l'expérience intérieure. C'est un fait aussi peu contestable qu'il est, de l'autre côté, significatif et remarquable. Et il est lié au fait, ceci est une donnée de la science de l'esprit, qu'à nouveau, ce sens du toucher n'était pas, à l'origine, destiné à percevoir le monde extérieur tel qu'il est aujourd'hui, absolument pas

destiné à la perception du monde extérieur physique, mais qu'il a subi une métamorphose. Ce sens du toucher est justement prévu pour que nous puissions, ceci s'entend de manière tout à fait spirituelle, étendre notre moi, le quatrième élément de notre organisme, à travers notre corps tout entier. Et les organes qui sont les organes du toucher nous donnent spontanément, dans l'expérience intérieure, notre sentiment du moi, notre perception intérieure du moi.

Nous en arrivons à présent à la perception intérieure du moi. Donc, distinguez bien : l'essence du moi est une essence véritable, une essence substantielle spirituelle qui se trouve en nous, qui se dilate en nous jusqu'au réseau de ramifications du sens du toucher ; et ce qui constitue le réseau du toucher où a lieu ce contact intérieur par le moi qui s'étend, donne la perception du moi. Si cela en était resté à la destination originelle dont j'ai indiqué la nature nous n'aurions pas alors, par le sens du toucher, des perceptions comme celles que nous avons maintenant. Certes, nous nous heurterions aussi aux choses du monde extérieur, mais cela nous laisserait indifférent au plus haut point. Dans ce heurt, ou si l'on veut, dans cet effleurement avec le bout des doigts, nous n'aurions pas le toucher.

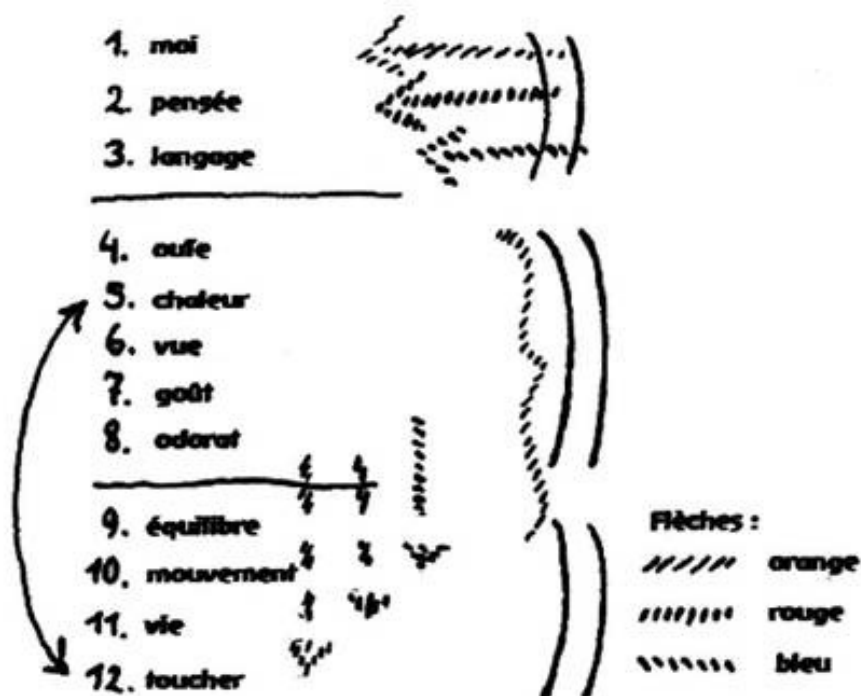
Nous éprouverions donc de tels contacts avec le monde extérieur de telle manière que nous ressentirions par là notre moi, que nous ferions alors l'expérience de notre moi, mais que nous ne parlerions pas de la perception du monde extérieur. Il a fallu, depuis notre évolution à partir de l'époque lémurienne, que notre organisme soit transformé, afin qu'il devienne, à partir d'une perception du moi intérieur, organe du toucher capable de percevoir le monde extérieur par le contact. Et ceci est un acte luciférien, ceci est à attribuer à une influence luciférienne. Par là, notre expérience du moi s'est spécialisée au point que nous éprouvons le monde extérieur par le toucher ; et par là, nous avons naturellement aussi obscurci notre expérience du moi. Nous aurions une expérience du moi tout autre si nous allions par le monde sans avoir toujours à prendre garde à ce qui nous heurte ou nous presse, ou bien si quelque chose est rugueux ou lisse, et ainsi de suite.

L'élément luciférien qui a formé le sens du toucher se mêle donc à l'expérience du moi. Il y a là une réalité tout intérieure qui se mêle avec une réalité extérieure, de la même façon que pour le sens du langage un élément extérieur se trouve mêlé à un élément intérieur. Le sens du langage a été destiné seulement à percevoir des paroles qui n'ont pas besoin de résonner, donc à percevoir leur sens. Le langage en tant qu'élément intérieur s'y est mêlé. Il s'agissait ici de quelque chose d'intérieur à quoi un élément extérieur s'est adjoint : la perception extérieure.

Sens de la vie : ce qui est organe du sens de la vie, par lequel nous percevons par expérience notre disposition intérieure, notre état intérieur, a été métamorphosé d'une manière semblable par une influence luciférienne ; car en ce qui concerne cela, nous étions à l'origine constitués seulement pour que notre corps astral se perçoive intérieurement, se ressente au contact de notre organisme de vie. Or la faculté y a été mêlée de ressentir l'état intérieur du corps, l'état intérieur de

l'homme en tant que sentiment de bien-être ou de mal-être. C'est une impulsion luciférienne qui s'y trouve mêlée. De la même façon que le moi est relié avec le toucher, le corps astral est relié ici avec le sentiment de malaise ou de bien-être de notre état de vie.

Et à nouveau, notre organisme du mouvement avait, à l'origine, une disposition telle que nous n'aurions ressenti que l'influence du corps éthérique sur notre organisme du mouvement, et réciproquement. À cela s'est ajoutée la faculté de percevoir, de ressentir notre mobilité intérieure, c'est-à-dire notre sens du mouvement même. Encore une impulsion luciférienne. Nous sommes donc redevables de deux côtés, d'une part à des influences lucifériennes et d'autre part à des influences ahrimaniennes, des métamorphoses de notre être humain tout entier. Les sens prévus en fait pour le plan physique : sens du moi, sens du penser, sens du langage, sont métamorphosés par l'élément ahrimaniien. Et nous ne sommes devenus ce que nous sommes en tant qu'humains sur le plan physique que parce que le sens du toucher, le sens de la vie, le sens du mouvement sont métamorphosés par l'élément luciférien. Nous n'avons qu'une seule zone médiane qui s'est en quelque sorte préservée de ces influences. Telle est la description exacte et détaillée de notre organisme.



Je n'irai pas plus avant aujourd'hui dans cette étude ; je la poursuivrai demain, parce que c'est une bonne chose d'y réfléchir. Car nous verrons demain combien ce qui a été exposé est fructueux, et permet d'élargir cette grande vérité pleine de sens qui ouvre tant d'horizons sur le rapport de la tête avec le corps de l'incarnation précédente, et à nouveau du corps de l'incarnation actuelle avec la tête de l'incarnation suivante, et sur ce qui en résulte pour toute notre relation

avec le cosmos.

Nous voyons là combien il est nécessaire de diriger notre attention sur cet état d'équilibre, réalité essentielle, hautement significative, qui doit être établi entre l'ahrimanien et le luciférien dans le monde. Pensez qu'en quelque sorte le moi de l'homme participe aux ultimes extrémités : ici en quelque sorte le moi de l'extérieur, et dans le sens du toucher le moi de l'intérieur. (Voir dessin, flèches oranges.) De même, le corps astral participe à la pensée, mais au corps de vie à nouveau de l'intérieur (flèches rouges). Le corps éthérique participe ici, quand les paroles ne sont pas prononcées, mais il participe aussi de l'intérieur au sens du mouvement (flèches bleues). Au milieu, nous avons en quelque sorte ce à quoi « je touche, pense, vis, parle, bouge » participe moins, une sorte de point d'équilibre comme la balance en a un au milieu, où elle est immobile. Plus on approche du milieu, plus le fléau est en repos. Aux extrémités, il penche. Nous avons donc au milieu une sorte d'état de repos.

Ici l'entité humaine se révèle à nous, influencée de deux côtés d'une manière très significative. Et il est nécessaire que l'élément luciférien et l'élément ahrimanien soient compris de manière juste si l'on veut comprendre l'être humain tant dans sa constitution que dans son activité actuelle.



QUINZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 3 septembre 1916

Lorsque nous portons encore une fois un regard rétrospectif à l'ensemble des choses dont nous avons parlé hier, un résultat global peut nous apparaître. Certes, il est un peu compliqué de suivre les détails qui ont été commentés hier. Mais il s'est certainement établi pour vous le résultat suivant : de concevoir les douze zones sensorielles que nous avons appris à connaître hier de façon telle que non seulement le principe d'évolution régulier a participé à leur formation, mais qu'y a participé aussi les principes ahrimanien et luciférien. Nous en déduisons qu'en ce qui concerne cet élément ahrimanien et cet élément luciférien, nous devons adopter une attitude plus objective que celle qui est si fréquente, pour cette simple raison que le principe ahrimanien et le principe luciférien ont participé par une intervention si pénétrante à la formation de notre nature humaine dans sa totalité.

Ceci dit, si nous nous souvenons toutefois que les éléments ahrimaniens et lucifériens ne sont nuisibles dans l'évolution de l'homme que lorsqu'ils sont déplacés, qu'ils ne se manifestent pas là où il faudrait, nous pourrions nous représenter aussi que le principe ahrimanien, que nous avons suivi à l'extrémité supérieure de notre série des sens, et le principe luciférien, que nous avons pu suivre à l'extrémité inférieure, sont en quelque sorte intervenus par erreur, de façon illégitime, et non pas comme ils auraient été en quelque sorte autorisés à le faire au cours de l'évolution. C'est ainsi que sont nées les différentes erreurs humaines. Il faut que ces erreurs soient possibles, sinon l'homme ne pourrait pas suivre de par sa propre volonté libre son chemin dans l'univers. Il faut que soient possibles aussi bien les errements que peut nous valoir le pouvoir d'Ahriman que ceux que peut nous valoir le pouvoir de Lucifer, et que, gardant constamment notre équilibre vis-à-vis de l'élément ahrimanien et de l'élément luciférien, maîtrisant leur puissance, nous trouvions justement dans notre évolution le droit chemin.

Beaucoup de choses pourraient être expliquées si des vérités comme celles qui ont été esquissées hier étaient amplement développées, car ces vérités recèlent vraiment les clés d'un nombre infini d'énigmes de la vie qui se présentent

justement à l'homme à notre époque. Mais il n'est précisément pas possible de parler de ces conséquences à notre époque, même dans nos cercles, conséquences qui certes apparaissent sur la base de données objectives de la science de l'esprit, mais dont on ne peut parler aujourd'hui. Nous voulons aussi en venir à parler des forces de vie, des impulsions vitales dont nous avons montré qu'elles sont en quelque sorte un système planétaire intérieur. Exactement comme nous envisageons les douze zones sensorielles, nous pouvons envisager les processus de vie : respiration, apport de chaleur, nutrition, sécrétion, conservation, croissance, reproduction.

Ce sont les sept impulsions de vie, le système planétaire en quelque sorte en l'homme, contrastant avec le système zodiacal des douze zones sensorielles. Mais de même que l'élément ahrimaniens et l'élément lucifériens exercent une influence sur le système zodiacal des douze zones sensorielles, et ont ainsi produit autre chose que ce qui était prévu par la progression régulièrement de l'évolution, c'est le cas pour ces sept impulsions de vie. Et à nouveau nous pouvons dire : ces trois impulsions extérieures de vie, qui mettent l'homme en relation avec le monde extérieur, peuvent être influencées par Ahriman, et les impulsions de vie correspondant davantage au processus de vie intérieur peuvent être influencées par Lucifer. Au milieu seulement, la sécrétion compense en quelque sorte quelque chose qui de par sa forme naturelle est déjà de soi-même en équilibre.

Dans la respiration réside quelque chose qu'on peut caractériser ainsi : nous ne respirons vraiment pas seulement comme nous le ferions si seules étaient actives dans la respiration les impulsions spirituelles divines continuant d'exercer une action régulière, ces impulsions dont parle le début de l'Ancien Testament, comme si dans la respiration seule la force de Jahvé était présente. Nous respirons de la façon qui correspond à la modification de notre système respiratoire par les forces ahrimaniennes, qui sont, elles aussi, intervenues dans la vie humaine à l'ère atlantéenne. En effet, nous ne faisons pas que respirer, nous usons notre organisme par la respiration. Et dans cette usure s'exprime un certain sentiment de bien-être. En réalité, au cours de notre vie entre la naissance et la mort, il se passe ceci que d'une certaine façon nous respirons plus énergiquement qu'il nous avait été donné de le faire. L'usure de nos forces vitales dépend très fortement de cette influence ahrimaniennne. On pourrait dire à peu près, grosso modo : si l'influence ahrimaniennne n'était pas là, nous aspirerions moins d'oxygène dans le même temps, et le processus du vieillissement, de l'usure de notre organisme qui s'exprime par le vieillissement, qui devient visible, et il ne s'agit pas seulement du nombre des années, s'effectuerait avec beaucoup moins d'intensité que ce n'est le cas maintenant. Ceci est lié de plusieurs façons à cette influence ahrimaniennne sur le processus respiratoire.

L'apport de chaleur est, en raison de l'influence ahrimaniennne, lié à un processus de combustion de notre organisme plus intense qu'il le serait dans une évolution régulière ; l'usure est l'équivalent d'une combustion. En réalité, nous nous consomons nous-mêmes.

Et la nutrition est, en raison de l'influence ahrimaniennne, liée à des dépôts, de sorte que la nourriture que nous absorbons n'est pas seulement transformée, elle se dépose presque comme un corps étranger dans l'organisme. Parmi les processus relevant de ce phénomène, la formation de graisse, le fait d'engraisser, est le plus fréquent. Cette formation de la graisse est un processus qu'il faut ici expliquer par son côté ahrimanienn. Il pourrait, bien entendu, être aussi éclairé par son côté luciférienn, mais cela nous conduirait vers un autre point. Donc la formation de dépôts, la possibilité de laisser se déposer les substances nutritives, qu'elles deviennent en quelque sorte des corps étrangers, l'usure, la combustion, les dépôts, c'est à rapporter à une influence ahrimaniennne dans le cas de ces trois impulsions vitales. La sécrétion élimine d'une certaine façon.

La conservation subit une influence lucifériennne. Toutes les forces agissent sur notre processus intérieur de conservation, et ce qui se produit alors est même analogue à la formation de dépôts. Toutes les tendances en nous à l'enkystement, à l'ossification, à la sclérose, sont aussi à situer dans ce domaine. On pourrait les désigner dans l'ensemble par le mot de durcissement. Nous durcissons notre organisme dans le cours de notre vie. C'est l'effet d'une influence lucifériennne, c'est aussi lié à des actions lucifériennes. Car ces processus de durcissement, nous les ressentons en réalité dans l'organisme comme un sentiment permanent de bien-être jusqu'à ce qu'ils dépassent un certain but, jusqu'à ce qu'ils atteignent à la sclérose ou à d'autres états pathologiques. C'est seulement quand la chose dépasse un certain point que nous la ressentons non plus comme agréable, mais comme une maladie, la sclérose ou la cataracte par exemple.

Le processus de croissance subit aussi une influence lucifériennne qui s'exprime de façon telle que, sans cette influence, l'être humain grandirait sans qu'une interruption particulière de cette croissance se produise entre la naissance et la mort. Mais parce que cette influence est présente, elle devient très forte dans les premiers stades de la croissance justement, et transforme le simple processus de croissance en un processus de maturation. La maturation, la maturité sexuelle, est une transformation lucifériennne du simple processus de croissance. Et tout ce qui y est lié montre que précisément la prédisposition évolutive originelle, qui ne conduit pas à cette discontinuité de la maturation, pousserait l'homme à grandir continuellement. La maturation des genres féminin et masculin et tout ce qui y est lié, les métamorphoses qui ont lieu dans les années de la maturation, jusqu'à la métamorphose de la voix, tout cela est lié à l'influence lucifériennne.

L'action de l'influence lucifériennne sur la reproduction transforme celle-ci en génération, en possibilité physique de se reproduire. À l'origine, de par les forces divines spirituelles régulières, l'homme était fait pour se reproduire seulement lui-même ; car en effet, il faut qu'il se reproduise toujours, n'est-ce pas ? Pour qu'il puisse grandir, il faut que des parties se renouvellent toujours : c'est une reproduction interne. Que la reproduction extérieure vienne s'y ajouter, que la reproduction devienne générative, cela est à attribuer à l'influence lucifériennne. Vous savez en effet que cette situation, influence lucifériennne agissant sur la

reproduction, sur la croissance, est à nouveau très nettement esquissée dans la Bible. Il suffit seulement de la lire pour y distinguer réellement, dans les images puissantes et grandioses qui s'y trouvent, ce qui vient de vous être exposé maintenant. Vous voyez donc que nous avons ici aussi une collaboration de l'élément luciférien avec l'élément ahrimanien.

ahrimanien	{	1 respiration	– usure
		2 échauffement	– combustion
		3 nutrition	– formation de dépôts
		4 sécrétion	
luciférien	{	5 conservation	– durcissement
		6 croissance	– maturation
		7 reproduction	– génération

Si maintenant vous embrassez du regard ce que nous disons ainsi des douze zones sensorielles et des sept processus de vie, du zodiaque intérieur et du système planétaire intérieur de l'homme en quelque sorte, vous en venez à vous avouer qu'un savoir qui révèle ces choses doit être constitué autrement que ce qu'on nomme ordinairement aujourd'hui un savoir. Le savoir actuel, la connaissance actuelle, ne fait en quelque sorte que tapoter à la surface extérieure, à la couche superficielle des choses. Mais il faut acquérir des concepts, des représentations qui se situent au seuil du monde spirituel. Il n'est pas besoin de se trouver dans le monde spirituel, mais seulement de chercher à acquérir, grâce à la science de l'esprit elle-même, des représentations qui touchent au seuil du monde spirituel ; et on sentira que par là ce savoir, cette connaissance devient beaucoup plus active, beaucoup plus intense intérieurement, qu'elle devient vraiment capable de pénétrer dans la force agissante, donc pour les cas présents : dans la force agissant en l'homme lui-même. Il nous faut en quelque sorte vivre intérieurement l'univers, et non pas seulement nous placer devant comme un spectateur en laissant agir sur nous ce qui apparaît à sa surface. Il faut vivre ce qui agit avec force, vit et vibre dans les êtres.

Grâce à la science de l'esprit, ce n'est pas seulement un autre savoir qui est acquis, c'est un savoir d'une autre nature. Si vous vous comportez seulement comme un anatomiste ou un physiologiste d'aujourd'hui, vous ne pouvez pas discerner dans le processus respiratoire la partie qui est en quelque sorte régulière de celle qui est ahrimanienne ; parce que naturellement les deux fonctionnent simultanément, parce qu'il faut en quelque sorte se glisser dans le processus respiratoire et le vivre. Alors on vit déjà les influences réciproques des deux forces, des impulsions. Cette plongée dans le monde, c'est justement ce que notre époque

actuelle a perdu, et en particulier pour une grande part la science actuelle. On croit si facilement, je l'ai souvent souligné, que ce savoir actif, ce savoir intérieurement agissant, plongeant dans les choses de telle sorte qu'on atteint non seulement les surfaces, mais les forces, ou bien ne fut jamais un savoir, ou bien a été perdu depuis longtemps par l'humanité. Ce n'est pas exact. Car il n'y a pas si longtemps qu'il s'est perdu. Il suffit de remonter seulement un peu le cours des siècles pour trouver tout à fait la possibilité d'étudier comment ce savoir intérieurement actif existait dans un passé qui n'est pas tellement lointain. Prenez le processus de vie. Il est tout d'abord un tout, et en effet il nous constitue, il nous fait, ce processus de vie. Mais ce sont sept impulsions interférant les unes avec les autres, un système planétaire intérieur en réalité. J'ai attiré votre attention, rappelez-vous nos considérations durant ces semaines, sur le fait qu'il faudra s'habituer à plus d'un paradoxe si l'on veut acquérir une connaissance réelle.

Je disais : ce qui se passe en l'homme et ce que l'actuel darwinisme matérialiste cherche en celui-ci, on ne le considérera pas comme une explication de ce qui se passe en l'être humain, mais cela justement, comme une explication du macrocosme, de l'univers. Et inversement : dans ce que sont à l'extérieur les grands processus astronomiques, on trouvera l'explication de ce qui est en l'homme. Mais alors il faut vivre au sein du processus universel, il faut vraiment y plonger. Il ne faut pas seulement regarder le processus universel superficiellement. Regarder extérieurement Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, etc., tels qu'ils passent dans le ciel, cela, c'est ce qu'on perçoit à la surface ; mais vivre intérieurement ce qu'ils font durant leur périple à travers l'univers, c'est cela qui est nécessaire, vivre les forces du rayonnement qui en émane, ce rayonnement différencié, c'est-à-dire différent pour chaque planète, qui fait les forces différenciées à l'extérieur.

Mais s'il est exact que l'univers explique ce qui est en nous, une pensée tout à fait juste n'est plus éloignée : si l'on connaît réellement de façon vivante les forces qui résident dans les planètes, il doit y avoir dans cette appréhension vivante quelque chose qui rend la vie humaine compréhensible. Comprendre la vie humaine à partir de l'univers grâce à une connaissance vivante, voilà ce qui est aussi voulu par l'actuelle science de l'esprit, et qui a existé aussi autrefois. Il n'est pas du tout nécessaire de remonter bien loin dans le Moyen Âge, et l'on rencontre d'étranges formules, qui ont été imprimées, qu'en fait à l'ordinaire on ne comprend pas, ou qui sont aujourd'hui expliquées de façon assez superficielle ; mais qui indiquent que dans des siècles pas tellement éloignés il existait encore un savoir vivant, certes d'origine atavique à cette époque :

O soleil, un roi de ce monde

La lune maintient ta race

Mercure vous unit lestement

Sans faveur de Vénus vous n'obtenez rien

Elle qui choisit Mars comme époux

La grâce de Jupiter vous est conservée

Afin que Saturne, vieux et chenu

Se révèle en de nombreuses couleurs. [{50}](#)

Vous avez ici une formule qui doit montrer quelles forces sont en quelque sorte localisées dans ce que sont non pas les planètes vues extérieurement, simplement à la surface des choses, mais ce que sont les entités des planètes intérieurement vivantes. Dans ce texte sont exprimées les forces de tout le système planétaire, mais de façon à rendre compréhensible, quand on les conçoit, comment elles agissent en l'être humain.

Qu'est-ce qui est donc exprimé dans un tel texte ? Ce qui y est exprimé, je vais l'explicitier à peu près, c'est ceci : ici, nous vivons dans un corps physique entre la naissance et la mort ; ceci est lié dans l'ensemble aux forces que la terre reçoit du soleil. Mais pour que la race humaine soit vraiment là, il faut encore d'autres forces. Pour que la race humaine ne soit pas seulement présente sous la forme achevée par le soleil, mais puisse aussi se reproduire afin que l'espèce soit conservée, il faut que les forces émanent de la lune :

La lune maintient ta race.

Mais les deux impulsions des forces, celle du soleil et celle de la lune, c'est l'impulsion de Mercure qui les maintient unies :

Mercure vous unit lestement

Ainsi, le processus dans sa totalité devient de plus en plus spirituel. Notre existence physique, le fait que nous soyons simplement présents sous la forme humaine, dépend du soleil, c'est pourquoi le soleil est le roi de ce monde, le soleil physique s'entend. Par le fait seul que le Christ est descendu et venu du soleil sur la terre, le soleil est aussi spirituel. Mais tel qu'il est tout d'abord en tant que corps physique, il nous rend possible de vivre en hommes physiques sur la terre.

La lune maintient ta race

ceci passe dans le spirituel. Et ceci davantage :

Mercury vous unit lestement,

et davantage encore passe dans le spirituel :

Sans la faveur de Vénus vous n'obtenez rien

c'est-à-dire qu'il faut que soient présentes les impulsions de Vénus et qu'elles pénètrent de leurs rayons, qu'elles réchauffent et embrasent le tout. De Mars vient ce dont a besoin à nouveau l'impulsion de Vénus pour s'y unir et y trouver son contre-appui. Et ce qui vient de Jupiter est encore plus spirituel, mais spirituel dans le physique :

La grâce de Jupiter.

Et l'homme ne prend forme au sein de l'espèce humaine tel qu'il est que si la force de Saturne, la force la plus ancienne qui agit maintenant à la périphérie la plus extérieure en quelque sorte, et agit à partir du spirituel-psychique de façon telle qu'en l'être humain aussi le spirituel-psychique peut pleinement imprégner le physique. Car par le Soleil, nous ne serions faits que de chair et de sang. Grâce à Saturne, nous ne sommes pas seulement faits de chair et de sang, mais une chair et un sang qu'imprègnent le rayonnement et la chaleur de l'âme et de l'esprit. L'âme se manifeste en nous par la force de Saturne, qui est la plus ancienne, « vieille et chenu » :

Que Saturne, vieux et chenu,

Se révèle en de nombreuses couleurs !

Car notre incarnat a exprimé l'âme et l'esprit dans le physique par la couleur de notre peau. Toutes les couleurs sont en effet présentes dans notre incarnat.

Que Saturne, vieux et chenu,

Se révèle en de nombreuses couleurs !

Il y eut donc un savoir conservé dans des formules anciennes aussi gauches, aussi maladroites, qui est un savoir très ancien et s'est perdu dans notre savoir actuel si superficiel, et qu'il faut chercher à nouveau. Là où touche à sa fin la quatrième époque postatlantéenne, à partir des 15^e, 16^e siècles, c'est alors que se perd dans les sables cet ancien savoir dû à une clairvoyance atavique, qui est remplacé par le savoir purement physique attaché à la surface des choses et qui n'y plonge plus. Et c'est par la science de l'esprit que doit être à nouveau cherché le savoir pénétrant dans les choses. Dans le passé, on a parlé ainsi. Maintenant, nous parlons comme nous avons essayé de caractériser hier et aujourd'hui nos douze zones sensorielles, nos sept impulsions de vie, mouvements de vie, ancrés maintenant dans l'activité universelle de l'esprit. Ainsi resurgira un savoir perdu ; mais il faudra que surgisse cette connaissance perdue de l'homme appréhendée autrement, en pleine conscience, tandis que le contenu de ces formules ne l'était pas. Les hommes qui connaissaient ces textes les tenaient de traditions anciennes. Si l'on avait demandé aux gens qui ressentaient réellement en eux la force d'un pareil texte où ils l'avaient trouvé, ils auraient dit : « Oui, nous connaissons le poème : O Soleil, un roi de ce monde, la Lune maintient ta race... etc., et quand on comprend son contenu, on comprend ce qu'est le processus de vie de l'humanité ; mais comment on en vient à comprendre de telles paroles, nous ne pouvons pas le savoir. » Voilà ce qu'ils auraient dit.

Ceci fut enseigné par des entités spirituelles dans les anciens temps au moyen d'un processus qui consistait à écrire en rimes ce qui, par la voie de l'inspiration divine, est descendu du monde spirituel sur la terre sans que ce processus soit pleinement conscient. Une sagesse très ancienne s'est conservée dans le langage, elle réside dans les concepts et les idées formés par la langue. C'est pourquoi aussi le processus de matérialisation du savoir, le processus de matérialisation de la connaissance, s'accompagna parallèlement d'une incapacité à comprendre le caractère spirituel de la langue. Si l'on remontait aujourd'hui encore même au 8^e, au 9^e, au 10^e siècle, en étudiant la véritable histoire et non pas cette fable convenue qu'on fait passer aujourd'hui pour de l'histoire, on trouverait que les gens ont su que la langue est liée à des processus du monde spirituel. Ils ne l'ont pas dit, en Europe justement pas, comme nous le disons maintenant : ce fait d'avoir un langage humain est un processus issu du processus d'évolution progressant du divin-spirituel, et aussi de l'élément luciférien ou de l'élément ahrimanien. Ils n'ont pas parlé ainsi. Mais ils avaient de la chose une impression subconsciente, ils savaient que telle qu'elle est utilisée dans la vie ordinaire, la langue est quelque chose que l'homme détient sans en avoir tout à fait le droit. Il faut qu'elle soit ennoblie par le travail qui concentre en quelque sorte les plus hautes vérités dans des formules sacrées qu'on tenait en vénération.

C'est pourquoi justement toutes les vérités étaient formulées dans de tels textes. J'ai choisi un texte dont la forme est gauche, un texte que, pour ainsi dire, on trouve encore très tardivement, alors que la quatrième époque postatlantéenne touchait déjà à sa fin ; mais malgré cela, le texte est tel que justement par sa forme

gauche, il prend un certain caractère solennel. Grâce à ce qui se déversait dans un pareil texte, l'influence ahrimaniennne devait être comme paralysée. Grâce au sentiment du sacré qu'il faisait naître devait justement venir s'opposer à l'élément ahrimanienn un sentiment qui le paralysait. Là vous avez l'équilibre. La nature ahrimaniennne qui vient de l'extérieur est tenue en équilibre grâce à ce sentiment sacré en l'être intérieur. Là est l'origine de cette singulière attitude vis-à-vis de la langue dans le passé, qui s'est entièrement perdue, et a justement fait place à un rapport extérieur avec le langage, avec l'esprit de la langue.

Alors que la cinquième époque postatlantéenne avait commencé depuis peu de temps, le matérialisme moderne s'annonça. On avait considéré dans le passé la langue comme exerçant l'action d'une sorte de geste qui évoquait le réel sans être elle-même une réalité. J'ai déjà souvent essayé d'expliquer ce que cela signifiait en réalité. Lorsqu'on dit : chien, ou loup, ou agneau, ce sont là des expressions parlées. Les théoriciens actuels du langage ne savent pas qu'en faire, parce qu'en fait, selon leurs avis, elles ne signifient rien. Car quand on est devant une créature à quatre pattes, on l'appelle un chien, devant une autre créature à quatre pattes de même espèce, on l'appelle aussi un chien. Le mot désigne les deux êtres, désigne un chien isolé et en même temps tous les chiens. Les humains d'aujourd'hui ressentent qu'il y a là un dilemme et que le mot, en fait, plane dans les airs. Et parce qu'ils ne voient plus la réalité spirituelle dans les choses, l'esprit pour eux est un néant, ce que le mot signifie est aussi un néant. J'ai éclairé la chose en disant : les gens pensent que c'est tout juste un « nomen », un mot : agneau, loup.

Mais on peut se convaincre que ce n'est pas un simple mot en essayant d'enfermer un loup et de le nourrir uniquement de viande d'agneau, donc de la matière qui constitue l'agneau, jusqu'à ce que toute sa matière ait été remplacée. Alors il n'y a en lui plus aucune matière constituant le loup. Le loup est-il pour autant devenu un agneau ? Certainement pas ! Le « loup » est encore autre chose que sa matière. Les opinions matérialistes sont en fait si peu sensées qu'on peut facilement les réfuter. Car avec des considérations comme celle qui vient d'être exposée, le matérialisme disparaîtrait naturellement aussitôt du monde. Mais quand on ne peut plus envisager ce qu'est dans le loup la nature-loup, et dans l'agneau la nature-agneau, on ne peut plus rien faire des mots.

Mais tout d'abord, cette cinquième époque post-atlantéenne avait pour tâche de devenir matérialiste. Il fallait en quelque sorte inaugurer le matérialisme. C'est pourquoi cette cinquième époque a dû en effet s'attaquer à inaugurer, ou je dirais volontiers à initier le monde au matérialisme, au sentiment, à la pensée matérialistes. Ceci dut s'accomplir de deux côtés. Premièrement, les hommes durent entendre que le salut de l'humanité, qui naturellement n'est que le salut du courant matérialiste à la cinquième époque postatlantéenne, mais on dit toujours que cela est vrai pour tout le monde, réside dans une manière uniquement matérielle de traiter le monde.

À l'époque où l'on avait encore des textes comme celui-là, le monde n'était pas

traité uniquement matériellement ; on s'y sentait encore comme dans une réalité vivante qui émanait de toute la vie du système planétaire telle que l'exprime un pareil texte. Et l'on peut avoir de la compréhension pour ce texte. Mais il fallait que l'humanité apprenne ce qu'elle n'avait pas su autrefois : manier ce qui est extérieur, mécanique, matériel, y trouver d'abord ce qui était le plus important pour la cinquième époque postatlantéenne. Car la science de l'esprit doit, durant cette cinquième époque postatlantéenne, intervenir à partir de cette époque ; mais devant les obstacles qui s'opposent à elle à flots, vous pourrez apprécier qu'elle ne s'affirmera pas rapidement, et qu'elle ne prendra toute sa signification qu'à la sixième époque postatlantéenne. Voilà ce qu'il en est. Car à la cinquième, elle aura tout élément matérialiste pour adversaire essentiel. C'est l'un des points.

L'autre, c'est la méconnaissance du langage : on n'attribue aux mots qui ne désignent pas directement des qualités sensibles aucun caractère de réalité. Il fallait que l'humanité se trouve devant cette situation. Il fallait qu'on lui dise : « Votre langage forme des mots, mais ces mots, seul un passé qui vivait de préjugés, de superstitions, a pu croire qu'ils désignaient des réalités. En vérité, il faut que vous vous débarrassiez du contenu des mots, car ces mots désignent des idoles. » C'est ainsi que Bacon, Baco de Verulam [\[51\]](#), a inauguré, au compte du monde spirituel, la méconnaissance du langage dans notre récente époque postatlantéenne, l'extinction dans l'humanité du sentiment que le langage a pour contenu une réalité spirituelle. Il appelait idoles tous les concepts désignant un contenu, tous les concepts collectifs, et classait ces idoles par différentes variétés, car il a fait cela tout de suite très à fond.

Premièrement, disait-il, les hommes ont des mots par lesquels ils croient pouvoir désigner quelque chose de réel, et qui se forment simplement du fait que les humains sont obligés de vivre ensemble : préjugés, idoles de la tribu, du peuple, « *idola tribus* ». Ensuite, lorsqu'il comprend le monde, il s'efforce à tort d'introduire un élément spirituel dans sa manière de voir. La connaissance qui se forme en lui naît comme dans une grotte ; mais en expédiant le monde extérieur dans cette grotte, il forme des mots pour ce qu'il veut connaître. Ces mots désignent à nouveau quelque chose d'irréel. Ce sont les idoles de la grotte, « *idola specus* ». Puis d'autres idoles apparaissent, c'est-à-dire des dénominations pour des riens, pour des choses non réelles du fait que les humains sont liés par le sang non seulement dans des tribus, dans des peuples, mais qu'ils se forment eux-mêmes des communautés dans lesquelles ils gèrent, ils gèrent de plus en plus, et finalement tout sera géré ; l'être humain en viendra à ne plus pouvoir se déplacer dans le monde sans avoir à sa gauche un médecin et à sa droite un policier, afin d'être entièrement géré, n'est-ce pas.

Selon Bacon, cela crée aussi certaines irréalités. Et ces irréalités ainsi créées et qui trouvent leur expression dans les mots, ce sont les idoles du marché, de la vie en commun sur le marché, « *idola fori* ». Ensuite, il y a encore les idoles qu'engendre la science, qui cherche seulement des mots. Cela fait naturellement une terrible quantité d'idoles. Car prenez tous nos cycles avec ce qu'ils désignent

relevant du spirituel, et présentez-les à Bacon, tous ces mots désignant les choses de l'esprit sont de ces idoles. Ces idoles, pense Bacon, ce sont en fait les plus dangereuses, parce qu'on croit trouver en elles une protection particulière, c'est-à-dire un savoir réel, ce sont les « *idola theatri* ». C'est le théâtre intérieur que l'homme construit, une sorte de spectacle constitué de concepts aussi irréels que les personnages sur la scène. Toutes les idoles exprimables par des mots appartiennent à ces quatre variétés.

Et le salut des hommes en ce qui concerne la connaissance consiste en ceci, ce fut inauguré par Bacon de Verulam, qu'on perce ces idoles à jour, qu'on discerne leur caractère d'idole, le caractère idéologique, le caractère de non-réalité des idoles, pour peu à peu ne diriger le regard que sur la réalité. Mais quand on supprime ces idoles, il ne reste rien d'autre que les cinq sens. Chacun peut s'en convaincre. Et l'on devrait éclairer l'humanité de la cinquième époque postatlantéenne sur le fait que ces idoles qui s'expriment par les mots, on en a besoin comme d'une sorte de monnaie pour la tribu, pour la connaissance individuelle, pour le marché de la vie commune ou même de l'étude scientifique, du théâtre intérieur ; mais on discerne ce qu'elles sont seulement quand on comprend leur caractère d'idole, leur caractère de non-réalité, qu'on les tient pour un néant et qu'on ne considère comme réel que ce qu'on peut saisir, voir avec les yeux, examiner dans le laboratoire de chimie, dans le cabinet du physicien, à la clinique.

Le livre classique d'initiation à cette manière de regarder le monde est contenu dans l'ouvrage important sur les idoles [{52}](#) que Bacon de Verulam a rédigé pour la cinquième époque postatlantéenne. Et c'est précisément un tel ouvrage qui permet de voir que ce vers quoi on doit se tourner d'un certain point de vue, apparaît dans le monde selon un ordre du monde juste. Il fallait que la cinquième époque postatlantéenne développe le matérialisme ; c'est pourquoi il fallait que soit issu du monde spirituel le programme du matérialisme. Et la première partie de ce programme du matérialisme, c'est la théorie des idoles, l'abandon du vieux préjugé aristotélécien disant que dans les mots se trouvent exprimées les catégories qui ont une signification pour la réalité.

L'humanité a déjà beaucoup avancé sur la voie où elle considère comme des idoles tout ce qui n'est pas perceptible par les sens. Bacon est le grand initiateur de la science des idoles. C'est pourquoi il doit être compréhensible que la même tête qui devait indiquer aux hommes ce qu'est le caractère d'idoles du langage a dû servir au monde spirituel à inaugurer du point de vue pratique aussi ce qui en quelque sorte apparaît comme un paradis matérialiste sur la terre. Il fallait certes habiller la chose de façon telle qu'elle ait vraiment un caractère paradisiaque, mais un caractère paradisiaque au sens de la mentalité matérialiste qui devait apparaître à la cinquième époque postatlantéenne. C'est pourquoi l'idéal pratique devait être présent comme une contre-image.

Une époque qui pense de cette façon à propos du langage devait avoir pour

idéal la recherche d'un mécanisme jusque dans les sphères célestes les plus directement accessibles. C'est pourquoi la même tête dont est sortie la théorie des idoles devait donner naissance aux idéaux du matérialisme de la cinquième époque postatlantéenne. Nous trouvons chez Bacon un idéal non encore réalisé aujourd'hui : provoquer artificiellement les intempéries. On le fera ! Cet idéal aussi de la *Nova Atlantis* de Bacon se réalisera encore. Nous trouvons chez Bacon le premier la notion de vaisseaux aériens dirigeables, nous trouvons chez lui le premier l'idée du sous-marin. Nous en sommes déjà là. C'est Bacon, Baco de Verulam qui est le grand initiateur du matérialisme pratique, jusqu'à ces mécanismes pratiques valables pour la cinquième époque postatlantéenne.

Nous pouvons toujours, quand il s'agit d'indiquer le caractère foncier d'une époque définie, montrer comment les impulsions s'y introduisent, montant des profondeurs du monde. Les théories sur les idoles, l'invention qui permet de produire les intempéries, de naviguer dans l'air et sous la mer, tout cela va ensemble. Ce sont l'idée et l'idéal qui vont de pair et qui apparaissent à la cinquième époque postatlantéenne. Il faut juger de ces choses objectivement, il faut voir clairement que, si l'on ne mésuse pas du mot, si on ne le considère pas comme une idole, et si l'on n'en fait pas non plus une idole, il peut être employé autrement. L'évolution de l'humanité est riche de plans. Les différentes impulsions font leur apparition l'une après l'autre dans l'évolution, conformément à un plan. Mais avec ce qui entre en scène dans la théorie des idoles et la *Nova Atlantis* sont effacés ce qu'étaient encore les derniers restes de la grande théorie, vision du monde et sensibilité spirituelles ataviques, et qu'il faut reconquérir avec une science spirituelle nouvelle, qui apparaît maintenant dotée de la pleine conscience.

Durant la quatrième phase atlantéenne, durant l'ancienne Atlantide, un homme conçut l'une de ces idées qui sont apparues à cette époque et grâce auxquelles l'ancienne époque atlantéenne s'est dirigée vers son matérialisme. Vous le savez, il est décrit dans nos ouvrages. De même qu'alors, à la quatrième phase de l'époque atlantéenne, le matérialisme de l'ancienne Atlantide devait naître sous forme d'idée dans une tête de l'ancienne époque atlantéenne, il fallait que naisse à la cinquième époque postatlantéenne la *Nova Atlantis*, qui devait donner quelque chose d'analogue pour cette époque. On ne s'approche pas de ces choses quand on ne les considère pas comme on regarde les choses scientifiques. Lorsqu'on est capable de discerner les finesses de l'histoire du monde, on en découvre bien aussi les rapports profonds. Mais aujourd'hui, il faut déjà prendre pour base la science de l'esprit. L'histoire ordinaire est une fable convenue ; elle ne rapporte que les choses dont les différents peuples et nations veulent entendre parler. La véritable histoire, il faut aller la chercher dans le monde spirituel.

Et chez de telles personnalités qui en quelque sorte donnent le ton, comme Baco de Verulam, Lord Bacon, la biographie est beaucoup moins importante que ce qui nous révèle la place qu'ils occupent dans le processus général de l'évolution humaine.

**Ouvrages de Rudolf Steiner
disponibles en langue française**

Éditions Anthroposophiques Romandes

Autobiographie Vol. I et II

Textes autobiographiques. Document de Barr

Vérité et Science

Philosophie de la Liberté

Théosophie

Nietzsche, un homme en lutte contre son temps

Chronique de l'Akasha

Le Congrès de Noël. Lettres aux membres

Les degrés de la connaissance supérieure

Goethe et sa conception du monde

Théorie de la connaissance de Goethe

Des énigmes de l'âme

Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité

Anthroposophie : l'homme et sa recherche spirituelle

La vie entre la mort et une nouvelle naissance

Histoire occulte

Réincarnation et Karma

Le Karma, considérations ésotériques I, II, III, IV, V, VI

Un chemin vers la connaissance de soi

Le seuil du monde spirituel

Les trois rencontres de l'âme humaine

Développement occulte de l'homme

Le calendrier de l'âme

Métamorphoses de la vie de l'âme

Expériences de la vie de l'âme

Éveil au contact du moi d'autrui

Psychologie du point de vue de l'Anthroposophie

Culture pratique de la pensée. Nervosité et le Moi. Tempéraments

Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie

Anthroposophie une cosmosophie vol. I et II

Connaissance. Logique. Pensée pratique

Fondements de l'organisme social

Économie sociale

Impulsions du passé et d'avenir dans la vie sociale

Lumière et matière

Agriculture : fondements de la méthode biodynamique

Bases de la pédagogie

Éducation des éducateurs

Éducation, un problème social

Pédagogie et connaissance de l'homme

Enseignement et éducation selon l'Anthroposophie

Rapports entre générations, les forces spirituelles qui les régissent

Pédagogie curative

Psychopathologie et médecine pastorale

Physiologie et thérapie en regard de la science de l'esprit

Physiologie occulte

Médecine et science spirituelle

Thérapeutique et science spirituelle

L'Art de guérir approfondi par la médiation

Médicament et médecine à l'image de l'homme

Santé et maladie

Imagination, Inspiration, Intuition

Le christianisme et les mystères antiques

Entités spirituelles dans les corps célestes, dans les règnes de la nature

Forces cosmiques et constitution de l'homme. Mystère de Noël

Questions humaines, réponses cosmiques

Macrocosme et microcosme

L'apparition du Christ dans le monde éthérique

Aspects spirituels de l'Europe du Nord et de la Russie :

Kalevala — Songe d'Olaf Asteson — L'âme russe

Lucifer et Ahriman

Centres initiatiques

Mystères : Moyen Âge, Rose-Croix, Initiation moderne

Mystères du Seuil

Théosophie du Rose-Croix

Christian Rose-Croix et sa mission

Noces chymiques de Christian Rose-Croix

Mission cosmique de l'art

L'art à la lumière de la sagesse des mystères

Le langage des formes du Goethéanum

Essence de la musique.

Expérience du son Nature des couleurs

Premier Goethéanum, témoin de nouvelles impulsions artistiques

L'esprit de Goethe, sa manifestation dans Faust et le Conte du Serpent vert

Goethe : Le serpent vert, les Mystères

Bindel : Les nombres, leurs fondements spirituels

Biesantz/Klingborg : Le Goethéanum : l'impulsion de Rudolf Steiner en architecture

Raab : Bâtir pour la pédagogie Rudolf Steiner

Klingborg : L'art merveilleux des jardins

Klockenbring : Perceval

Mücke/Rudolph : Souvenirs : R. Steiner et l'Université populaire de Berlin
1899-1904

Floride : Les Rencontres humaines et le Karma

Floride : Les Étapes de la méditation

Streit : Légendes de l'enfance. Naissance et enfance de Jésus

(EAR) : Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève

(T) : Éditions du Centre Triades, Paris

Éditions Novalis

Collection

Œuvres de Rudolf Steiner :

- Goethe, le Galilée de la science du vivant (1884-1897).
- La philosophie de la liberté (1893-1918).
- Otto Palmer : Rudolf Steiner s'exprime sur sa « Philosophie de la liberté » (1894-1925).
- La théosophie (1904).
- Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ? (1904-1905).
- La Légende du Temple et l'essence de la Franc-Maçonnerie (1904-1906).
- La science de l'occulte dans ses grandes lignes (1910).
- L'anthroposophie, son être, son essence. Deux conférences (1913, 1922).
- La pensée humaine et la pensée cosmique. Quatre conférences (1914).
- Nécessité et liberté, cinq conférences (1916).
- Aux sources de la pensée imaginative. Trois conférences (1916).
- La nature suprasensible de l'homme. Trois conférences (1918).
- Les limites de la connaissance de la nature. Huit conférences (1920).

- Le Mystère de la Trinité. Onze conférences (1922).
- Naissance et devenir de la science moderne. Neuf conférences (1922-1923).
- Les trois perspectives de l'anthroposophie. Trois conférences (1923).
- Cours aux agriculteurs. Huit conférences (1924).
- La conscience de l'initié. Onze conférences (1924).
- Les lignes directrices de l'anthroposophie (1924-1925).
- Geneviève et Paul-Henri Bideau : Une biographie de Rudolf Steiner. Aspects et devenir de l'anthroposophie, 1997.
- Geneviève et Paul-Henri Bideau : Rudolf Steiner, une vie pour l'anthroposophie, 2001.

Collection

Sources européennes

- Johann Wolfgang GOETHE : Entretiens d'émigrés allemands (dont Le Conte) (1795). Avec un essai de Rudolf Steiner (1918) et une documentation sur les « sources » de Goethe.
- Édouard SCHURÉ : Théâtre choisi I. Le drame sacré d'Éleusis (1889-1898). Suivi de deux conférences de Rudolf Steiner (1911-1912).
- Karl von HARDENBERG et autres auteurs : Novalis vu par ses contemporains (1792-1815).

Collection

Horizons d'aujourd'hui

- Joël Acremant : Se nourrir aujourd'hui.
- Almut Bockemühl : Le temps du mourir.
- S. Cooper, C. Fynes-Clinton, M. Rowling : L'enfant et la ronde des saisons.
- Athys Floride : Le mystère de la sexualité et l'évolution de l'humanité.
- Carl et Johanna von Keyserlingk : La naissance de l'agriculture biodynamique, Koberwitz 1924.
- Henning Köhler : L'énigme de la peur.
- Henning Köhler : Les enfants agités, anxieux, tristes.

- Henning Köhler : La jeunesse déchirée.
- Henning Köhler : En vérité, il n'y a pas d'enfants difficiles.
- Henning Köhler : Le miracle de l'enfance.
- Jeanne Oterdahl, Suzanne Lin, H. Grunenberger : Le Troll qui voulait devenir un homme.
- Jakob Streit : Puck le nain. Histoire venue du royaume des nains.
- Jakob Streit : Le voyage de Tatatück à la montagne de cristal. Histoire de nains et de kobolds.

[11](#) Le premier Goetheanum : incendié la nuit de la Saint-Sylvestre 1922.

[12](#) La maison Duldeck : construite à l'époque par la famille Grosheintz pour elle-même et pour l'hébergement des visiteurs du Goetheanum. Fut pendant longtemps aussi siège des éditions Rudolf Steiner, actuellement à St. Johannis-Vorstadt 19-21, Bâle.

[13](#) En français dans le texte (NdT).

[14](#) Otto Weininger : 1880-1903 : « Geschlecht und Charakter » (Sexe et caractère) 1918. « Über die letzten Dinge » (Des choses dernières) 1904. Voir aussi Rudolf Steiner : Le Karma IV GA 238 (EAR), conférence du 21 septembre 1924.

[15](#) Rudolf Steiner : Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité, GA 15 (EAR).

[16](#) Rudolf Steiner : L'Apocalypse, GA 104 (T) et « Menschenschicksale und Völkerschicksale (Destins des hommes et destins des peuples) ». GA 157 EAR.

[17](#) Années jubilaires : Pour plus de clarté nous donnons ici le calcul astronomique exact des trois cas mentionnés (l'année solaire est de 365,26 jours) :

1. Année jubilaire céleste : révolution de Mercure (87,97 jours x 354 ³/₈ x 49)/365 = 4182
2. Année jupitérienne : révolution de Jupiter 11,86 ans = (4331,98 jours x 354 ³/₈) 365,26 = 4203 ans
3. Année d'Uranus : révolution d'Uranus 84,01 ans =
(30685,49 jours x 49) = 4116 ans ou
(30685,49 jours x 50) = 4200 ans

[18](#) Ludwig Buchner, 1824-1899, naturaliste : Kraft und Stoff (L'énergie et la matière), 1855, matérialiste, adepte de Darwin.

Ernst Haeckel, 1834-1919, zoologue : Die Welträtsel, (Les énigmes de l'univers) 1899, Natürliche Schöpfungsgeschichte. (Histoire de la création...) 1868, etc.

Carl Vogt : 1817-1895, zoologue et anthropologue, défenseur passionné du darwinisme.

[19](#) Rudolf Steiner : Bases de la pédagogie, GA 303 (EAR).

[10](#) Rudolf Steiner : Liberté et amour, le pont entre le spirituel de l'univers et le physique de l'homme. Isis-Sophia GA 202 (EAR).

[11](#) Document d'archives Rudolf Steiner N° NZ 3300.

[12](#) Friedrich Nietzsche : poésie : « O Mensch ! Gib acht Was spricht die tiefe Mitternacht ? » (O homme ! Prends garde ! Que dit le minuit profond ?).

[13](#) Jan Kasproicz : 1860-1926 : Poésies, chansons et drames, ainsi que des traductions d'œuvres poétiques occidentales. Représentant du symbolisme polonais.

[14](#) Rudolf Steiner : *Anthroposophie un fragment (chap. III) GA 45 (T) et Anthroposophie, psychosophie, pneumatosophie GA 115 (EAR) et « Geisteswissenschaft als Erkenntnis der Grundimpulse » GA 199 (non trad.)*.

[15](#) Rudolf Steiner : *Der Wert des Denkens für eine den Menschen befriedigende Erkenntnis ? (La valeur du penser pour une connaissance satisfaisant l'être humain) GA 164 (non trad.)*.

[16](#) Karl L. Schleich : 1859-1922 : médecin, philosophe, poète.

[17](#) Rudolf Steiner : *L'essence de la musique. L'expérience du son GA 283 (EAR)*.

[18](#) Christian von Ehrenfels : 1859-1932 philosophe : *Kosmogonie*.

[19](#) Franz Brentano : 1838-1917

[20](#) Aristote : 384-322 av. J-C. Il s'agit de sa *Physiognomonie*.

[21](#) Friedrich Schiller : *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*. Ed. bilingue Aubier. Paris. 1943 (épuisé).

[22](#) Rudolf Steiner : *Mission cosmique de l'art, GA 276 (EAR)*.

[23](#) Franz von Liszt : 1859-1916 : juriste, organisa l'expérience décrite.

[24](#) Hésiode : *Théogoni, versets 190 spp.*

[25](#) Friedrich Schiller : *extrait du poème Les artistes. Traduction dans Poèmes philosophiques. Ed., bilingue Aubier, Paris 1954 (épuisé)*.

[26](#) Ernst Mach : 1838-1916, physicien et philosophe allemand.

[27](#) Rudolf Steiner : *Lumière et matière, impulsions pour le développement de la physique, GA 320 (EAR)*.

[28](#) Richard Wahle : 1857-1935 : *Das Ganze der Philosophie und ihr Ende. Ihre Vermächtnisse an die Theologie, Physiologie, Ästhetik und Staatspädagogik (La totalité de la philosophie et sa fin. Ses legs à la théologie, physiologie, esthétique et pédagogie d'Etat)*.

[29](#) William James, 1842-1910, philosophe américain.

[30](#) Charles Sanders Peirce : 1839-1914, philosophe américain.

[31](#) F.C.S. Schiller, 1864-1937, philosophe anglais.

[32](#) Hans Vaihinger : 1852-1933 : *Philosophie des Als Ob*.

[33](#) Rudolf Steiner : *Aux sources de la pensée imaginative. Fichte, Hegel, Schelling. GA 20 (Novalis)*.

[34](#) Hendrik Antoon Lorentz, 1853-1929, physicien néerlandais, fondateur de la théorie des électrons. Albert Einstein, 1879-1955. Fondateur de la théorie de la relativité.

[35](#) Émile Boutroux, 1845-1921, philosophe français : *thèse très importante sur La contingence des lois de la nature, critique profonde de l'idée de nécessité*.

[36](#) Maine de Biran, (Marie-François-Pierre Gonthier de Biran), métaphysicien français de l'école spiritualiste, né à Bergerac, mort à Paris 1766-1824. On lui doit de remarquables travaux sur l'Habitude, sur L'Influence du physique sur le moral, etc. Sa physiologie est fondée sur le sentiment du moi perçu dans l'effort volontaire. Henri Bergson : 1859-1941, philosophe français : *Essai sur les données immédiates de la conscience, Matière et mémoire. L'Évolution créatrice*. Sa philosophie est fondée sur la distinction de la durée concrète connue par l'intuition, création continue et libre et de l'espace mathématique, lieu de déterminisme. Auteur de remarquables études psychologiques.

[37](#) Rudolf Steiner : *Les énigmes de la philosophie, GA 18 (EAR)*.

[38](#) Rudolf Eucken, 1846-1926, professeur de philosophie à Iéna.

[39](#) Paracelse : *Theophrastus Bombastus von Hohenheim, 1493-1541, médecin, philosophe*.

[40](#) Friedrich Nietzsche : *Ainsi parlait Zarathoustra, éd., bilingue. Aubier, Paris. Voir aussi Ecce homo*.

[\[41\]](#) Eugen Dühring : 1833-1921, économiste, philosophe. Voir aussi : Rudolf Steiner : Nietzsche un homme en lutte contre son temps GA 5 (EAR).

[\[42\]](#) Marie Jean Guyau, 1854-1888, poète et philosophe : Irréligion de l'avenir, Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction. Œuvres suggestives fondées sur la solidarité de la vie collective. Paris 1884.

[\[43\]](#) Rudolf Steiner : Lucifer et Ahriman, leur influence dans l'âme et dans la vie in GA 193, 203, 218 (EAR), Aspects spirituels de l'Europe du Nord et de la Russie, GA 158 (EAR).

[\[44\]](#) Julius Bahnsen, 1830-1881, philosophe, se rattacha à la philosophie de Schopenhauer.

[\[45\]](#) Rudolf Steiner : La philosophie de la liberté, GA 4 (EAR).

[\[46\]](#) Matthieu : 28, 20.

[\[47\]](#) Jean : 21, 25 : version libre

[\[48\]](#) J.H. Schmick, prof. Dr. : La terre sans fin, conférences et entretiens sur tous les développements, Leipzig 1890. (Des traités populaires sous forme de discussions d'une société fictive, l'exemple du télescope se trouve aux pp. 35 ss).

[\[49\]](#) Rudolf Steiner : Anthroposophie un fragment (chap. III) GA 45 (T) et Anthroposophie, psychosophie, pneumatosophie GA 115 (EAR) et Impulsion sur la question sociale, GA 199 (EAR).

[\[50\]](#) Basile Valentin : Moine bénédictin ayant vécu au 15^e siècle, est l'auteur présumé de ces vers. Ils furent souvent cités par les alchimistes du 18^e siècle et par Rudolf Steiner à divers endroits avec de légères variantes.

Écrits chymiques :

O Sonn', ein König dieser Welt

Die Luna dem Geschlecht erhält

Mercur kopuliert euch fix

Ohn' Venus' Gunst erreicht ihr alls nichts

Welch Marten sich als Mann erkoren

Jovis G'nad ist euch unverloren

Damit Saturnus, alt und greis

In vielen Farben sich erweis.

[\[51\]](#) Francis Bacon, 1561-1626 : grand chancelier de Jacques 1^{er} d'Angleterre et inaugurateur de l'ère des sciences de la nature.

[\[52\]](#) Novum organon scientiarum : 1620. Depuis Aristote, on appelle « organon » un ouvrage philosophique traitant des conditions de l'acquisition de la connaissance.